

Wendy Roy

**LUST &
PASSION**



Addictives



Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : facebook.com/editionsaddictives

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site editions-addictives.com, pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

Également disponible :

Sex & lies

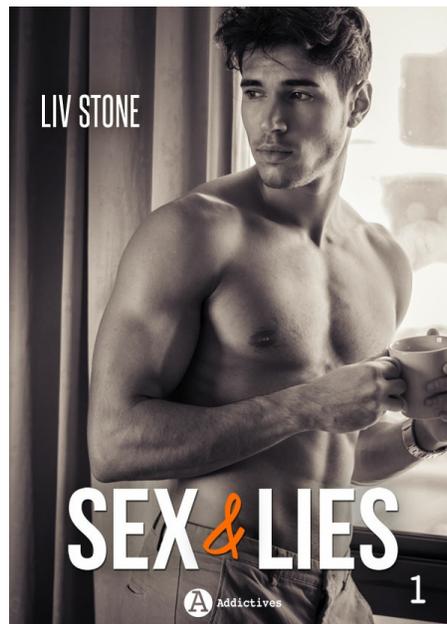
Alaska est étudiante en archéologie, farouchement attachée à son indépendance et à sa liberté. Jasper est professeur, britannique et séduisant... Et c'est aussi l'ennemi du mentor d'Alaska, à qui elle doit tout.

Alors par loyauté, elle le hait. En plus, il est arrogant et insupportable, aucun risque qu'elle change d'avis !

Quoique...

Un voyage en Égypte, et tout bascule... Mais être avec Jasper, c'est trahir les siens.

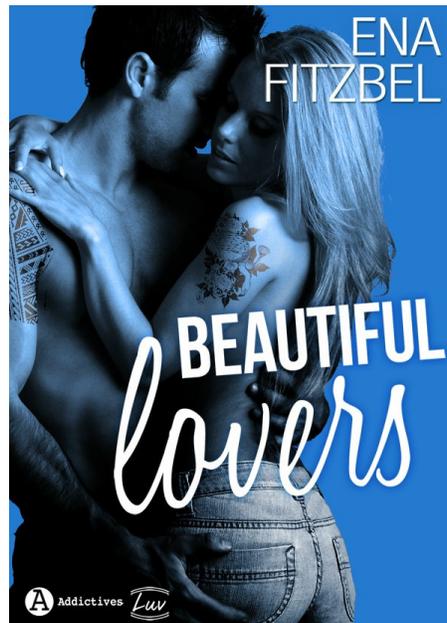
Alaska va-t-elle succomber à l'ennemi ?



Également disponible :

Beautiful Lovers

Propriétaire d'une boîte de nuit en vogue, Julia désire à tout prix un enfant. Un enfant rien qu'à elle ! Pas question de s'encombrer d'un homme dans sa vie déjà bien remplie. Au cours du recrutement d'un danseur, elle jette son dévolu sur Sandro, célibataire, diablement sexy mais surtout complètement fauché. Alors quand Julia lui demande d'endosser le rôle d'étalon reproducteur contre rémunération, il n'a pas d'autre choix que d'accepter. Mais comme il a sa petite fierté et que la demoiselle lui plaît bien, les choses se dérouleront à sa façon : pas d'éprouvettes ni de magazines olé olé ! Ils feront un bébé à l'ancienne. Julia n'avait pas prévu ça, et encore moins de tomber sous le charme de cet homme mystérieux, au cœur brisé, au sombre passé... Après le succès de *Sexy Disaster*, retrouvez Ena Fitzbel dans une romance à suspense aussi torride que bouleversante.



Également disponible :

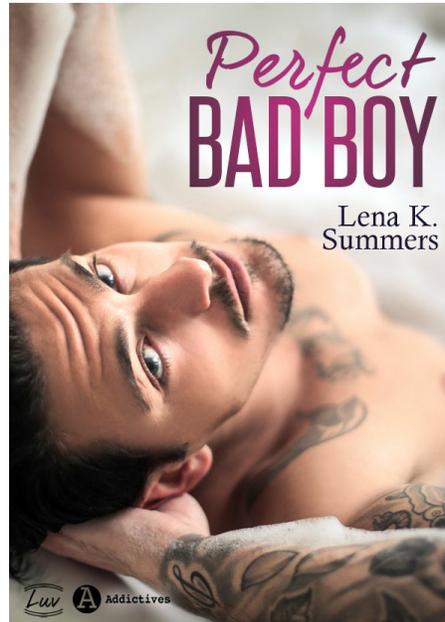
Perfect Bad Boy

Grâce à un concours, Evie gagne un voyage de rêve aux Caraïbes. Seule condition ? Le partager avec les cinq autres gagnants.

La question ne se pose même pas ! Mais parmi ces gagnants, il y a Braden. Bad boy, arrogant, irrésistible... il est tout ce qu'Evie fuit !

Pourtant, il est décidé à la séduire. Et les plages de sable fin, la mer turquoise, les longues nuits sont un cadre de rêve pour céder à la passion !

Sauf que le voyage ne se déroule pas tout à fait comme prévu...



Également disponible :

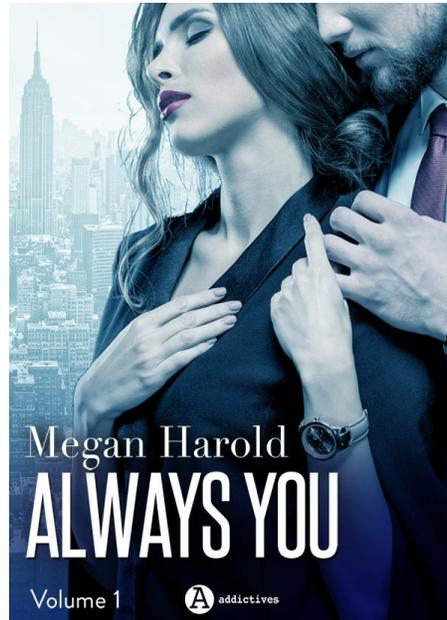
Always you

Flora est forte, indépendante et débordée. Pas besoin ni le temps d'avoir un homme dans sa vie, aussi sexy et attirant soit-il. Et surtout quand il s'agit de son patron !

Mais Sacha est aussi brillant que mystérieux, et déterminé à attirer Flora dans ses bras. Une nuit, une merveilleuse erreur... et tout bascule.

Car Flora l'ignore, mais ils sont liés, par leur passé. À quel point peut-elle se fier à un homme qui ne dit rien de lui mais qui semble en savoir beaucoup sur elle ?

Elle va devoir se décider vite, sa vie est en jeu... et son cœur aussi.



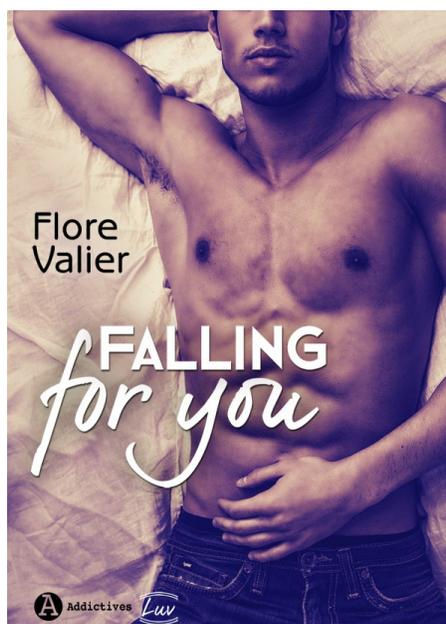
Également disponible :

Falling for you

Roxane vient tout juste de se faire embaucher dans une grande maison d'édition parisienne. Sa première mission ? Prendre en charge la biographie de Clay Messenger, footballeur star. Aussi talentueux et sexy soit-il, Clay n'a pas que des amis, entre les ex en manque de pub et les adversaires jaloux... Roxane pourra-t-elle relever le défi ?

De confidences en souvenirs d'enfance, de soirées branchées en séances d'entraînement, la relation entre l'éditrice et son auteur va doucement glisser vers un terrain dangereux... Elle et Clay appartiennent à deux univers totalement différents, et la jeune femme est persuadée qu'une relation entre eux n'a aucun avenir.

Et si elle se trompait ?



Wendy Roy

LUST & PASSION

 **addictives**

Vanessa

Je suis affalée dans mon canapé, boules Quiès enfoncées dans mes oreilles, lorsque les coups retentissent. Ils sont si forts que les bouchons ne sont d'aucune efficacité : j'entends le martèlement comme s'il résonnait à côté de mon tympan. L'impact se répète trois fois, nettement mais avec brièveté.

Je me redresse d'un bond, curieuse, avant de marcher à pas de loup vers ma porte. Qui peut bien frapper un dimanche soir à vingt et une heures ? Chez moi qui plus est ! Ce n'est pas comme si j'attendais quelqu'un ou que j'étais très sociable ! Personne dans la résidence, à part Jeannette, ne m'approche. Et encore, Jeannette le fait la moitié du temps par moyen interposé : vive la technologie !

Je colle mon œil au judas, observant l'étrange phénomène qui se déroule à l'extérieur. Un jeune mâle est planté devant ma porte, se tenant là comme un parfait nigaud. Je sourcille un instant et jette un œil aux couteaux traînant sur le plan de travail de ma cuisine, les repérant au cas où cet illuminé soit pris d'un coup de folie, puis j'ouvre sans cacher mon mécontentement.

Il relève la tête avec un léger sourire au moment même où mon cerveau arrête de fonctionner. Le judas ne lui a vraiment pas rendu justice ! Sa main appuyée contre l'encadrement de ma porte fait contracter les muscles de son bras, révélant une musculature forte et sinieuse dont l'homme lambda n'est pas doté. Ses épaules sont carrées, solides, et son torse musclé. Très musclé.

Je devrais sans doute me demander pour quelle raison cet homme n'a pas pris le temps d'enfiler un tee-shirt mais je suis incapable de réfléchir. Tout ce que je vois c'est son corps et son visage à l'expression espiègle. Je vois sa bouche, encadrée par sa barbe noire, bouger et une étrange chaleur m'envahit. Je déglutis alors qu'il me regarde, dans l'expectative. Secouant la tête, je retire mes boules Quiès et cligne des paupières comme une jeune vierge.

– Quoi ?

Il me renverse d'un sourire en coin et ouvre de nouveau la bouche.

– Vous êtes bien Vanessa ?

Je suis préparée à entendre sa voix. Je sais que cela peut être douloureux mais je n'ai rien imaginé de tel. Depuis que je suis enfant, j'ai un dysfonctionnement neurologique, une synesthésie bimodale. C'est une particularité rarissime qui associe deux sens. Généralement, un son provoque une couleur ou la lecture des mots est associée à divers goûts. Des choses originales qui peuvent parfois faire rêver certains. Moi, il a fallu que j'associe le son – plus précisément les voix – au toucher. Sauf que,

dans la vie, cela devient vite oppressant, voire désagréable.

Je me suis donc attendue à presque tout : avoir un contact sur ma peau, une pression sur mon bras ou ma jambe, sentir une tape, une rugosité, une griffure... Mais lorsqu'il me demande si je suis bien Vanessa, sa voix me caresse doucement, effleurant ma peau d'une façon si agréable que je manque de soupirer d'aise.

– Ou... oui, Vanessa, c'est moi, dis-je en bredouillant.

– Je suis désolé de vous déranger à cette heure-ci mais je viens de me rendre compte que j'ai un colis à vous dans mon appartement. J'étais parti une semaine et les gardiens de la résidence ont eu la gentillesse de monter les colis que j'ai reçus. Mais il y a visiblement erreur sur l'un d'entre eux.

Encore une fois, sa voix grave touche ma peau. Cette fois-ci, elle vise mon cou et descend le long de celui-ci en une lente caresse. Je me tortille, à la fois émoustillée et gênée.

– Je... euh... Oui, d'accord, je vois.

Il hausse un sourcil puis pointe derrière lui avec son pouce, gonflant son biceps au passage.

– Est-ce que vous voulez le récupérer ce soir ou...

– Oui, j'arrive tout de suite.

Je lui claque la porte au nez et m'affaisse contre cette dernière, totalement chamboulée. Je souffle doucement et tente de reprendre mes esprits. C'est la première fois que ma synesthésie provoque ce genre de réaction épidermique. C'est sacrément gênant et handicapant ! De quoi dois-je avoir l'air à me pâmer devant lui alors qu'il me fait poliment la conversation ?

Passant une main sur mon visage, j'humidifie mes lèvres sèches avant d'enfiler mes chaussons et de sortir à toute vitesse. Si l'on se dépêche, cela finira plus vite ! Je peux tenir !

– Allons-y ! tonné-je.

Il m'observe avec étonnement mais m'emboîte le pas. Il me sourit en se calant sur mon rythme.

– Parce que vous savez dans quel appartement je vis ?

Le ton taquin qu'il emploie donne une note sensuelle aux caresses qu'il exerce involontairement sur moi.

– Je ne sais même pas votre prénom, dis-je d'un ton sec.

Il n'y est pour rien, j'en suis consciente, mais ce qu'il exerce sur moi me rend nerveuse. Cela semble trop intime alors que je ne le connais absolument pas. Avec un sourire ravageur, dévoilant ses dents parfaitement blanches, il me tend une main que je prends avec hésitation, ralentissant ma

cadence.

– Je m'appelle Joey.

La chaleur de sa main, combinée à sa fermeté, sa voix suave et ses effleurements vocaux me sonnent un instant mais, pour mon plus grand bonheur, nous ne prononçons plus un mot jusqu'à l'ascenseur. Nous attendons en silence de pouvoir monter dans la petite boîte métallique et mon pied tape énergiquement le sol. On entre d'un même mouvement quand les portes s'ouvrent et il appuie sur le bouton en me faisant un clin d'œil.

– J'habite l'étage au-dessus, le trajet va être court. Dommage...

Prise par les sensations que m'offre sa voix, je ne sais si j'ai rêvé le dernier mot ou non. Il faut que je parvienne à me ressaisir. Cet homme me fait la conversation, pas des préliminaires ! Du coin de l'œil, je l'examine minutieusement : la forme de son visage est plutôt rectangulaire, avec une mâchoire carrée soulignée par sa barbe noire qui ne masque pas pour autant ses joues. Son nez est droit et plutôt fin, ses cils et sourcils d'un noir épais font ressortir ses yeux marron avec une pointe d'or autour de sa pupille. Sur la partie basse de son crâne, jusqu'à sa tempe, ses cheveux noirs sont courts et se démarquent, par une raie habilement tracée, des cheveux longs qui occupent le haut de son crâne et sont tirés en un chignon. Tout en lui semble dégager une chaleur torride.

– Au fait : joli pyjama.

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux alors que le « ding » de l'ascenseur me fait sursauter. Mon pyjama n'a rien de joli, bien entendu, si ce n'est qu'il est assorti à mes pantoufles roses à pompon, mais il me détaille d'un regard chaleureux et un peu trop intéressé.

– J'aurais bien voulu vous retourner le compliment mais vous ne vous êtes pas embarrassé d'un pyjama, répliqué-je en sortant dans le couloir.

– C'est parce que je n'en ai pas.

Je me retourne vers lui, les yeux écarquillés et détaillant malgré moi son torse sculpté et le bas de son corps recouvert d'un pantalon. Sa phrase provocante et sa voix caressante tordent mon bas-ventre d'une manière absolument scandaleuse alors que sa vision suscite en moi une douce chaleur. Si Joey savait l'effet qu'il me fait, il demanderait une ordonnance restrictive à mon endroit illico presto !

Il passe devant moi et je lui emboîte mécaniquement le pas, totalement déconnectée de la réalité. Mes yeux, sur lesquels j'ai perdu tout contrôle, descendent sur le postérieur de Joey avec gourmandise alors qu'il déverrouille sa porte.

– Le carton n'est pas très lourd mais je peux vous aider à le descendre si vous voulez.

J'ai envie de lui dire d'arrêter de parler. Et, jusque-là, je ne me suis jamais gênée pour le dire à qui que ce soit. J'ai une réputation de mégère confirmée dans la résidence. Mais la voix de Joey

m'agace autant qu'elle me fascine. J'ai l'impression d'avoir perdu tous mes moyens et ne sais plus comment réagir. Ce n'est qu'une voix, une voix que je ne connaissais pas dix minutes avant, mais elle a déjà pris possession de mon corps comme s'il lui appartenait.

Je réponds en me saisissant du colis :

– Non, non, je vais me débrouiller.

Il me sourit et je sens mes jambes trembler. Après un dernier regard troublé à ses abdominaux en acier, je tourne les talons et commence à m'éloigner de ce dangereux spécimen.

– Au plaisir de vous revoir, Vanessa.

Sa voix ressemble à des doigts effleurant la courbe de mes reins et je me mords la lèvre pour ne pas soupirer, les joues en feu.

Bordel, ce type me fait complètement perdre la tête !

Vanessa

Je descends, tremblante, et tente de me ressaisir alors que je frappe à la porte de chez Jeannette. Elle m'ouvre, un sourcil dressé et interloqué, avant de me sourire pleinement. Jeannette non plus n'a pas l'habitude des visites et se retrouve dans une situation délicate lorsqu'il s'agit de bosser avec des collègues. D'où notre association.

– Van ! Qu'est-ce que tu fais là ?

La voix de Jeannette est plutôt aiguë mais pas désagréable. Elle a une texture douce et exerce juste un point de pression – à cet instant sur mon épaule – comme une main qui vous serre avec sollicitude. Jeannette est l'une des rares personnes que j'arrive à tolérer. Il est assez drôle que je l'apprécie et que sa voix ne me dérange pas quand elle importune tant d'autres !

Je réponds en lui passant le carton :

– Un colis de retour. Je préfère te le laisser, si ça ne te dérange pas ?

– Un colis ? Un dimanche ? À cette heure-là ? SALE MORUE ! Pardon !

Je lui souris gentiment alors qu'elle écarquille les yeux, une main devant la bouche, mal à l'aise. Jeannette a le syndrome de Gilles de la Tourette. Impossible à contrôler, elle hurle parfois des insultes sans le vouloir et est toujours embarrassée par ces incontrôlables grossièretés. D'après les renseignements que j'ai tirés sur cette maladie, ces insultes incontrôlables se manifestent surtout en cas de stress ou de colère. Je crois que Jeannette est souvent dans l'un des deux cas sans que je ne sache exactement pourquoi. La plupart du temps, cependant, il s'agit seulement de tics. Pendant quelques minutes, par exemple, elle cligne des paupières de manière appuyée et répétitive.

Les gens la prennent souvent pour une hystérique, ce qui rend sa vie sociale aussi pauvre que la mienne. Pourtant, lorsque l'on connaît Jeannette, on se rend compte qu'elle est d'une incroyable gentillesse. Je lui ai déjà dit que je comprends son syndrome et qu'elle n'a pas besoin de s'excuser. Mais, c'est plus fort qu'elle et elle ne cesse d'être désolée.

– Oui, le gardien s'est trompé et l'a apporté à notre voisin du dessus qui, visiblement, a eu beaucoup de livraisons...

– C'est ce voisin qui t'a remis le colis ?

– Oui, Joey est venu frapper à ma porte et...

– Joey ? COCHONE !

Je souris nerveusement. Son insulte tombe à pic. Joey m’a fait sentir, pendant un temps, comme une nymphomane prête à lui sauter dessus sans le connaître. Elle lève les mains pour s’excuser avant de poursuivre.

– Tu devrais te méfier, Van, je sais exactement quand il est chez lui : son lit bouge en permanence si tu vois ce que je veux dire...

Sa phrase calme mes hormones en ébullition mieux qu’une douche froide pourrait le faire. Bordel, les murs sont-ils si fins que ça ? C’en est presque effrayant ! Est-il possible qu’un trou se crée dans le plafond et qu’un parfait inconnu me tombe dessus un beau matin ? Enfin, s’il est aussi sexy que Joey, je ne suis pas sûre de déposer plainte...

– Oh mais non, ne t’inquiète pas, il est juste venu pour le colis, débité-je rapidement. Enfin, je ferai mieux de rentrer ! On se parle demain, OK ?

– Oui, pas de problème.

Je lui fais un signe de la main avant de me tourner pour déverrouiller ma propre porte. Être voisine de palier peut être carrément pratique ! Je me demande comment cela doit être d’habiter en face de Joey avant de secouer la tête. Il faut que je me le sorte de l’esprit !

Je reprends place sur mon canapé et me remets à étudier les photos que j’ai prises dans la semaine. Mon boulot avec Jeannette n’est pas un vrai job. Jeannette est une incroyable créatrice et, quand une machine à coudre passe entre ses mains, elle réalise des vêtements toujours fantastiques. Hélas son talent n’a pas encore touché le monde, elle reste dans l’ombre et vend tout juste assez pour vivre convenablement. J’ai monté un site Internet pour la vente de ses créations que je gère pour elle. Je ne suis pas censée recevoir les colis de retour, j’ai mis mon adresse pour toutes demandes ou remarques à propos du site, mais les gens qui commandent se fichent bien de lire jusqu’au bout et se trompent souvent entre mon adresse et la sienne pour les retours. Cette aide que je lui fournis ne me prend pas beaucoup de temps par semaine et, en contrepartie, elle m’offre une tenue par mois. Un échange équitable qui m’arrange bien : je n’ai pas à traîner mes fesses dans les boutiques de fringues remplies de femmes piaillant à tout va !

J’ai, depuis mon adolescence, réfléchi à un métier pouvant s’effectuer seule sans pour autant être constamment enfermée. Je veux de la tranquillité et en aucun cas devenir folle à lier. Je me suis formée pour être détective privé. Les couples volages n’ont qu’à bien se tenir ! Non pas que cela m’importe réellement, non, mais je dois bien faire quelque chose pour survivre. Sans compter que cela me permet de manipuler mon appareil photo, auquel je suis totalement accro.

J’étudie les clichés que j’ai pris tout au long de la semaine pour le compte d’un chef d’entreprise soupçonnant un de ses employés de contacter ses clients en catimini et d’exercer de la concurrence déloyale. Il y a beaucoup d’argent en jeu. J’envoie un mail rapide pour l’informer que j’ai des réponses à lui fournir et que j’attends son ultime virement pour lui transmettre mes derniers résultats.

Je ne suis pas forcément heureuse à l'idée que cet homme va se faire renvoyer, mais je ne me sens pas particulièrement coupable non plus. Lorsque l'on joue à un jeu dangereux, il y a inévitablement un retour d'ascenseur.

Je consulte ensuite les deux demandes que j'ai reçues en soupirant. Les deux cas concernent des soupçons d'infidélité. Je suis partie pour une semaine à observer des galipettes ! J'espère au moins que les petits coquins sont bien foutus, histoire de ne pas perdre complètement ma semaine ! Bien sûr, dans la plupart des cas, il s'agit d'hommes bedonnants mais extrêmement riches... Quelle poisse !

J'éteins mon ordinateur et me traîne dans la salle de bains avant de me figer d'horreur. Bordel ! Ai-je vraiment ouvert à Joey avec cette tête ? Outre mon pyjama rose qui ne me va absolument pas au teint – mais qui a le mérite d'être doux et confortable – mes cheveux explosent en tous sens dès la base de mon crâne. Ce n'est plus un pétard que j'ai mis dans mes cheveux mais toutes les fusées d'un fichu feu d'artifice ! Je me peigne rageusement en faisant la moue. D'accord, j'ai dit à Jeannette que je n'envisageais pas Joey comme mon quatre-heures mais quand même ! Ne puis-je pas avoir l'air affriolante lorsqu'un homme sexy tape à ma porte ? Ne serait-ce pas équitable ?

Le fait de repenser à Joey me plonge dans une intense contemplation du vide qui s'étale devant moi. Son image n'est pas assez claire à mon goût dans mon esprit mais je revois encore ses yeux envoûtants, son sourire indécent et ses abdominaux à tomber par terre. Littéralement. Langue sortie comprise, prête à lécher ce torse ferme et lisse.

Cette dernière pensée me fait secouer la tête : j'ai trop regardé de cartoons et mon manque de relation intime commence vraiment à peser sur ma vie ! Mais on ne peut pas dire que l'existence que je mène soit une plaine tranquille pour établir des relations avec la gent masculine ! Si par chance j'avais rencontré un homme – ce qui est une vraie mission commando avec mon style de vie d'asociale endurcie – je lui aurais certainement demandé de ni parler, ni gémir pendant qu'on faisait l'amour à cause de ma synesthésie... Me voici donc toujours vierge à 25 ans ! *Tu m'étonnes !*

Je secoue la tête, préférant ne pas y penser. Ce n'est pas le moment de déprimer ! Même si j'éteins ma lampe à vingt-trois heures et que je me couche dans un grand lit vide. Même si j'ai envie de sentir un corps chaud à côté du mien. Même si j'ai envie de savoir ce que ferait le fait d'être collée à un homme comme Joey.

Je serre les dents alors que je tire ma couette. Fichu voisin bien foutu ! Les gardiens n'auraient pas pu s'être trompés avec un mec tout rabougri ? Pourquoi faut-il que ça tombe sur le seul homme sexy, indécent et dont la voix me fait chavirer ?

Peut-être à cause de toutes les fois où j'ai envoyé balader les gens ? Peut-être à cause de mon métier qui casse nombre de couples ?

Oui, il n'y a qu'une seule explication logique : fichu karma !

Joey

J'enfile négligemment un tee-shirt avant d'attraper mon gros sac et de fermer ma porte. Je passe devant l'ascenseur avec un petit sourire mais je prends l'escalier et descends les marches au pas de course. Ma rencontre d'hier avec Vanessa flotte encore dans mon esprit. Si j'avais su que j'avais une voisine si adorable, je serais allé toquer plus tôt à sa porte ! C'est peut-être dû à son pyjama, ses pantoufles, ses cheveux sens dessus dessous... Non, plutôt ses réactions ! Cela fait longtemps qu'une femme ne m'a pas fait sourire ou rire ! Peut-être parce que celles qui m'entourent sont soit des collègues à l'esprit de compétition développé, soit des femmes qui prennent un rôle superficiel dans l'espoir de me taper dans l'œil. Vanessa, elle, a été d'un naturel charmant et rafraîchissant.

Je pousse la porte du rez-de-chaussée juste au moment où Tim, un locataire de la résidence, lève la main en signe de salut à Vanessa qui sort de l'ascenseur.

– Bonj...

– Ne vous avisez pas de me dire « bonjour » alors que vous ne savez pas si ça en sera un, bon jour !

Je sens mes lèvres frémir en entendant sa réplique agacée alors que Tim reste coi. J'avance vers lui alors qu'elle passe à toute allure les portes du hall, comme si elle était poursuivie par les feux de l'enfer.

– Je crois que notre voisine n'est pas vraiment du matin, dis-je d'un ton moqueur.

– Vanessa ?

Il secoue la tête avec une moue blasée avant de reprendre.

– Je crois qu'elle n'est pas non plus du midi, de l'après-midi, ni même du soir !

Je hausse un sourcil circonspect en m'arrêtant à sa hauteur.

– Elle ne m'a pas paru si terrible que ça.

– Elle t'a déjà parlé gentiment ? Si c'est le cas, tu es un sacré chanceux ! Elle est jolie mais complètement acariâtre ! C'est vraiment du gâchis, si tu veux mon avis...

Je remonte l'anse de mon sac pour me donner une contenance et ne pas sourire franchement. D'accord, Vanessa a l'air d'avoir du caractère mais je ne pense pas que ce soit du gâchis, bien au

contraire !

– Pourquoi continues-tu d’essayer de lui parler si elle se montre toujours si horrible avec toi ?

– Je n’essaye pas vraiment mais... Je crois qu’elle m’effraie assez pour que je tente de me montrer toujours poli.

Cette fois-ci, je glousse sans pouvoir me retenir et Tim se recule vers l’ascenseur avec un sourire.

– On n’est pas tous comme toi, Joey, reprend-il en appuyant sur le bouton d’appel. Je n’ai ni ta musculature, ni ton habitude des filles !

Je hausse les épaules en me dirigeant vers la sortie. Je ne peux pas me permettre d’être en retard.

– Tu as tort, Tim : on ne peut jamais entrer dans l’habitude avec les femmes !

Surtout quand on n’entretient jamais de relation sérieuse avec celles-ci, songé-je sans le dire à haute voix. Ce n’aurait pas été un scoop. Tim m’a déjà vu plusieurs fois avec de nouvelles femmes aux bras sans les apercevoir une deuxième fois. Ma vie professionnelle exige de ma part du temps, de la concentration et de la passion au sacrifice de ma vie privée. Je ne peux pas faire entrer quelqu’un dans ma vie d’une manière stable et durable parce que les grandes histoires d’amour finissent toujours par devenir trop envahissantes. Je n’ai cependant rien contre les relations de courte durée sans prises de tête.

Je balance mon sac sur les sièges arrière de ma voiture avant de monter dans mon coupé sport blanc. Il n’y a pas beaucoup de circulation à cette heure-là, les gens commencent généralement bien plus tôt et c’est vers huit heures du matin que les bouchons se créent. Je me demande d’ailleurs ce que peut bien faire Vanessa comme métier pour commencer si tard. Peut-être est-elle tout simplement en retard pour filer si vite ?

Garry est déjà devant le complexe quand j’arrive, un gobelet à la main. À tous les coups, c’est un café bourré de sucre ! Il a beau nous faire des sermons sur la nécessité d’une alimentation saine, il ne compte pas les morceaux de sucre qu’il déverse dans sa tasse. Et je ne manque jamais de le lui faire remarquer.

– Joey, tu as cinq minutes pour te changer, tu ferais bien d’aller au vestiaire au pas de course !

Un sourire danse sur mes lèvres alors que je m’approche de mon entraîneur. Garry est gentil et bienveillant mais il a l’impression, qu’en tant que coach, il doit se montrer bourru de temps en temps.

– Je dirais plutôt dix minutes vu que tu seras bientôt obligé de te faire une injection d’insuline : tu as pensé à mettre un peu de café au moins dans ton sucre ?

– Je te sens en forme ce matin, compte sur moi pour ne pas l’oublier lors de l’échauffement !

– Je savais que j’étais ton préféré, Garry !

Il grogne alors que j’entre dans le complexe sportif. Je traverse le couloir avant de descendre jusqu’au vestiaire des hommes qui est commun à tous les sportifs du centre. Jeff et Jayden sont déjà là, enfilant leur short. Aucun de nous trois n’exerce le même sport mais ce sont mes amis les plus proches. Peut-être parce qu’ils peuvent me comprendre sans pour autant entrer directement en compétition avec moi ?

– Tiens, et voilà enfin le gymnaste ! lance Jeff.

– Je suppose qu’on ne se presse pas quand on a une seule discipline, renchérit Jayden.

– C’est ça, les gars, venez au gymnase avec moi : je ne vous donne pas plus de cinq minutes !

Je pose mon sac sur le banc d’en face et retire mon tee-shirt sans plus attendre.

– Tu essayes de nous convaincre en te désapant ? reprend Jeff. Désolé de te le dire, mon vieux, mais tu n’es pas vraiment notre style !

– Ouais, même si ton torse imberbe est très mignon pour toute une flopée de midinettes, on vise d’autres attributs.

– Crois-moi, Jayden, une fois que je me déshabille, « mignon » n’est pas le premier terme qui vient à l’esprit des femmes.

Ils rient et me tapent chacun dans la main avant de sortir. Je me dépêche d’enfiler mon bas de jogging, le resserrant aux chevilles pour ne pas être gêné, avant de me diriger vers ma salle, pieds et torse nus. Elle est spacieuse et équipée. Au plus proche de l’entrée, sur la droite, est installée une imposante structure de barres parallèles, tandis qu’un peu plus loin, sur la gauche, trône la barre fixe. En avançant encore, il y a le saut de cheval avec une ligne dégagée pour prendre de l’élan : c’est l’un des agrès que je trouve le plus dangereux. Combien de mes collègues se sont retrouvés à ne plus pouvoir exercer le moindre sport pendant des mois après un saut imparfait ? Ensuite viennent mes deux spécialités : le cheval-d’arçons et les anneaux. Enfin, sur trente mètres, se trouve l’espace de gymnastique au sol.

– J’ai cru que tu t’étais perdu en chemin, Joey, allez commence à courir. On verra bien si tu tiens encore la route, après ça.

Je suis toujours le premier à l’entraînement et le dernier à partir. Pour atteindre le meilleur, je ne compte pas mes heures. N’ayant pas à me soucier d’éventuelles acrobaties qu’auraient pu faire d’autres gymnastes, je trottine en prenant tout l’espace alors que Garry s’en donne à cœur joie. Chaque coup de sifflet équivaut à une flexion extension, à chaque tape dans les mains je plonge au sol pour effectuer deux pompes avant de me relever sans perdre de temps, à chaque « hop » j’arrête quelques secondes ma course pour faire une série d’abdominaux.

L'échauffement de Garry est toujours intensif et complet. Il me permet de gagner en endurance, en force et en détermination. Si, au bout de dix minutes, vous avez envie d'abandonner, c'est que vous n'avez rien à faire ici. On est des professionnels, on vise des médailles, des coupes, des titres et, ultime consécration, les Jeux olympiques.

– C'est bien, fiston, lâche-t-il finalement, me faisant ralentir le pas. Tu as trente secondes pour boire quelques gorgées.

Il me lance une bouteille que j'attrape à la volée avant de boire deux lampées rapides, faisant dégouliner quelques gouttes d'eau sur mon menton et mon torse.

– Commence par le sol, je sais que c'est celui-là qui te motive le moins et il est hors de question que tu fasses l'impasse dessus.

C'est ce qui fait de Garry un bon entraîneur : son sens de l'observation. Le sol demande une mobilisation de tout le corps, une tension dans chaque muscle et de l'énergie à revendre. Ce n'est pas le plus difficile des agrès pourtant et c'est peut-être en partie pour cela que je l'aime moins. J'aime bien exceller dans des exercices complexes, dépasser mes limites et celles des autres. Les acrobaties que j'effectue au sol ne me donnent pas l'impression de faire quelque chose de spécial. Oui, tout le monde n'est pas capable d'enchaîner des saltos, rondades ou vrilles, mais il me manque la petite étincelle. Je ne veux pas me contenter de hochements de tête approuvatifs, je veux des bouches ouvertes et des applaudissements ! Je n'ai pas l'impression que la gymnastique au sol me l'apportera.

J'exécute pourtant consciencieusement mes exercices. Je pose mes mains comme pour faire une roue avant de me propulser pour atterrir sur mes pieds d'un bond. Je ne prends pas le temps de faire une pause après cette rondade, profitant de mon élan pour pousser sur mes jambes me lançant en arrière. Mes mains touchent le sol quelques secondes pour me repousser afin d'atterrir de nouveau sur mes pieds, terminant le flip. Je fais quelques pas obligatoires dans la plupart des compétitions pour mieux m'élaner dans un salto avant qui demande à la fois une impulsion des jambes, le mouvement rapide des bras, la contraction des abdominaux pour tourner sur soi-même en l'air, avant de retoucher le sol de ses pieds. Je continue encore et encore, complètement en dehors du temps, uniquement concentré sur moi et les beuglements de Garry. La journée ne fait que commencer.

Vanessa

J'arrête la voiture devant une petite maison en briques. Le soleil irradie littéralement aujourd'hui et le pare-brise catalyse visiblement la chaleur pour mieux me cuire. Avec une journée de planque, cela s'annonce fan-tas-tique ! Je sens déjà une fine pellicule d'eau se former sur mon front.

J'essuie mon visage d'un revers de main rageur. Le soleil me paraîtrait peut-être un peu plus supportable si la journée n'avait pas si mal commencé. D'abord, je me suis réveillée de mauvaise humeur à cause de Joey. Cet homme a décidé de hanter mes rêves toute la nuit, rien que ça ! Sérieusement ? Alors que nous n'avons parlé que quelques minutes la veille ? C'est vraiment n'importe quoi ! Ensuite, il y a eu Tim. Celui-là est plutôt long à la détente ! La plupart de mes voisins ont cessé toutes tentatives de dialogue après deux ou trois rabrouements de ma part. Tim, lui, persévère. À chaque fois qu'il ouvre la bouche tout mon corps se hérissé. Il n'a pas l'air méchant mais me donne la même réaction épidermique qu'en entendant une craie crisser sur un tableau. C'est une horreur et il ne s'en rend absolument pas compte, persistant à se montrer cordial. Une vraie plaie !

J'attrape mon téléphone et appuie sur le premier de mes quatre contacts, nommé « A. ». J'ai bien essayé d'entrer son prénom mais elle m'a menacée de m'égorger alors j'ai prudemment renoncé. Elle a bien le droit de détester son prénom, après tout ! C'est en tout cas ce que me souffle mon instinct de survie.

A. décroche à la troisième sonnerie.

– Allô ?

Sa voix me percute de plein fouet. Elle est plus envahissante que celle de Jeannette, plus percutante et directe aussi. Cependant, si j'ai réussi à établir un contact avec elle, c'est parce qu'elle n'est pas désagréable pour autant. C'est comme le rouleau d'une vague qui s'écrase sur votre corps. L'image m'est venue dès notre première rencontre après que Jeannette nous a présentées quelques années plus tôt. Elles font partie du même groupe de soutien pour les personnes atteintes de troubles.

– J'ai besoin que tu fasses une recherche pour moi, dis-je sans préambule.

– D'accord, attends, je prends mon carnet et un stylo.

Je patiente, la sensation de sa voix s'effaçant sur ma peau comme la houle se retirant, alors qu'un fracas résonne à l'autre bout du fil. Je ne m'en inquiète pas : A. a récemment investi dans des objets en plastique puisqu'elle renverse toujours tout sans pouvoir y remédier. Un sourire naît sur mes lèvres en pensant à cette belle brochette que nous formons, Jeannette, A. et moi.

A. a ce que l'on appelle le syndrome de la main étrangère : sa main fait un peu ce qu'elle veut sans qu'elle ne puisse la contrôler. En la rencontrant, j'ai décidé de l'embaucher. Elle fait déjà office de secrétaire comptable pour Jeannette mais, comme pour moi, il ne s'agit que de maigres heures. J'ai proposé à A. de m'aider dans mon boulot : les clients passent par elle pour les demandes qu'elle me transfère par mail. Cela m'évite des contacts inutiles et désagréables. Elle gère les contrats et effectue également des recherches pour moi.

L'amitié et la profession qui nous lient, mes deux comparses et moi, nous font en peu ressembler à des *Totally Spies*. Jeannette serait Clover, l'accro de la mode. A. serait Sam, le cerveau du groupe. Moi, j'étais plutôt Alex, la fille un peu brut de décoffrage qui fonce dans le tas.

– C'est bon, j'ai trouvé, je t'écoute.

– J'aimerais que tu me trouves l'adresse de cette Lydia Canovac, la soupçonnée amante de Greg Teller. Je ne pourrai pas le suivre toute la journée alors je passerai faire un tour chez elle pour essayer de trouver quelque chose de croustillant.

– Ça marche.

– Et tu peux recontacter Lise Vanderborgth ? Ça serait bien qu'elle puisse nous donner plus d'informations quant à ses soupçons.

– Oui, je m'en occupe. Je t'enverrai ça dès que possible.

– Bien, à plus.

Je raccroche sans attendre sa réponse. Elle a l'habitude, comme le prouve le fait qu'elle ne compte pas m'appeler pour me donner les renseignements demandés. Je me renfonce dans mon siège et j'attends que la porte s'ouvre enfin. Teller est en retard. Je saisis mon appareil photographique sur la place du passager et je prends trois clichés quand il se montre enfin : un plan large, quand il sort de chez lui, un portrait et une image de sa voiture et de sa plaque d'immatriculation.

Je démarre peu après lui, le suivant à une distance respectable. De toute manière, je ne pense pas qu'il soit un habitué des filatures et qu'il puisse me repérer, mais il vaut mieux être prudente. Il s'arrête une seule fois sur son chemin et je m'empare rapidement de mon arme majeure, immortalisant son passage à l'université d'Oklahoma. Bordel ! J'espère que ce vieux schnock n'entretient pas une liaison avec une étudiante ! Je ronge mon frein sans pouvoir sortir pour le suivre : le campus est bondé à cette heure-là et je refuse de m'infliger cette torture. Il ressort au bout de dix minutes, seul, et je grogne de frustration avant de le suivre jusqu'à son travail. Je ne m'attarde pas sur le lieu et je file en direction de mon deuxième client de la journée.

J'arrive pile au moment où celui-ci monte dans sa voiture et je n'ai pas le temps de prendre la moindre photographie. Je ralentis assez pour qu'il démarre avant mon passage et je le suis avec détermination. Je ne suis pas très à l'aise quand il emprunte plusieurs rues s'entrecoupant. Il accélère, ralentit, bifurque, me promenant dans tous sens dans deux quartiers différents. Ce type a-t-il

l'habitude d'être pris en filature ? Quel métier exerce-t-il ? Je n'ai aucune information et le fait qu'il sache comment semer potentiellement une personne ne me dit rien de bon. Je ralentis pour lui donner plus d'espace et être plus discrète. S'il prend de telles précautions, lui, contrairement à Teller, doit savoir repérer une filature. La vraie question est : pourquoi se donne-t-il tout ce mal juste pour une maîtresse ? Pense-t-il sa femme si redoutable ? Ou a-t-il peur d'autre chose ?

Il s'arrête finalement devant un supermarché et je résiste à l'envie de me taper la tête contre le volant. Ont-ils tous décidé d'un commun accord de me mettre des bâtons dans les roues ? Généralement, quand je file quelqu'un pour soupçon d'infidélité, je n'ai qu'à le suivre tranquillement chez son amante ! Aujourd'hui, mes deux clients ont choisi de passer dans des endroits très fréquentés !

J'attends dix minutes, puis vingt. Au bout de trente-cinq, je sors de ma voiture et je m'assois sur le capot, le téléphone à la main pour me donner une contenance. Je suis dans une petite rue face à l'enseigne, relativement calme. Les passants ne s'attardent pas à proximité et leurs voix ne m'atteignent que par intermittence, ce qui est supportable. J'ai appris à devoir prendre sur moi-même si j'évite les contacts à tout prix.

Au bout de quarante-cinq minutes, je commence à trépigner comme une folle. Que fait-il, bon sang ? C'est à ce moment-là que A. m'envoie un texto qui me détourne un moment de mon agacement. Elle a réussi à trouver l'adresse de Lydia Canovac qui habite non loin de l'université. Je hausse les sourcils : est-ce que l'université est le terrain de chasse de Teller ? Il ne serait pas le premier à avoir non pas une mais plusieurs maîtresses à la fois ! Quant à Lise Vanderborgh, elle n'a aucune nouvelle pour le moment. Bon, c'est déjà mieux que rien.

M. Vanderborgh sort enfin de la supérette avec... un pauvre sandwich à la main. Une heure pour acheter son déjeuner ? J'attendais mieux de cet homme qui a su prendre des détours considérables pour me semer ! Il ne peut pas paraître plus louche qu'à cet instant précis !

Il remonte vivement dans sa voiture et je l'imite. Il emprunte de nouveau plusieurs rues sans itinéraire précis, si bien que j'en viens à me demander s'il n'a pas juste un très mauvais sens de l'orientation. Ou d'attention ! Voilà qui expliquerait également le fait qu'il a mis une heure pour s'acheter un malheureux sandwich !

Après son tour improbable des rues, il nous fait sortir de Norman et roule pendant deux heures jusqu'à Broken Arrow. Il s'arrête finalement dans une grande avenue déserte. De chaque côté se dressent des bâtiments ternes. Je prends mon appareil photo pour capturer le lieu et le bâtiment dans lequel il entre avant d'attraper mon portable.

[Est-ce qu'on sait où travaille Vanderborgh ?]

[Non]

[Est-ce qu'on sait ce qu'il fait dans la vie ?]

[Qu'est-ce qu'on sait alors ?]

[À part que sa femme pense qu'il Savoie
en l'air avec une autre tu veux dire ?]

Je souris malgré moi : pour éviter que sa main perturbe indéfiniment l'écriture de ses SMS, A. a opté pour la dictée vocale. Seulement, le logiciel semble parfois aussi retors que sa main et ne retranscrit pas toujours ses propos de manière cohérente. Je comprends quand même ce qu'elle veut dire et que ça n'a rien à voir avec la Savoie.

[Je te pensais assez perspicace
pour ne pas le préciser, A.]

[C'était pour être vraiment sûre de ma
réponse : rien. On ne sait rien.]

[Continue d'essayer de joindre sa femme.]

Je sors de mon véhicule en prenant une grande inspiration. Je ne peux pas travailler à distance sans aucune information. Il me faut quelque chose ! Je déambule le plus nonchalamment possible le long des trottoirs, la tête légèrement levée vers le ciel comme si je rêvassais en marchant. Je m'approche tranquillement du bâtiment dans lequel il est entré et laisse mon regard glisser le long de celui-ci, essayant de dégoter quelque chose d'intéressant.

Soudain, une main rêche s'enroule fermement autour de mon bras et me retourne d'un mouvement sec. Mon souffle se coupe, mon cœur fait un bond et la peur balaye mon corps.

Joey

Je ne prends pas la peine de me doucher avant de rejoindre Jeff et Jayden pour le déjeuner. À quoi bon ? La pause est courte et l'entraînement n'est pas fini. Après le sol, j'ai enchaîné avec la barre fixe et les barres parallèles. Je sens mes muscles tirer et mon corps résonner des efforts de la matinée.

Ils sont déjà attablés dans le réfectoire et regardent leur salade d'un air morose.

– Tu y crois, toi ? Se donner à fond pendant quatre heures pour manger une salade ? dit Jayden avec une moue dégoûtée.

– Ah, c'est donc comme cela qu'on appelle ces trucs verts, je n'en avais encore jamais vu, réplique Jeff avec ses sarcasmes habituels.

Je soupire à mon tour en empoignant ma fourchette. Ce n'est pas étonnant mais ça n'empêche pas mon ventre de crier famine.

– Dix euros que Garry a fait installer une caméra et se marre en nous regardant manger notre salade.

Jeff pousse un grognement qui ressemble à un rire avant de renchérir :

– Vingt euros que Seb l'a rejoint avec un burger frites.

Sebastian est l'entraîneur de Jeff et Uldrich celui de Jayden. Je ne sais pas si c'est une conséquence de notre amitié, mais les trois coachs traînent de plus en plus ensemble.

– Alors, cette matinée ? demande Jayden.

C'est souvent lui qui aborde le sujet du sport entre nous. Je sais que Jayden est tombé dans ce milieu depuis l'enfance et, bien que nous n'exercions pas les mêmes disciplines, il a toujours envie de savoir comment on se débrouille. À la fois d'une manière fraternelle et d'une façon compétitive. Ces deux facettes se mêlent étroitement chez lui. J'ai été étonné au début, méfiant qu'il fasse foirer notre amitié à cause de son envie d'être le meilleur mais il flirte toujours habilement sur la ligne, restant un ami sur qui je peux compter quoi qu'il arrive.

– Garry ne m'a pas ménagé, je commence déjà à avoir des courbatures alors que je n'ai pas encore touché aux agrès les plus difficiles.

– Entraînement aux mille cinq cents mètres ce matin, je crois que Sebastian veut me tuer.

– Tu peux lui reprocher ? dis-je en souriant.

– Oh non, je pourrais même l’encourager.

Je ris avant d’enfourner quelques feuilles de salade dans ma bouche. Jeff ne se plaint jamais vraiment des journées intensives. Je pense même qu’il les recherche avec hargne, sans que je comprenne pourquoi. Je sais seulement que sa raison profonde ne provient pas d’une envie de médailles ou de récompenses. Il ne s’est jamais exprimé sur le sujet et je n’ai pas cherché à en savoir plus.

– Et toi, Jayden ?

Il laisse complètement tomber sa fourchette et se redresse.

– Équitation, dit-il avec fierté. Jump est en bonne forme et j’ai réussi à trouver une bonne cohésion avec lui.

Jump est le dernier cheval en date de Jayden. J’ai perdu le compte du nombre de chevaux qu’il possède. Jeff se penche en avant, un air faussement concerné sur le visage.

– Dis-moi, Jay, je n’ai jamais compris comment un mec pouvait faire de l’équitation. Surtout avec tous ces petits trots que vous devez faire ! Est-ce que vous êtes insensibles en dessous de la ceinture ?

Je tousse pour dissimuler mon rire alors que Jeff regarde Jayden avec un rictus.

– Tu n’es qu’un double crétin, répond-il, c’est sûrement pour ça que tu n’as aucune compréhension de ce sport.

– Sport ? Tu te trimalles sur un canasson ! Est-ce qu’on peut vraiment appeler ça du sport ?

Jeff sait parfaitement comment taquiner Jayden. Il le pousse à s’énervé parce qu’il adore avoir cet effet chez les gens. Emmerdeur professionnel est un vrai passe-temps pour lui. Mais je ne vais pas laisser là une occasion de me venger de notre conversation dans les vestiaires ! C’est chacun son tour !

– Peut-être que les hommes exerçant ce *sport* ont des attributs tellement petits qu’ils ne tapent pas contre la selle, suggéré-je.

L’œil de Jeff s’illumine d’une lueur moqueuse et il tape du plat de la main sur la table, comme s’il était pris d’une subite révélation.

– Mince alors ! Est-ce que tu es eunuque ? Tu as été castré petit dès le premier trot à cheval ? Boum, là, comme ça, un coup de selle et c’est fini ! Un peu comme quand on fait les circoncisions aux

bébés : un coup de bistouri, hop, c'est terminé, oublié et on n'en parle plus !

Jayden serre la mâchoire et nous jette un regard noir. Sa susceptibilité est sûrement sa plus grande faiblesse.

– Je n'ai aucun problème de ce côté-là, merci de votre inquiétude, réplique-t-il sèchement.

Jeff glousse et lève son poing fermé vers moi dans lequel je tape de bonne grâce, un sourire moqueur aux lèvres. Jayden lève les yeux au ciel avec agacement mais paraît soulagé que la discussion soit close.

– Salut les garçons !

Je lève les yeux en même temps que Jeff et Jayden et regarde avec méfiance Amya qui nous a interpellés. Elle avance vers nous, ses cheveux attachés en une queue de cheval haute, son crop top dévoilant son ventre plat alors qu'elle exagère le mouvement de ses hanches que son minuscule short dissimule à peine.

– Comment s'est passé votre entraînement ? demande-t-elle, une main sur sa taille.

– Joey nous racontait à quel point il était endurant, réplique Jeff en m'adressant un clin d'œil.

J'ai le plus grand mal à supporter Amya. Elle n'est pas vraiment méchante, juste envahissante. Elle essaie avec Ivanka, sa coéquipière, de sortir avec l'un de nous. Peu importe lequel. Les deux comparses veulent simplement un athlète de haut niveau avec qui elles peuvent se pavaner. J'ai tenté plusieurs fois de faire comprendre à Amya que ce genre d'histoire ne m'intéresse pas mais peut-être ai-je été trop gentil dans ma manière de faire. Mais même si elle m'agace, elle ne mérite pas que je me montre blessant.

Je souris poliment à Amya sans répondre, espérant mettre fin à la conversation. Je n'avais pas vu que ses yeux s'étaient mis à briller d'intérêt. Elle lisse sa queue de cheval et m'adresse un sourire mielleux.

– D'ailleurs, Joey, ça t'ennuierait de m'aider à renforcer mon équilibre ? J'ai des difficultés à le maintenir dans l'eau et je pense qu'il faut le retravailler à la base, au sol.

Amya fait de la natation synchronisée avec Ivanka. Je n'ai jamais bien compris ce qu'apporte d'exécuter des figures dans l'eau mais peu importe.

– Je suis très occupé, peut-être que Jayden pourrait t'aider...

– Ça pourrait être une excellente idée, oui, mais... Je pense que ça me serait vraiment profitable de pouvoir le maîtriser d'abord en dehors de l'eau. Entre athlètes on s'aide, pas vrai ? Ce n'est pas obligé de se faire cette semaine ! Je peux attendre un peu, bien sûr.

Je ne retiens pas mon soupir et lance un regard peu amène à Jeff qui rit sous cape.

– Rappelle-le moi dans quelques jours, je verrai ce que je peux faire.

– Merci !

Elle pose sa main froide sur mon bras pendant un instant avant de nous faire un signe et de déguerpir d'un air joyeux.

– Des cours particuliers avec Amya, quel veinard ce Joey, dit Jeff.

Je grogne en me tournant vers lui.

– Je suppose que je dois te remercier ?

– Laisse, c'est pour moi, on doit bien s'entraider entre potes, non ?

Je me lève tout en souriant d'un air désabusé. Il est vraiment irrécupérable !

– Je vais te foutre mon poing dans la figure un de ces jours.

– On se disait avec Jayden que tu avais un peu ralenti le rythme avec les nanas dernièrement, on avait peur que tu sois en panne de sex-appeal ! Amya pourrait te remettre en selle.

Ils se lèvent eux aussi alors que je secoue la tête. J'ai ralenti le rythme avec les filles ? Ils ne peuvent pas se tromper plus lourdement ! Je sens encore mon corps réagir de façon totalement instinctive et naturelle en repensant à Vanessa. Je suis simplement plus raisonnable qu'eux, malgré ma réputation. Ils aiment me taquiner sur la notoriété d'étalon que je me trimballe alors qu'ils sont deux fois pires que moi.

– Vous avez tort, les gars, je sais précisément avec qui je veux passer quelques-unes de mes nuits dans les prochaines semaines.

Ils se figent avant de sourire comme des gamins. Ils se placent de chaque côté de moi, un de leurs bras m'entourant les épaules.

– Serais-tu devenu un cachottier, Joey ? Tu sais bien qu'on veut tout savoir ! On est comme frères ! dit Jayden.

– C'est une étudiante ? Une serveuse ? Une fille rencontrée en boîte ? Une sportive ?

– Rien de tout ça.

– Allez, quoi, se plaint Jayden, donne-nous un petit quelque chose à nous mettre sous la dent ! On ne te cache pas nos conquêtes !

– Vous ne la connaissez pas.

D’ailleurs, je ne la connais pas non plus !

– Laisse-nous la connaître alors, réplique Jeff, hilare.

Je jette un coup d’œil à Jeff avant de lui coller mon coude entre les côtes. Pas question qu’il la mette dans son lit ! Je ne lui ai parlé que quelques minutes mais je la veux dans le mien !

– Hors de question ! Ne t’avise même pas d’y penser, Jeff !

– Alors dis-nous quelque chose.

– Elle s’appelle Vanessa.

– Hum... Et tu n’as pas encore couché avec elle alors que tu connais son prénom ?

– Ce n’est pas habituel du tout, renchérit Jayden.

– Un truc cloche, confirme Jeff. Elle ne doit pas s’intéresser à toi, c’est sûr. Normalement les filles n’ont aucun mal à te suivre dans ta chambre sans même te dire leur prénom. Si elle ne l’a pas fait, c’est sûrement que tu ne lui plais pas.

– Tu as tort.

– D’accord, prouve-le ! me nargue-t-il.

Oh, je vais le faire ! Pas pour lui, ni pour Jayden.

Pour moi.

Vanessa

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

Je retiens un hurlement mais je ne peux m'empêcher de tirer comme une folle sur mon bras pour me dégager de sa poigne, me rendant encore plus suspecte. Mais je m'en fiche. Tout ce que je veux, à cet instant précis, c'est mettre le plus de distance entre cette voix et moi. Je n'avais jamais connu une sensation si horrible, j'ai l'impression que des milliers d'insectes grouillent sur ma peau ! Je peux les sentir ramper, vibrer, glisser sur mon épiderme ! Ils sont partout sur moi, me dévorant, me terrifiant !

Je tremble de tout mon corps alors qu'il ne me lâche toujours pas et j'essaye de reprendre mon calme, repoussant sa désagréable présence. Je secoue la tête pour essayer de m'éclaircir l'esprit mais la sensation reste sur ma peau, comme une empreinte à jamais gravée. Je sais qu'une voix peut m'agacer, me faire frissonner, me faire mal, plus rarement être agréable et même, depuis Joey, éveiller mes sens. Je viens d'apprendre qu'une voix peut également me traumatiser à vie.

– Coiffeur, soufflé-je.

Le son qui sort de ma bouche est chevretant et je suis voûtée, épaules en avant, comme pour me protéger.

– Quoi ?

J'ai un haut-le-cœur que je réprime vaillamment. Il faut que je me sorte de là ! Je dois m'éloigner de cet homme, de cette horrible voix, de l'horreur qu'il fait naître sur ma peau. Pour ça, je dois me montrer forte.

– Je cherchais un coiffeur, répété-je plus fermement.

Il ouvre la bouche pour me répondre et l'angoisse me frappe à nouveau. Je ne veux plus l'entendre ! Il faut que je trouve quelque chose ! Que je me débarrasse de lui ! *Réfléchis !*

– Il n'y a...

– On m'a dit qu'il y en a un bon par ici, le coupé-je un peu trop vivement.

Je lui sers un sourire crispé avant d'enchaîner, ne lui laissant pas le temps de me répondre. Quoi de mieux pour éloigner un homme méfiant à l'air de bouledogue que de jouer les petites dindes ?

– Non parce que vous avez vu les fourches sur mes pointes ? C’est vraiment intolérable, ça me donne l’air d’un épouvantail ! Je me suis dit que j’allais couper quelques centimètres, peut-être me faire un dégradé ? À moins d’opter pour un carré flou ?

Allez Vanessa, tu peux faire mieux que ça, me dis-je en sentant sa poigne se desserrer légèrement.

– Peut-être qu’un tie & die pourrait également apporter de la luminosité à mes pointes. Après toute la question d’un tie & die c’est de choisir le bon ombré, vous savez...

Il me relâche un peu violemment et me toise avec un dédain non dissimulé.

– Votre coiffeur n’est pas ici, allez-vous-en.

Je hoche la tête avant de tourner les talons. Je tente de ne pas avoir l’air d’un lapin déguerpissant à toute allure mais j’ai l’affreuse envie de courir jusqu’à ma voiture. Je peux sentir ses yeux braqués sur mon dos alors que je me force à rester calme en apparence. Intérieurement, je hurle et je veux frotter ma peau jusqu’à ce qu’elle devienne rouge.

Je monte dans mon véhicule et démarre doucement. Je rebrousse chemin pendant une quinzaine de minutes en jetant des coups d’œil dans mes rétroviseurs avant d’accélérer franchement. Il est près de quinze heures quand je rentre chez moi, me précipitant dans ma salle de bains tout en faisant valser mes vêtements sur le sol. Je me glisse sous l’eau chaude et me savonne énergiquement pendant plusieurs minutes avant de laisser le jet me rincer. Je reste immobile, reprenant mon souffle et mes esprits. Je n’ai pas envie de penser à cet homme, son souvenir semble raviver à chaque fois les milliers d’insectes qui ont semblé courir sur ma peau. Pourtant, je vais devoir le faire...

Je sors de la douche et m’enroule dans une serviette. Je m’examine sans pouvoir m’en empêcher dans le miroir. Aucune bestiole sur le dos, les bras, les jambes ou le cou. Rien non plus sur mon visage ovale et mes cheveux indisciplinés. Je respire un grand coup avant d’enfiler des nouveaux vêtements, incapable de reporter ceux que j’avais encore dix minutes plus tôt. C’est irrationnel mais je ne peux pas me raisonner.

Je tape finalement chez Jeannette qui m’ouvre à la volée. Elle a un chignon flou, dont des mèches dépassent par-ci par-là, et l’air essoufflé.

– Vite, entre !

Elle court dans son salon alors que je referme la porte d’entrée en fronçant les sourcils. Quelques minutes plus tard, une voix pépie dans mes oreilles et je me trémousse sur place. La voix aiguë de Tom, 8 ans, me donne toujours l’impression que l’on me chatouille les côtes. J’arrive normalement à le supporter, en grande partie pour Jeannette, mais mes nerfs ont été mis à rude épreuve aujourd’hui et j’ai envie de repartir chez moi pour me fourrer sous ma couette. À la place, je serre la mâchoire et j’avance vers le boucan.

– Maman t’a déjà dit de ne pas jouer avec sa machine à coudre ! C’est dangereux, tu comprends ?

– Mais, maman, je suis grand maintenant !

– Tu n’es pas encore adulte, mon chéri. BOUSE DE TAUREAU !

Jeannette se précipite sur son fils pour lui couvrir les oreilles, un peu trop tard, alors qu’il rit aux éclats.

– Bon, allez ça suffit, tu as assez vu ta mère comme ça aujourd’hui.

Une aiguille dans la main. C’est comme ça que m’apparaît la voix de la femme d’âge mûr qui se lève. Je m’appuie contre le mur pour garder ma contenance et ne pas me jeter sur elle en lui disant de la boucler. Cela serait mal vu et apporterait encore plus de problèmes à Jeannette.

– Oh ! Déjà ? dit Tom en faisant traîner la dernière voyelle.

– Oui. Embrasse-la avant de partir.

Je regarde Jeannette serrer son fils dans ses bras avec force puis l’embrasser. Il y a quelque chose de douloureux dans cette scène. Elle ne m’a jamais dit pourquoi elle n’a pas la garde de son fils. Elle ne m’a jamais parlé du père non plus, si ce n’est pour mentionner qu’il était incarcéré. Pourquoi ? Je ne vois pas Jeannette impliquée dans une sale histoire mais peut-être ai-je tort. Qu’arrive-t-il à une jeune femme qui ne contrôle pas toutes ses paroles et tous ses gestes ? Par quoi est-elle passée ? Qu’a-t-elle vécu ? Tout ce que je sais c’est que Tom vient de temps à autre avant de repartir avec Pénélope, sa grand-mère paternelle.

Ils quittent enfin la pièce après que Jeannette eut échangé un « au revoir » avec Pénélope et je suis soulagée. Désolée pour mon amie mais ravie de ne plus les entendre. C’est horrible à dire, je devrais pouvoir y faire abstraction et souhaiter qu’ils restent un peu plus longtemps ici. Mais ce n’est pas le cas. Cinq minutes en leur présence m’ont même paru trop longues.

– Désolée, dit Jeannette en revenant vers moi, je n’ai pas eu le temps de te prévenir qu’ils seraient là.

Je ne réponds pas parce que je déteste mentir et que je ne peux pas me comporter avec elle comme avec les gens en général.

– Où sont les nouveaux modèles ? demandé-je pour changer de sujet.

– Là, dans ma chambre.

Je commence mon travail de photographe dès que je les repère. Entre deux crépitements du flash, je jette un coup d’œil à Jeannette qui a les bras croisés et une moue sur le visage.

– Si tu t’inquiètes parce que tu as dit « bouse de taureau » devant ton fils, tu peux te tranquilliser il doit entendre bien pire à l’école !

Elle sourit faiblement, s'assoit sur son lit et défait son chignon comme pour s'occuper les mains et l'esprit.

– Je sais... Mais on ne peut pas dire que je suis la mère du siècle.

– Arrête, un siècle c'est long, je suis sûre qu'on peut en trouver une bien pire !

Elle rit, et je ressens comme une pression tiède et amicale sur mon avant-bras. J'attends quelques instants avant d'oser reprendre. Je ne sais pas comment elle va réagir à mes propos, aussi je prends un ton prudent.

– Tu ne crois pas que... Peut-être que tu prononcerais moins de gros mots si Pénélope ne restait pas avec vous deux ? Je veux dire, sans sa surveillance tu serais moins stressée donc...

– Oui et non. Oui, le fait que Pénélope soit avec nous m'angoisse. Le point de vue qu'elle peut avoir de moi en tant que mère me tétanise ! Et tu as raison, l'angoisse provoque des flopées de jurons incontrôlables pour les gens qui ont mon syndrome.

– La preuve étant qu'en ce moment, détendue avec moi, tu ne montres pas une once de vulgarité, ma chère.

– Oui. Et c'est pour ça que je te dis que tu as en partie raison. Mais... Je ne peux pas rester seule avec Tom. S'il me prenait une crise d'angoisse et que je devenais une vraie furie sans que personne ne soit là pour lui... Non, je ne peux pas faire ça.

– Une crise d'angoisse ?

Pourquoi diable ferait-elle une crise d'angoisse ? Je sais que cela doit avoir un rapport avec son passé, avec cet homme qui est le père de son enfant et qui est en prison. Mais elle ne dit rien. Elle se mord la lèvre inférieure et se lève en haussant les épaules.

– Je parie que tu n'as pas pris le temps de déjeuner, aujourd'hui. Je vais nous faire du café et sortir des gâteaux.

Je l'observe sortir de la chambre et mettre fin à cette conversation sans répondre à mes interrogations. La détective privée en moi meurt d'envie de comprendre ce qui cloche et de fouiller jusqu'à trouver des réponses. Mais, encore une fois, l'amitié que j'éprouve pour cette femme m'en empêche. Je sais, plus que quiconque, combien ce sentiment est rare et précieux. A. et Jeannette sont les deux seules amies que j'ai et je ne compte pas gâcher ce lien. C'est son droit de garder pour elle les fantômes de son passé. Alors, je me retourne vers les tenues qu'elle a exposées et je reprends ma tâche.

Vanessa

Après avoir pris les clichés, je bois mon café et mange mes biscuits en une dizaine de minutes avant de rentrer chez moi pour transférer les photographies que j'ai prises. Je trie les images, séparant celles issues de mes filatures et celles pour Jeannette. Je ne peux pas tirer grand-chose des photographies de M. Teller. Son visage apparaît nettement, j'ai sa voiture et sa plaque d'immatriculation mais... aucune image compromettante qui m'aurait aidée à mettre fin à ce contrat. Quant à Vanderborgth... Je n'ai rien. Seulement le bâtiment nu dans lequel il est entré. On peut le voir de dos, ce qui n'est pas d'une grande utilité. Je n'ai rien sur l'homme qui m'a attrapé non plus et un souvenir n'est jamais aussi clair et précis qu'une photo. Je sens déjà que ce travail ne sera pas de tout repos !

Je passe l'heure suivante à insérer les nouvelles tenues créées par Jeannette sur le site Web avec les prix qu'elle m'a fournis. J'envoie le lien à A. afin qu'elle puisse se mettre à jour de son côté avant de repartir.

L'ascenseur m'envoie une salve de souvenir de Joey et de sa voix délicieuse. Cet homme est dangereux pour ma santé mentale ! Quelques minutes avec lui ne devraient pas me marquer de la sorte ! Surtout, je ne devrais pas désirer le rencontrer de nouveau... J'espère presque qu'il attend devant la petite boîte métallique au rez-de-chaussée pour que je puisse le revoir et encore l'entendre. Vraiment, il devrait coller une étiquette sur son torse ferme et musclé ! Quelque chose que j'aurais pu lire quand mes yeux avaient parcouru ses abdominaux alléchants en ouvrant la porte. « Incinérateur de petites culottes » m'aurait parfaitement convenu !

J'ouvre la conversation SMS de A. en m'installant derrière le volant pour retrouver l'adresse de Lydia Canovac avant de me rendre devant son domicile. J'immortalise la maison et je soupire. Il n'y a plus qu'à attendre ! On fantasme bien souvent sur le métier de détective privé, mais ce n'est pas aussi palpitant que cela. La planque est régulièrement de mise et attendre pendant des heures sans bouger n'a rien de réjouissant !

[J'ai besoin d'informations sur un bâtiment de W. Houston Street à Broken Arrow.]

[Qu'est-ce que tu ferais sans moi ?
On peut dire que talus une bonne idée
le jour où tu as décidé de m'embûcher ;)]

Je ricane et tape mon message avant même qu'elle ne m'envoie le correctif de ses textos, qui n'ont rien à voir avec du bois.

[J'ai toujours des bonnes idées, A.
C'est un bâtiment dans une zone
commerciale mais aucune enseigne
n'est visible. Je veux savoir à quoi il
sert et qui le possède.]

Un mouvement attire mon attention et je glisse le long de mon siège pour m'enfoncer dans la voiture et éviter d'être repérée. Lydia Canovac se gare dans son allée avant d'aller ouvrir son coffre pour sortir quelques sacs de course. Je la mitraille sans mettre le flash avant qu'elle ne rentre chez elle. J'ouvre ma boîte e-mail sur mon petit écran pour relire le mail que j'ai reçu au sujet de ce contrat. Teller rentre chez lui à dix-neuf heures selon sa femme. Il est dix-huit heures trente, ce qui ne lui laisse que peu de temps pour rendre visite à Lydia s'il entretient réellement une liaison avec elle. Mais peut-être est-il du genre rapide... Les hommes volages ne sont pas forcément les plus endurants et les plus performants.

[Tu peux demander à la femme de Teller
pourquoi elle soupçonne Lydia Canovac ?]

[Tu devrais peut-être songer
à monter un de ces jours.]
[M'augmenter* Zut !]

Je souris avant de verrouiller le téléphone. A. aurait mérité cette augmentation même si elle ne fait que plaisanter. Le problème, c'est qu'en tant qu'indépendant je gagne moins bien ma vie que si j'étais employée à temps plein par une agence. Nos salaires respectifs nous permettent de vivre convenablement et, ça, c'est déjà bien. Sans compter la solidarité qui s'est installée entre Jeannette, A. et moi. Si l'une a un problème, elle peut compter sur les autres et c'est quand même ce qu'il y a de mieux dans la vie. Il est possible de vivre avec un salaire modeste à partir du moment où l'on a des gens sur qui compter, avec qui échanger et s'entraider.

Je finis par redémarrer lorsqu'il est dix-neuf heures passées. Teller ne s'est pas pointé aujourd'hui, mais cela ne veut pas dire qu'il est blanc comme neige.

Je suis soulagée de me garer dans le parking de mon immeuble. Le hall d'entrée est désert et les gardiens de la résidence ne sont plus de service. J'avance sereinement vers la boîte aux lettres pour récupérer mon courrier sans me préoccuper d'être dérangée. Je m'apprête à sortir de la petite pièce quand je me fige tout à coup, prise d'une affreuse curiosité. Et si je relevais le nom de famille de Joey sur sa boîte aux lettres ? Je pourrais mettre ça sur le compte de la déformation professionnelle, mais le fait est que ce genre de comportement ne m'est jamais arrivé avant. Non, je suis juste comme une adolescente de 15 ans qui se laisse guider par ses hormones !

Je me mordille la lèvre, indécise pour la première fois de ma vie. Ma synesthésie m'a endurcie rapidement et j'ai créé une bulle protectrice autour de moi. J'écarte quiconque sur mon passage et je marche droit devant moi sans hésitation. C'est la seule manière pour moi de m'en sortir. Si j'avais commencé à hésiter, je me serais fait avaler toute crue. J'aurais arrêté de me plaindre auprès de mes

parents qui m'auraient laissée à l'école au lieu de m'inscrire à des cours par correspondance, j'aurais autorisé les gens à m'interpeller, même ceux qui me faisaient mal, j'aurais suivi les règles de la bienséance et je serais finalement devenue complètement folle. Oui, si je n'ai pas terminé dans un asile de fous, submergée et disloquée par ma particularité, c'est parce que je n'ai jamais hésité. C'est un instinct de survie.

Mais, là, dans la petite pièce servant au courrier, je tergiverse. Joey m'intrigue. Je suis fascinée par sa voix et ce qu'elle exerce sur mon corps. Je n'ai jamais ressenti cela avant lui. J'ai eu l'impression que mon corps lui appartenait, qu'il en prenait possession rien qu'en me parlant. Jamais, avant lui, un homme m'avait autant attiré. Je n'ai jamais rien ressenti avec les quelques individus de la gent masculine qui ont tenté de m'aborder. Soit leur physique plaisant était gâché par leur voix désagréable et je les rembarrais sans même une petite pointe de regret, soit ils me laissaient totalement de marbre. Joey a éveillé quelque chose d'intime et de délicieux en moi. Alors peut-être est-il ce coureur de jupons dont Jeannette veut me mettre en garde, mais... qu'y a-t-il de mal à me renseigner un peu sur le seul homme qui a fait surgir un désir brûlant dans mes veines ? Ce n'est pas raisonnable, c'est totalement puéril. Je ne suis sûrement qu'une voisine parmi d'autres, un visage qu'il aura vite oublié. Pourtant, j'ai envie d'en savoir un peu plus sur cet homme.

Le cœur battant, je tourne sur moi-même et contemple les petites portes grises métalliques aux étiquettes blanches. J'effleure la mienne de ma main libre, mes lettres dans mon autre main. Si la mienne est ici et que Joey habite l'étage au-dessus... J'avance vers une autre série de boîtes et commence à parcourir rapidement les noms.

– Vous avez besoin d'aide ?

Je lâche un petit cri de surprise qui résonne d'intonations de plaisir. « Vous avez besoin d'aide ? », je n'aurais jamais cru que cette phrase puisse être aussi séductrice ! J'ai l'impression que des lèvres douces se sont posées au creux de mes reins avant de remonter le long de ma colonne vertébrale en une lente caresse dont le souffle chaud me fait frissonner. Je sais de qui il s'agit sans avoir besoin de me retourner, sa voix est encore plus fiable qu'une empreinte digitale.

J'humidifie mes lèvres sèches avant de me retourner en me composant un masque que j'espère nonchalant. Joey est devant moi, l'anse de son gros sac gris négligemment passée sur son épaule, et, encore une fois, torse nu.

– Non, merci, je réponds avec un petit sourire forcé.

Il s'approche de moi d'un pas lent, faisant contracter ses abdominaux parfaitement dessinés, et accroche une moue moqueuse sur sa bouche sensuelle. Il s'arrête à quelques centimètres de moi, m'obligeant à lever la tête pour le regarder tandis qu'il incline légèrement la sienne. Mon cœur s'accélère et une chaleur insidieuse se propage dans mon corps.

– Vous en êtes sûre ? Vous me semblez un peu perdue.

Préparée, j'encaisse ce nouvel assaut indécent sans émettre le moindre son avant de carrer les

épaules. J'ai 25 ans, j'ai passé l'âge de laisser mes ovaires surexcités prendre le pas sur mon cerveau devant un homme. Même s'il est à se damner !

– Je cherchais ma boîte aux lettres.

Il baisse rapidement le regard et son expression devient encore plus joueuse.

– Vous voulez dire celle de laquelle vous avez relevé votre courrier ?

Je retiens mes tremblements alors que j'ai l'impression qu'un pouce invisible effleure ma lèvre inférieure. Je serre subtilement ma main sur les enveloppes que je tiens, me maudissant intérieurement.

– Je ne veux pas dire par là « la mienne », mais celle que je voulais trouver pour ces lettres. Mais c'est bon, affirmé-je en glissant mon courrier dans la première fente à portée de main.

Il esquisse un rictus et plonge sa main dans une des poches de son pantalon. Il avance encore en me frôlant avant de murmurer.

– Chouette, c'est la mienne.

Je jette un coup d'œil à l'étiquette de la boîte alors qu'il insère ses clés dans la petite serrure et je blêmis : « Joey Thompson ». Oh, bordel ! Pourvu que la terre m'engloutisse !

Joey

Deux soirs de suite. Ce n'est plus de la chance, c'est le destin. Lorsque j'ai vu Vanessa en passant le hall, un étrange sentiment d'excitation s'est emparé de moi. Je l'ai observée s'approcher des boîtes aux lettres avec une expression à la fois curieuse et pensive. Je me suis perdu un instant dans sa contemplation en avançant à pas de loup vers elle. Elle est vraiment ravissante. Sa crinière, d'un blond tirant sur le caramel, est désordonnée en vague sauvage qui encadre son visage fin et délicat avant de tomber sur sa poitrine. Elle est petite, plutôt menue et je me demande si sa peau diaphane est aussi douce qu'elle le paraît.

Je m'amuse comme un petit fou alors que j'insère la clé dans la minuscule serrure. J'aime qu'elle me tienne tête sans chercher à se dérober, même si ses propos ne sont pas toujours très cohérents. C'est agréable qu'elle ne lisse pas sa personnalité devant moi. Je jette un coup d'œil à son visage si près de moi alors que la petite porte en ferraille bascule vers l'extérieur. Ses cils sont longs mais clairs et ses yeux bleu gris sont cerclés d'un fin trait noir sur le contour de son iris. Mais ce qui attire intensément mon regard, c'est sa bouche : charnue et d'un ton rose pâle, sa lèvre inférieure légèrement plus pleine que l'autre, elle est parfaite et hypnotique. Je sens le désir me traverser de part en part et mon sexe se réveiller, tressautant d'une envie foudroyante. J'ai envie de me perdre en elle.

Je détourne la tête à la fois pour attraper les lettres et me ressaisir. Ce n'est pas le moment de penser à ce que j'ai envie de lui faire, ni même d'imaginer passer ses jambes autour de mes hanches ici et maintenant.

Je fais défiler les lettres en souriant de toutes mes dents avant de relever les yeux vers elle.

– C'est étrange : toutes ces lettres portent votre nom ! Vanessa Brown...

Elle frissonne, alors que je fais rouler son nom sur ma langue, et mon sexe gonflé pousse encore contre mon caleçon. Je remercie le ciel d'avoir eu la bonne idée de troquer mon bas de jogging pour mon jean avant de partir : mon survêtement n'aurait rien caché de mon érection !

Je me contracte pour garder le contrôle de moi-même et ses yeux descendent sur mon torse. Bon sang ! Si elle continue comme ça, je doute que nous réussissions à finir cette conversation ! D'ailleurs, est-elle si importante que ça cette discussion ?

Je la vois se redresser de toute sa taille, son menton levé vers l'avant et un air de défi sur le visage, avant qu'elle ne se racle la gorge.

– Au temps pour moi : j'ai dû confondre mon courrier avec les lettres de plaintes que je devais

vous adresser.

Je sens le frémissement d'un rire sur mes lèvres et je le ravale avec difficulté, croisant les bras sur mon torse pour me donner contenance.

– Des lettres de plaintes ? répété-je en haussant un sourcil.

Ses yeux s'étrécissent et elle imite ma posture, bombant sa poitrine au passage et me mettant au supplice sans le savoir. A-t-elle conscience qu'elle est incroyablement sexy dans cette position ?

– Tout à fait ! Accompagnées d'une pétition. Les gens de la résidence ont décidé qu'ils en avaient marre de toujours vous voir vous balader torse nu !

Elle hoche la tête avec conviction alors que je sens mes épaules trembler sous l'effet de mon hilarité contenue.

– Sérieusement, bougonne-t-elle entre ses dents, vous ne connaissez pas le concept des tee-shirts ?

Elle arrache son courrier de mes mains et me dépasse sans me regarder alors que j'explose de rire. Je la suis en gloussant vers l'ascenseur où elle attend en tapant du pied. Elle se tend à mon approche et j'entends sa respiration devenir irrégulière. Je reprends à peine mon sérieux quand les portes s'ouvrent. Nous entrons dans la petite cabine, côte à côte, nos bras se frôlant légèrement. Chaque contact entre nos deux peaux est comme le bourdonnement d'une accumulation d'électricité statique.

Le silence s'installe alors que l'étroit espace crée une séduisante intimité entre nous. L'air paraît épais, empli de mon désir contenu. Il me semble qu'elle retient sa respiration. Sent-elle également cette incroyable intensité qui emplit l'ascenseur ? Bien sûr que oui. Je refuse de croire qu'il peut en être autrement.

J'ai envie de m'emparer de sa bouche avec passion mais je m'en abstiens. Je veux que le désir augmente encore chez elle comme chez moi. Je veux qu'il lui paraisse insoutenable avant que je ne me délecte de ses lèvres, nous soulageant tous les deux. Je souhaite qu'elle ait soif de moi au point d'en devenir fébrile entre mes bras.

L'ascenseur s'arrête à son étage et elle hésite une seconde avant de hocher la tête et de sortir. À peine a-t-elle franchi le seuil des portes métalliques que je retiens ces dernières pour éviter la fermeture automatique.

– Vanessa, attendez !

Elle se tourne vers moi à demi et je vois ses yeux se poser sur ma main qui bloque les portes avant de remonter le long de mon bras, passer sur mes épaules puis de se fixer sur mon visage. Je lui souris et prends le temps de l'observer subtilement à mon tour.

– Est-ce que ça vous dirait de prendre un verre demain soir ?

Elle se fige et me fixe d'un air crispé.

– Vous voulez dire dans un bar ?

Sa voix est montée d'une octave comme si ma proposition était affreuse, voire digne d'un film d'horreur. Je fronce les sourcils avant d'acquiescer prudemment, ne comprenant pas sa réaction.

– C'est l'idée, oui. Mais je ne mords pas... Enfin, tout dépend, ajouté-je d'une voix plus grave.

Elle fixe un instant mon petit sourire, l'air toujours un peu effrayée, et je sens un sentiment de frustration m'envahir. Qu'est-ce qui ne va pas ? Elle remet une mèche de ses cheveux derrière son oreille, baissant les yeux une seconde avant de les relever avec une lueur décidée.

– Je n'aime pas les bars, désolée...

Surprise et déception se mêlent quelques secondes dans ma poitrine. En même temps, le désir hurle en moi : je ne peux pas passer à côté d'elle. Je la veux.

– Et pourquoi pas un verre... chez moi ?

Je ne peux m'empêcher de sourire et je crois l'entendre soupirer légèrement.

– Très bien.

– Pas demain, par contre, je suis occupée. Mercredi soir, vingt et une heures, ça vous va ?

Elle a lancé ça avec nonchalance, mais je peux sentir la tension qui imprègne sa voix. Je prends une expression que j'espère charmeuse tout en reculant dans l'ascenseur.

– À mercredi, Vanessa...

Ses yeux avides et brûlants me transpercent avant que les portes ne se referment. Je m'appuie contre une des parois en poussant un petit rire joyeux. Elle a accepté un rendez-vous. Je vais la revoir et, si tout se passe bien, je vais pouvoir découvrir son corps millimètre par millimètre...

Vanessa

Cinq heures du matin. C'est l'heure à laquelle je renonce définitivement à un sommeil réparateur. J'ai passé la nuit à me tourner en tous sens, à la fois excitée et angoissée. J'ai invité Joey à venir boire un verre. Chez moi. Bordel ! Qu'est-ce qui m'a pris ?

En m'aspergeant le visage d'eau, je tente de souffler et de me calmer. C'est normal que l'anxiété m'assaille : c'est mon premier rendez-vous et c'est aussi la première fois qu'un homme va pénétrer dans mon appartement. À part mes parents à une seule occasion, Jeannette et A. sont les seules à venir dans mon nid douillet de temps en temps.

Et puis, il y a cette excitation qui se mêle à mon stress. Pas parce que je suis naïve ou romantique mais parce que... Mince, à la fin ! J'ai rencard avec Joey ! Je n'attends absolument pas une histoire avec lui : même si Jeannette ne m'avait pas averti de son côté play-boy, mon métier m'a très vite désillusionnée sur les relations amoureuses. Pourtant, je ne peux pas m'empêcher d'être curieuse de le découvrir un peu plus, d'être excitée à l'idée de me retrouver contre cet homme doté d'un incroyable sex-appeal et de connaître enfin quelques minutes de passion.

Je secoue la tête pour arrêter de rejouer toutes les scènes – les deux seules – où je me suis retrouvée en sa présence. Ses gestes, son corps, sa voix, ses moqueries, son sourire... Bon, j'ai besoin d'un café !

J'en avale quelques gorgées alors qu'il est encore brûlant, désireuse de chasser la brume « Joeynienne » de mon esprit, puis je me penche sur mon planning du jour. Vu l'heure, j'aurai probablement le temps de passer sur le campus pour y jeter un œil avant que les étudiants ne le prennent d'assaut. Il faut aussi que je lève le voile sur cette affaire avec Vanderborgth : la journée d'hier m'a réservé assez de mauvaises surprises le concernant ! Il faut que Lise Vanderborgth parle à A. le plus vite possible. Quant à Teller, il me paraît avoir des journées assez routinières qui se ressemblent toutes, d'après ce que sa femme a raconté à A. Je vais voir s'il passe à l'université aujourd'hui et ce qu'il fait pendant sa pause déjeuner.

Il règne un calme impressionnant dans l'immeuble lorsque je quitte mon appartement. Le soleil commence à pointer le bout de ses rayons mais les gens sont pour la plupart encore sous leur couette, sûrement en pleine lutte intérieure pour savoir s'ils auront la force de se lever aujourd'hui ou non. S'ils ont réussi à gagner la bataille de la veille – celle du lundi matin est vraiment la pire de toutes – aucun doute qu'ils réussiront à s'extirper de leur lit aujourd'hui !

Je marche sur le campus en regardant partout autour de moi, tournant sur moi-même, appareil photographique en main. Si, éventuellement, quelqu'un a eu le courage de se lever aussi tôt, il me

prendra probablement pour une touriste visitant les lieux aux aurores. Ce n'est pas rare de voir des étrangers photographier tout et n'importe quoi, y compris les universités. Pour leur défense, certains bâtiments universitaires sont vraiment incroyables... Du moins, d'après les images que j'en ai vu. J'ai toujours été curieuse de cet univers mais je n'y ai bien sûr jamais mis les pieds en tant qu'étudiante. En général, je n'y pense pas. À quoi bon ? Pourtant, dans de rares occasions comme celle-ci, je me demande ce que l'on peut ressentir quand on est une étudiante comme les autres. Écouter un cours, échanger dans une classe bondée, rebondir sur des réflexions, aller boire un verre après les cours ou danser dans des soirées étudiantes... Tout cela m'est totalement inconnu ! Je ne veux rien regretter de ma vie et, après tout, ce que nous ne connaissons pas ne peut pas nous manquer. Mais on en fait un tel éloge, une telle renommée, un tel rite de passage inoubliable que je me pose parfois des questions. Est-ce si génial ? Ou n'est-ce qu'un mythe brillamment entretenu ?

Je chasse mes interrogations et observe le plan du campus, fermement établi sur une planche blanche à l'entrée. L'ensemble est vraiment gigantesque ! Il y a plusieurs bâtiments appartenant à différents pôles, une boutique de l'université, un café, un stade... On pourrait s'y perdre ! Je me dirige un peu à l'aveuglette et prends le chemin que Teller a emprunté avant que je ne le perde de vue. Il y a tellement de possibilités ! Est-ce qu'il a fait un tour au café ? Peut-être y a-t-il rencontré quelqu'un ? J'immortalise le lieu avant de continuer. Il y a également la boutique. Mais pourquoi y serait-il allé ? À moins d'être un fan de l'université et de l'équipe sportive, il n'y a aucune raison. Tout cela me paraît louche : il y a largement assez de plateformes sur Internet pour éviter les boutiques des étudiants ! À moins qu'il ne soit directement monté dans la résidence étudiante, juste ici ?

Je soupire en me tirant les cheveux. Quoi qu'il en soit, la question reste toujours la même : qui est-il venu voir ? Il faut que je trouve une solution pour le découvrir, je ne peux pas le perdre à nouveau s'il repasse par ici.

Je remonte dans ma voiture sur les coups de six heures trente et je fonce sur la route qui mène à Broken Arrow. Il faut deux heures pour s'y rendre même lorsque la circulation est fluide. Je me gare devant le même bâtiment sur W. Houston Street et un frisson de dégoût remonte le long de ma colonne vertébrale. J'ai entre une demi-heure et une heure trente devant moi pour inspecter le bâtiment. Je vais donc me contenter de quinze minutes pour être certaine de ne pas me faire attraper.

Je fouille dans la boîte à gants et enfille une casquette bleu marine, sous laquelle je dissimule mes cheveux, avant de descendre du véhicule. J'ai déjà été repérée une fois, je n'ai pas l'intention de me laisser reconnaître à trois kilomètres à la ronde. Au moins, s'il y a des caméras à proximité du local, la visière de la casquette cachera un peu mon visage.

Je garde la tête baissée en me dirigeant d'un pas assuré vers le bâtiment. Je m'arrête devant, penchant la tête sur le côté et plissant les yeux pour essayer d'apercevoir l'intérieur. Je m'approche jusqu'à ce que ma casquette bute contre la vitre brunâtre. Est-ce un comptoir ? Je ne distingue pas grand-chose mais il me semble que la petite pièce qui est visible ressemble à un accueil. Je m'éloigne en soupirant et longe le bâtiment. Je l'observe sur toutes les coutures. Je longe le côté gauche avant de me retrouver derrière. Je grimace et plisse le nez à cause de l'odeur des grosses

poubelles grises mais je continue mon exploration. Là, presque à angle droit du mur, tout en bas (quasiment au sol), il y a une longue ouverture rectangulaire avec les vitres fumées. Je me mets à quatre pattes, après avoir jeté un coup d'œil à la ronde, puis je tends la main vers la petite fenêtre sans la toucher. Hors de question que j'y laisse des empreintes ! Je bouge ma main devant, passant près des bords, et je souris. Sur les côtés, je peux sentir un petit vent frais. Le filet d'air est mince mais bel et bien présent, ce qui veut dire qu'en insérant un objet plat, la fenêtre peut s'ouvrir sans gros dommages. Bien.

Je me relève et époussette mes mains et mon pantalon. J'espère ne pas avoir à en arriver là mais si cela s'avère nécessaire, je sais par où entrer ! Enfin, si la fine ouverture est assez large pour laisser passer mon postérieur.

Le pas pressé, je m'éloigne et retourne vers ma voiture. Je me gare un peu plus loin, au cas où l'homme qui me donne envie de lui verser de l'insecticide dans la gorge aurait relevé le modèle ou la plaque, puis je me poste de l'autre côté de la rue, casquette toujours vissée sur ma tête, cheveux hors de vue et appareil photo collé sur mon visage. Aucune chance que quelqu'un me reconnaisse alors que ma tête entière est dissimulée ! Je fais mine de photographier les quelques arbres, le ciel ou des fleurs plus ou moins imaginaires.

Un mouvement attire mon attention et je jette un coup d'œil à ma montre. Neuf heures et douze minutes. De loin, je ne distingue pas les hommes qui entrent dans le bâtiment mais il y en a au moins quatre. Je fronce les sourcils. La structure extérieure est petite, il n'y a aucune enseigne, aucune affiche ou publicité, ce qui semble exclure une grosse entreprise. Alors, comment se fait-il que tout ce petit monde entre à l'intérieur ?

Un mauvais pressentiment s'empare de moi. Cette affaire me plaît de moins en moins. Le comportement louche de Vanderborgth, le choix de ce quartier – situé à deux heures de son logement – ce bâtiment, le gorille qui m'a attrapée... Cela ne me dit rien qui vaille. Je n'ai pas l'impression qu'il s'agit ici d'une simple histoire d'infidélité. Mon instinct me souffle que cette histoire est bien plus importante et obscure. Vais-je renoncer pour autant ? Oh que non ! Ne me suis-je pas plainte de la monotonie des planques et des parties de jambes en l'air que je passe mon temps à voir ? Apparemment, quelqu'un là-haut m'a entendue et m'a posé ce défi ici, l'air de rien. J'ai bien l'intention de le relever.

Joey

La salle grouille de monde. Le bruit résonne même si chacun d'entre nous tente d'être aussi silencieux que possible. Il n'y a pas de bavardage inutile, nous sommes là pour nous entraîner, pour vivre de notre rêve et de notre passion. Mais il y a la voix de Garry, les conseils des uns et des autres, le bruit sourd des pieds et des mains qui frappent le sol, les respirations hachées, les cris de frustration ou de victoire... C'est à la fois agaçant et stimulant. Cela perturbe notre concentration, et peut jouer sur notre précision, ce dont j'ai le plus besoin en attendant mon tour au saut de cheval. Une erreur peut me coûter très cher. D'un autre côté, dans la petite file de cinq personnes qui s'est formée dans l'attente de sauter, le bourdonnement d'énergie excite ma propre motivation et mon envie de réussir. Nous ne formons pas une équipe mais, dans cet espace, alors que nous poursuivons le même but, c'est presque le cas. Nous ne sommes pas avares de conseils, d'écoute, d'attention. Nous savons qu'au final, les places en compétition sont limitées mais nous nous comprenons. Chacun d'entre nous veut gagner, mais nous sommes tous conscients qu'il nous faut l'aide des uns et des autres pour y parvenir. Sans cela, il est impossible de se perfectionner. Le reste dépend ensuite de notre capacité à apprendre toujours plus et à assimiler rapidement. Et puis, si l'un de nous a la chance d'être sélectionné pour les compétitions et de remporter un prix... N'est-ce pas une petite victoire pour le club et toutes les personnes présentes ?

Mao, juste devant moi, s'élanche sur la petite ligne droite de vingt-cinq mètres. Les mains sur les hanches, je le regarde prendre son élan, sauter sur le tremplin, toucher l'agrès, exécuter une rotation transversale puis se réceptionner au sol. Il tangué et je me crispe alors que son pied gauche glisse sur le côté, mais il réussit à s'équilibrer avant de saluer un public invisible.

Je souffle bruyamment, expirant la tension qui s'accumule au creux de mon sternum. Je fixe mon objectif, droit devant, avec une expression féroce. C'est pour moi le premier pas vers la réussite : se dire que l'on va y arriver, tout déchirer. Je déroule mes pieds nus du talon jusqu'à la pointe, contractant mes jambes, avant de me mettre à courir. Une fois que la course a commencé, il n'y a plus de place pour la réflexion. En moins d'une minute je saute sur le tremplin, mets mes mains en avant, me repousse sur le saut de cheval, tournoie en l'air avant d'atterrir les pieds joints, les bras tendus à l'horizontal et le corps entièrement gainé.

Un éclair de soulagement me traverse. Cet agrès est tellement dangereux ! Entre la vitesse et les cabrioles, la réception peut très mal se terminer. Au mieux, en cas de mauvais atterrissage, on peut espérer une rééducation de quelques mois avant de se remettre en selle. Au pire... C'est fichu et on n'a plus qu'à prier pour pouvoir remarcher un jour. Juste avant les Jeux olympiques de Londres, un athlète a fait une croix sur sa carrière après une mauvaise chute au saut de cheval. Aux derniers Jeux olympiques, à Rio, un autre sportif s'est grièvement blessé à la jambe mais, après des mois de rééducation, il pourra probablement revenir dans la course. Ce sont les risques du métier et je les

accepte parce que le plaisir pris en pratiquant mon sport compense largement les dangers. Cependant, je dois bien admettre qu'à chaque saut, l'appréhension me gagne avant que le soulagement ne me tombe dessus comme une masse après ma réussite. C'est le seul exercice qui me provoque ce genre de réaction. Le sol ne me fait pas ressentir de grande émotion, quant aux autres ils me font toujours ressentir un mélange de liberté, de joie et de fierté.

– Pas mal ce saut !

Je tourne la tête vers Sanna qui a arrêté son entraînement sur les barres parallèles pour m'observer. C'est une jolie petite rousse, au teint de porcelaine et aux taches de rousseur, si menue qu'elle en paraît presque fragile. Grossière erreur de se fier aux premières impressions. Son corps tout en muscles est déjà un signe visible de son caractère de feu. Elle s'entraîne sans relâche, a une volonté de fer et rien ne peut l'arrêter quand elle décide quelque chose.

– Merci, mais on sait tous les deux que tu es bien meilleure que moi pour le saut de cheval.

J'esquisse un petit sourire alors que je dégage le passage pour l'athlète suivant. Cet exercice est l'un des rares agrès à être commun pour la gymnastique féminine et masculine. Sanna le maîtrise parfaitement, c'est même l'une des meilleures.

Elle hausse les épaules.

– Il ne te manque pas grand-chose, à vrai dire. C'est simplement une question de confiance, je pense.

Je dresse un sourcil, d'un air dubitatif.

– Je ne pense pas que l'on puisse dire que je suis l'une de ces personnes qui ne croient pas en elles.

– En général, non, dit-elle en souriant. Mais je te connais, Joey, je t'ai vu à l'œuvre dans plusieurs domaines et je sais que, là, tu n'y vas pas à fond.

Je la considère un moment sans relever son insinuation. Sanna ne parle pas seulement du domaine de la gymnastique, bien entendu. Nous avons eu une brève relation basée, d'un commun accord, uniquement sur les plaisirs charnels. Elle est comme moi : elle refuse toute relation amoureuse qui pourrait se mettre en travers de son rêve mais ne dit pas non à quelques parties de jambes en l'air. C'est probablement pour cette raison que notre relation *sex friends* est la plus longue que j'ai entretenue : elle a duré quelques soirs par semaine pendant une vingtaine de jours. Nous étions sur la même longueur d'onde et nous savions que l'autre n'avait aucune envie de s'attacher non plus.

– Très bien, alors montre-moi.

Je fais un mouvement de main vers l'agrès et elle me fixe d'un air qui ne souffre d'aucun défi. Elle se dirige d'un pas ferme vers la file en tapant ses mains blanchies par la magnésie, une poudre qui

permet de ne pas avoir les mains glissantes. D'un coup de coude, elle repousse le premier gars de la file et l'ignore superbement lorsqu'il proteste. Puis elle court. Je la regarde filer, sauter, pirouetter et atterrir avec grâce sous le sifflement de quelques-uns. Il y a quelque chose d'animal dans sa manière d'agir lors de cet exercice. Sa course est vive et féroce, son saut presque félin, sa figure précise, sa réception souple et assurée. Elle agit comme un prédateur : elle se fiche du danger, elle fonce avec agilité et puissance.

Je soupire et fais un signe à celui qui attend toujours son tour pour qu'il attende. Je l'entends marmonner un « non, mais c'est une blague ! » dont je ne lui tiens pas rigueur. Je roule ma tête sur mes épaules, force mon corps à se détendre. Il ne faut pas que je sois si raide : cela me ralentit et entrave mes mouvements. En même temps, je me concentre sur tous les muscles de mon corps, essayant de les sentir rouler sous ma peau. Enfin je m'élançe. Je ne fixe plus l'agrès en me disant que je vais y arriver mais que c'est une proie. Je suis dans la peau d'un prédateur, c'est comme ça que je dois m'imaginer. Je saute et mets mes mains en avant, comme un puma peut bondir pattes antérieures devant lui, touche l'objet et me retourne d'un même mouvement, toujours comme un animal qui aurait planté ses griffes dans sa proie et basculé de l'autre côté pour mieux l'entraîner avec lui. Seuls l'instinct et la pratique me permettent de me réceptionner à temps, la vitesse accélérant le mouvement bien plus que je ne l'avais imaginé.

Un grognement d'approbation monte dans la salle.

– Bien fiston, aboie Garry. Vous faites une bonne équipe tous les deux. Vous devriez travailler plus souvent ensemble.

Sanna sourit de toutes ses dents et je me tourne vers Garry d'un air faussement blasé.

– Ce n'est pas du tout une bonne professeure, elle montre sans rien expliquer. Le mérite me revient, je suis un observateur hors pair.

Il grogne une autre fois, d'une manière plus bougonne, et secoue la tête avant de pointer un doigt menaçant vers nous.

– Vous pouvez jouer à vos petits jeux de maîtresse ou non, je m'en moque mais bossez ensemble !

J'entends Sanna ricaner et elle se met à ma hauteur en me donnant une légère claque sur le biceps du dos de sa main.

– Ouais, bah, tu m'excuseras Joey mais on va éviter les jeux, j'ai déjà donné !

– On est au moins d'accord sur un point, répliqué-je, je préfère garder les jeux de domination pour quelqu'un d'autre.

– Encore une conquête, hein ? dit-elle en souriant d'un air entendu.

J'aurais habituellement répondu par une affirmation arrogante mais je me rends compte que je n'ai

pas envie de parler de Vanessa à tout le monde. Jeff et Jayden sont des exceptions et je l'ai évoqué un peu du bout des lèvres. J'ai envie de garder cette jeune femme encore un peu pour moi. Peut-être parce que je ne l'ai pas encore découverte ? Qu'elle ne m'a pas encore entièrement appartenu ? Je sens mon cœur battre un peu plus vite à l'idée de l'avoir entre mes bras, de dominer son désir et ses sens.

J'inspire pour calmer mon corps qui s'échauffe et opte pour un sarcasme en guise de réponse.

– Je sais que tu essayes de gagner du temps pour ne pas te remettre au boulot, feignante, mais on a du pain sur la planche !

J'esquive en souriant le coup qu'elle veut me porter avant de me diriger vers les barres, ravi de pouvoir décharger mon énergie soudainement débordante dans le sport.

Vanessa

Surveiller Teller pendant sa pause déjeuner est une énorme perte de temps. Je passe tout l'après-midi devant l'immeuble où il travaille, soupirant et essayant de passer les interminables heures comme je le peux. Je mets donc méticuleusement de l'ordre dans ma boîte à gants et dans les rangements de mes portières avant de réorganiser les applications de mon téléphone. Je manque de faire tomber ce dernier lorsqu'il sonne subitement et je me retrouve à jongler avec pendant plusieurs minutes avant de l'attraper fermement.

– Oui ?

Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine, encore sous le coup de la surprise, donnant à ma voix une intonation essoufflée.

– Je te dérange ?

J'ai l'impression de me recevoir une vague d'eau en pleine figure, ce qui a le mérite de ralentir mes battements cardiaques. Je ferme un instant les yeux, reprenant le dessus sur les sensations, avant de répondre à A.

– Non, je suis en train de réaliser la planque la plus ennuyeuse de toute ma vie alors on peut même dire que tu me sauves.

– Lequel ?

Je souris légèrement même si elle ne peut pas me voir. Quand A. me téléphone, elle prend toujours soin de parler avec le moins de mot possible.

– Teller. Je le vois par la fenêtre de son bureau. Il n'a pas quitté son ordinateur même pour manger ! Ce mec est d'un ennui terrible, je me demande qui il pourrait bien séduire.

– Ah, alors ça va te plaire : j'ai eu la femme de Teller, c'est pour ça que je t'appelle.

Quatre rouleaux coup sur coup. Les vagues que sa voix forme sur mon corps suivent le rythme de ses phrases.

– Je suppose qu'elle t'a dit pourquoi elle soupçonnait Lydia Canovac ?

– Oui, elle a trouvé un texto à son nom dans le portable de son mari.

– Il faut être complètement idiot pour enregistrer son amante sous son vrai nom, grogné-je.

– Hum. Le SMS disait, je cite : « Cette relation n'est pas saine, il faut que tu le dises à ta femme. »

Je hausse les sourcils et jette un coup d'œil au bureau de Teller. Il est en train de ranger ses affaires. Il ne va pas tarder à partir.

– On peut difficilement faire plus clair ! Qu'est-ce qu'il lui faut de plus ? Un dessin ?

A. pouffe à l'autre bout du fil alors que je tourne la clé dans le contact, prête à le suivre.

– En l'occurrence : des photos.

J'entends un raffut de tous les diables de l'autre côté de la ligne, suivi d'un « merde » bien senti, et j'attends que la vague passe avant de reprendre :

– Celles qui lui permettront de toucher le pactole lors de sa demande de divorce, je suppose... Les femmes ne perdent jamais le nord, soupiré-je.

– En parlant de femme : j'ai essayé de joindre plusieurs fois Lise Vanderborgth mais sans succès. Je ne veux pas lui laisser des messages au cas où son mari aurait accès à sa messagerie ou sa boîte mail.

Je boucle ma ceinture qui appuie désagréablement contre ma peau déjà sollicitée par la voix de A.

– Continue, s'il te plaît, quelque chose ne tourne pas rond dans cette histoire et j'ai besoin d'en savoir un peu plus. Je dois te laisser, Teller bouge.

Je raccroche sans plus de cérémonie et je file Teller jusque chez lui. Je suis presque agacée qu'il ne fasse pas le moindre détour. D'accord, ça ne fait que deux jours que je le suis mais j'aimerais me débarrasser au plus vite de cette histoire. Si je continue à m'ennuyer autant dans les prochains jours, je risque de devenir folle ! Le voir pianoter sur son clavier toute la journée n'a rien de passionnant.

Je me gare sur le parking de ma résidence et, alors que je coupe le contact, je me demande si je vais croiser de nouveau mon séduisant voisin à la voix quasi orgasmique. Je scrute les alentours sans descendre de ma voiture. Il n'y a personne et je sens poindre une déception inopportune. Qu'est-ce que je crois ? Que nous allons nous croiser tous les jours ? Joey ne doit même pas penser à moi lorsqu'il rentre chez lui ! Et puis, je lui ai dit que je n'étais pas disponible ce soir... Je me suis déjà ridiculisée avec ce fichu courrier, il est hors de question que je sois prise la main dans le sac cette fois-ci !

Je descends prudemment de mon véhicule puis je longe les voitures sur le parking, essayant de me fondre dans les masses sombres. Voilà que je me prends pour une ninja ! J'arrive sur le côté de l'entrée et jette un coup d'œil à l'intérieur sans franchir le seuil : la voie est libre jusqu'à l'ascenseur. Je pénètre dans ma résidence à pas de loup et le cœur battant. Je regarde vivement du

côté des boîtes aux lettres : personne ! Le soulagement me gagne et je me précipite vers la petite cage métallique, en appuyant plusieurs fois sur le bouton d'appel. Dire que je me moque habituellement des gens qui agissent de la sorte ! Je sais que l'ascenseur ne va pas arriver plus vite mais je ne peux pas m'empêcher de presser frénétiquement le bouton. À croire que ma logique se fait la malle quand il s'agit de Joey !

Les portes coulissent et, après un énième regard à la ronde, j'entre et m'affaisse contre les parois. Bon sang ! Lui aussi va me rendre complètement folle ! Je ne me reconnais déjà plus ! Que se passera-t-il s'il m'embrasse demain soir ? S'il me porte jusqu'à mon lit, mes jambes autour de ses hanches ?

Je sens une indolente chaleur s'abattre sur moi et je marche jusqu'à mon appartement dans un état second, l'esprit envahi par une foule d'images plus explicites les unes que les autres. Ce n'est pas parce que je n'ai jamais fait l'amour que je manque d'imagination ! Et les caresses vocales, qu'il m'a inconsciemment prodiguées, m'ont déjà donné un avant-goût de sa sensualité.

Je suis heureuse de ne croiser personne – surtout pas Jeannette, qui m'aurait certainement mise de nouveau en garde contre cet homme – et je m'adosse contre ma porte dès que je pénètre à l'intérieur de mon logement, les joues en feu.

Oui, je me demande clairement ce que cette soirée avec Joey va m'apporter. À part la perte de mon innocence, bien sûr...

La journée du mercredi est éprouvante à plus d'un titre. Lise Vanderborgth est toujours aux abonnés absentes, ce qui commence à me tracasser sérieusement. Pourquoi a-t-elle fait appel à nous si c'est pour ne plus nous répondre ? A. n'a rien trouvé non plus sur le bâtiment à Broken Arrow. C'est presque comme s'il n'existait pas ou, tout du moins, qu'il était abandonné. Or, je sais que ce n'est pas le cas. J'ai demandé à mon amie de vérifier si la structure avait été achetée récemment, ce qui aurait pu expliquer le manque d'informations. Si cette supposition se révèle fausse, je n'aurais plus d'autres solutions que d'y pénétrer. Teller, quant à lui, a passé sa journée comme un parfait honnête homme, sans effectuer le moindre détour avant de retrouver sa femme le soir même. Lorsqu'il est ressorti de son bureau, je me suis retenue de me frapper la tête contre mon volant. J'ai presque eu envie d'ouvrir la fenêtre de ma voiture pour lui crier : « Tu vas aller t'envoyer en l'air, bordel ! » Je me suis abstenue avec amertume mais nécessité. D'abord, parce que je n'ai aucune envie que l'on me prenne pour une nymphomane en manque. Ensuite parce que cela aurait grillé ma couverture et fichu les trois jours de planque en l'air.

Je rentre chez moi, gagné par un mélange d'épuisement, d'agacement et de fièvre. Le fait de passer le pas de ma porte chasse les deux premiers pour me laisser presque tremblante d'angoisse et d'excitation. Je cours dans ma petite cuisine et dépose un plat préparé au micro-ondes avant de courir pour ranger les chaussures et les sacs qui traînent dans un coin. Après les avoir balancés dans le placard, je range soigneusement le matériel qui m'est le plus précieux : mon appareil photographique

et mon ordinateur. Je trotte de nouveau jusqu'à mon micro-ondes, sors mon repas et attrape une fourchette à la volée.

Je me brûle à la première bouchée, manque de recracher le tout et attrape un verre d'eau que j'engloutis d'un trait. Je me force à souffler sur les coups de fourchette suivants – j'aurais l'air maligne avec des cloques sur la langue pour embrasser Joey ! – tout en regardant l'heure au passage. Il me reste une heure quinze avant qu'il arrive et je dois encore me préparer !

Tout en laissant le jet d'eau chauffer, je me brosse les dents avant de me glisser sous la douche. Je farfouille dans mes shampoings pour trouver celui qui sent le magnolia. Une odeur florale et légère me semble un choix idéal pour cette soirée. Le sèche-cheveux en main, je renverse ma tête pour gonfler subtilement mes cheveux sans prendre le temps de faire un brushing. Je n'en ai pas le temps et je me persuade que les vagues ondulantes de ma chevelure me donnent un aspect sauvage et irrésistible. J'ai à peine fini de m'habiller que les coups retentissent contre ma porte. Comme la première fois, il frappe trois fois, avec brièveté mais netteté.

Mon cœur se met à battre plus vite alors que je m'approche de l'entrée et tout mon corps se crispe d'impatience lorsque je tourne la poignée. Tout cela n'est rien comparé aux émotions qui me submergent quand mes yeux se posent sur lui.

Vanessa

Mon souffle se coupe alors que j'écarterais les yeux et que mon cœur rate un battement. Dans le même temps, un courant électrique traverse mon corps de part en part et mon excitation grimpe en flèche.

Ses cheveux sont tirés en arrière, dans un chignon épais et bien plus soigné que la première fois où je l'ai rencontré, dégageant très nettement ses cheveux courts sur la partie basse de son crâne. Ses yeux sont déjà allumés d'une lueur espiègle et son sourire en coin a dû être travaillé à maintes reprises tant il est une invitation aux péchés. Son tee-shirt moule scandaleusement son torse, suivant à la perfection le contour de ses muscles. Le tissu le rend quasiment plus indécent que lorsqu'il est torse nu !

– Bonsoir, souffle-t-il d'une voix amusée, j'espère que vous aimez le vin...

Il lève la bouteille qu'il a dans sa main alors que je lutte pour ne pas m'effondrer, mes jambes soudainement molles. J'ai beau l'avoir entendu à plusieurs reprises maintenant, sa voix n'en a pas moins d'effet sur moi ! Elle me balaye sensuellement, comme mue par une volonté propre.

Le sourire de Joey s'agrandit et je me force à fermer la bouche, un peu trop violemment, en ignorant le claquement de mes dents s'entrechoquant.

– Ravie de voir que vous avez enfilé un tee-shirt, dis-je avec un sarcasme évident.

Il glousse alors que je m'efface pour le laisser entrer. J'ai à la fois envie de lui faire ravalier son rire et de le prier de continuer : les caresses que cela exerce sur ma taille sont vraiment exquises !

– Je ne voudrais pas porter atteinte à la pudeur des résidents. Mais, si cela vous déconcerte trop, je suis tout à fait prêt à l'enlever.

Il me fait un clin d'œil et je réprime un sourire. Je n'ai pas envie de lui montrer que la partie est gagnée d'avance même si, pour être tout à fait honnête, j'ai perdu le premier soir où je l'ai vu.

– Gardez-le : peut-être qu'il pourra cacher une petite part de votre ego démesuré.

– Et pourtant totalement justifié.

Je roule des yeux sans m'en cacher avant de lui désigner le canapé d'un geste de la main.

– Installez-vous, j'ouvre cette bouteille et je vous rejoins.

Je le scrute tandis qu'il va s'asseoir. Joey a l'air d'avoir un dos solide et des fesses fermes. Sa démarche est souple, gracieuse et silencieuse. Je détourne les yeux au moment même où il prend place et le petit « POP » du bouchon résonne. Le plus nonchalamment possible, je me dirige vers lui et prends place à ses côtés. Tout mon corps se tend alors que nous sommes à trente centimètres l'un de l'autre. Je lui présente la bouteille de vin pour essayer de retrouver une contenance et il me tend son verre avec un sourire.

– Vous habitez dans cet immeuble depuis longtemps ?

La question me semble innocente et me permet de me ressaisir. Cependant, je dois avouer que je suis curieuse. Une soirée ne me permettra pas de le connaître, mais j'ai envie d'en profiter pour glaner quelques informations.

– Huit mois. J'avais envie de quelque chose de plus grand, de plus confortable et de plus proche de... ma vie professionnelle.

Je sirote mon vin tout en remarquant son hésitation à la fin de sa phrase. Il boit une gorgée et je regarde sa bouche avec fascination avant de me reprendre.

– Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Il rit et ce son se réverbère contre ma peau, me faisant frémir.

– Est-ce que je passe un test ? demande-t-il d'un ton espiègle.

Je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux et je pose mon verre de peur que mon malaise me fasse commettre une maladresse.

– Non ! Non, bien sûr que non ! C'est juste que... Je crois que je ne suis pas très douée pour faire la conversation, dis-je en me levant, incapable de rester assise.

Sa main s'enroule autour de mon poignet. Elle est chaude, ferme, et son contact grésille contre ma peau nue. Il plonge ses yeux dans les miens et j'oublie de respirer. Ils sont tellement hypnotiques ! On se perd dans un chocolat puissant qui nous ramène inlassablement vers le cercle d'or qui entoure sa pupille.

– Je suis athlète, gymnaste pour être précis.

Je tombe des nues et me rassois à côté de lui, bien plus proche qu'auparavant. Il n'enlève pas sa main de mon poignet mais desserre sa poigne et trace des petits cercles avec son pouce sur ma peau. Je sens une douce chaleur envahir mon bas-ventre mais je m'accroche encore au reste de ma raison. Bordel ! Je n'aurais pas parié un centime sur le fait que Joey soit gymnaste ! La profession n'est pas commune en soi mais, même si cela avait été le cas, je n'aurais pas fait naturellement le rapprochement. J'ai probablement une image biaisée de ce sport mais...

– Vous n’êtes pas censé vous trimballer en collant moulant et effectuer des figures artistiques ?

Il glousse une nouvelle fois et se penche vers moi. Ses yeux pétillent et ses doigts sur mon bras n’arrêtent pas leur manège. Entre sa proximité, sa beauté à couper le souffle et toutes les sensations qu’il déclenche en moi, je sens mon intimité se mettre à palpiter au rythme de mon pouls.

– Non, désolé de vous décevoir. La gymnastique masculine est surtout une épreuve de force, d’habileté et de précision.

Il a dit cela en faisant courir ses doigts jusqu’à mon coude, affolant totalement le baromètre de mon désir. Parle-t-on encore de gymnastique ou de tout autre chose ?

– On doit, par exemple, passer encore et encore au-dessus d’un agrès nommé le cheval d’arçons en exécutant un mouvement circulaire, rapide, souple et équilibré, continue-t-il d’une voix encore plus basse. On doit se soulever à la seule force de ses bras, tendre tout son corps, le plier à sa volonté jusqu’à ce que tous nos muscles se mettent à trembler d’effort...

Ses doigts remontent encore plus haut, chatouillant mon épaule, mon cou puis ma mâchoire. Je me mords la lèvre inférieure pour retenir un gémissement alors que mes tétons sont durs et douloureux de désir. Les effets de sa voix sur mon corps sont renversants et Joey arrive à rendre son discours érotique sans que je sache comment il s’y prend.

– Très intéressant, articulé-je dans un souffle tremblant.

Ses yeux ne sont plus qu’une lave en fusion marron foncé. Il me dévore d’un regard féroce et affamé qui me fait légèrement trembler. Je déglutis alors qu’il baisse rapidement les yeux sur ma poitrine. La chemise fine que j’ai enfilée ne doit rien cacher de mon désir !

Lorsqu’il relève son visage vers le mien, tout bascule. Sa main passe dans mes cheveux alors que sa bouche s’abat sur la mienne. Ses lèvres chaudes prennent possession des miennes avec une passion ardente qui m’enflamme. Il penche ma tête en arrière alors qu’il ouvre ma bouche. Je sens sa langue glisser entre mes lèvres, m’explorer avec une faim incontrôlable. Elle glisse autour de la mienne, capiteuse, enivrante, exaltante. Elle joue, me taquine, s’enroule autour de ma langue, me domine avec une habileté impitoyable. Mon gémissement se perd entre les lèvres de Joey alors qu’il prend possession de ma bouche comme si elle lui appartenait. Et j’aime ça. Je ne veux pas qu’il s’arrête.

Sa main passe sous mon chemisier, frôlant la peau de mon ventre et me faisant frissonner. Ses doigts effleurent mon soutien-gorge et mes pointes durcies. Un gémissement incrédule sort de ma bouche alors qu’une centaine de petits éclairs semblent irradier de cette caresse érotique. C’est encore plus intime que je ne l’aurais cru, plus palpitant aussi. Mon excitation grimpe en flèche alors que je n’ai qu’une envie : qu’il recommence. Il pousse un grognement contre moi qui se répercute en moi et sur moi. Je plante mes ongles dans ses épaules alors que je lâche un petit cri étranglé. Cela ne semble pas lui déplaire et il décolle ses lèvres de ma bouche, me permettant de reprendre ma respiration, alors qu’il les fait descendre dans mon cou avec une sensualité indécente. Ses mains

s'activent et déboutonnent mon chemisier avec une dextérité qui trahit l'habitude. Étrangement, cela me rassure : au moins l'un de nous est sûr de ce qu'il fait. Il écarte les pans de mon vêtement et laisse ses yeux parcourir mon corps pendant quelques secondes. Je remue en me demandant comment il peut me trouver et commence à me redresser quand il dégrafe mon soutien-gorge d'un seul mouvement. Je me laisse retomber en arrière alors qu'une de ses mains caresse un de mes seins tandis que sa bouche s'occupe de l'autre. Ses doigts volettent sur ma peau, son pouce imprime un mouvement rapide sur mon téton tandis que sa langue passe sur l'autre, fait le tour, lèche, taquine avant que sa bouche ne l'aspire, ne le mordille, me faisant gémir de plus en plus fort. Je me tortille et sa bouche passe à mon autre sein, sa main couvrant celui qu'elle a délaissé. Mon entrejambe devient douloureux et je n'aurais jamais cru possible d'avoir tant besoin de le sentir en moi. Ses grognements amplifient ses caresses d'une délicieuse puissance érotique, qui fait grimper inlassablement mon plaisir.

Je halète sous lui alors que les choses sérieuses n'ont pas encore commencé et je tire sur son tee-shirt pour l'inciter à aller plus vite.

– Pas si contre le fait de me voir torse nu, finalement, marmonne-t-il d'un ton amusé contre ma peau.

Il m'aide à le retirer avant de me relever et de me plaquer contre son torse. Je passe automatiquement les bras autour de son cou, ma poitrine plaquée contre ses pectoraux durs et excitants. Je me frotte inconsciemment contre lui, me délectant de ses abdominaux sculptés à la perfection qui appuient fermement contre mon ventre, de sa peau chaude et de son odeur épicée et envoûtante. Il me porte, grimpe l'escalier en colimaçon et me pose sur le lit avant de me retirer mon jean et ma culotte. Il frotte ses doigts contre l'entrée brûlante de ma féminité alors que son pouce appuie contre mon clitoris et je hurle en me cambrant contre lui.

– Bon sang ! grogne-t-il d'une voix rauque. Tu es tellement mouillée !

Il glisse un doigt en moi et je sens mon intimité se contracter autour. Mes yeux roulent d'extase. Bordel ! Je suis à la limite d'avoir un orgasme ! Il déboutonne méthodiquement son pantalon en laissant ses yeux courir sur mon corps puis s'en débarrasse prestement. D'un sourire sexy, il descend avec une lenteur exagérée son boxer, découvrant son sexe en érection. La tension s'accumule un peu plus en moi alors que je le dévore des yeux, m'attardant sur sa verge tendue et impressionnante. Est-elle aussi dure que le reste de son corps ? J'en ai l'impression et je sens tous mes muscles se tendre d'anticipation.

– J'ai besoin de te prendre, Vanessa...

Il déchire l'emballage du préservatif avec ses dents alors que sa voix enflamme de nouveau toutes mes terminaisons nerveuses. Elle n'est qu'un souffle, une supplique que je ne peux pas refuser.

– ... Maintenant... poursuit-il en sortant le préservatif.

Je l'observe le poser sur le bout de son sexe avant de le dérouler sur sa verge turgescente. Mon cœur se met à battre la chamade. Il pose un premier genou sur le lit, puis un deuxième et je rampe à

reculons pour que nos deux corps se retrouvent sur le matelas. Il avance vers moi et tous ses muscles roulent sous sa peau. Je m'agrippe à ses bras fermes alors qu'il se place entre mes cuisses. Son sexe frôle le mien et ses yeux accrochent mon regard. Puis ma bouche devient complètement indépendante :

– Je suis vierge, soufflé-je.

Joey s'immobilise parfaitement, son sexe à l'entrée de mon intimité sans m'avoir pénétrée, et je retiens ma respiration. Qu'est-ce qui m'a pris de lui dire ça maintenant ? Il s'en serait rendu compte de toute façon, mais sentir sa verge si près de mon entrejambe brûlant sans qu'elle n'entre en moi est une véritable torture.

– Quoi ? demande-t-il d'une voix crispée.

Je m'éclaircis la gorge avant de répéter d'une voix essoufflée :

– Je suis vierge.

Je voudrais hausser les épaules mais la position m'en empêche. Joey jure et se redresse comme si je l'avais brûlé. J'ouvre grand les yeux alors qu'il passe une main dans ses cheveux attachés. Il me jette un nouveau regard, à la fois torturé et colérique, avant de pousser un nouveau juron et de ramasser son caleçon et son pantalon, son sexe toujours fièrement dressé. Sous le choc, je le regarde descendre l'escalier au pas de course.

Je suis incapable de bouger. Il disparaît de mon champ de vision alors que mon désir inassouvi crie douloureusement par toutes les fibres de mon corps. Je l'entends ouvrir la porte et une boule se forme dans ma gorge. Lorsqu'il la claque derrière lui, les larmes me montent aux yeux et l'humiliation me pousse à rabattre la couette sur moi. La tristesse, la frustration, la colère et la douleur m'assaillent et j'éclate en sanglots alors qu'il m'abandonne : nue, vulnérable et perdue.

Joey

Ma mâchoire serrée me fait mal. Tout mon corps est tendu à l'extrême, comme si on étirait mes membres sans pitié. Mes nerfs sont roulés en boule et mes muscles sont douloureusement contractés.

Je rentre au pas de charge dans mon appartement avec l'envie irraisonnée de rugir. Mon sang bouillonne sous l'effet de ma fureur et de ma frustration. La bosse qui déforme mon pantalon est gênante : c'est une preuve irréfutable de ce qui a failli se passer.

Putain ! J'avais senti mon contrôle s'effriter dès qu'elle avait ouvert la porte. Elle était tellement belle ! Son chemisier en voile léger, d'un ton rose nacré, soulignait sa peau laiteuse, la rendant presque luminescente. Ses cheveux voletaient autour de son visage d'ange et ses lèvres entrouvertes étaient une véritable invitation aux péchés. J'avais eu envie de la plaquer, là, contre la porte en enroulant ses jambes autour de mes hanches. J'avais lutté, j'avais contenu mes pulsions et j'avais même apprécié notre conversation. Mais il n'a fallu qu'une vingtaine de minutes pour que je me noie dans mon envie d'elle sans pouvoir résister à l'appel enchanteur que son corps semblait m'envoyer.

Sa bouche avait un goût sucré entêtant, sa peau était douce, ses réactions contre mon corps m'excitaient, ses gémissements me mettaient au supplice... Elle était tellement ravissante ! Sa taille était marquée, son ventre plat sans être trop musclé, sa poitrine était petite et ronde avec des mamelons d'un rose pâle. Sa peau tiède avait chauffé à mesure qu'elle se tortillait sous moi et quand mes doigts avaient rencontré la chair brûlante de son intimité, j'avais perdu complètement la raison. L'urgence d'être en elle avait ravagé mon corps et la pression dans mon boxer s'était faite insoutenable. Je sens encore son sexe humide qui semble appeler inexorablement le mien, comme un irrésistible appel de chaleur et de promesses de plaisir. Et puis, elle avait dit l'impensable.

Comment peut-elle être encore vierge ? D'accord, cela ne me regarde pas vraiment mais... Merde ! Je ne pouvais pas faire ça ! Avec toute la volonté qu'il me restait, je m'étais alors relevé avant de m'éloigner rapidement. Il fallait que je sorte. Je ne me faisais pas confiance, si près d'elle. Elle me tentait, m'attirait, me soumettait aux pulsions les plus primaires... Je n'étais pas sûr de me contrôler si je restais à ses côtés ! J'étais parti parce que j'avais encore une conscience.

Je me baisse et me mets à faire des pompes pour chasser le surplus d'énergie qui danse dans mes veines. Comment a-t-elle pu laisser les choses aller aussi loin avant de me le dire ? Que se serait-il passé si je l'avais prise, la déflorant à tout jamais ? Je ne suis tout de même pas un salopard ! Je ne vais pas lui voler sa virginité alors que je ne peux pas lui offrir une vraie histoire ! Peut-être nous sommes nous mal compris... Peut-être aurais-je dû clarifier mes intentions. Oui, je suis aussi responsable qu'elle dans cette histoire ! Il y a vraiment des limites que je refuse de franchir ! Offrir une ou deux soirées de sexe sans lendemain à une fille ? Aucun problème, pourvu qu'elle le souhaite

également. Voler l'innocence d'une femme et ensuite lui claquer la porte au nez ? Non ! Je ne suis pas comme ça ! Et je ne vois pas quinze mille raisons pour qu'elle soit encore vierge : soit elle n'a jamais eu d'histoire d'amour et je refuse de la désillusionner sur le genre masculin, soit elle attend le bon et je ne le suis clairement pas ! Mais tu as quand même fini par lui claquer la porte au nez, espèce d'idiot !

Je me relève en soupirant, les épaules tendues et les biceps crispés. Mes efforts sportifs semblent vains et mon sexe n'est a priori pas en phase avec mes pensées. Il est toujours dur et prêt alors que je pense à Vanessa et en devient douloureux. Je détache mes cheveux qui effleurent la base de mon cou avant de me débarrasser du pantalon et du boxer que j'ai enfilé à la hâte avant de partir de son appartement. Je me glisse sous la douche et le jet d'eau chaude tombant sur mon pénis me fait frissonner. Je le prends en main en essayant de chasser l'image de Vanessa. Mais c'est peine perdue. Elle est là, partout, pendant que ma main va et vient en mouvements fermes. Je sens encore son odeur, je la goûte encore sur mes lèvres, j'entends toujours ses gémissements... Est-elle dans le même état ? Je ne dois pas y penser. Se soulage-t-elle avec ses doigts en pensant à moi ? Putain !

Mon souffle s'étrangle dans ma gorge, mon sexe tressaute dans ma main et je m'agrippe de l'autre à l'une des parois de la douche. Le soulagement me gagne ainsi qu'un sentiment artificiel de bien-être. Pour que je me sente réellement apaisé, il aurait fallu que je sois véritablement en elle. Stop ! Je me le suis interdit. J'ai l'impression de devenir fou ! Je m'en veux presque d'avoir pensé à elle pendant que je me masturbais. Mais c'est comme si elle m'habitait entièrement. Elle me possède, m'obsède... Et je suis condamné à ne jamais savoir ce que cela ferait de la posséder.

Avec un grognement, j'entreprends de me savonner avant de me rincer et de me sécher prestement. Je laisse mes cheveux gouter sur mes épaules sans m'en préoccuper et je traverse mon appartement, nu comme un ver. Je monte dans ma chambre et l'escalier en colimaçon me fait grimacer. Bien sûr, tous les appartements doivent avoir la même structure mais cela ravive les images de son corps plaqué contre le mien.

Il est une heure du matin lorsque je me glisse sous mes draps, mais il me faut une autre heure pour me détendre suffisamment et m'endormir. Pourtant, là encore, Vanessa me poursuit dans mes rêves.

– Eh bah, mon vieux, tu as une sale gueule !

– Laisse-moi deviner, tu as passé ta nuit à vérifier la tuyauterie !

Je jette un regard noir à mes deux amis qui sont déjà dans les vestiaires. Jeff, qui a lancé l'offensive en premier, glousse alors que Jayden esquisse un sourire suffisant. Ce matin, je ne suis vraiment pas d'humeur.

– À moins que je me trompe et que tu n'as pas joué au plombier cette nuit !

– Pourquoi ma nuit t'intéresse autant Jayden ? La tienne n'a pas été satisfaisante ?

Au lieu de les calmer, ma réplique éveille l'intérêt de Jeff qui se place à côté de Jayden, bras croisé et un sourcil dressé.

– Alors là, je suis vraiment curieux ! Va falloir que tu nous racontes qui t'a mis dans un état pareil !

– Personne, dis-je les dents serrées.

– Travaille ton jeu d'acteur, mon vieux. Alors, qui ?

Je ne réponds pas et continue de me changer. Je veux sortir des vestiaires au plus vite et éviter leur assommant interrogatoire ! Mais Jeff, qui ne semble plus vouloir se taire, continue sur sa lancée.

– Est-ce que ça serait cette fille ? Tu sais, celle dont il nous a parlé ! Comment elle s'appelait déjà ? Virginie ? Non. Valérie ? Non, ce n'est pas ça...

– Vanessa ?

Entendre Jayden prononcer son nom me crispe de la tête aux pieds et je vois que Jeff ne manque pas une miette de ma réaction. Je me lève, déjà prêt, mais décide de leur répondre clairement.

– Laissez tomber, je suis déjà passé à autre chose les gars.

Je tourne les talons alors que Jeff éclate de rire.

– Ah oui ! C'est flagrant ! crie-t-il alors que je passe les portes.

Je me dirige vers le gymnase sans ralentir, pressé de pouvoir me concentrer sur autre chose.

– Joey ! Eh ! Joey !

A-t-il été décidé sans me consulter que ce jeudi serait une mauvaise journée ? Amya se dirige vers moi en faisant balancer sa longue queue de cheval lisse et dorée à chaque pas.

– Je me demandais si tu avais pu te dégager un créneau pour m'aider avec mon équilibre.

Je ferme les paupières une demi-seconde pour ne pas perdre mon calme. C'est vrai ! Je lui ai dit de revenir me voir et que je m'arrangerai. Merde ! Je n'ai clairement pas envie de faire ça. Je suis assez sur les nerfs comme cela sans ajouter Amya par-dessus le marché. Mais, encore une fois, ce n'est pas sa faute...

– Tu sais quoi ? Tu peux passer chez moi dimanche matin, vers huit heures.

J'espère vaguement que la perspective de louper une grasse matinée un dimanche la décourage. Mais un sourire étire ses traits et elle penche la tête sur le côté, m'observant par-dessous ses cils.

– Super ! Tiens, note-moi ton adresse sur mon portable.

Avec réticence, je prends l'appareil pour taper mon adresse tout en me disant que je risque de ne plus jamais me débarrasser d'elle.

– À dimanche, dit-elle avec une petite moue avant de repartir en roulant exagérément des hanches.

Je passe une main sur mon visage en soupirant avant d'entrer dans la salle de sport. Vais-je seulement réussir à finir cette semaine sans craquer ?

Vanessa

Ma migraine n'est toujours pas passée quand je me gare devant la maison des Teller. Et pas parce que j'ai passé une folle nuit ! Malheureusement... Comment a-t-elle pu si bien commencer pour ensuite si mal se terminer ? Je n'arrive toujours pas à comprendre la réaction de Joey. Partir comme ça, sans un mot – enfin, en omettant ses jurons –, sans une explication, sans une excuse ! Je suis blessée comme jamais. En même temps, c'est la première fois que je me retrouve dans une position aussi intime avec un homme ! Bordel ! Je me suis sentie si ridicule, complètement nue dans mon lit et frémissante de désir pour un homme qui est parti sans se retourner !

Je ne sais pas combien de temps j'ai pleuré mais, quand je me suis finalement arrêtée, j'ai senti une immense colère m'envahir ! Ce mec est un enfoiré ! Voilà tout ! Je n'ai pas à me sentir mal à cause de son comportement de minable ! Il m'a fait gémir sous lui avant de me laisser tomber comme une vieille chaussette ? Eh bien, qu'il aille se faire voir !

Je suis descendue pour remettre mes vêtements avec la ferme intention d'aller lui dire ses quatre vérités. J'ai attrapé le tee-shirt qu'il a oublié dans son empressement et l'odeur épicée l'imprégnant m'a complètement remuée. Quelle ironie ! Le seul homme pour qui j'éprouve un incontrôlable désir, le seul avec qui j'aurais pu faire l'amour pour la première fois, m'a rejetée. Je passe mon temps à espionner les autres, à immortaliser leurs galipettes adultérines, à repousser quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population... Et j'ai la désagréable impression de me recevoir le retour du bâton. Comme si toutes les personnes que j'ai envoyé balader s'étaient incarnées dans le seul mec qui a réussi à m'atteindre. Retour à l'expéditeur ma belle ! Tu ne goûteras aux relations hommes-femmes qu'à travers ton objectif !

Et puis, je suis repassée encore une fois par toutes ces émotions avant de tomber dans un sommeil agité. Le réveil a été rude mais j'ai refusé de rester au lit ! Premièrement, j'ai du pain sur la planche ! Deuxièmement, je ne me suis jamais laissée abattre et cela ne va pas commencer à cause d'un homme !

Je suis donc en planque devant la maison des Teller. Vanderborgth est encore chez lui à cette heure-là, j'ai ainsi tout mon temps pour m'occuper de mon premier contrat. Greg Teller sort de sa maison, s'arrête sur le palier pour déposer un baiser sur les lèvres de sa femme et repart vers sa voiture. Je vois sa compagne agiter la main en guise d'au revoir et je lève les yeux au ciel. Jamais je ne pourrais jouer la comédie ainsi si je pensais que mon mec me trompait. Cette femme est sûrement plus vicieuse que ce quadragénaire aux cheveux grisonnants !

Je retiens un petit cri victorieux quand je me rends compte qu'il emprunte la route de l'université. Je vais enfin savoir ce qu'il trame là-bas ! Je me gare rapidement à plusieurs mètres de lui, fouille

frénétiquement dans mon sac à main, enfonce mes boules Quiès puis ajoute un casque audio sur ma tête, recouvrant parfaitement mes oreilles. À cause de ma synesthésie, il m'est impossible d'écouter des chansons. Les voix des chanteurs et chanteuses, tellement agréables pour la plupart des gens, surchargent inutilement mes sens et deviennent très vite désagréables – si elles ne le sont pas dès le départ. Je peux toutefois m'accorder quelques musiques instrumentales. J'aime particulièrement le jazz.

J'enclenche un morceau et monte le son au maximum avant de descendre de ma voiture, complètement coupée du monde. J'utilise très peu cette technique double de mes tympanes couverts par de la cire, elle-même recouverte par la musique – qui m'est venue à l'esprit après avoir passé une IRM – parce qu'elle me met également mal à l'aise. Je n'aime pas être privé d'un de mes sens quand je dois suivre le moindre fait et geste de mes clients. Il faut toujours rester à l'affût et, avec mon ouïe trop réceptive aux bruits extérieurs, cela devient plus difficile. Les étudiants sont bien trop nombreux à se presser autour de moi quand je m'engage sur le campus, à bonne distance de Teller. Je peux voir leurs lèvres bouger sans discontinuité : le brouhaha vocal m'aurait été insupportable.

Je suis Teller lorsqu'il se glisse sur la gauche du bâtiment. Je le vois longeur rapidement la boutique avant d'entrer dans le café. Je reste en retrait, dehors, portable à la main pour éviter de me faire repérer. Malgré la vitrine lisse et transparente du commerce, Teller ne m'apparaît pas nettement à cause de la distance. Je plisse les yeux pour apercevoir sa silhouette se faufiler entre les clients jusqu'à atteindre une table déjà occupée par une personne. Je ne la vois pas vraiment, je devine simplement qu'il s'agit d'une femme sans pouvoir la détailler pour en apprendre davantage. Je n'ai pas pris mon appareil photo pour immortaliser ce moment : autant m'attacher une pancarte autour du cou avec écrit « détective privé filant Greg Teller » !

Je m'appuie contre un mur avec autant de nonchalance que possible, jetant régulièrement des coups d'œil à l'intérieur du café. Je peux sentir les regards de certains étudiants glisser sur moi avec curiosité mais je ne m'en préoccupe pas. Je vois seulement l'ombre de Teller et de cette mystérieuse femme, sans pouvoir examiner leurs gestes, leurs regards ou leurs paroles. Puis mon champ de vision est envahi par une main s'agitant devant mon visage. Je me crispe avant de décocher un regard noir à un jeune étudiant qui me sourit de toutes ses dents. Cela ne fait qu'élargir sa mimique joyeuse et il plonge nonchalamment ses mains dans ses poches avant de remuer les lèvres, dans l'espoir de me parler. Je le toise comme s'il était le dernier des idiots et lui montre mon casque d'une main pour lui faire signe que je ne l'entends pas. Il lève clairement les yeux au ciel alors que je me penche légèrement pour ne pas perdre de vue mon client. Est-il bien en train de payer ? Merde !

Un écran lumineux passe devant mes yeux, me faisant cligner des paupières. Il me faut une minute pour comprendre que l'étudiant a tapé un message à mon intention.

[Tu as raison de ne pas vouloir
enlever ton casque, chérie,
il te va très bien ;)
Je ne t'ai jamais vue sur le campus,
Si tu as besoin d'une visite guidée,

je suis dispo :)]

Je sens un ricanement s'échapper de ma bouche mais je ne l'entends pas, mes tympans toujours martelés par un jazz étouffé, mais je suis sûre qu'il n'est pas très agréable. Je tape rapidement sur mon propre portable avant de lui montrer ma réponse.

[Si tu ne veux pas finir ta vie marié
à une chaussette, développe tes connaissances
sur la gent féminine : nous sommes capables
de lire le plan d'un campus !]

Je tourne mon écran vers le jeune homme et il rit à gorge déployée, rejetant sa tête en arrière, loin d'être vexé, au moment même où Teller et la jeune femme sortent du café. Au moins, je me fonds dans le décor ! Aucun des deux ne me remarque. Teller se penche vers elle et je me raidis. Cependant, il ne fait que l'enlacer sans aucun geste déplacé. Est-ce qu'il est assez malin pour ne rien montrer en public ?

Je dépasse l'étudiant qui rit toujours devant moi lorsqu'ils se séparent. Je prends la décision de laisser Teller pour me focaliser sur la jeune femme. Je sais ce qu'il va faire – se rendre au travail – mais je ne sais pas qui elle est : la décision est facile à prendre. Conservant mes distances, je me glisse dans la masse, suivant le flux sans la lâcher d'une semelle. J'entre dans un bâtiment du pôle des sciences quelques minutes après elle et la vois disparaître au bout du couloir. J'accélère le pas et tourne à l'angle juste à temps pour la voir se faufiler dans une salle dont la porte est ouverte. Je m'avance tranquillement, regardant autour de moi nonchalamment, et m'approche un peu plus. Je m'arrête un peu avant l'ouverture et observe avec un petit sourire la liste des noms des étudiants participant à ce cours. Je prends discrètement une photo avec mon téléphone portable en faisant mine de l'examiner quand je sens que l'on s'arrête près de moi. Un seul regard me suffit pour reconnaître le jeune homme qui m'a abordée quelques minutes plus tôt. Je lève les yeux au ciel devant son air goguenard et il me tend une nouvelle fois son portable.

[Si tu me dis que tu t'es réellement perdue,
je ne t'en tiendrai pas rigueur : de toute façon,
je suis à court de chaussettes ;)]

J'esquisse un sourire malgré moi et il me fait un clin d'œil joueur avant de me tendre un bout de papier. Je fronce les sourcils en le dépliant puis fais claquer ma langue en apercevant les nombres séparés par des points. Redressant vivement la tête, je m'apprête à lui fourrer le morceau de feuille dans les mains quand je le vois disparaître à son tour dans la salle de classe. Je secoue la tête avec exaspération en tournant les talons.

Ces hommes... Ils vont me rendre dingue !

Je me gare devant la maison des Vanderborgth et examine minutieusement les alentours. Normalement, si Vanderborgth respecte les mêmes horaires que d'habitude, il doit être parti. Mais prudence est mère de sûreté. Quand on est détective privé, on a intérêt à se souvenir de ce mantra !

Je descends avec mon sac à main, laissant mon matériel sophistiqué rangé dans mon sac à dos et enfermé dans la voiture. A. n'a toujours pas réussi à joindre Lise Vanderborgth et cela m'inquiète. J'ai décidé de faire un tour chez eux, même si je n'en ai aucune envie. Les contacts avec les clients sont aussi rares qu'avec les gens lambda. Mais mon métier ne consiste pas seulement à prendre des photographies sans me préoccuper du reste. Je suis douée d'assez de sensibilité pour m'assurer qu'une cliente va bien après avoir fait appel à mes services.

L'inspiration que je prends avant de frapper à la porte a pour but de me détendre et de dénouer mes nerfs. Autant ne pas être à fleur de peau, cela me permettra de mieux gérer les sensations que génèrent les voix.

La porte bascule et une jeune femme aux yeux écarquillés m'ouvre avec hésitation. Elle est très jolie : très grande, mince, la peau hâlée, des yeux verts, des cheveux cacao lisses et brillants. Je lui adresse mon sourire le plus engageant – ce qui n'est pas une mince affaire car il ne fait pas partie de mes expressions habituelles – avant de prendre la parole d'une voix aussi douce que possible.

– Bonjour, j'habite dans la rue un peu plus haut et... Je suis désolée de vous importuner mais je me demandais si vous pouviez me dépanner d'un peu de farine ?

– Oh...

Elle hésite un instant et je tâche de garder mon sourire, malgré ma crispation. Cette simple interjection m'a donné l'impression d'avoir un glaçon contre ma nuque. Je ne comprends pas non plus ses tergiversations. Elle ne semble pas pressée, ce qui élimine l'hypothèse que je la dérange. Est-elle en galante compagnie ? Ou peut-être ne sait-elle pas se conduire socialement ? Cela serait bien ma veine ! Une cliente aussi asociale que moi ! Pourtant je ne peux pas lui révéler devant sa porte que je suis réellement. S'il y a quelqu'un d'autre dans cette maison, cela risque de tout compromettre ! Et j'aurais eu l'air d'une bête curieuse au mieux – d'une tueuse en série au pire – si je lui avais demandé tout à trac si elle était bien seule chez elle.

Lise Vanderborgth finit par ouvrir la porte en grand et je sens le soulagement m'envahir. J'entre en resserrant mon sac contre moi, comme une femme timide aurait pu le faire, tout en balayant d'un regard le vestibule. Grâce à la magie d'Internet et des cours en ligne, j'ai pu suivre une formation sur les gestes inconscients qui saturent notre vie quotidienne. Des petits mouvements qui peuvent paraître insignifiants mais qui, sans nous en rendre compte, envoient un message. J'espère que Lise va se détendre en me voyant faire et ne pas avoir l'air d'un danger potentiel si une autre personne se trouve dans les lieux. Cependant, il n'y a personne dans le hall d'entrée.

Elle repasse devant moi et je la suis docilement, jetant des coups d'œil dans les pièces devant lesquelles nous passons et à l'escalier.

– C'est très calme chez vous, dis-je innocemment.

– Mon mari est parti au travail et je n'ai pas de monstre, alors...

Elle hausse les épaules, toujours dos à moi, alors que je tente de ne pas claquer des dents. La sensation glaciale de sa voix ne se situe plus seulement dans mon cou, elle glisse le long de mon dos. Je repousse tant bien que mal cette impression pour me focaliser sur l'instant présent. Lise est accroupie devant un placard ouvert, farfouillant entre ses aliments. Mais cela n'a plus d'importance, elle a confirmé ce que je voulais savoir et les murs de la maison nous protègent des oreilles indiscretes de l'extérieur.

– Madame Vanderborgth, dis-je en reprenant ma voix la plus professionnelle, je suis mademoiselle Brown. Vous avez contacté mon assistante, M^{lle} Zuliani.

Je marque une pause alors qu'elle se redresse, bouche bée, la laissant digérer l'information. Elle papillonne des yeux, ce qui me fait revoir son âge à la baisse. Elle ne doit pas avoir plus de 23 ans.

– Vous ne voulez pas vraiment de farine, je suppose ?

Je souris d'un air indulgent alors que sa voix me glace les côtes. Je vais avoir besoin d'un bain brûlant !

– Non, madame. Je m'excuse de m'introduire dans votre vie sans prévenir mais nous avons essayé de vous contacter à plusieurs reprises.

Elle s'empourpre légèrement mais esquive la question sous-entendue.

– Avez-vous trouvé quelque chose ?

– En fait, je me demandais si vous pouviez nous fournir plus d'informations pour nous aider.

Lise Vanderborgth mordille sa lèvre inférieure, visiblement mal à l'aise. Puis elle hoche la tête et me fait signe de m'asseoir autour de la petite table carrée trônant dans leur majestueuse cuisine tout équipée. Vanderborgth est loin d'être pauvre.

Je sors un petit calepin de mon sac ainsi qu'un stylo, à la fois pour ne rien oublier de cet entretien et pour me donner une contenance. Je ne me donne pas plus de quelques minutes avant d'avoir l'impression de tomber en hypothermie !

– Pouvez-vous me dire pourquoi vous pensez que votre mari vous trompe ?

– Il a changé dans son attitude... Je... C'est idiot mais... Je le trouve différent.

– De quelle manière ?

J'essaye de l'encourager en luttant contre l'engourdissement qui envahie mes jambes.

– Il... Il ne veut plus que je travaille, il préfère que je reste là, à la maison alors qu'il est de moins en moins présent. Il a allongé ses horaires au bureau. Il... Je ne veux pas que vous pensiez que c'est

un homme horrible, madame Brown. Il ne l'est pas du tout ! Il est très gentil avec moi quand on est ensemble...

– Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas ici en tant que juge. Il est donc distant et... plutôt autoritaire.

Bordel ! Et plutôt deux fois qu'une ! Je suis sacrément douée pour les euphémismes ! Vanderborgth est-il au courant qu'une femme peut exercer une profession sans l'autorisation de son mari ? N'a-t-il jamais entendu parler des droits civiques de 1964 contre les discriminations sexistes dans le monde du travail ?

Elle hoche la tête alors que ma colère brûlante parvient à me réchauffer légèrement.

– Dans quel domaine travaillez-vous ?

Un sourire passe sur ses lèvres brunes et charnues.

– J'essaye de percer dans le mannequinat. Enfin, j'essayais... J'ai rencontré mon mari grâce à ça alors je ne suis pas sûre de pouvoir me plaindre, ajoute-t-elle avec un petit rire.

– Vraiment ? je réponds en haussant les sourcils.

– Oui, je participais à une soirée qu'organisait une agence pour repérer des mannequins. Il était là parce qu'il signe des contrats avec eux pour son agence publicitaire.

– Votre mari travaille dans la pub ?

– Oui... Je, euh, il se déplace beaucoup... En dehors d'Oklahoma, je veux dire...

– Vous avez peur qu'il entretienne des liaisons lors de ses déplacements ?

Elle rougit de nouveau et se lève, signe qu'elle sera probablement moins encline à s'épancher. Cela me va parfaitement : mes doigts sont complètement ankylosés et j'ai eu les renseignements de base que je suis venue chercher.

– Merci pour votre temps, madame Vanderborgth. Est-ce que les coordonnées que vous avez transmises à mon assistante sont toujours d'actualité ? Afin que l'on puisse vous communiquer les résultats de nos investigations.

Elle baisse les yeux et les garde rivés sur le sol alors qu'elle me répond.

– Non, je... Mon mari a supprimé ma boîte mail. Il a également vendu mon portable, il n'en voit pas l'utilité puisque je suis à la maison.

Je me tends et cela n'a rien à voir avec la brise froide que souffle sa voix. Je n'aime pas du tout ce que je suis en train d'entendre. Plus de travail, plus de moyens de communiquer, probablement plus

de sorties... Elle est totalement à la merci de cet homme qui me paraît de plus en plus étrange. Il y a quelque chose d'énorme là-dessous, je peux le sentir... Mais quoi ? Je ne sais pas encore et ne peux faire part de mes soupçons à sa femme. Pas tant que je n'ai pas de preuves assez solides pour être sûre qu'elle m'écoute et la sortir de ce borbier.

Joey

Je m'attarde dans les vestiaires alors que le jour décline. Je ne sais pas si j'ai toujours envie d'aller manger au petit pub dans lequel Jeff, Jayden et moi avons nos habitudes parce que je suis sûr qu'ils vont me cuisiner. Ces gars-là sont parfois pires que les nanas !

Je m'oblige à passer un tee-shirt avant de balancer mon sac sur mon épaule et de sortir. Ils sont tous deux devant une voiture de sport flambant neuve.

– Belle bagnole, mon vieux ! Un complexe d'infériorité à cacher, peut-être ?

– Ferme-la, Jeff, c'est moche la jalousie, répond Jayden.

– Jalousie ? répète Jeff en ricanant. Ne t'inquiète pas, je n'ai pas besoin d'un bolide pour emballer les filles !

Je souris en m'approchant d'eux, ne pouvant pas résister à la tentation d'entrer dans ses petits jeux idiots.

– Bien sûr que non, toi, tu t'es mis un piercing à la lèvre histoire qu'elles soient un peu près sûres d'avoir un minimum de sensation une fois allongées !

Jayden serre le poing et me le tend, acquiesçant en souriant, alors que Jeff glousse, pas le moins du monde vexé.

– Crois-moi, elles oublient vite mon piercing quand ma bouche se pose sur elles.

– Ce n'est pas ce que m'a dit Tiffany ! réplique Jayden tandis que nous commençons à marcher, laissant nos voitures sur place. Elle t'a qualifié de la « baise la plus ennuyeuse de l'histoire ».

– Il ne faut pas prendre tout ce que dit Tiffany pour argent comptant, dit Jeff en haussant les épaules.

– D'accord avec Jeff, à moins que tu cautionnes le terme peu flatteur « d'éjaculateur précoce » qu'elle t'a attribué, Jayden ?

– Quoi ? s'exclame-t-il sincèrement sidéré.

Je glousse alors que Jeff écarquille les yeux en sifflant doucement.

– Alors toi aussi tu t'es fait Tiffany ? lance Jeff à Jayden.

– Ouais, pourquoi, ça te dérange ?

– Pas du tout, mon vieux, une poupée gonflable ferait bien mieux l'affaire que cette femme !

– Et je suppose que la culbuter révèle votre grande mansuétude ? rétorqué-je.

– À qui le dis-tu, mon pote, réplique Jayden en pouffant, je suis bon et généreux dans l'âme alors je ne pouvais pas refuser de la dépoussiérer un peu !

Ils rient alors que je lève les yeux au ciel, ne pouvant pas m'empêcher de sourire. Tiffany le mérite bien après tout. Leurs propos sont plutôt corrects quand on voit de quoi cette nana est capable. C'est l'archétype de la garce : de longues jambes à l'ouverture facile et une langue venimeuse. Elle prend son pied à se faire une bande de potes avant de les monter les uns contre les autres. Jeff et Jayden ont profité de la nuit facile qu'elle leur offrait sans tomber dans son piège ridicule et se faire la guerre. J'ai, pour ma part, refusé l'offre de Tiffany. Je suis quand même un tant soit peu exigeant dans le choix de mes coups d'un soir.

Nous prenons place à notre table habituelle. Le pub est plein mais nous avons notre réservation hebdomadaire. La chaleur s'enroule autour de nous, la vapeur de l'alcool nous remplit les narines et les cris frappent nos tympans. Rien de tout cela n'est pourtant gênant. C'est la vie, tout simplement. J'adore ce pub et cette atmosphère. Il y a toujours cette joyeuse ambiance qui peut dégeler n'importe quel cœur endurci.

– Ah, voilà mes sportifs préférés ! hurle Richard, le patron du pub.

– On est les seuls sportifs que tu connais, rétorque Jeff en lui serrant la main par-dessus la table.

Jayden et moi l'imitons alors que Richard rit d'une voix grasse.

– Tu dis bien vrai mais est-ce que c'est ma faute si je n'ai que des alcoolos dans ce bar ? Pas vrai, Ed ?

Il frappe l'épaule du Ed en question qui tangué un peu sur son tabouret, un sourire niais sur les lèvres, avant de se retourner vers ses compagnons d'infortune.

– Eh, dis-moi, Joey, tu n'avais pas une compétition bientôt ? me demande-t-il.

– Si, les sélections se déroulent mardi prochain.

– Bon alors, comme on dit : merde, garçon ! (Il marque une pause avant d'éclater de rire une nouvelle fois.) Enfin, je ne suis pas sûr que ce soit le meilleur mot à employer avant que vous ne mangiez !

Nous passons malgré tout commande et nos plats arrivent rapidement. Ma boisson est

exclusivement sans alcool. Je ne peux pas me permettre de faire un écart à l'approche des sélections.

– Alors, mon vieux, tu comptes nous la raconter ta nuit avec cette fille ? Vanessa ?

Je soupire et bois une gorgée d'eau gazeuse pour me laisser le temps de respirer. Jeff a craqué en premier mais, vu la curiosité qui brille dans ses yeux, Jayden n'aurait pas tardé à poser la question lui aussi.

– Il n'y a rien à dire, bougonné-je.

D'accord, cela n'a rien de convaincant, je m'en rends compte. Mais que puis-je dire ? Cette nana m'a sérieusement perturbé ! Mao a cité un jour Zhang Xianliang en regardant les filles s'entraîner au sol : « Un mystère éternel est une tentation éternelle. » Eh bien, c'est peut-être là tout mon problème : je n'y ai pas goûté et je suis toujours irrésistiblement attiré.

– Allez, mon pote, on s'est toujours tout raconté, non ? intervient Jayden.

– J'ai bien eu rencard, hier, avec Vanessa.

– Et ?

– Accouche !

– Elle est vierge, marmonné-je à contrecœur.

– Tu l'as déflorée ? dit Jayden incrédule.

– Putain, mon vieux, j'espère que tu y as été doucement ! lance Jeff en même temps.

– Quoi ? Mais non !

– Tu veux dire que tu as foncé comme une brute ? Ma parole, tu as raison de...

– La ferme, tous les deux, je n'ai pas couché avec elle !

Un silence accueille ma déclaration et ils me regardent dans l'expectative. Je jette un coup d'œil à la ronde, vérifiant que personne ne nous écoute, avant de pousser un énième soupir et de reprendre.

– La soirée se déroulait bien, même très bien. Ça a commencé à devenir chaud – ne comptez pas sur moi pour vous donner des détails – et là... Elle me balance qu'elle est vierge.

– Qu'est-ce que tu as fait ? demande Jayden, l'air sincèrement intéressé.

– Je me suis barré.

Ils me fixent sans rien dire pendant quelques minutes et je me sens presque mal à l'aise. Jeff

s'appuie contre le dossier de sa chaise en me regardant sous ses cils.

– Mon vieux, je ne sais pas quoi te dire.

– Pareil, renchérit Jayden. Est-ce que tu lui as dit quelque chose avant de partir ?

– Non.

– Et tu l'avais rencontré où cette fille ? veut savoir Jeff.

– Elle habite dans ma résidence.

– Ta voisine donc.

Je hoche la tête alors que Jayden lâche un hoquet incrédule.

– Eh bah, je n'aimerais pas être à ta place, mon pote !

– Je suis d'accord avec Jayden sur ce coup-là. Tu auras de la chance si elle ne te crève pas les pneus de ta bagnole.

– Et qu'est-ce que j'étais censé faire ?

– T'envoyer en l'air ? suggère Jeff avec une pointe d'ironie.

– Eh, oh, les gars, je sais que vous n'avez pas une grande connaissance du corps féminin mais les femmes ne sont vierges qu'une fois dans leur vie, dis-je avec sarcasme.

– Ouais, on sait bien, Joey, une fois fait pas de retour en arrière, bla-bla... Mais cette fille n'avait pas l'air d'être contre, non ? réplique Jayden.

– Cela n'aurait jamais été une histoire...

– Qui te dit qu'elle en voulait une ? Peut-être qu'elle s'attendait à ce que tu la rassures un peu avant le grand feu d'artifice, me coupe Jeff.

Je serre les dents et repousse mon assiette, l'appétit coupé. Ils sont marrants tous les deux ! Comme si c'était simple ! Et puis, si nous étions un peu sérieux, nous saurions tous que les nanas rêvent du prince charmant. Elles ont beau le nier, aucune d'entre elles ne refuserait le lot complet de la parfaite histoire d'amour, de l'homme attentif et généreux passant la prendre tous les soirs dans sa Porsche Cayenne avec un bouquet de roses à la main. Et moi, je ne suis pas comme ça.

Nous payons avant de rejoindre le parking du complexe où chacun monte dans sa voiture. Je crispe mes poings sur le volant alors que j'effectue la route du retour. Dois-je aller voir Vanessa ? Putain ! Je me doute bien qu'il faut que l'on discute. Je lui dois probablement une explication. J'ai manqué de tact, c'est certain, mais est-ce que l'on peut vraiment me le reprocher ? Possible. Je suis sûrement

passé pour un rustre même si mes intentions étaient honorables. Mais qu'est-ce que je peux bien lui dire ? À chaque fois que j'essaye d'y penser, rien ne vient. C'est comme un grand blanc dans mon esprit, très vite remplacé par des images érotiques de son corps entrelacé au mien.

Je me gare et descends de la voiture, tendu. Oui, je vais aller la voir. Ce soir.

– Joey ?

Je me crispe quelques secondes, surpris, avant de tendre la main à Tim. Son shiba me saute dessus, frétilant de joie.

– Salut Tim, comment ça va ?

– Bien. Tu fais des sacrées journées dis-moi !

– Je dois avouer que j'ai été me détendre avec quelques amis ce soir.

– Tu as raison, ça ne fait jamais de mal et il faut savoir relâcher la pression !

Nous entrons dans le hall et tous mes sens se mettent en alerte. Il y a trop de données qui me rappellent Vanessa. Les boîtes aux lettres où elle a été d'une mauvaise foi craquante, l'ascenseur où sa proximité a failli me mettre à genoux et si je monte à son étage...

– Devine qui j'ai croisé tout à l'heure ?

Je me contente de le regarder avec un air interrogatif et un sourire tordu s'inscrit sur ses traits.

– Notre chère voisine : Vanessa. Sans déconner, je crois que même mon chien a peur d'elle !

– Elle avait l'air si terrible que ça ? demandé-je d'un ton désinvolte.

Il me sourit d'un air sinistre en appuyant sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

– J'ai voulu mettre une touche d'humour – sûrement à cause de mon stress – histoire de la dérider un peu. Alors je lui ai dit en la voyant : « Oyez, gente dame ! » Elle ne m'a pas laissé finir, dit-il alors que les portes métalliques s'ouvrent devant nous. Elle m'a lancé un regard hargneux et m'a dit : « Premièrement : je ne suis pas gentille. Deuxièmement : je préfère me jeter d'un pont plutôt que de t'écouter. Troisièmement : puisque, par malheur, tu n'es pas né muet, apprend à te taire si tu ne veux pas que je t'arrache la langue et que je la donne à manger à ton chien ! »

Je m'immobilise complètement, ahuri, alors qu'il appuie sur le bouton de notre étage.

– Ah...

Je déglutis, ne trouvant rien d'autre à dire, et laisse les portes se refermer sur nous sans appuyer sur le bouton de l'étage de Vanessa. Je vais peut-être attendre encore un peu avant de discuter avec

elle...

Vanessa

Le manque de sommeil va finir par avoir ma peau. En rentrant, la veille au soir, je me suis d'abord plongée dans un bain brûlant, comme je me l'étais promis. L'impression gelée que m'avait laissée la voix de Lise s'était évanouie depuis un moment, mais l'eau chaude ne pouvait pas faire de mal. C'était rassurant et relaxant. Dieu sait que j'en avais besoin ! Entre Joey, le mauvais pressentiment qui augmentait dans ma poitrine à propos des Vanderborgth, Teller et enfin Tim, j'avais bien mérité de barboter un peu ! Je n'avais pas été tendre avec ce dernier, je le savais, mais il fallait que je sois plus offensive. Tous les autres résidents, à part Jeannette et Joey, ont renoncé à me parler. Tim, qui me connaît pourtant depuis le premier jour, persiste et cela est plus qu'agaçant. J'ai eu beau être distante, froide, glaciale, mégère, rien n'y fait ! Qui plus est, Tim avait vraiment choisi le mauvais jour : mes nerfs ne pouvaient pas être plus en boule qu'hier !

J'ai passé toute la nuit à ressasser les événements. J'ai envoyé les nouvelles informations à A. pour qu'elle fasse des recherches. Je lui ai transmis la liste des noms que j'ai photographiée à l'université pour qu'elle me trouve le visage qui correspond à chacun d'eux. Puis, je lui ai résumé la conversation avec Lise Vanderborgth en lui demandant de relier, si possible, le mystérieux bâtiment à une agence de publicité. J'espère que quelque chose en sortira. N'importe quoi !

Je décide de passer ma journée à suivre Vanderborgth. J'ai besoin d'avancer sur cette affaire. Le plus vite sera le mieux ! Je ne suis pas tranquille de savoir Lise Vanderborgth sans défense et à la complète merci de son étrange mari.

Il repasse dans la même supérette que la première fois et y reste encore plusieurs longues minutes pour ressortir avec un fichu sandwich, l'air plutôt content de lui. Grand bien lui fasse, je profite de sa passion pour le supermarché pour faire le tour de sa voiture rouge, résistant à la furieuse envie de lui rayer sa carrosserie. Cela aurait fait mauvais genre. Il a laissé une mallette noire ouverte sur le siège passager, et quelques feuilles blanches en dépassent. Je ne prends pas le temps de lire les quelques mots apparents, me contentant de prendre le plus vite possible un cliché des documents avant de repartir vers ma voiture.

Le trajet jusqu'à Broken Arrow me paraît presque trop familier. Au moins, je sais où il va et je peux laisser la distance se creuser sans m'en préoccuper. Pourtant quand j'arrive à proximité du bâtiment, m'arrêtant plusieurs mètres avant, je vois tout de suite que quelque chose se trame. Il est plutôt difficile de louper l'imposant car qui stationne à côté du bâtiment. Je vois une jeune fille monter et j'ai tout juste le temps de la prendre en photo alors qu'elle est en train de grimper à l'intérieur. J'ai visiblement manqué les festivités ! Il ne reste plus que Vanderborgth à l'extérieur qui serre la main de quelques hommes. Je prends quelques images de leurs poignées de main en me félicitant d'avoir équipé mon appareil d'un zoom extraordinaire, puis je prends un cliché de la

plaque d'immatriculation du car. Ils aiment beaucoup les vitres fumées à ce que je peux voir puisque même ce gigantesque véhicule en est doté !

Mais à quoi sert-il ? Quel rapport avec la publicité ? Je n'en vois aucun. Je repense à la jeune fille que j'ai vu monter. Grande, fine, jolie... Est-ce qu'elle est mannequin ? Si Vanderborgth travaille avec une agence de mannequinat comme me l'a dit sa femme, c'est plausible. Sauf que, si c'est bien le cas, cela voudrait dire que l'immeuble n'appartient pas à une agence de publicité mais de mannequinat puisque les publicitaires traitent avec les directeurs d'agence et non les modèles. Qu'est-ce que Vanderborgth vient y faire tous les jours ? Lise Vanderborgth ne m'a pas menti. Je suis sûre qu'elle pense réellement que son mari travaille dans la publicité. Cependant, j'en doute sincèrement. Je n'arrive pas à faire coller ce que je vois avec ce qu'elle m'a dit. Il me manque une pièce du puzzle.

Vanderborgth monte finalement dans le car, laissant sa voiture sur place, et je démarre à leur suite. Il me faut une quinzaine de minutes pour comprendre où nous allons et le baromètre interne de mon instinct s'affole. L'aéroport de Tulsa. Comment ai-je pu oublier qu'un aéroport soit si proche de Broken Arrow ? Est-ce que cela peut être une coïncidence ?

Un mystérieux bâtiment dont l'activité n'est pas renseignée, un mari menteur, un homme insecte flippant, le décor du mannequinat, une jeune femme montant dans le car, l'aéroport, les voyages fréquents de Vanderborgth... Tout est lié. Mais de quelle manière ? Je regarde le car entrer dans l'aéroport avant de bifurquer et de me garer dans une rue à proximité. Je saisis mon portable et reprends le fil de ma conversation avec A.

[Laisse tomber la pub, essaye plutôt de relier le bâtiment au mannequinat. Je vais t'envoyer une plaque d'immatriculation : un car loué. Tu peux me trouver le nom du chauffeur et du loueur ? J'ai aussi des bouts papiers que je vais étudier, j'aurais peut-être besoin de ton aide dessus.]

[Bonjour à toi aussi Vanessa, moi aussi j'ai bien dormi ;) Tu as un sérieux problème de sociabilité, ma grande ^^ Heureusement pour toi, ce soir, c'est notre soirée fille. On pourra t'apprendre les rudiments du contact social :)]

[Je ne plaisante pas, A., cette histoire m'inquiète !]

[Moi non plus ! Tu sais que tu peux ton thé sur moi, mais tu n'échapperas pas à ce soir ! De toute façon, j'arrête et moi avons décidé de faire la fête chez toi. Une sorte d'assurance. N'oublie pas les mojitos !;)]

Je grogne en jetant mon portable sur le siège d'à côté. Jeannette et A. ont décidé qu'il fallait instaurer une soirée filles une fois par mois. Selon leurs propres mots « trois éclopées de la vie en valent mieux qu'une » et elles considèrent qu'il est passionnant de se livrer autour de quelques cocktails. Et, visiblement, je n'ai pas mon mot à dire.

Je sors les petits-fours et les dispose sur un plat en me brûlant les doigts au passage. Jeannette et A. ne seront pas dupes. Elles savent pertinemment que je suis nulle en cuisine et incapable de faire des amuse-bouches maison. Je verse des chips dans une assiette en carton, du velouté de courgette en brique dans des verrines (même industrialisé, ça compte pour les cinq fruits et légumes par jour, non ?) et coupe quelques tranches de saucisson. Je finis par le plus important : l'alcool. Je pose plusieurs bouteilles sur la table juste avant qu'elles ne frappent à ma porte. Un dernier coup d'œil à la ronde pour m'assurer que mes objets les plus précieux ne sont pas à portée de main de A. et je me dirige vers le battant.

Je peux les entendre piaffer derrière. La voix étouffée de A. provoque une sensation de vaguelette successive sur ma peau. Heureusement, celle de Jeannette arrive toujours comme un pansement sur les sensations, un bandage tiède et réconfortant sur la surstimulation de mon épiderme. Je souffle longuement, main sur la poignée, essayant de faire le vide, avant de leur ouvrir avec le sourire. Elles prennent possession des lieux après une brève accolade avant de se laisser choir sur le canapé, devant la table basse. Je repousse l'image du corps de Joey sur ce même canapé et les rejoins rapidement.

– Des petits-fours ? Ma parole, Van, tu veux mettre à mort mon régime ? demande A. en piochant dans le plat.

Je roule des yeux alors que j'ai l'impression que mes mollets sont balayés par un rouleau. A. est magnifique. De longs cheveux d'un noir intense qui ondulent, des hanches et des seins généreux, une peau de porcelaine et des yeux d'un vert sauvage.

– On commence par quoi, les filles ? Martini ? Margarita ? Tequila ?

– C'est ça, dit Jeannette en souriant, tout ça très exactement dans cet ordre-là.

Je m'exécute en retenant un éclat de rire alors que A. se débat avec sa veste, sa main gauche remontant la fermeture Éclair de sa veste chaque fois que la droite la descend.

– Oh mais ce n'est pas vrai, râle-t-elle en accélérant le mouvement de plus belle.

Elle finit par réussir à enlever son vêtement, rouge comme une pivoine à cause de l'effort. Je lui tends un verre en souriant.

– Gobelet en plastique, je me suis dit que c'était plus sûr.

Elle éclate de rire, pas le moins du monde vexée, en saisissant son verre et j'ai l'impression de boire la tasse.

– Il ne me manque plus que le Gyro Bowl pour les petits-fours ! Vous savez, ces assiettes de bébé qui ne se renversent jamais !

On glousse avec elle et ma peau crépite. C'est ce que j'aime avec ces filles : elles ne se plaignent pas, elles rient, se moquent d'elles-mêmes, manient la dérision avec brio. Elles n'ont rien à voir avec le cliché que l'on véhicule sur les personnes atteintes de trouble : il n'y a rien de triste ou d'aigri en elles.

– Au plastique, dit Jeannette en levant son verre.

– Parce que c'est fantastique ! renchérit A.

Je trinque avec elles avant de boire une longue gorgée de martini. Je sais d'avance que l'alcool est une donnée capitale pour survivre à ces soirées filles.

Je sers notre deuxième – troisième ? – shot de tequila, les sens agréablement engourdis. Pour peu, je voudrais devenir alcoolique pour toujours ressentir cette délicieuse chaleur qui a anesthésié mon corps. C'est tellement agréable !

– Non mais je vous juuuure, Adrian était ma meilleure chance d'avoir un mec. Maintenant, je suis condamnée à finir vieille fille, se lamente A.

– Mais, faut pas dire ça, Aphr...

– Chut, la coupe-t-elle un doigt menaçant en l'air, ne dis pas mon prénom !

Jeannette se redresse en secouant la tête dans une tentative de s'éclaircir les idées alors que je m'enfonce un peu plus dans les coussins que j'ai disposés en face du canapé.

– Non mais attend, A., reprend-elle d'une voix pâteuse alors que j'admire le mur derrière elles, tu ne peux pas dire ça. Regarde Vanessa !

Je me redresse d'un bon en entendant mon prénom, renversant de la tequila sur mon tee-shirt. En râlant, je me sers un autre shot.

– Qu'est-ce que j'ai ? demandé-je d'un ton bougon.

– Ne crois pas que je n'ai pas vu ce que j'ai vu parce que j'ai une bonne vue et je l'ai bien vu !

Je regarde A., aussi perdue que moi, et cligne des paupières.

– Quoi ? lâche A. d'une voix aiguë, résumant parfaitement mon état d'esprit.

Jeannette se penche comme pour se confier.

– J’ai vu Joey entrer dans l’appartement de Vanessa, dit-elle en me jetant une œillade conspiratrice.

J’ouvre la bouche de manière outrée et je la fusille du regard.

– Tu m’espionnes !

– J’ai entendu frapper à ta porte, dit-elle sur la défensive, alors que tu ne reçois jamais personne ! Je voulais m’assurer que tout allait bien !

– menteuse ! Tu es une petite commère qui...

– CHIENNE ! beugle-t-elle avant de grimacer. Désolée.

Je soupire : j’ai dû la stresser ou la mettre en colère. Je me laisse retomber sur les coussins pour boudier en silence.

– Qui est Joey ? demande A.

– Le voisin du dessus, explique Jeannette. Et tu sais ce que j’ai vu d’autre ? Il est ressorti sans son tee-shirt ! Tu saisis ?

– Saperlipopette !

Je grogne alors que son cri perce la langueur qui m’habite : j’ai l’impression d’avoir reçu une giclée d’eau au visage. D’ailleurs, je ne comprends pas comment elle peut encore prononcer ce genre de mot sans buter dessus avec la quantité d’alcool qu’elle a ingurgitée.

– Tu as un mec ! poursuit A.

– Non, non, non ! dis-je d’une voix rauque. Ce n’est pas ça duuuu tout !

Elles me fixent avec une curiosité avide de détails et je soupire en nous servant une autre tournée.

– D’accord, continué-je, je pourrais résumer par : il est venu, il a vu, mais il n’a pas vaincu !

Je pouffe d’une manière un peu désespérée avant d’avaler cul sec mon shot. Les filles m’imitent avant de s’essuyer la bouche d’un revers de main. Nous sommes l’élégance incarnée !

Je ne sais pas si c’est à cause de l’alcool ou parce que j’ai sincèrement besoin d’en parler, mais c’est comme si, d’un seul coup, on avait ouvert les vannes.

– Dire que je n’avais pas envie de lui agraffer la bouche à celui-ci, marmonné-je.

– Sa voix ne t’agaçait pas ?

– Non, madame ! Elle était... Grrr !

J’ai vaguement conscience que la tequila a un effet néfaste sur mon vocabulaire mais je m’en fiche. Qui a besoin de mot pour se faire comprendre ? Vive les onomatopées !

– Alors, il a parlé et j’avais l’impression qu’il me faisait déjà l’amour, vous voyez ? Il m’a enlevé jusqu’à ma petite culotte et là ! LÀ ! Il a eu peur de mon hymen intact !

– Non ?

– C’est pas vrai ?

– Si ! Il s’est cassé comme ça : vlan ! Un coup de vent au lieu d’un coup de reins ! Je peux vous dire : jamaiiiiis on m’y reprendra, moi ! C’est fini ! Je vais plutôt me prendre un poisson rouge !

– Tu connais son appartement ? demande A. à Jeannette.

Jeannette sourit de toutes ses dents et se met debout, ses jambes tremblant dangereusement sous elle.

– Tu sais que je sais que tu sais que je sais où il est.

Je fronce les sourcils, ne sachant pas si c’est elle qui fait des phrases incompréhensibles ou moi qui ne comprends plus rien. A. se redresse, elle aussi, et s’appuie lourdement sur Jeannette, ce qui la fait trébucher sur la table basse.

– On va aller lui tailler un slip ! hurle A.

– Ouais ! BITE D’ÂNE ! crie Jeannette en levant le poing. Désolée.

– Non, non, non ! dis-je en m’accrochant à leurs jambes. Laissez tomber les filles, je m’en fiiiiche, d’abord ! Et puis, il est gymnaste, ajouté-je comme si cela expliquait tout.

– Oh, alors s’il est gymnaste, reprend Jeannette comme si elle aussi comprenait cette logique infaillible.

Je nous ressers un verre alors qu’elles se rassoient puis nous levons nos shots.

– Aux gymnastes et à leur collant moule-burnes ! s’époumone A.

J’éclate de rire sans pouvoir m’arrêter, totalement ivre, avant de retourner une dernière fois mon verre.

C’est la dernière chose assez claire dans mon esprit.

Vanessa

Quelque chose vrille mon crâne. C'est désagréable. Je me tourne en râlant et rencontre un corps qui me fait sauter du lit en criant. La jolie brune qui se trouve sur l'autre moitié se relève en grimaçant tandis qu'une masse de cheveux châtain sans visage, au pied du lit, se redresse.

– Mais qu'est-ce que tu as à crier ? grogne la voix de Jeannette qui se débat avec sa chevelure.

– Estime-toi heureuse, baragouine A., elle ne vient pas de te rouler dessus comme un rouleau compresseur.

– C'est vrai, ironise Jeannette, moi je me suis seulement pris vos pieds dans la figure toute la nuit !

– Oh, mais qu'est-ce que j'ai mal à la tête !

– J'espère qu'il y a de l'aspirine ici...

– Euh, les filles, intervient-je d'une petite voix aiguë en essayant d'oublier les leurs. Est-ce que... Est-ce que l'une de vous sait pourquoi je suis totalement à poil ?

Jeannette et A. se regardent puis haussent les épaules, l'air totalement blasées. Je constate avec soulagement qu'elles sont toujours habillées de leur côté.

– Tu as dit que c'était peut-être la seule occasion que tu aurais de dormir nue dans un lit avec quelqu'un, marmonne Jeannette.

– Mais, je n'ai rien fait de... compromettant, pas vrai ?

Elle secoue la tête en signe de négation et je soupire de soulagement au moment où le bruit strident recommence. Je me bouche les oreilles avant de comprendre qu'il s'agit de mon interphone. Je me précipite en bas avant de décrocher.

– J'arrive, beuglé-je.

Je ramasse à la hâte quelques vêtements alors que A. et Jeannette me rejoignent mollement.

– C'est ma livraison de course, dis-je à bout de souffle alors qu'elles bâillent à s'en décrocher la mâchoire.

Elles me suivent sans un mot et j'emprunte les escaliers, jugeant l'ascenseur trop dangereux. Avec les cheveux en pétard, mon haleine lourde, ma mine fatiguée, ma migraine et mes vêtements

totallement froissés, ce n'est pas le moment de prendre le risque de me retrouver coincée avec cette enflure de Joey ! Si je dois le recroiser, je compte bien avoir toute la dignité nécessaire et une bonne dose de sexytude !

Le petit camion a déjà les portes ouvertes et le chauffeur-livreur me salue d'un signe de main. Je ne peux pas aller faire les courses comme tout le monde. Les centres commerciaux, les supermarchés, même les marchés sont bien trop bruyants. La lecture murmurée de la liste de courses, les cris des enfants, les parents rappelant leurs bambins, les échanges avec les commerçants, les salutations enjouées entre connaissances, les caissières bavardant... Non, c'est trop pour moi. Je n'y avais pas survécu la seule fois où j'y avais mis les pieds, enfant. Je m'étais enfuie du cadî où j'étais assise en pleurant toutes les larmes de mon corps. Mes parents avaient mis plus de deux heures pour me retrouver, prostrée entre deux voitures. J'ai donc adopté avec le plus grand soulagement ce système de livraison. Et, si certains mettent en commentaire la couleur de la brosse à dents qu'ils veulent, moi je demande expressément que le chauffeur-livreur ne pipe mot. Tout est déjà payé, il n'y a donc aucune raison qu'il me fasse la conversation !

Les filles prennent chacune des sacs avec un grognement et je souris devant leurs grimaces. Au moins, cela m'évite de faire des allers-retours !

Après un café et une aspirine, elles prennent congé rapidement, me laissant seule avec mes pensées. Vanderborgth est aux abonnés absents pendant je ne sais combien de temps et Teller profite certainement du week-end avec sa femme. Ce qui veut dire que j'ai deux jours de libres. Il faut que je m'occupe si je ne veux pas faire quelque chose de stupide. Comme frapper à la porte de Joey en exigeant une explication. Ou frapper à la porte de Joey et le cogner. Ou frapper à la porte de Joey et lui sauter dessus. Oui, il me faut vraiment une occupation !

Il est presque quatorze heures quand je finis de me préparer. Après tout, je veux rendre visite à mes parents, pas les effrayer ! J'ai déjà une relation plus ou moins tendue avec eux, je n'ai pas besoin d'en rajouter. Mes parents n'ont jamais très bien vécu ma particularité. Ce qui est plutôt ironique quand on y pense puisque c'est moi-même qui en suis atteinte, non eux. Mais, c'est ma présence entière qui devient un handicap pour eux. Avec moi, cela veut dire : plus de télévision, plus de radio, plus de chansons, pas de sortie en « famille » dans des lieux publics... Ils l'ont très mal vécu. Je suppose que, puisque je ne me suis jamais attachée à toutes ces choses, cela est plus facile pour moi. Bébé, ils m'ont considérée comme une enfant capricieuse. Du moins, jusqu'à mes 2 ans, lorsque j'ai pleuré parce que l'homme à la télé me « griffait avec sa voix ». Je suis sûre que la première de leur réaction avait été de me considérer hystérique à 24 mois mais ils m'ont quand même emmenée en consultation. De là, j'ai pu dire au médecin que la voix de ma mère chauffait toujours ma gorge tandis que celle de mon père m'écrasait souvent les orteils. Tout cela en jouant avec des cubes, sans me rendre compte que j'enclenchai une série d'examen et un début de diagnostic.

Je me gare après une heure de route et me dirige à pas lents et mesurés vers la maison de mes parents. Je frappe doucement, le battant bascule et le visage de ma mère apparaît. Elle s'immobilise complètement, surprise, alors que le son du poste de télévision me parvient désagréablement. Je me crispe instinctivement alors que les répliques d'un film écorchent mon épiderme.

– Phil, baisse la télé, Vanessa est là !

J’entends mon père râler et je lève le pied gauche, là où mes orteils me font mal. Le son se coupe au moment même où j’entre dans la maison. Depuis combien de temps ne suis-je pas venue ? Trois mois ?

– Viens, on va s’asseoir dans la cuisine, je vais nous faire du thé, me dit ma mère alors que mon père me jauge des pieds à la tête.

Un peu gauche, je la suis alors que le débit de ses paroles fait crépiter ma gorge. J’ai l’impression qu’un petit feu d’artifice explose au niveau de ma pomme d’Adam. Dois-je lui rappeler que je n’aime pas le thé ?

– Alors, demande la voix bourrue de mon père, tu as du travail en ce moment ?

Son ton presque sarcastique me pique au vif. Je saisis la tasse que me tend ma mère pour me donner le temps de me calmer avant de lui répondre tandis que je recroqueville mes orteils dans une vaine tentative de les soustraire à cette pression invisible.

– Bien sûr, et je ne suis pas près d’être au chômage.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi tu as choisi ce métier, rétorque-t-il en reniflant. Ce n’est même pas un vrai travail, si tu veux mon avis, courir derrière les gens avec un appareil photo... Non mais vraiment...

– Phil ! Tu sais très bien pourquoi Vanessa fait ça ! Si elle avait eu le choix...

– J’aurais peut-être fait la même chose, maman. Je ne vois pas pourquoi certaines activités ne seraient pas considérées comme un « vrai travail ». Je ne roupille pas, je dépense mon énergie sur une tâche et j’arrive même à en vivre !

– Des clopinettes, marmonne mon père, rien de plus ! Je ne parle même pas de la stabilité...

– Phil !

– Ce n’est pas grave, maman. Je vais devoir y aller. Je passai juste dans le coin et je voulais vous faire un signe, mentis-je. On se verra plus longtemps la prochaine fois.

J’embrasse la joue de ma mère, hoche la tête à l’intention de mon père et pars en direction de la porte. Je ne l’ai pas encore refermée que la télévision se remet à beugler, me faisant sursauter. Les dents serrées, je me dirige vers ma voiture avec l’impression d’être complètement idiot. Faire une heure de trajet pour ça... Mais qu’est-ce qui m’a pris, franchement ?

Après avoir tourné quelques minutes dans mon appartement, et en désespoir de cause, j’enfile un survêtement avant de descendre dans la salle de sport de la résidence. Il est dix-huit heures et la

pièce est entièrement vide, comme je m'y attends. La plupart des personnes font leur sport le matin ou au cours de l'après-midi. À cette heure-là, l'absence de vie règne dans le petit espace pourvu de machines en tout genre. De toute manière, si quelqu'un vient mettre un pied dans le coin, ce n'est certainement pas pour faire la causette ! Je n'ai rien à craindre de ce côté-là.

Je monte donc sur un tapis de course et j'enclenche le mécanisme. Mes pieds suivent le mouvement du tapis noir roulant sur lui-même. Mes foulées deviennent plus rapides jusqu'à ce que je commence à trotter à un bon rythme. Je cale ma respiration sur mes pas, oubliant le monde autour de moi. Il est très important de se maintenir en forme dans mon activité. Premièrement, le nombre de planques de plusieurs heures est très mauvais pour la proportion de mon ventre. Deuxièmement, j'aurais l'air maligne si l'un de mes contrats m'obligeait à prendre mes jambes à mon cou et que je m'effondrais cent mètres plus loin à bout de souffle !

Je suis tellement absorbée par mon activité que je ne le vois pas approcher et encore moins m'observer.

– Vanessa ?

Sa voix me saisit et mon cœur bondit. Elle s'insinue sous mon débardeur, caressant mon ventre avec douceur et volupté, comme pour me rappeler qu'elle est la seule à savoir me posséder.

Je tourne la tête, non pas pour avoir une confirmation, mais parce que je ne peux faire autrement. J'ai besoin de le voir. Il est juste à côté de moi, me regardant courir, ses yeux brûlants parcourant mon visage avec attention.

Joey.

Joey

Elle tourne son beau visage légèrement rosi par l'effort et je vois ses yeux bleus cerclés de noir s'écarquiller un bref instant. Elle ne s'attendait pas à me trouver là. Elle est probablement sous le choc que j'ose lui adresser la parole. Putain, je ne sais pas moi-même ce que je fais !

Mais la surprise sur ses traits laisse très vite place à une expression féroce. Ses prunelles se durcissent ce qui noue mon ventre et sa bouche se tord en une moue furieuse. Je crois qu'elle va m'incendier mais elle se détourne et augmente la vitesse du tapis de course.

– Vanessa, j'aimerais que l'on puisse parler un instant, dis-je d'une voix ferme.

J'ai envie de garder le contrôle de la situation. Si je n'y parviens pas, je ne sais pas où cette histoire peut nous mener. Mais elle ne me répond pas, continuant sa course, et augmente encore une fois la vitesse de l'exercice. Elle ne va pas un peu trop vite ? Elle va finir par se faire mal ! Pourtant, je suis bien incapable de lui dire de ralentir en observant ses grandes foulées qui font contracter délicieusement ses fesses moulées dans son legging noir, son ventre plat qui apparaît à chaque appui et le mouvement de ses bras qui fait ressortir ses petits seins bien ronds... Merde ! Il faut que je me concentre !

– Écoute, nous sommes tous les deux adultes, ça serait...

Son éclat de rire me coupe dans mon élan et elle me jette un regard en biais, un peu dédaigneux.

– Deux adultes ? Sérieusement, Joey, laisse tomber. Tu m'avais plus l'air d'un lâche filant la queue entre les jambes, alors merci mais je vais me passer de cette conversation.

Son insulte me touche en pleine poitrine et ma frustration monte d'un cran. Je croise les bras contre mon torse et hausse les sourcils tandis qu'elle accélère encore. Je perds le contrôle.

– Oh non, ma jolie, ma queue était bien dressée entre *tes* jambes.

Je l'entends pousser une exclamation étranglée avant que ses pieds s'emmêlent dangereusement. Je la vois perdre l'équilibre mais je n'ai pas le temps de réagir : l'élan du tapis la projette vers l'arrière et elle atterrit les quatre fers en l'air, quelques mètres plus loin. Je me précipite sur elle et lui tends la main pour l'aider mais elle me repousse en me fusillant du regard.

– Je n'ai pas besoin de ton aide, Rambo !

Elle se redresse, totalement furieuse, les poings serrés le long de ses hanches et bien trop près de

moi. Sa respiration rapide pousse ses seins en avant à chaque inspiration et je peux les sentir frôler mon tee-shirt à chaque fois sans qu'elle ne s'éloigne.

– Tu veux parler, eh bien, vas-y !

Son ton, sa posture agressive, ses yeux mitrailleurs... Tout cela aurait seulement dû m'agacer. Pourtant, sous l'irritation, je peux sentir le désir irradier mon bas-ventre tandis que mon sexe gonfle sous mon boxer. Cette nana me fait complètement dérailler !

– Visiblement, tu m'en veux, commencé-je sans prendre garde à son sourire mauvais. Je ne voulais pas te blesser, d'accord ? J'ai été surpris et, crois-moi, il valait mieux que je m'en aille.

– Pourquoi ? Tu es si mauvais que ça ? me provoque-t-elle.

Je me crispe alors que mon sang descend vers un point très précis de mon anatomie. Pourquoi ai-je envie de la secouer et en même temps de m'enfouir profondément en elle ? Il me faut conclure cette conversation !

– Parce que je n'ai aucune relation sérieuse et que je n'en recherche pas ! Il n'y a aucune histoire possible avec moi.

– Et alors ?

– Et alors ? répété-je, complètement abasourdi. Tu es vierge !

– Ah oui, je vois, dit-elle en se penchant vers moi, l'air de plus en plus furieux. Donc, pour résumer : vous les mecs, vous avez le droit de sauter n'importe quelle fille quand vous êtes puceau ! Mais, nous, les filles, on doit attendre le prince charmant, c'est ça ? Eh bien, allez tous vous faire foutre !

– Tu n'aurais pas attendu si longtemps si tu ne voulais pas plus qu'une relation d'une nuit ! grondé-je, les dents serrées.

– Tu as tort !

– Alors pourquoi me l'avoir dit ?

– Parce que, contrairement à vous, nous ne pouvons cacher très longtemps que nous sommes vierges ! Bordel ! Quelle société machiste de m...

Dans un geste purement instinctif, je me jette sur ses lèvres qui déversent tant de hargne et j'aspire sa colère dans ma bouche. Elle émet un cri de surprise dont je me délecte alors que je l'embrasse avec une ardeur brûlante. Son goût sucré me ravit alors que je la dévore, baisant, léchant, mordillant ses lèvres rose pâle jusqu'à ce que son corps se crispe contre le mien. Je glisse à l'intérieur de sa bouche, trouvant sa langue pour la dominer, la punir, la féliciter de m'avoir tant agacé. J'entame un

ballet sauvage et sensuel alors que je la plaque sur le dossier en cuir du pec deck, son ventre pressé contre mon torse. Elle s'enroule autour de moi, nouant ses jambes autour de ma taille, alors que je me régale toujours de sa bouche. Elle bouge, se frotte sur mon corps, frictionnant mon érection à travers le tissu de nos vêtements et me faisant grogner de plaisir.

La passion m'engloutit entièrement. Je ne vois plus qu'elle, je ne sens plus que son odeur florale légère, je ne connais plus d'autres goûts que le sien. Elle est mon obsession, là, maintenant, et j'ai envie de m'abandonner totalement. La pression dans mon boxer est insoutenable et le désir me rend complètement fou. J'ai l'impression d'être ivre, totalement hors de contrôle, hors de moi-même alors que j'agrippe ses cheveux pour lui faire pencher la tête sur le côté, laissant libre passage à mes lèvres, ma langue et mes dents sur la ligne douce de sa gorge. Elle gémit, frissonne, bouge avec une envie évidente et irrésistible.

J'entends un raclement de gorge gêné derrière nous et je me tends alors que les yeux de Vanessa regardent au loin, brillants et fous d'un désir violent qui manque de me mettre à genoux. Je passe mes mains sous ses fesses et la soulève sans effort, sortant de la pièce sans un regard en arrière alors qu'elle me mordille la mâchoire, me mettant au supplice.

Dès que les portes de l'ascenseur s'ouvrent, je la plaque contre l'une des parois, appuyant distraitement sur le bouton menant à mon étage alors que je hisse sa poitrine à hauteur de mon visage. J'aspire doucement ses tétons dressés sous son débardeur et elle émet un râle rauque qui résonne dans la petite cabine, faisant monter encore d'un degré la température. Je passe mes dents sur ses petites pointes hypnotiques et je la sens trembler de plaisir.

Les portes s'ouvrent et je la tiens serrée le long de mon corps, sa peau chaude me baignant dans une ferveur torride. Je ne peux plus attendre d'arriver jusqu'à mon lit. À peine nous ai-je fait franchir le seuil que je tombe à genoux, Vanessa à califourchon sur moi. Je la fais basculer en arrière et elle frissonne au contact du plancher. J'enlève prestement ses vêtements avant d'admirer, quelques secondes, son corps nu et renversant. Je déglutis et me penche sur elle, déposant de légers baisers entre ses seins alors que mes doigts effleurent son ventre puis son intimité. Elle se tortille et halète alors que je torture délicieusement son clitoris. Puis, d'un seul coup, je glisse un doigt elle.

– Je ne m'arrêterai pas, cette fois, Vanessa, dis-je d'une voix basse et grave.

Je glisse un deuxième doigt puis les replie en elle pour souligner mes propos, massant avec expertise la zone hypersensible alors que mon pouce appuie toujours sur son petit bout de chair rose. Elle crie et ses hanches bougent d'elles-mêmes sur ma main trempée par son désir. Je me relève pour me débarrasser de mon pantalon et de mon boxer et elle grogne de frustration, me faisant sourire. Je tends la main vers le petit meuble d'entrée, là où je range toujours quelques préservatifs, enfile le latex sur mon érection avant de me rallonger sur elle. Je suce ses seins et passe ma main derrière son genou, remontant sa jambe sur ma hanche. Puis je plonge mon regard dans ses yeux fiévreux avant de pousser mon sexe en elle d'un mouvement souple et ferme. Elle se crispe, serre les dents et ferme les paupières alors que je me retire doucement. Son corps est raide désormais et je sais qu'elle pense que sa première fois sera probablement aussi douloureuse que l'on a dû lui dire.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle dans un souffle alors que je sors complètement.

Je ne réponds pas et glisse le long de son ventre, passant les jambes sur mes épaules. Je la sens se tendre quand elle comprend mais je l'ignore.

– Arrête, je...

Sans lui laisser le temps de protester davantage, j'attrape mon boxer pour essuyer les quelques gouttes de sang qui tachent son intimité avant que ma langue ne tournoie sur son petit bouton hypersensible. J'entends son souffle se couper alors que je fais renaître des sensations de plaisir dans son corps. Je taquine son clitoris du bout de ma langue avant de le lécher d'un mouvement plus profond, alternant mes caresses jusqu'à ce que ses cris m'écorchent délicieusement les oreilles. Son orgasme sous ma bouche manque de me faire jouir également et je serre mes mains sur ses hanches, enfonçant mes doigts dans sa peau douce et pâle alors qu'elle est secouée de spasmes. Je rampe le long de son corps encore frémissant et me repositionne entre ses jambes avant de la pénétrer. Elle se cambre et je ferme les yeux, goûtant au délice de son intimité chaude et étroite. Je commence à bouger en elle, allant, venant, sans jamais m'arrêter. Il n'y a qu'elle et moi, ses cris, ses crispations, son sexe et le petit bout de paradis qu'il offre à ma verge dure et exigeante. J'accélère le rythme, la tenant plus fermement alors que nos peaux claquent l'une contre l'autre. Je la sens se resserrer autour de moi me noyant sous une onde de plaisir pure avant d'exploser avec elle. Je suis disloqué, démembré, complètement éparpillé par la jouissance brute qui s'abat sur moi.

Je reviens doucement à la réalité, mon sexe palpitant toujours en elle, nos deux corps entrelacés, avant que je ne me couche sur le sol à ses côtés. Je n'ai jamais connu quelque chose d'aussi bon. C'est comme découvrir un nouveau monde, doux, bon et beau, où elle règne en maître. De nouvelles terres que j'ai encore envie d'explorer.

– Eh bien, soupire-t-elle d'une voix éraillée, je ne pensais pas que c'était si...

Elle laisse sa phrase en suspens et je souris en me redressant sur un coude.

– Pas si mauvais que ça finalement, pas vrai ? rétorqué-je en l'observant.

Un sourire se dessine sur ses lèvres, ce qui réchauffe agréablement mon corps, et elle rosit délicatement.

– Ne t'attends pas à ce que je te jette des fleurs.

– Je n'attends rien du tout...

Je saisis sa taille et la fais rouler au-dessus de moi. Mes mains remontent le long de ses courbes, la caressant doucement et elle frissonne.

– La nuit vient tout juste de tomber, soufflé-je en la dévorant du regard, et je suis loin d'avoir fini. Avant le petit matin, je peux t'assurer que tu m'auras dit tout ce que je veux entendre...

Je vois une lueur de protestation danser dans ses yeux mais elle n'a pas le temps d'ouvrir la bouche pour protester. J'agrippe ses fesses fermes de mes deux mains et avance ses hanches vers mon visage, rallumant ses sens et ses cris d'extase.

Vanessa

Des papillons chatouillent ma peau. Ils virevoltent tout le long de ma colonne vertébrale. Leurs ailes laissent une empreinte légère et douce. Quand ils arrivent sur ma nuque, je roule sur le côté et mon dos rencontre un brasier. C'est chaud, dur, sinueux. Volcanique.

– Tu réveilles en moi une faim vorace et primitive, Vanessa...

Je me cambre au son de cette voix basse et grave près de mon oreille. Elle est si sexy avec ses consonances un peu cassées, conséquence du réveil ou de cette folle nuit débridée. Elle me semble encore plus intime, caressant sensuellement des recoins de mon être auxquels même des mains habiles et expertes n'auraient pu avoir accès.

Je me mords la lèvre pour retenir le gémissement qu'il a inconsciemment provoqué alors que mes fesses entrent en contact avec sa verge dure et prête. Une de ses mains glisse sur ma cuisse et il soulève ma jambe pour mieux insérer une des siennes. Son sexe glisse avec lenteur contre mon intimité en une caresse érotique qui gonfle mon désir. Je mouille alors que je sens sa peau lisse et chaude, son membre ferme et épais, les contours de sa verge qui m'emplit à la perfection... Mince ! J'ai envie de lui avec une telle force que je peux sentir un élan dans mon bas-ventre jusque dans mon entrejambe. Comment est-ce possible alors que nous avons passé toute une partie de la nuit à rouler sous les draps ? Il ne m'a pas laissé dormir avant deux heures du matin et, d'après les doux rayons de soleil qui filtrent de la fenêtre, il doit encore être tôt.

Il frotte son membre turgescent d'une façon scandaleusement sexuelle, me faisant haleter sous le poids de mon désir. Je n'ai jamais ressenti ce besoin urgent de m'empaler sur un homme mais c'est le cas à présent. C'est fou, irraisonné, dévergondé mais irréprensible.

– Puisque l'on n'est plus à un compliment près, murmure-t-il, tu pourrais avouer que je sais merveilleusement bien réveiller une femme...

Le sourire dans sa voix ajoute une note renversante qui fait tressauter mon intimité excitée. Je rougis aux souvenirs qu'il évoque. Joey m'a rendue folle, jouant avec la passion dévorante qu'il a fait naître dans mon corps. Combien de fois m'a-t-il fait le supplier ? Combien de fois a-t-il attendu que je prononce les mots qu'il voulait entendre avant de me faire basculer ? Bon sang ! Où est passée ma fichue dignité ? Je ne vais pas lui rendre la tâche si facile, si ?

Il doit s'en apercevoir car il ajoute ses mains dans la torture charnelle qu'il exerce. Je grogne, sentant mes résistances faiblir alors qu'il soupire mon prénom. Puis nous nous figeons tous les deux alors que des coups résonnent contre la porte. Immobiles, nous attendons sans faire un bruit. On

frappe encore et Joey soupire derrière moi.

– Ne bouge pas d’ici, m’intime-t-il.

Il se lève, jure en enfilant son boxer puis descend les escaliers en colimaçon avant d’ouvrir.

– Amya ? dit-il l’air surpris.

Je retiens mon souffle et tends l’oreille.

– Wouah, ronronne une voix féminine, est-ce que tu es toujours aussi sexy le matin ou est-ce que c’est juste pour moi ?

L’amertume me pique la gorge et je serre les dents. Pas de doute, je suis de retour sur la terre ferme ! C’est encore mieux qu’une giclée d’eau froide !

– Merde ! jure Joey. J’avais complètement oublié que...

– Ah non ! Tu ne peux pas faire ça, j’ai vraiment trop besoin de toi !

Je me lève et peste intérieurement. Bordel ! Je n’ai pas envie d’en entendre plus ! Sérieusement, où est-ce que je suis tombée ? Je ne regrette en rien cette nuit avec lui mais... Tout de même ! Je peux concevoir les histoires sans lendemain mais il ne peut pas s’arranger pour que ses plans cul ne se retrouvent pas dans son appartement au même moment ? Ça craint ! J’ai l’impression d’être dans une usine ! *Fille 476 honorée, suivante !*

Je ferme les yeux et résiste à l’envie de frapper un meuble lorsque je m’aperçois que mes vêtements ne sont pas dans la chambre. Bien sûr, il faut qu’ils soient en bas ! Je m’enroule dans les draps avec toute la fierté dont je suis capable, arrange mes cheveux en désordre (plan cul, oui – mais pas de bas étage !) et descends aussi dignement que possible les escaliers.

Je vois d’abord le dos musclé de Joey et ses cheveux détachés qui viennent effleurer ses épaules. Il se tourne en m’entendant descendre et écarquille les yeux, totalement pris au dépourvu. Je l’ignore et jette un regard à cette fameuse Amya. Une seconde me suffit pour grimacer : son crop top et mini-short moulants dévoilent plus de peau qu’ils n’en couvrent. Je peux apprécier – ou pas – ses jambes galbées, ses abdominaux d’acier et ses bras affûtés qui ne gâchent en rien sa féminité. Pour couronner le tout, elle a une queue de cheval haute impeccablement coiffée, avec de longs cheveux blonds et brillants, ainsi qu’un généreux bonnet C.

– Vanessa, je... commence Joey.

– Si tu permets, je n’ai pas toute ma journée et du travail m’attend, le coupé-je en l’ignorant superbement.

Je retiens un regard méprisant qui aurait gâché mon petit effet. Je suis championne pour renverser

les situations ! Je ne vais pas le laisser me foutre à la porte : je préfère grandement le laisser en plan. C'est bien mieux pour mon ego... Du moins, tant que je me mens et garde en tête cette version des faits. Je ramasse d'une main mes affaires, pendant que l'autre est serrée autour de mon drap de fortune, avant de rentrer dans la salle de bains de Joey, sans plus un mot, sous son regard ahuri. Je dois cependant donner raison à Amya sur un point : Joey est sacrément sexy au réveil. Ses cheveux emmêlés et son air un peu négligé lui donnent une attirance magnétique incroyable !

Malgré mon envie irrépressible de prendre une douche, je me convaincs que cela peut attendre d'être chez moi. J'enfile à la hâte mes affaires, repousse du pied le drap dans un coin de la pièce avant de ressortir. Joey et Amya sont dans le salon. Il a enfilé un jean et il me regarde avec curiosité, les bras croisés sur son torse. Elle, elle ne daigne même pas me jeter un coup d'œil, toute à sa contemplation concupiscente. Je pars sans me retourner après un bref hochement de tête pour Joey.

La douche ne me permet pas de chasser le nœud d'irritation qui a pris place dans ma poitrine. Je savais bien que Joey avait des conquêtes, je savais également qu'il n'aurait pas fait vœu de chasteté après cette nuit mais... Bordel ! Ma fierté en prend quand même un coup ! D'autant plus que je n'arrive pas à oublier l'extase intense qu'il m'a fait ressentir, les orgasmes dévastateurs qu'il m'a procurés au cours de ces quelques heures ensemble. Je n'aurais jamais osé imaginer que le sexe pouvait être aussi bon !

Je décide que la meilleure chose à faire est de me concentrer sur mon travail, même si nous sommes dimanche. Cela m'occupera assez l'esprit pour l'oublier. J'allume mon ordinateur tout en me faisant un café avant de consulter ma boîte mail. Bingo ! A. m'a envoyé un trombinoscope de la liste d'étudiants que je lui ai fournie. Elle est vraiment douée ! Je l'imprime directement et tape du pied à côté de la machine qui crache l'encre avec une lenteur exagérée. J'arrache la feuille à peine sortie de l'imprimante et étudie attentivement les visages. Armée d'un stylo, j'en entoure quelques-uns qui pourraient être la jeune femme que je cherche. Après tout, je l'ai vue de loin et en mouvement tout en essayant de ne pas me faire repérer... J'en sélectionne cinq, ce qui n'est pas si mal, avant de relever leur nom. Je me fige au bout du troisième, n'en croyant pas mes yeux. Iris Canovac. Canovac comme Lydia Canovac. Cela peut être une simple coïncidence... Mais quelle est la probabilité ? C'est forcément elle et elle a un lien de parenté avec la soupçonnée amante de Teller. Peut-être que la femme de Teller s'est trompée. Que disait le SMS déjà ? A. m'avait dit que cela parlait d'une relation qui n'était pas saine... Peut-être Lydia Canovac avait-elle découvert qu'il s'envoyait en l'air avec une jeune femme de sa famille ? Peut-être avait-elle essayé de le raisonner, de mettre un terme à cette liaison ? Il faut que j'en sache plus... Mais je n'ai pas envie de déranger A. un dimanche. Elle a assez de travail comme cela la semaine.

Je fais tambouriner mes doigts, frustrée, avant d'avoir une idée. Je me lève d'un bond et retourne mes jeans dans la panier à linge sale jusqu'à trouver ce que je cherche. Un petit morceau de papier, avec quelques numéros, que j'avais complètement oublié.

Après avoir tergiversé un instant, je me mets à taper sur l'écran tactile. Il faut que j'obtienne des réponses mais que je reste désinvolte dans mes messages, c'est la seule solution pour ne pas trop attirer l'attention.

[Salut, c'est la fille au casque qui t'a
conseillé de te trouver une chaussette.
J'espère que ta quête a été bonne. Je me demandais
tu ne connaîtrais pas une certaine Iris Canovac ?
Je crois que vous suivez le même cours.]

[La fille au casque, hein ?
Drôle de dénomination ;)
Je n'ai même pas le droit à ton prénom ?
Et pour répondre à tes questions : peut-être bien]

[Tu voudrais bien me parler d'elle ?
Est-ce que tu sais si elle a un copain,
par exemple ?]

[Je ne peux rien dire sans connaître ton prénom.
On mise bien trop souvent sur le fait que les tueurs
en série sont des hommes
mais je ne suis pas naïf à ce point ;)]

Je sens le frémissement d'un sourire sur mes lèvres. Ce gosse est plutôt drôle et culotté, je dois le reconnaître.

[Vanessa.
Maintenant, tu veux bien me parler d'elle ?]

[Bien sûr. Mais seulement en face à face.]

Je reste quelques secondes bloquée devant son message. Est-ce bien raisonnable ? Je n'ai jamais eu autant de personnes dans ma vie qu'en ce moment ! Je ne parle pas, je n'écoute pas, je ne sollicite pas. Mais il ne s'agit pas seulement de moi, pour le cas présent, mais aussi d'une affaire.

[À une condition : tu ne parles pas.
On échange comme la première fois : par écrit.
Et si tu ne fais que mine d'ouvrir la bouche,
je te fiche à la porte. C'est clair ?]

[J'ai un faible pour les dominatrices ;)
Ça marche !]

Je roule des yeux avant de lui envoyer mon adresse sans obtenir de réponse en retour. Il a dû se mettre en route à l'instant où il a reçu mon message. J'espère ne pas avoir fait de bêtises... Par précaution, je sors tout de même mon taser et le cache dans un coin, à ma portée. Il est plus jeune que moi et m'a l'air inoffensif mais on n'est jamais trop prudent.

Les coups retentissent contre ma porte et je me dirige vers celle-ci en songeant qu'il ne doit pas

habiter loin. Je l'ouvre avant de me figer totalement devant Joey, torse nu et appuyé contre les montants de la porte, avec comme un air de déjà-vu.

Joey

Je me délecte quelques secondes de la surprise qui s'affiche sur son visage délicat. J'aime ça. C'est un moment où toutes ses émotions peuvent passer sur ses traits jusqu'à ce qu'elle se ressaisisse. Je la détaille alors que son étonnement laisse transparaître un élan de joie et d'agacement mêlé. Puis, comme elle sait si bien le faire, elle revêt son masque féroce. Comment un visage d'ange peut receler d'autant de bestialité me dépasse. Mais cela fait partie d'elle et ça me plaît.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-elle en croisant les bras sur son adorable poitrine.

– Je t'avais demandé de ne pas bouger, contré-je en lui offrant un petit sourire joueur.

Elle plisse les yeux comme pour considérer si je suis sérieux avant de me répondre :

– J'avais du travail, et toi aussi visiblement.

Je sens mes lèvres frémir sous son attaque. Je sais très bien ce qu'elle insinue par là. Elle me traite ni plus ni moins de gigolo. Bon sang ! Elle est tellement rafraîchissante ! Je déguste ses piques comme un idiot depuis le premier jour. Toute cette fougue, ce naturel, cette beauté...

– Rien que je n'aurais pu remettre à plus tard.

Elle se pince les lèvres, sans doute parce que je n'ai pas infirmé son sous-entendu et je retiens un sourire de plus. Délicieuse. C'est un mot fait pour elle. Et j'en veux plus. Bien plus.

– Tu voulais quelque chose de précis ? dit-elle d'un ton tranchant.

Je sens ma bouche se tordre en une moue amusée et séductrice alors que je suis des yeux les courbes de son corps avant d'ancrer mon regard au sien.

– Toi.

Je la vois frémir, ce qui chauffe instinctivement mon sang qui paraît bouillir sous ma peau. Ce n'est pas la première fois que je remarque cette réaction chez elle quand je lui parle. Des frissons, des frémissements, des petits soupirs... Le fait que j'en sois responsable – Dieu sait comment – m'excite énormément. J'ai l'impression que son corps me répond, comme s'il me reconnaissait et j'adore ça.

Les mains toujours appuyées sur le cadre de sa porte, je me penche vers elle en ayant parfaitement conscience que cela tend et contracte mes bras. Je l'observe pendant que ses yeux suivent le

mouvement de mes muscles malgré elle. Je connais mes atouts, je sais quel corps est le mien et je n'ai aucun scrupule à en jouer. Chacun ses cartes.

– Je me disais, dis-je en profitant de son trouble, que l'on pourrait peut-être continuer à se voir. Puisque aucun de nous deux ne souhaite une véritable histoire, on pourrait simplement continuer comme hier soir.

Il lui faut une minute pour assimiler mes paroles et une autre pour s'en remettre. Je la laisse tranquillement réfléchir mais je ne la lâche pas un instant des yeux.

– Non, répond-elle finalement en secouant la tête. Je ne crois pas que ça va être possible.

– Pourquoi ça ?

– Parce que même si toi et moi, ce n'est pas une histoire, je ne suis pas vraiment portée sur les relations triangulaires, quadrangulaires ou même quinquagulaires...

– Quinquagulaires ? la coupé-je alors que mes épaules sont secouées d'un rire silencieux.

Elle est charmante ! Je ne m'en lasse pas ! J'ai vraiment envie de la revoir. Cela ne m'est jamais arrivé. Même avec Sanna, la seule fille avec qui j'ai entretenu une relation de plusieurs soirs. C'était une entente basée sur un besoin respectif mais cela n'allait pas au-delà. Avec Vanessa, c'est différent. Je sais que je ne m'engagerai jamais et, pourtant, ça ne m'empêche pas d'avoir envie de lécher de nouveau sa peau, de m'enivrer encore de son parfum, de vouloir toujours m'enfouir en elle. Elle n'en a pas conscience, et je ne compte pas lui dire, mais c'est totalement nouveau et saisissant.

Elle me fusille du regard et pose son index sur ma poitrine, ce qui accentue un peu plus mon hilarité. Mais elle ne se dégonfle pas et continue sa tirade avec véhémence.

– Parfaitement ! Si on continuait à se voir toi et moi, je voudrais l'exclusivité même sans attaches ! Je ne peux pas me sentir interchangeable, ce n'est pas possible ! Du sexe, d'accord, mais qu'entre toi et moi !

– Bon, alors c'est parfait. J'aimerais que tu viennes mardi à mon club. Il y a une sélection pour les prochaines compétitions à onze heures. On pourrait ensuite passer le reste de l'après-midi et la soirée ensemble.

Elle fronce ses sourcils mais se détend légèrement.

– Est-ce que tu as entendu ce que je viens de dire ?

– Chaque mot. Et comme je suis absolument d'accord avec ce principe – pourvu qu'il s'applique dans les deux sens –, je ne vois aucune raison de ne pas continuer à se fréquenter.

Elle reste interdite un moment et je relève un sourcil, la défiant de me contredire. Je jure que si

elle me dit non, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour la faire changer d'avis. Non que ce genre de challenge ne me pose un problème... Avec elle, tout a un goût exquis.

– D'accord.

Elle acquiesce pour appuyer son assentiment et un crépitement de victoire éclate dans ma poitrine. Je pousse sur mes bras pour me redresser, contractant mes abdominaux au passage, et ne loupe rien de son regard plein d'envie.

– À mardi au complexe, dans ce cas...

Je vois la panique la saisir et je hausse un sourcil. Elle a réagi de la même manière lorsque je l'ai invitée dans un bar avant de décliner poliment l'invitation. Qu'est-ce qui lui fait peur ? La première fois pouvait être mise sur le fait que nous nous ne connaissions pas vraiment mais pas cette fois-ci. Elle a passé toute la soirée et toute la nuit dans mon appartement. Alors pourquoi se retrouver dans un endroit public lui ferait-il peur ?

Je la vois ramasser tout son courage et expulser la peur de ses poumons en soufflant longuement par le nez.

– Je serai là.

Cela ressemble tellement à un couinement de souris que je fais un pas dans sa direction. Je veux savoir ce qui ne va pas. Je ne comprends pas. Qu'a-t-elle ? Il faut qu'elle me parle. J'ouvre la bouche avant de m'arrêter dans mon élan alors que, du coin de l'œil, je remarque un mouvement à côté de moi. Je tourne la tête et examine rapidement le nouvel arrivant. Homme, taille moyenne, 19 ou 20 ans... Il fait un mouvement de menton dans ma direction pour me saluer avant de reporter son attention sur Vanessa. Une tension nerveuse me gagne. Qui est-il ?

Vanessa le salue d'un signe de main et d'un petit sourire. Je me tends un peu plus avant de pencher légèrement la tête et de regarder le jeune homme de biais. D'accord, il est jeune mais je suis bien placé pour savoir comment un homme pense. Qu'on ait 14 ans ou 70 ans, on a tendance à penser « sexe » à la moindre occasion.

– On couche ensemble, annoncé-je sans détour avec un regard direct. Et on est exclusif, mon gars.

Je vois ses lèvres frémirent mais il ne répond pas, ce qui m'agace légèrement. Je me penche ensuite vers Vanessa avec un sourire, pose ma main sur sa taille et repousse de l'autre une mèche qui caresse sa joue. Je dois peut-être passer pour un enfoiré possessif mais je m'en fiche. J'ai besoin de laisser une trace, une marque claire. Je suis devenu primitif, marquant mon territoire.

– Et on ne veut certainement pas de relation triangulaire, quadrangulaire ou quinquagulaire, murmuré-je seulement pour elle.

Elle ne peut s'empêcher de sourire, les yeux pétillants, et j'embrasse la commissure de ses lèvres

de manière légère, presque un effleurement. Je me recule, lui fais un clin d'œil puis pars après un dernier regard d'avertissement au jeune garçon. Lorsque je tourne à l'angle du couloir, je peux voir la porte se refermer derrière eux et un étrange pincement se manifeste dans ma poitrine.

Je me retiens de grincer des dents et d'aller frapper de nouveau à sa porte. Elle ne m'a pas martelé de question avec Amya. Il faut que je reste stoïque. Mais, putain ! C'est bien plus dur que je ne l'aurais jamais pensé !

Je prends les escaliers et je monte les marches quatre à quatre avant d'entrer dans mon appartement. Je sors une poêle et des œufs, décidé à m'occuper. Heureusement, j'ai réussi à chasser Amya rapidement après quelques exercices et conseils. Et, finalement, je ne m'en suis pas mal sorti avec Vanessa. Peut-être qu'elle s'est contenue pour mieux me poser des questions plus tard sur la Barbie qui nous a interrompus mais ça m'est égal. Tout ce qui compte c'est qu'elle ait accepté de me revoir. Et je compte bien en profiter à chaque minute. Oui, je ne suis pas rassasié d'elle. Et, alors que ce besoin profond et infini me torture, je me demande ce qu'il adviendra s'il ne cesse jamais. J'ai l'impression qu'il pourrait durer une éternité. Ce serait à la fois merveilleux et effrayant. Je n'ai pas envie que ça cesse. Elle n'est pas comme les autres. Mais c'est quand même une nana, elle n'acceptera jamais cette relation sans lendemain plus de quelques mois. C'est légitime. Ça me tracasse.

Je soupire en brouillant mes œufs avec un peu trop de virulence. Vanessa... Qu'est-elle en train de me faire ? Elle me retourne déjà complètement le cerveau.

Vanessa

Mon cœur palpite follement dans ma poitrine et j'ai envie de faire des petits sauts de joie. C'est idiot. Je me comporte de façon tellement niaise. Et pourquoi ? Parce que je vais de nouveau avoir Joey dans mon lit et rien que dans le mien. Ou le sien. Ou même sur la table. Ou dans la douche. Je ne suis pas vraiment compliquée, je suis seulement exclusive. Le mot sonne comme une victoire et j'ai l'impression d'être sur un petit nuage. Parfaitement ridicule, tout à fait incontrôlable. Mes heures de surveillance, mes sermons sur la vie de couple, mon écœurement pour les galipettes des autres... Tout cela ne compte pas dans la balance de ma relation particulière avec Joey. La seule grisaille à l'horizon est loin et se prénomme Amya. Je ne peux m'empêcher de me demander s'il a couché avec elle. Il n'a pas dit le contraire mais il a dit que ce qu'elle était venue faire aurait pu attendre. Il n'a pas non plus posé de difficultés pour l'exclusivité... Est-ce que cela veut dire qu'il n'a pas couché avec elle ? Je ne peux que l'espérer et repousser tout cela aussi loin que possible. On repart sur des bases claires et précises.

Je secoue la tête pour me faire redescendre sur terre alors que mon jeune étudiant regarde autour de lui, jugeant mon appartement. Il se dirige à pas lents vers le canapé où il se laisse tomber et j'attrape à la volée un calepin et un stylo avant de le rejoindre. Jusque-là, il a tenu parole. Cela fait peut-être cinq minutes seulement mais il faut une certaine volonté pour ne pas répondre à un type provocant et sexy en diable. À moins que Joey ait cet effet uniquement sur moi...

Il me prend le bloc-notes et le stylo des mains et écrit rapidement quelques mots avant de me retendre le tout.

« C'est à cause de ton petit copain que tu veux pas que l'on parle ? Parce qu'on peut tout à fait faire ça en silence ;) »

Je me tourne vers lui après avoir lu et roule des yeux avec assez d'exagération pour que ses lèvres frémissent. Il contient son rire et j'écris à mon tour.

« Je ne t'en tiendrai pas rigueur, tes hormones doivent complètement te dérégler à ton âge. Comment tu t'appelles ? »

« J'ai 19 ans, pas 13 ! Kevin mais tu peux m'appeler Chaussette Man si tu préfères ;) »

« Très bien, Chaussette Man, alors que peux-tu me dire sur Iris Canovac ? »

« Tu sais, ne pas avoir le droit de parler tout en devant te révéler des informations, ça fait très films d'espionnage. Tu es un espion ? CIA ? »

Je le toise d'un air pince-sans-rire et il se mord la lèvre pour ne pas rire ou parler. Quand j'y pense, il est vraiment adorable. Qui aurait eu la patience nécessaire pour faire ça ? Écrire à une fille qu'il ne connaît pas ? D'accord, il n'hésite pas à tenter sa chance et à pousser un peu le bouchon, mais, au fond, il doit être d'une gentillesse extrême. Je soupçonne même une naïveté touchante. Un cœur comme on n'en fait plus en somme.

Il recommence à écrire alors que je sens mon visage s'adoucir. C'est plutôt rare que j'éprouve de la sympathie et encore plus un sentiment protecteur à l'égard d'une personne. Mais c'est bien ce qui est en train de se produire avec lui. Bordel ! Ce gamin est doué pour amadouer ! J'imagine que c'est presque comparable à une relation fraternelle. Les allusions sexuelles en plus.

« Elle suit quelques cours avec moi. Biologie moléculaire notamment. Elle est plutôt sympathique dans le genre sainte-nitouche. »

Je retiens ma surprise. Soit elle cache bien son jeu, soit elle pense que Teller est le grand amour de sa vie. S'il roule une jeune fille, je vais avoir envie de lui rouler dessus !

« Elle n'a pas de copain ? »

« Pas que je sache. Elle te plaît ? Peut-être qu'elle joue dans l'autre cour et que tu as des chances. Ceci expliquerait cela. »

J'écris en mentant allégrement :

« En fait, je crois qu'elle pourrait être de la même famille qu'une vieille amie que j'ai perdue de vue. Lydia Canovac, ça te dit quelque chose ? »

Les mensonges sont bien plus faciles à écrire qu'à dire ! Je garde une expression neutre alors qu'il lit mon dernier message avec attention.

« C'est sa mère. Elle vient parfois à l'université. Iris est en chambre étudiante sur le campus, comme moi. »

Je reste sonnée pendant une minute. Bien sûr que j'ai envisagé l'hypothèse ! Mais, merde ! Si ma fille entretenait une liaison avec un homme marié, je ne me contenterai pas de lui envoyer un SMS moralisateur ! À moins que je ne me trompe ? Qu'est-ce que j'ai loupé ? J'ai l'impression qu'il me manque la dernière pièce du puzzle. Quelque chose de logique. Un truc juste sous mon nez.

Après quelques derniers messages avec Kevin, ainsi qu'une ou deux allusions graveleuses, je le reconduis jusqu'à la porte et le serre dans mes bras avant même de m'en rendre compte. Il rougit légèrement et baisse la tête avec un petit sourire avant de partir.

Je profite du fait que je suis sur mon palier pour taper à la porte d'en face. Jeannette ouvre à la seconde suivante.

– Va falloir que tu m’expliques, lâche-t-elle de but en blanc, parce que je viens de voir un défilé de types venir chez toi.

Je lui lance mon plus beau regard choqué qui la laisse de marbre alors que j’ai l’impression qu’on a glissé un bras sous le mien.

– Sérieusement, Jeannette, il faut que tu arrêtes de m’espionner ! Et puis, un défilé ? Il n’y en a eu que deux !

– Ce qui est un record pour une fille qui n’invite jamais de mecs chez elle !

– Celui qui vient de partir m’aidait simplement sur une enquête.

– Et Joey ?

– C’est pour ça que je suis là, dis-je en poussant un soupir.

– Tu as besoin de ma batte de base-ball ?

– Tu as une batte de base-ball ?

– Pas toi ?

– Non ! J’ai un taser, c’est quand même bien plus léger et pratique ! Et, non, je n’en ai pas besoin. On... Disons que l’on se voit, en quelque sorte.

Elle se met à cligner rapidement des yeux de manière incontrôlable alors que sa bouche tressaute à plusieurs reprises. Elle attend de reprendre le contrôle de son corps et de ses tics avant de lâcher d’une voix forte :

– Tu as un plan cul ?

– Chut !

Je lui colle les mains sur la bouche en jetant des coups d’œil autour de nous. Elle se dégage rapidement et me fixe de ses yeux ronds.

– Avec Joey ? On peut dire que pour le premier, tu mets la barre assez haut !

Je souris malgré moi. Je ne peux pas dire le contraire. Bon sang ! Même si ma synesthésie ne m’empêche pas d’avoir d’autres hommes après lui, je ne suis pas sûre que j’en aurai envie ! Ne paraîtraient-ils pas fades après lui ? Après la chaleur hypnotique de son corps, ses yeux brûlants de vie et de désir, sa voix sensuelle et coquine, ses abdominaux d’acier... Je ferme les paupières quelques secondes pour me reprendre avant de baver devant Jeannette.

– J’aimerais te demander une faveur... Il m’a invitée à la sélection pour la saison de compétition

de gymnastique. Jeannette... Je... Il y aura du monde, tu comprends ?

Son regard brillant de curiosité se charge d'une pluie de sollicitude. Bien sûr qu'elle comprend. C'est l'une des mieux placées pour le faire. Elle sort en public quelquefois mais elle n'aime pas ça. Les regards que l'on porte sur elle sont simplement insupportables. Dans mon cas, ce n'est pas les regards, c'est simplement moi. Les voix et moi. J'ai peur. Je n'ai pas essayé de sortir et de prendre un bain de foule depuis très longtemps. La dernière fois remonte à mon enfance et, vraiment, ça ne s'est pas très bien passé.

– Tu veux que je vienne avec toi ?

Je sens un poids s'enlever de ma poitrine en entendant sa proposition. Elle pose une main douce sur mon bras qui résonne avec la sensation de sa voix. Je sais qu'elle fait cette proposition uniquement pour moi. C'est peut-être égoïste de ma part mais je ne suis pas sûre d'y arriver toute seule. J'ai besoin d'une amie à mes côtés. Une amie qui me comprend, qui sait, qui me soutient.

– Tu veux bien ?

Elle sourit légèrement, ce qui illumine son visage fatigué.

– Seulement si je peux me carapater discrètement avant que vous vous rouliez dessus.

J'émetts un petit rire avant de la serrer dans mes bras. Elle me rend mon étreinte avant de s'écarter.

– Tu peux me promettre une chose ? demande-t-elle en s'écartant.

– Bien sûr !

– Sois prudente.

Elle n'en dit pas plus mais, dans ses yeux, je peux lire une sincère inquiétude. Il y a davantage, aussi, un fantôme douloureux qui danse dans son expression. Encore une fois, j'ai envie de l'interroger, de l'écouter, de comprendre pourquoi. Il y a tout un pan de Jeannette que je ne connais pas vraiment. Une histoire entière qui la détermine aujourd'hui et qu'elle dissimule du mieux qu'elle peut. Mais comme les autres fois, elle rentre dans sa carapace et fait un pas en arrière, retrouvant la sécurité de son appartement. Elle me sourit une dernière fois avant de fermer la porte.

Je retourne chez moi, plus légère et plus lourde à la fois. Je suis soulagée et inquiète. Un poids en a remplacé un autre. Je peux seulement espérer, qu'un jour, Jeannette dépasse ce qui la hante et s'épanouisse comme elle le mérite. Plus que de l'espérance, c'est une conviction. Elle mérite une vie à la hauteur de sa personnalité, une histoire à se damner, un bonheur éternel.

Vanessa

Une chose que j'ai apprise en une semaine de planque : c'est que Teller est affreusement routinier. Plutôt que de l'attendre devant chez lui le lundi matin, je me rends directement à l'université où je suis sûre qu'il va se rendre. Je remets mon équipement et, cette fois-ci, prends mon appareil photographique. Mon portable aurait pu prendre des clichés, mais je veux des photographies de qualité. Aussi me mis-je à déambuler autour du campus en prenant des images ici et là, casque et boule Quiès couvrant mes oreilles, en attendant l'arrivée de Teller.

Il est réglé comme du papier à musique et je suis déjà en position. Je le prends traversant le campus et entrant dans le café universitaire. Je m'appuie dans un recoin avant d'attendre gentiment qu'il ressorte. Comme la fois dernière, il serre la jeune fille dans ses bras et je retiens une grimace pendant que je le mitraille une nouvelle fois. J'ai eu une idée pendant la nuit et j'ai envoyé des instructions à A. en espérant avoir vu juste. Si ce n'est pas le cas et qu'il profite de cette étudiante, je ne vais avoir aucun scrupule à aider sa femme à le traîner en justice. Cependant, l'étreinte tranquille qu'il offre à la jeune étudiante me rassure et renforce mes soupçons. Il n'a pas un seul geste déplacé avant de repartir vers sa voiture.

Je ne le suis pas plus longtemps et file directement vers mon autre client. A. m'a dit tôt ce matin, d'une voix ensommeillée et boudeuse, qu'il était bien rentré chez lui mais qu'elle n'appréciait guère que je le lui demande aux aurores. Sa main non plus, visiblement, puisque la conversation avait pris fin lorsqu'elle avait violemment balayé sa table de chevet.

Toujours aussi prudent dans ses déplacements, il se rend jusqu'au consulat d'Uruguay. Je coupe le moteur, immortalise le moment où il passe les portes du bâtiment depuis ma voiture et attends. Je n'ai vraiment pas envie de me rendre devant un bâtiment officiel pour le photographier. Mon intuition me conseille fortement de rester cachée, comme si mettre le nez dans les papiers de gens d'influences pouvait me nuire. Plutôt étrange, non ?

Une question me taraude pendant que je patiente : qu'est-ce que vient faire Vanderborgth par ici ? Qui vient-il voir ? Quel rapport avec la publicité, le mannequinat ou encore les voyages qu'il effectue et le consulat d'Uruguay ?

Mon téléphone sonne et je décroche après avoir brièvement regardé l'écran.

– J'ai réussi à dégoter ce que tu m'as demandé sur Iris Canovac.

Droit au but. J'aime ça. Mais, pour que A. m'appelle, il doit y avoir une pépite. J'espère que je ne me suis pas trompée. Je reprends ma respiration après avoir percuté la vague de plein fouet avant de

répondre :

– Déjà ? Je ne suis pas sûre de vouloir savoir comment tu t’y es prise ! Alors ? Bonne nouvelle ou non ?

– Eh bien on va pouvoir finir le contrat n° 1. Certificat de naissance d’Iris Canovac : mère déclarée à la naissance, Lydia Canovac. Père déclaré à la naissance : aucun. Et puis, deux ans plus tard, reconnaissance d’Iris Canovac par son père : Greg Teller.

– Bon sang, c’est sa fille, soufflé-je.

Ainsi, Greg Teller n’est pas un connard fini comme le soupçonnait son épouse, ni une ordure comme je l’avais pensé au départ. Il assume simplement ses responsabilités sans le dire à sa femme. Mais pourquoi le cacher ? Visiblement, Lydia pense la même chose. D’où son SMS sur la relation qui n’était pas saine. Cacher sa fille aux yeux de sa famille, la rencontrer en catimini sur le lieu de son université et oublier son existence en rentrant chez lui...

– Quel âge a-t-elle ?

– 19 ans.

– De quand date le mariage des Teller ?

– Ajoute huit mois aux dix-neuf ans, répond-elle d’un air blasé.

– Tu veux dire qu’il a trompé sa femme juste avant son mariage ?

– Oui... Mais c’était il y a longtemps maintenant. Je pense qu’il y a prescription.

– Je ne suis pas sûre que sa femme pense la même chose.

– Sûrement pour ça qu’il se tait. Si tu veux mon avis, ça a l’air d’être le genre de type qui a fauté une fois, s’en veut à mort mais ne pourra jamais oublier son écart. Je le plains plutôt qu’autre chose.

– Peut-être mais on ne nous paye pas pour compatir. Tu te charges du rendez-vous avec M^{me} Teller pour lui donner nos résultats ? Je t’envoie quelques photos de lui et sa fille.

– Bien sûr, je vais organiser un rendez-vous pour demain. Au fait, j’ai également trouvé le nom du chauffeur et du loueur de car. Je t’envoie les informations par mail.

– Merci A. Quelque chose de cassé sur la table de chevet ?

– Seulement la lampe, il faut que j’en trouve une plus résistante. Ou que j’apprenne à me déplacer dans le noir.

Je ricane avant de répondre :

– Tu pourras ajouter nyctalope sur ton CV.

– Comme si ça allait changer quelque chose. Personne ne veut d'une fille avec une main incontrôlable.

– Alors ils sont idiots : tu es bien meilleure que quatre-vingt-dix pour cent des assistantes. Ta main ajoute une touche de charme à tes capacités.

– Fais attention, tu deviens gentille.

Je glousse une nouvelle fois et nous raccrochons au moment où Vanderborgth ressort du consulat. Il a roulé quelque chose dans sa main, un magazine peut-être ? L'a-t-il piqué dans la salle d'attente ? Y a-t-il seulement une salle d'attente dans les consulats ? Je prends un cliché rapide avant de mettre en route le moteur.

La bonne nouvelle c'est que, jusqu'à nouvel ordre, je n'ai plus que Vanderborgth à percer à jour. La mauvaise, c'est que même si je sens que tous les éléments sont liés d'une manière logique, je n'ai toujours rien de concret sur lui. Mon ventre gargouille alors que l'on entre dans Broken Arrow. L'heure du déjeuner est passée et je n'ai pas eu le temps de faire une pause pour avaler quoi que ce soit. Je laisse Vanderborgth se garer devant l'immeuble mystère avant de filer au fast-food le plus proche. Je dicte rapidement ma commande à l'interphone du drive, ignorant la voix agaçante et grésillante du serveur, et demande un burger et un café. Je me gare à une place libre en attendant ma commande et ouvre le mail de A.

De : a.zuliani@normandetective.com

À : vanessa.brown@normandetective.com

Objet : Car – contrat Vanderborgth

J'ai appelé la compagnie et j'ai eu un charmant jeune homme au téléphone. Les cars qu'ils proposent sont généralement réservés au transport des groupes (comédie musicale, troupe d'acteurs...) souhaitant la discrétion. Ils ont le point de départ et le point de chute. Ils ne posent pas de questions, mais peuvent avoir des instructions particulières à respecter suivant les caprices du client.

Je me suis fait passer pour une secrétaire comptable d'un de leur client et je lui ai demandé de me renvoyer les informations à partir de la plaque du cœur que tu m'avais donnée ainsi que l'heure et le jour.

Tu as la copie du permis de conduire du couloir de cave en pièce jointe. Le chauffeur fait partie de l'entreprise de services de location de cas : Antonio Tivoli. Rien de probant de son côté. Par contre, le loueur s'est répertorié comme un agent de sécurité pour l'entreprise : Belles exotiques, agence de mannequinat, à l'adresse exacte de l'immeuble où Vanderborgth se rend. Je continue mes recherches mais je n'ai rien réussi à dégoter comme renseignements sur cette agence. Pas un mot sur le Web. Comment est-ce qu'ils peuvent fonctionner sans pub ? Ce n'est pas censé être le métier de vendeur orgue ? Si tu veux mon avis, il est sacrément nul dans ce

qu'il fait !

PS : j'ai apparemment une voix très sensuelle, dixit le charmant jeune homme du téléphone. Tu crois que j'ai une possibilité de reconversion dans le téléphone rose ?

Entre le « car » qui devient le « cœur » et le « cas », le « loueur » qui finit en « couloir de cave » ou encore « Vanderborgth » qui se transforme en « vendeur orgue », A. doit s'arracher les cheveux. Je souris, attends que l'on me passe mon déjeuner tardif par la fenêtre et appuie sur la pièce jointe tout en prenant une bouchée de mon cheeseburger. Je grimace et me force à avaler alors qu'une boule dans mon estomac me coupe soudainement l'appétit. Juan Rivero, 45 ans, américain. Mais ce n'est pas son nom qui me donne des frissons d'horreur : c'est sa photo. L'homme insecte ! Je repousse mon repas, dégoûtée malgré moi par la viande qui paraît pourtant tout à fait normale. Le souvenir que m'a laissé Juan Rivero me parcourt tout le corps et me donne la désagréable impression de manger des asticots. Le pouvoir de l'esprit est ridicule ! C'est comme lorsque l'on prononce le mot « poux » et que notre crâne se met à nous démanger de manière totalement irraisonnée.

Je grogne et attrape mon café en remettant les clés dans le contact. Pourquoi ce type est-il agent de sécurité pour une agence de mannequinat ? De quelle protection l'agence aurait-elle besoin ? Et pourquoi serait-ce lui qui louerait le car et non un agent administratif ? D'ailleurs pourquoi des mannequins inconnus auraient-ils besoin de discrétion ? Ce n'est pas comme si leurs modèles étaient des stars. Pourquoi diable ces mannequins voyageraient-ils alors qu'ils ne sont connus ni d'Ève ni d'Adam ? Il n'y a aucune pub, comment peut-il y avoir des contrats à l'international ?

[Tu peux trouver l'historique de location de car par Juan Rivero ?

PS : le téléphone rose ? Je croyais que tu en avais assez des branleurs ?;)]

Si A. ne trouve rien, je vais devoir me résoudre à pénétrer dans le local. En espérant ne pas me faire arrêter pour effraction. Quelque chose me dit qu'une fois à l'intérieur, ça sera le dernier de mes soucis. Je peux sentir l'ondulante obscurité qui entoure toute cette affaire et plus j'avance moins j'ai envie de me plonger dans cette histoire.

Joey

Je serre les dents et me baisse encore une fois alors que Garry compte. Il me lance des piques, me titille sur ma virilité, me provoque pour me donner un peu plus de force. Mes pointes de pieds sont plantées dans le sol tout comme mes mains. Des pompes. Rien de bien difficile. Sauf que j'ai Sanna assise sur mon dos, l'air tout à fait tranquille.

– Vingt-neuf !

Je me baisse encore une fois avant de contracter tous mes muscles abdominaux pour réussir à me redresser tout en gardant le dos droit et aligné avec mes hanches. J'espère vraiment que l'on s'arrêtera à trente ! Je ne m'étais jamais rendu compte que Sanna était aussi lourde. C'est une vraie brindille, petite, fine et fuselée. Je l'ai déjà eue sur moi, ce n'est pas la première fois, mais les circonstances étaient radicalement différentes. À croire que le sexe diminue la masse de l'autre le temps de la partie !

– Tu as de la compote à la place des bras, mon garçon, ou quoi ? Trente !

Je ne riposte pas et continue l'exercice. Je ne peux pas gaspiller mon oxygène. Je dois mesurer et contrôler ma respiration pour qu'elle suive le rythme de mes mouvements.

– Allez ! Fais rouler tes épaules de midinette, fiston. Détends-moi ça ! Ensuite, tous les deux, je veux que vous travailliez votre souplesse. Mais pas d'agès aujourd'hui, compris ? Il ne manquerait plus que vous ne vous blessiez avant demain !

Il ronchonne encore quelques mots, dans lesquels je saisis le nom de Mao, avant de nous laisser. J'attends que Sanna enlève son postérieur de mes reins avant de me relever et de bouger mes bras et mon cou, assouplissant mon trapèze. Je lève un sourcil en fixant Sanna.

– Ça te dit qu'on échange les rôles ?

– Dans tes rêves ! dit-elle en ricanant.

Elle s'assoit par terre et je me mets en face. Nous entrecroisons solidement nos jambes, les bloquant mutuellement.

– Alors, tu comptes m'en parler ?

Je fronce les sourcils, complètement perdu. De quoi parle-t-elle ? Elle sourit alors qu'elle se dandine pour positionner ses fesses correctement.

– De ta nouvelle conquête, reprend-elle. Tu as complètement détourné la conversation la dernière fois. Tu ne sais pas que c'est le meilleur moyen pour éveiller la curiosité d'une femme ?

– Tu es une femme, toi ?

Je plonge en arrière lorsqu'elle essaye de gifler mon torse et glousse doucement. Je me laisse tomber sur le dos et elle m'imites. D'un même mouvement, nous relevons le haut de nos corps, comme pour toucher nos genoux, avant de dérouler notre dos sur le sol. Puis nous recommençons, renforçant notre ceinture abdominale.

– C'est intéressant, dit-elle le souffle court en tenant le rythme de l'exercice. Tu n'as pas nié que tu en avais toujours une.

– Et ?

– Ce n'est pas vraiment ton style de garder une femme dans ton lit plus d'une nuit. Et, visiblement, c'est la même depuis la semaine dernière.

– Je t'ai gardé plus d'une nuit, contré-je.

Je passe sous silence que, techniquement, je n'ai eu qu'une nuit avec Vanessa. Mais, je sais parfaitement ce qu'elle veut dire.

– Parce qu'on est pareils. Tu savais que je n'aurais pas envie de me coltiner un gars comme toi pendant trop longtemps.

Je tire sur ses jambes avec les miennes, la déséquilibrant dans son mouvement, et fais mine d'être vexé.

– Un gars comme moi ?

– Un crétin égoïste bourré de testostérone, précise-t-elle.

Je souris d'un air insolent lorsque nous nous redressons une nouvelle fois.

– Ah, ça, je réponds d'un air complètement indifférent.

– Je n'en reviens pas ! Tu as encore détourné la conversation !

– Laquelle ? demandé-je innocemment alors que nous démêlons nos jambes.

– Jeff et Jayden sont au courant ?

– Qui ? répété-je pour l'agacer un peu plus.

Elle me fusille du regard puis s'assoit en écartant largement les jambes, coudes au sol. Je me

place derrière elle pour appuyer sur son dos, rapprochant petit à petit sa poitrine vers le tapis, l'obligeant à tirer sur ses adducteurs pour les assouplir.

– Je vais te faire regretter ça, dit-elle dans un souffle.

– Quoi donc ? La conversation ou l'exercice ?

Je la sens se crispier et je glousse une nouvelle fois.

– J'ai entendu Amya en parler dans les vestiaires. Il paraît qu'une fille était encore à poil dans ton appartement lorsqu'elle est arrivée. D'ailleurs, tu veux bien me dire pourquoi elle est venue te rendre visite ?

– Elle n'était pas à poil.

J'attends quelques secondes, conscient que ma réponse est un peu sèche. Cela ne me ressemble pas. Qu'est-ce que cela peut me faire qu'Amya décide de raconter qu'une femme était nue chez moi ? En temps normal, j'aurais simplement répondu : « Elle a dit qu'il n'y en avait qu'une seule ? »

Je relâche la pression sur son dos et m'assieds à mon tour, sans attendre qu'elle se relève. Elle prend place dans mon dos alors que je reprends.

– J'avais oublié qu'Amya devait venir, d'accord ? Elle avait besoin d'aide pour son équilibre. Elle voulait le travailler hors de l'eau pour le perfectionner.

– Cette fille est une plante carnivore, tu devrais faire gaffe à tes bijoux de famille.

– Je ne comptais pas les lui présenter.

– Alors, ne l'invite plus chez toi. Elle était déjà en train de décrire en long et en large ton appartement, dans quelle tenue tu lui as ouvert et comment tu as laissé partir la fille à poil sans même un regard.

– Ce n'est pas vrai, râlé-je entre mes dents serrées.

– À quoi tu t'attendais ? Amya ne fait pas de la natation synchronisée uniquement pour l'amour du sport. Elle veut briller devant les autres. Elle veut qu'on la contemple avec envie. Tu gagnes des compétitions, tu as un nom dans le milieu du sport et tu es pressenti pour faire partie de la prochaine équipe masculine des Jeux olympiques en gymnastique. Te mettre le grappin dessus lui permettrait également de susciter l'envie.

– Je ne suis pas le seul dans cette catégorie.

– Tu n'es pas le seul à qui elle fait des avances. N'importe lequel d'entre vous lui conviendrait. Mais, en attendant, c'est toi qui l'as invitée dans ton appartement.

Je me redresse et fais quelques talons-fesses pour me dégoûter les jambes.

— On est censés être solidaires entre sportifs. S'entraider, être fair-play... C'est aussi la beauté du sport et ça me plaît. J'essaie simplement de respecter mes valeurs, Sanna. Putain ! Je ne l'ai même jamais draguée !

Elle hausse les épaules et commence à s'éloigner.

— Tout ce que je dis c'est : fais attention à tes fesses. Anticipe, couvre-toi et mets les points sur les « i » tout de suite. Je dis ça, je ne dis rien, lance-t-elle par-dessus son épaule.

Je soupire en sortant à mon tour du gymnase et me dirige vers la salle du masseur-kinésithérapeute. J'ai toujours apprécié les séances de massage imposées la veille d'une compétition mais, aujourd'hui, j'en ai encore plus besoin. Amya est tout à fait le genre de nanas qui tournent autour de moi et qui m'agacent. C'est l'archétype des filles que j'évite et qui me lasse. Avide, superficielle, sans profondeur. Une sangsue puissance mille. Je n'en ai pas besoin. Je n'en veux pas dans ma vie. J'ai tout fait pour éviter ce genre d'emmerdes. Pour les copies conformes et autres filles lisses adeptes du clonage, les bases sont claires : une nuit et rien d'autre. On n'a rien à attendre de moi. Espérer ne sert à rien. Ma vie est entièrement remplie par mon rêve, mon sport.

Peut-être Amya a-t-elle senti la faille. Vanessa n'est pas comme les autres. Et elle était encore avec moi au petit matin. Peut-être a-t-elle cru que j'avais renoncé à mes principes de vie, qu'elle pourrait être la fille qui m'éloignerait de mes nuits sans lendemain. Peut-être a-t-elle pensé que des ragots me détourneraient plus vite de Vanessa, m'obligeraient à agir comme je l'ai toujours fait. Elle n'a pas compris qu'elle n'a rien de comparable à Vanessa. Elles sont aux antipodes l'une de l'autre. Je ne sais même pas si elles sont sur le même plan. Vanessa me paraît unique. Elle a un petit quelque chose, un plus que je n'ai jamais vu chez une autre femme. Elle remue ma curiosité, elle réveille une libido insatiable, elle me fascine. Alors qu'y a-t-il de mal à renouveler les nuits sans lendemain avec elle ? Qu'importe si, bout à bout, elles forment une nuit sans fin ? Le jour me semble superflu. Je lui préfère l'aurore éternelle qui laisse ses lueurs transcender le besoin de l'autre en urgence irrépressible. Un instant infini de la fusion des corps, d'une symbiose charnelle exquise, d'une harmonie des soupirs. L'immortel apogée du plaisir.

Vanessa

Je m'observe une dernière fois dans le miroir. Je me suis longuement demandé ce que je devais porter pour assister à une sélection de gymnastes en vue des prochaines compétitions. Je vais être entourée de sportifs ou d'adeptes. Étant donné que je ne vais pas faire du sport, le survêtement ne m'a pas paru adapté. Toutefois un chemisier n'est-il pas trop classique et strict pour ce genre d'endroit ? J'ai finalement enfilé un jean confortable et un tee-shirt où on peut lire « J'aime le sport » sur ma poitrine et, juste en dessous en petits caractères, « en chambre ». Cela me semble à la fois décontracté et sympathique, et cela correspond tout à fait à mon état d'esprit quand je pense à Joey.

La veille au soir, en rentrant, j'ai trouvé un mot sur ma porte avec l'adresse du complexe accompagné d'un « pour régaler tes yeux avant que je ne me régale de toi. Ne sois pas en retard. Sportivement, Joey ». J'ai ensuite passé la soirée dans un état de trouble délicieux.

Je sors et frappe à la porte de Jeannette. Nous descendons ensemble en silence, ce que j'apprécie. J'ai besoin d'autant de calme que possible avant la tempête. Tim rentre avec son chien quand nous sortons de l'immeuble. Il écarquille les yeux à notre vue, se fixe sur moi, mais ne dit pas un mot. Alléluia !

Le temps d'arriver sur le parking du complexe, mes mains se mettent à trembler. L'angoisse lacère mon corps et mon souffle se bloque dans ma gorge. Mon cœur tambourine trop vite et ma bouche est sèche. Je reste assise dans la voiture un moment, Jeannette silencieuse sur le siège passager. Elle me laisse du temps et de l'espace. Je regarde par-delà le pare-brise. Le parking est rempli de voitures. La foule se dirige droit sur le complexe, ne s'attardant pas à l'extérieur. Joey est devant en compagnie de deux autres hommes. Cheveux attachés en chignon serré, torse nu, pantalon souple et plutôt moulant.

Jeannette met sa main sur la mienne, hoche doucement la tête puis ouvre sa portière. Je l'imites et me prépare à l'impact. Quelques voix graves, en fond, ou autant de mains qui me serrent, me tapotent ; des cris aigus d'enfants ou des lacérations sur ma jambe gauche ; un brouhaha flou ou une substance gluante glissant sur mon corps. Je ferme les yeux, prends de grandes inspirations et repousse les voix aussi loin que possible. Il faut que je me concentre sur autre chose. C'est encore possible. Les voix ne sont pas nombreuses, seulement de passage, au loin, avant de disparaître dans le complexe. Une fois disparues, elles s'évanouissent également sur ma peau. Je fixe Joey, Jeannette à mes côtés, et m'avance vers lui, un sourire tremblant aux lèvres. Il me voit, me désigne aux deux hommes à ses côtés qui nous regardent avec un intérêt non dissimulé. Du coin de l'œil, je vois Jeannette s'agiter nerveusement en proie à un tic de son syndrome. Elle passe frénétiquement sa main derrière l'oreille, comme pour y lisser une mèche, encore et encore. Elle s'arrête aussi subitement qu'elle a commencé alors que nous nous immobilisons à leur hauteur.

– Salut, soufflé-je.

J'ai les mains moites et je ne sais pas quoi faire. Est-ce que je dois embrasser Joey ? Nous ne sommes pas un couple. Hocher la tête ? Nous ne sommes pas de simples connaissances. Est-ce que je dois m'avancer et serrer la main des hommes ? Je ne suis pas une habituée du contact social, je suis complètement perdue !

Joey rompt mon moment de malaise en se penchant vers moi. Il effleure ma joue du bout des lèvres, un sourire en coin flottant sur sa bouche. Sa caresse légère m'apaise quelque peu et me fait momentanément oublier où je me trouve.

– Vanessa, je te présente Jeff et Jayden.

Je souris alors que le premier me tend la main. Je la prends après avoir essuyé aussi discrètement que possible ma paume sur mon jean.

– Vraiment *ravi* de te rencontrer, dit-il en me fixant droit dans les yeux.

Je resserre brièvement ma prise sur lui alors que sa voix me parcourt. Elle est éraillée et légèrement moqueuse. Elle me pince légèrement la peau, à la limite de la douleur. J'inspire rapidement une goulée d'air frais avant de répondre :

– Moi aussi.

J'ai cependant l'impression qu'il y a un lourd sous-entendu dans sa phrase qui paraît si innocente au premier abord. Il jette un coup d'œil amusé à Joey avant de relâcher ma main. Le dénommé Jayden me tend ensuite la sienne, me détaillant de la tête aux pieds comme un expert jugeant ma physionomie.

– Enchanté, dit-il simplement.

Un lien. De la soie serrée autour de mon bras.

– Moi de même. Je vous présente, Jeannette.

Je m'adresse plus à Jeff et Jayden puisque Joey et Jeannette se sont a priori déjà croisés dans l'immeuble. Je me tourne vers mon amie qui s'avance vers le groupe pour leur serrer la main à son tour. Je remarque que ses yeux glissent plusieurs fois vers Jeff et je me demande si elle est en proie à un tic nerveux ou si elle est simplement attirée par le jeune homme.

– Je dois rentrer pour m'échauffer, intervient Joey en m'effleurant les reins. Les gars vont rester avec vous.

Je hoche la tête en priant pour que mon expression ne trahisse pas le plaisir qu'il me procure en parlant. Combiné au pic d'électricité qui m'a parcourue lorsque sa main est passée dans mon dos,

cela aurait très vite pu devenir gênant ! Il part à vive allure et disparaît à l'intérieur. Je jette un coup d'œil à Jeannette qui regarde ses pieds puis à nos deux camarades du jour.

– On a des places réservées, commence Jeff. Histoire de ne rien louper du spectacle.

– L'avantage de connaître les entraîneurs, complète Jayden.

Je secoue la tête pour rester concentrée, l'esprit flou. La voix et la présence de Joey m'ont permis d'oublier le monde. Elles ont pris l'ascendant sur le reste et le plaisir a balayé le désagréable. Dans une bien moindre mesure, la voix de Jeannette a déjà eu cet effet sur moi, comme un baume réparateur. Mais avec son absence soudaine, les bruits de fond refont surface en plus des voix de Jeff et Jayden. Je ressens alors des pincements et des ondes de sensations au rythme des vagues de gens passants.

– Vous êtes des athlètes également ? demandé-je d'une voix qui me semble lointaine.

– Jeff est décathlonien et moi je pratique le pentathlon.

– Vraiment ? dit Jeannette en volant à mon secours. Ce ne sont pas des disciplines qui sont très reconnues, non ?

– Parce que la plupart des hommes sont parfaitement incapables de les pratiquer, réplique Jeff d'un ton moqueur.

– Ou d'atteindre ton niveau d'arrogance, répond-elle.

La surprise me fait quelque peu émerger et j'écarquille les yeux. D'accord, Jeannette n'est pas du genre à se laisser faire mais son attitude soudaine m'intrigue. Jeff sourit un peu plus alors qu'elle s'agite avec agacement.

– Oh, crois-moi, ma belle, ce n'est pas de l'arrogance. Je sais juste ce que je vau.

Je sens Jeannette se raidir lorsqu'il l'appelle « ma belle » mais elle se tait.

– On devrait peut-être entrer maintenant, intervient Jayden.

Je hoche la tête, incapable de parler, et prends le bras de Jeannette pour me donner du courage. S'il n'y avait eu que nous, j'aurais peut-être pu gérer la situation. Un pincement par-ci, un autre par-là, de la soie serrant de temps à autre mes membres, un contact amical et réconfortant ici ou là... J'aurais probablement été exténuée à la fin mais j'aurais pu le faire. Seulement nous sommes loin d'être seules. J'ignore encore ce qui m'attend à l'intérieur. Peut-être que le silence est requis dans la salle ? Peut-être n'ai-je qu'à passer le hall pour trouver la sérénité avant d'aller contempler Joey ? Une sorte de purgatoire avant le paradis.

Nous franchissons les portes juste après Jeff et Jayden. Je suis percutée par un ouragan. Je

trébuche, le souffle coupé, et me force à mettre un pied devant l'autre. Jeannette resserre sa prise sur moi pour me soutenir alors que j'essaye de ne pas haleter.

– Ça va aller, Van, chuchote-t-elle près de moi.

Je serre les dents, presque pliée en deux, et continue ma traversée. Coup de poing, griffures, des gouttes frappant mon crâne, le feu, le froid, la douceur, des caresses... Tout se mélange. Du bon, du moins bon et du mauvais. Trop de sensations pour mon corps. J'ai l'impression d'exploser. Je ne me rends pas compte que nous avons finalement traversé le hall et la salle. Le temps n'existe plus. Je m'assieds avec l'aide de Jeannette et j'ignore les regards étranges que me jettent Jeff et Jayden. J'entends Jeannette marmonner une flopée de jurons incontrôlables. Elle est probablement paniquée pour moi mais je ne peux pas la rassurer. J'en suis incapable.

La pression a légèrement diminué mais elle est toujours insupportable. Il y a une réelle effervescence qui me noie, me perd en moi-même. Ce n'est plus mon corps, c'est un jouet. Un objet cassé qui se fait trimpler. Ils représentent tous ma perte. Ma condamnation à la folie. Les yeux fous, je vois Joey au loin qui fait des mouvements pour s'échauffer me semble-t-il. Ma vision est vague mais je ne sais même pas si je pleure. Je ne sens plus rien parce que je sens tout. Tous mes sens mobilisés et en alerte maximale ont finalement éclaté, formant une masse meurtrie.

Je me lève et tanguer, tourne les talons, cours, tombe, me relève, cours de nouveau, mains tendues devant moi. On pourrait croire que je suis ivre. Les gens s'écartent de bonne grâce, me laissant le champ libre. Je m'enferme enfin dans ma voiture et laisse ma tête retomber sur le volant, le corps agité de spasmes. Je souffle, respire profondément jusqu'à ressentir l'air qui cascade jusque dans mes poumons. Alors, doucement, j'essuie mes joues mouillées. Je crois vaguement me rappeler que Jeannette m'a appelée pendant ma course mais je ne l'aperçois nulle part.

Je renifle en me laissant retomber sur mon siège, profitant de la bienfaisance du vide autour de moi. J'ai la migraine et la nausée. Bordel ! J'ai appris à vivre avec ma synesthésie mais, aujourd'hui, je la déteste. J'avais eu l'envie et l'espoir de faire quelque chose normalement. Je voulais être forte, résister, être là parce qu'il me l'avait demandé. J'aurais voulu le voir en action, comprendre son sport et ce qui lui plaisait, assister à ses épreuves, le connaître un peu plus. L'amertume emplit ma bouche. Joey ne veut pas d'une vraie relation mais il ne sait pas que je ne pourrai jamais lui en donner une. Je suis décalée. Je ne pourrai jamais vivre comme les autres. Cela n'avait jamais eu d'importance. Jusqu'à maintenant.

Je mets le contact en priant pour que Jeannette trouve quelqu'un pour la raccompagner. Je sais qu'elle comprendra. Quant aux autres, je m'en fiche. J'ai toujours été un être à part pour certains, une fille bizarre pour le reste. Deux de plus ne changeront rien. Mais, alors que je démarre la voiture, je ne peux pas m'empêcher de sentir mon cœur se serrer douloureusement. Parce qu'il ne comprendra pas. Mon départ marque probablement la fin. La mort de ce petit truc, entre lui et moi.

Joey

Il y a une vibration dans l'air. Sous ma peau, je peux sentir un frémissement d'excitation. Un flux d'adrénaline me parcourt. C'est vif, rapide, chaud. Il y a cette pression spécifique qui, au lieu de m'écraser, me porte. Je pourrais me sentir assiégé, tout petit au centre, entouré par une foule agitée. Ce n'est pas le cas. Le public envoie une énergie brute et sauvage. Un crépitement électrique qui me pousse à agir, à tout donner. Je suis remonté à bloc, prêt à décharger toute cette détermination farouche qu'ils me procurent. Je me sens presque invincible. Je ne peux pas perdre. Je suis porté. Je vole. Qu'est-ce même de tomber lorsque l'on a tous ces gens pour nous rattraper ?

La sélection des gymnastes de catégorie féminine est achevée. Sanna fait partie des heureuses élues. La puissance qui se dégage d'elle alors qu'elle traverse la mer d'agrès pour nous rejoindre est tout bonnement incroyable. Elle est fière et rien ne peut l'arrêter. Un peu comme une panthère.

L'agitation dans les premiers rangs du public me détourne du centre de la compétition. Je vois d'abord une volée de cheveux sauvages de couleur blond caramel alors que Vanessa se détourne d'un bond. Je fronce les sourcils alors qu'elle trébuche sur les sièges, courant tant bien que mal avant de disparaître de ma vue. Jeannette s'est levée, elle aussi, mais Jeff la retient par le bras. Je reste un moment immobile et perplexe examinant le public à sa recherche. Est-ce qu'elle est malade ? Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? Où est-elle partie ?

– Fiston, concentre-toi !

La voix de Garry me ramène au moment présent.

– Il a raison, ce n'est pas le moment, intervient Sanna qui s'est arrêtée à ma hauteur, une main sur mon épaule. Il n'y aura pas d'autre chance. C'est ici et maintenant, Joey.

– Je sais.

Je tapote son dos avant de m'éloigner de quelques pas. Je prends une grande inspiration pour chasser la petite inquiétude qui a percé mes défenses. Il faut que je me ressaisisse. Ils ont raison. Je ne dois penser à rien d'autre qu'à ce qui m'attend comme je l'ai toujours fait. Le sport c'est ma vie. Je ne peux pas me permettre d'être troublé. J'ai besoin de toute ma concentration.

Je ferme brièvement les paupières. Je laisse le bruit de fond faire battre mon sang. C'est une pulsation qui va me tenir dans le rythme et me donner de la force. Je me gorge de toute l'énergie positive du complexe. J'avale le calme froid des jurys. Puis, ouvrant les yeux, je mesure mes adversaires.

On sonne le commencement de la sélection masculine. Mon cœur se met à battre plus fort. Mon sang file à toute allure. Un stress bienvenu m'assailit. C'est un booster positif et stimulant.

J'avance avec les autres gymnastes sous les applaudissements et sifflements du public. Je sais que les acclamations arrivent ensuite par vague à chaque fois qu'un compétiteur aura fini sa prestation à un agrès. Nous nous répartissons comme on nous l'a indiqué plus tôt. On va agir comme une plateforme tournante. Chaque exercice a son jury. On passe un à un lorsque notre nom est appelé. Une fois la démonstration terminée pour tout le groupe, on se déplace ensemble vers une autre spécialité gymnique jusqu'à avoir fait les six points spécifiques à la gymnastique masculine.

Je me dirige vers les anneaux. C'est un de mes points forts et je suis plutôt confiant. J'examine l'agrès alors que le premier athlète de mon groupe se dirige dessus. Je le scrute avec attention, bras croisés sur ma poitrine, alors qu'il se tire vers le haut.

Jusqu'au dernier moment, on peut apprendre. Garry aussi regarde. Il est là, silencieux et attentif, mais je sais que son cerveau tourne à toute vitesse. Il sera prêt si j'ai besoin d'un conseil de dernière minute.

« Joey Thompson ». On crie mon nom et pourtant celui-ci me parvient comme un murmure. Je suis physiquement là. Je suis déjà mentalement dans l'action. Marcher vers l'agrès, me positionner sous les anneaux, pendus à deux cent soixante-quinze centimètres du sol, a quelque chose de jouissif. Je sens déjà le feu parcourir mes veines. C'est le moment. Tout bascule dans les prochaines minutes. C'est renversant. Comme se tenir en haut d'une falaise, au-dessus de l'eau, prêt à sauter. C'est vertigineux et euphorisant.

Je mets mes bras à l'horizontal, à la fois pour saluer et signer le commencement. Je sens la personne désignée par Garry se placer derrière moi. Je fléchis les genoux pour me propulser et l'homme à mes côtés place ses mains sur moi pour m'aider à me soulever. Mes mains accrochent les anneaux en bois puis je laisse mes bras se déplier lentement jusqu'à être suspendu, le corps droit et étiré de tout son long. Immobile, l'homme me lâche finalement et tout s'arrête autour de moi. Je ne vois plus que les tapis au sol et les anneaux. Je n'entends plus que mon propre souffle. Je suis coupé du monde. Le temps s'est arrêté. Je ne crains rien. Je suis capable de tout. Je suis fait pour ça.

Les anneaux mobilisent tous les muscles des bras, biceps et triceps, des épaules, du dos et des abdominaux. Il faut avoir une force physique brute et incontestable pour réussir à se maintenir à bout de bras mais également une certaine finesse dans les figures. Les anneaux ne doivent pas se balancer. Tout vient du corps.

Je me soulève et me mets à l'horizontal, le corps droit et le visage concentré sur le sol sous moi alors que je compte les trois secondes réglementaires que je dois tenir pour cette figure appelée la planche. Je remets mon tronc à la verticale, bras tendus supportant mon poids, alors que mes jambes sont à l'horizontal, perpendiculaires à mon torse, comme si j'étais assis sur une chaise longue. Puis je remonte de nouveau en passant par la planche pour arriver à l'équilibre. J'écarte doucement et avec maîtrise les anneaux, les gardant sous contrôle et faisant descendre mon corps renversé, afin

d'exécuter une croix de fer inversée. Après cette figure statique, je fais un tour sur moi-même avec élan revenant à mon équilibre du départ, exécutant ainsi une lune. Puis j'enchaîne avec un salto arrière, toujours accroché aux anneaux, et me prépare pour la figure finale. La sortie. Après un nouvel élan, je lâche les anneaux alors que je tourne sur moi-même à l'oblique, exécutant une double vrille, puis me réceptionne sur les tapis avant de saluer.

Ce n'est pas la fin de la sélection. Ce n'est que le début. Pourtant, mon cœur déborde déjà d'une joie pure et lumineuse alors que le monde m'aspire de nouveau, m'accueillant de ses applaudissements.

Premier au cheval-d'arçons, deuxième aux anneaux. Je suis qualifié individuellement et je fais partie de l'équipe d'Oklahoma en gymnastique masculine. Dans les prochains mois, on affrontera individuellement et en équipe les autres athlètes des différents États du pays. Ce sera le moment de se faire remarquer. Il y aura ensuite d'autres sélections pour les meilleurs d'entre nous, nous conduisant vers de plus grandes médailles encore.

Mon corps me tire, chaque membre est douloureux, mais je n'ai jamais rien connu d'aussi bon. Je sors des vestiaires après une douche méritée, la tête encore dans les nuages. J'ai toujours l'impression d'être à dix mille pieds d'altitude après avoir été qualifié.

Jeff et Jayden m'accueillent avec des ricanements et des tapes dans le dos et je leur rends leur étreinte sans rechigner.

– Félicitations, mon vieux ! On pourra peut-être faire de toi un homme, lance Jeff qui ne peut pas s'empêcher de verser dans l'ironie.

– En plus d'avoir gagné ta place, tu as remporté une nouvelle foule d'admiratrices, mon pote, dit Jayden d'un air blasé.

– C'est l'effet de son torse imberbe et viril, répond Jeff avec un ricanement. C'est sûr que toi avec ta tenue d'apiculteur et ton bâton pointu, ça ne donne pas la même chose.

– C'est la combinaison réglementaire de l'escrime, pauvre crétin. Je te signale que je suis bien plus découvert que Joey lorsque je fais mon épreuve de natation !

– Alors il ne reste plus qu'une dernière variable, intervient-il finalement avec un sourire moqueur. Je suis bien mieux foutu que toi.

Jeff éclate de rire alors que Jayden grogne quelque chose dans sa barbe. Jeannette s'avance pour rejoindre notre groupe, bras croisés sur la poitrine.

– Bravo, c'était très sympa à regarder.

– Ça, ma belle, c'est parce que tu n'as pas encore vu des décathloniens en action, réplique Jeff en lui faisant un clin d'œil.

– Tu veux dire des hommes bourrus qui foncent tête baissée ? Désolée mais je pense que l'esthétisme compte. La gymnastique est visiblement très esthétique.

– Bourrus ? répète Jeff d'un air faussement indigné, une main sur le cœur.

– Où est Vanessa ? demandé-je en interrompant la comédie de mon ami.

La joue de Jeannette tressaute plusieurs fois alors qu'elle fixe son attention sur moi, le regard dur.

– Probablement chez elle, dit-elle en carrant les épaules. Ce n'est pas de sa faute. Et je vais te dire un truc : comporte-toi comme le dernier des connards avec elle et je t'arrache les yeux, compris ?

Jeff siffle et ne peut s'empêcher d'intervenir, toujours prêt pour les sarcasmes :

– Eh bien, mon vieux, tu ne m'avais pas dit qu'il y avait des harpies dans ta résidence ! Ces choses ne devraient-elles pas être aux portes des enfers ?

J'ignore mon ami pour contempler Jeannette. Sa posture à la fois agressive et protectrice me déconcerte. Qu'est-ce qui lui prend ? Est-ce qu'elle sait quelque chose que j'ignore sur Vanessa ? Pourquoi Vanessa serait-elle rentrée chez elle ? Et, putain, pourquoi ai-je l'impression que je devrais presque m'excuser ?

– Jeannette, je ne suis pas un connard si on ne m'en donne aucune raison, rétorqué-je prudemment. Enfin, pas totalement.

– Allez, viens, belle harpie, je vais te raccompagner chez toi, propose Jeff.

– Joey peut me raccompagner, dit Jeannette en s'entourant de ses bras.

– Pour que tu puisses l'égorger avant même qu'il discute avec ta copine ? Je ne crois pas. On te laisse cinq minutes d'avance, mon vieux, histoire que tu puisses monter voir ta belle en toute sécurité.

Il la prend par le bras et l'entraîne à sa suite, me laissant avec Jayden qui hausse les sourcils à mon attention.

– Sérieux ? articule-t-il silencieusement.

Je glousse, lui donne une tape sur le bras et sors du complexe.

Une fois dehors, seul, une nouvelle foule de questions se bousculent dans mon esprit. Je revois Vanessa, trébuchante, sortir du complexe en courant. A-t-elle eu peur ? De quoi ? De moi ? Cela me semble idiot. D'une connaissance ? D'un ex ? Se sentait-elle mal ? Mais, si elle est malade, pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ? Pourquoi ne pas s'être excusée et n'avoir pas proposé une autre sortie ?

Pourquoi a-t-elle l'air paniquée dès que j'en propose une ? Je ne comprends pas mais je suis bien décidé à avoir les réponses à mes questions.

Vanessa

Une aspirine, un plaid et une longue sieste ont fini par calmer ma migraine. Je me lève et me verse un verre d'eau. Il est dix-sept heures et je me sens étrangement vide. De curieuses pensées traversent mon esprit hagard sans que je me fixe sur le fil d'une réflexion : comment M^{me} Teller a-t-elle pris la paternité de son mari ? Joey a-t-il été sélectionné ? Qui est la personne du consulat qu'est allé voir Vanderborgh ? Est-ce que je devrais m'acheter un sex-toy ? Jeannette est-elle rentrée ?

Je suis dans le vague. Je me sens molle. C'est la première fois que je suis dans cet état d'esprit en vingt-cinq ans. J'ai toujours pris soin de la bulle protectrice autour de moi. Mais Joey a pénétré dans ma bulle. Ce n'est pas comme Jeannette et A., des filles au cœur d'or qui peuvent me comprendre. Elles aussi sont en dehors de la norme sociale. On est aussi étranges les unes que les autres et on en fait une force. Ce n'est pas un crime d'être à part. On en rigole entre nous d'être des bizarreries de la nature. Mais Joey est un homme sexy dont le corps semble épouser le mien à la perfection. C'est complètement différent. Il est considéré comme « normal ». Je déteste ce mot. Je suis normale aussi, bordel ! Ma particularité me rend unique et étrange mais pas moins « normale » ! Pourtant, il y a bien une barrière que je n'ai jamais franchie. Je n'ai jamais parlé de ma particularité à une personne qui n'en a pas elle-même. Je n'ai pas envie que l'on me regarde de travers. Ni que l'on me prenne en pitié. Je ne veux pas être la bête de foire ou le boulet selon les occasions. J'ai vu le poids que j'imposais à mes parents. J'ai appris très vite que certaines personnes ne seraient jamais à même de comprendre. Est-ce que je peux mettre tout le monde dans le même sac ? Bien sûr que non ! Il y a des personnes extraordinaires, j'en suis sûre. Un peu comme Kevin. Cependant, rechercher ces personnes fait entrer les bonnes comme les mauvaises dans une vie. Je trouve plus sûre de fermer la porte au nez de tout le monde. C'est mon mode de fonctionnement. Mon mécanisme. Et il marche divinement bien. Enfin, jusqu'à lui.

Comment puis-je lui expliquer ce que je vis ? Qu'est-ce qu'il pensera d'une fille obligée de se couper des autres pour éviter une surstimulation désagréable ? D'une fille qui ne pourra jamais parler à un trop grand groupe de personnes ? D'une fille qui ne peut pas supporter la présence de certains à cause de leur voix ? D'une fille qui ne peut même pas faire des choses aussi simples que de regarder la télévision ou écouter des chansons ? D'une fille habitant dans le silence ? D'une fille comme moi ?

Les coups à la porte me font sursauter. Je lâche le verre vide que je contemple d'un œil morne et me dirige vers l'entrée. Joey m'examine d'un regard expert, me détaillant comme s'il pouvait lire en moi, alors que je reste pétrifiée, incapable de réagir.

– Est-ce que je peux entrer ? demande-t-il.

Avec sa voix, il me donne l'impression d'être une fleur en pleine éclosion. Ma peau frissonne,

mes tétons durcissent, mon cœur fait un bond. Il m'éveille comme personne.

– Bien sûr, dis-je après m'être discrètement raclé la gorge.

Je m'écarte pour le laisser passer, consciente qu'il n'a ni son air joueur, ni son expression séductrice. Il est là pour me mettre au pied du mur. Ni plus, ni moins.

– Est-ce que... est-ce que tu as été sélectionné ? demandé-je.

– Oui.

Il laisse le silence s'installer, me fixant sans ciller tandis que je murmure un « félicitations ». Je gigote, mal à l'aise. Il soupire lourdement avant de reprendre.

– Je n'ai pas la capacité de lire dans les pensées, tu sais.

– Encore heureux, marmonné-je, tu aurais sûrement posé une ordonnance restrictive contre moi sinon...

Ses lèvres frémissent et son corps athlétique se détend légèrement. Ses yeux se font plus doux alors qu'il fait un pas vers moi, accélérant sans le vouloir ma respiration.

– Est-ce que tu vas me dire ce qui s'est passé, Vanessa ?

Sa voix basse vibre, pénètre chaque fibre de mon être. Elle me caresse avec persuasion. Elle m'enjôle, hypnotique.

– Est-ce que tu vas m'expliquer pourquoi tu as peur à chaque fois que je te propose de sortir ?

Il fait une courte pause alors que j'assimile ses paroles. Il a remarqué mon agitation. Ma panique lorsqu'il m'a proposé un verre puis cette sortie. Moi qui pensais savoir dissimuler mes émotions derrière un masque de dureté... Mais, étrangement, je sens mon cœur s'attendrir. Parce que même s'il a remarqué mon malaise, Joey ne m'en a jamais tenu rigueur.

– Est-ce que tu as quelqu'un d'autre ? demande-t-il avec une hésitation évidente.

– Quoi ? m'écrié-je.

– Est-ce que tu as peur qu'il nous surprenne ?

– Non ! Joey... Non ! J'étais encore vierge la première fois qu'on a couché ensemble, tu te rappelles ? Je ne fréquente personne d'autre.

Il libère une expiration qu'il avait contenue et son souffle frais balaye mon visage. Il s'est encore approché. Je suis obligée de lever la tête pour observer son visage.

– Alors, dis-moi, exige-t-il simplement.

Je mords ma lèvre inférieure, baisse les yeux puis hoche doucement la tête. Il faut que je lui dise. Je veux lui expliquer. C'est mon premier et unique amour. S'il y a quelqu'un à qui je dois essayer d'en parler, c'est à lui.

Je recule d'un pas puis me dirige vers le canapé pour mettre un peu de distance entre nous et rassembler mes pensées. Il me suit docilement et je ne peux empêcher les souvenirs de notre nuit écourtée de refaire surface. C'est ici même, sur le sofa, que j'ai senti pour la première fois sa bouche sur mon corps.

Mes joues rosissent et je secoue la tête pour revenir au moment présent.

– Est-ce que tu sais ce qu'est la synesthésie ? demandé-je en commençant par les bases.

Il se pince les lèvres et secoue négativement la tête. Son chignon, bien plus lâche que pendant la sélection, s'agite légèrement.

– C'est l'entremêlement des sens. Une association, si tu préfères. Tu as peut-être déjà entendu parler d'artistes pour qui la musique avait une couleur ? Dans la réalité de ces personnes, une note déclenche une image colorée. C'est sûrement la synesthésie la plus connue. Mais il en existe plusieurs formes. Les mots à la lecture peuvent avoir un goût ou la vue une odeur... Les combinaisons sont multiples. Certaines peuvent faire envie, d'ailleurs. Les médecins et les neurologues ne considèrent pas la synesthésie comme un trouble à proprement parler. C'est une simple particularité.

Je hausse les épaules alors qu'il m'écoute attentivement. J'essaie d'être nonchalante mais je suis plus nerveuse que jamais. C'est un moment critique. Je ne suis pas sûre de pouvoir m'ouvrir de nouveau à qui que ce soit si Joey me repousse aujourd'hui. Toutefois son calme m'invite à poursuivre.

– Je suis synesthète. J'associe les voix à un toucher particulier. C'est comme une empreinte propre à chacun. Je pourrais reconnaître quelqu'un rien qu'en l'entendant parler une deuxième fois.

Il fronce les sourcils, totalement concentré. Il hoche imperceptiblement la tête, essayant de comprendre mes paroles. Je sens le nœud dans ma poitrine s'agiter encore un peu. C'est étrange : comme si la tension s'accumulait et se vidait en même temps. J'ai peur de sa réaction, de la suite des événements, pourtant ça me fait du bien d'en parler avec lui.

– Les sensations que cela provoque peuvent être tout aussi agréables que désagréables. Surtout, quand il y en a plusieurs, je ressens tout en même temps. C'est un peu... oppressant comme expérience. Certaines personnes n'aiment pas un simple contact. Maintenant, imagine des dizaines de mains te toucher simultanément. Crispant, non ?

– Qu'est-ce que tu peux ressentir exactement ?

Il me fixe d'un regard puissant qui me cloue sur place. Je plonge dans ses yeux sans savoir si je pourrais un jour remonter à la surface. Il n'y a aucun jugement, aucun mépris, juste une profonde concentration, un réel intérêt. Pour moi. Je me sens respirer un peu mieux et je poursuis :

– Qu'est-ce que tu peux ressentir, toi, avec le toucher ? Les sensations sont infinies. Jeannette, par exemple, est comme une main bienfaisante. Un contact chaleureux qui panse les blessures physiques et émotionnelles. En revanche, avec ton ami Jeff, j'ai l'impression que l'on me pince. Et quand je suis entrée dans ce complexe, il y a en avait trop, Joey. Des tiraillements, des gouttes tombant en rythme sur mon crâne, des choses gluantes, du sable brûlant sous mes pieds et de la glace sur mes reins, des raclements, des étreintes, des plumes légères sur ma peau... C'était trop.

– Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

– Je ne voulais pas que tu me voies autrement.

– Ça n'aurait pas pu être le cas. Je te voyais déjà comme quelqu'un d'à part.

Je me fige et il se penche vers moi, son visage à quelques centimètres, sa chaleur s'infiltrant dans chaque centimètre carré de mon corps.

– Crois-moi, Vanessa, c'est un compliment.

Je laisse échapper un petit soupir de soulagement et de contentement alors que sa voix effleure ma cuisse. Joey ne se recule pas. Ses yeux reflètent une émotion que je ne comprends pas mais ma gorge se noue et mon souffle se coupe.

– Tu ne sors jamais, alors ?

– J'évite tout ce qui a une voix, dis-je en souriant légèrement. J'ai choisi un métier solitaire, je suis détective. Ça me permet de ne pas travailler avec des collègues qui me parleraient toute la sainte journée. Je me suis forgé une certaine réputation dans la résidence, pour éloigner les voisins.

– Tim, dit-il en rigolant doucement.

– Ce n'est pas de sa faute, je le sais, mais sa voix est vraiment insupportable. Elle me crispe et me fait dresser les poils sur le corps.

– Tu pourrais juste lui dire, non ?

– Je ne l'ai jamais dit à personne...

L'étonnement qui s'inscrit sur ses traits laisse rapidement place à autre chose. De la tendresse ? L'émotion qu'il me renvoie me laisse à nu et m'enveloppe en même temps dans une caresse chaude et réconfortante. Je baisse les yeux, chamboulée, et j'enchaîne en essayant de garder cette nonchalance que je désire :

– Je trouve ça trop compliqué et risqué. Je suis bien chez moi, Joey. Je sais que ça doit te paraître spécial mais ça me suffit. Je lis plutôt que regarder des films, j’écoute des compositions instrumentales plutôt que des chansons, je commande ma nourriture en ligne et j’ai Jeannette et Aphrodite. Enfin, il vaut mieux l’appeler A. si on tient à la vie ! Elles sont mon garde-fou. De véritables amies. C’est tout ce qu’il me faut.

Il hausse un sourcil et replace une mèche derrière mon oreille.

– Et tu m’as moi. Ton amant de quelques nuits débridées.

Je ris dans son épaule avant de relever le visage vers lui. Il m’observe avec la même tendresse qui me liquéfie instantanément.

– Je comprends, maintenant, dit-il en redevenant sérieux. Ta peur de sortir, ton fichu caractère et... ton manque d’expérience avec les hommes.

Je m’empourpre alors qu’il cogite.

– Tu évites les rencontres et la voix de la plupart des hommes doit être un frein pour une relation. Dans une situation disons romantique, même un contact amical doit faire redescendre ta libido en flèche.

Je hoche la tête alors qu’il poursuit son cheminement. Je sais déjà quelle question il va me poser. C’est une évidence. Je vois la lumière se faire dans son esprit et je sens mes joues rosir d’anticipation.

– Qu’est-ce que tu ressens quand je te parle ?

– C’est, commencé-je d’une voix tremblante, une caresse. Un toucher sensuel. Un contact qui provoque désir et plaisir...

Je passe ma langue sur mes lèvres devenues sèches alors qu’il incline son corps vers moi, m’obligeant à me pencher en arrière.

– Mais tu me plaisais bien avant que tu ouvres la bouche, Joey.

– Je sais, chuchote-t-il.

Je m’accroche à ses épaules alors que mon dos rencontre l’assise du canapé. Le corps de Joey recouvre le mien alors qu’il remonte sur moi, déposant des petits baisers de la naissance de mes seins jusqu’à ma gorge.

– Et quand tu parles, toi ?

Ses lèvres effleurent ma mâchoire alors que le son de sa voix caresse l’arrière de mon mollet. Je perds le fil quand ses dents mordillent le lobe de mon oreille. Mon désir me donne le vertige.

– C’est différent, haleté-je. Peut-être parce que ma voix résonne aussi en moi, je ne fais pas que l’entendre. Et c’est ça que je ressens : moi. Mon corps. J’en ai simplement conscience.

Sa main caresse mon ventre sous mon tee-shirt et remonte jusqu’à mes seins. Je me cambre contre lui en gémissant.

– Tu ne vas pas partir ? ne puis-je m’empêcher de demander.

Il m’incendie d’un regard alors qu’il fait rouler un de mes tétons entre ses doigts, provoquant des vagues de plaisir dans mon corps.

– Non.

Sa voix grave et basse plonge en moi avec délice, me faisant hoqueter, alors qu’il pose sa bouche sur la mienne, me possédant totalement. Et j’aime, oui j’aime, que mes nuits lui appartiennent.

Vanessa

Quelques faibles lueurs commencent à filtrer dans mon appartement alors que j'enfonce mes ongles dans ses larges épaules, la tête rejetée en arrière. Il m'a réveillée juste avant l'aube pour un troisième round intense. Son corps claque contre le mien et il use de sa voix grave et éraillée à mon oreille, faisant décupler le plaisir qui s'amasse dans mon être. Ses coups de reins sont plus puissants que jamais. Il me tient serrée contre lui tout en s'enfonçant profondément en moi comme un forcené. C'est comme si l'approche du jour rendait son besoin de mon corps plus urgent et affamé, presque désespéré. Je crie sous le coup de l'orgasme puissant et dévastateur qui nous balaye alors qu'il tient encore plus fermement mes hanches contre son bassin, son sexe aussi loin que possible en moi. Ma jouissance que je pensais à son paroxysme monte encore d'un cran tandis que je le regarde : la tête penchée, les cheveux emmêlés effleurant ses épaules, les yeux fermés de plaisir, la mâchoire contractée, les doigts enfoncés dans ma chair... Totalemment abandonné, il est l'incarnation du mâle puissant et sexy. Parfait.

Après quelques minutes passées enlacés, le soleil pointe le bout de son nez et nous oblige à nous lever. Je jette un dernier coup d'œil à son corps nu et divin lorsqu'il passe près de moi pour aller dans la salle de bains. Il sourit avec cette fierté toute masculine et me fait un clin d'œil avant de disparaître de mon champ de vision. Je prépare le café et un petit déjeuner rapide. Il est encore tôt mais je ne veux pas louper mon créneau horaire. Il faut que je me dépêche si je veux avoir l'occasion de faire ce que j'ai prévu.

– Qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui ? me demande Joey.

Il saisit la tasse de café que je lui tends et la porte à ses lèvres, me regardant sous ses cils, ses cheveux noirs encore humide. Il est succulent.

– Oh, tu sais, répondis-je en restant volontairement vague, faire ce que font tous les détectives privés : fouiner.

– Est-ce que tu portes une combinaison noire et moulante pour le faire ? Comme les espionnes dans les films ?

– Non, mais je devrais peut-être demander à Jeannette de m'en fabriquer une.

– C'est une bonne idée, approuve-t-il en souriant. Surtout si tu veux que je te coince avec moi pour un temps indéfini.

– Que de promesses ! En parlant de Jeannette...

– Jeff l’a raccompagnée hier.

Je hoche la tête à la fois soulagée et légèrement honteuse de ne pas avoir demandé avant. Puis je fronce les sourcils.

– Jeff ? relevé-je en me remémorant l’étrange comportement de Jeannette envers lui.

– Je crois que Jeff aime les tigresses, répond-il dans un sourire.

– Comment ça ?

– Elle a menacé de m’arracher les yeux si je te faisais le moindre mal. Et Jeff n’a pas pu résister.

– Il est maso ?

– Il est en constante recherche de challenge. Ce gars est fou : il adore finir sur le carreau.

– D’où son sport…

Il hausse une épaule pour confirmer.

– Tu crois que tous les deux… ?

– Ça te gênerait ? Jeff et Jeannette ? Ce sont nos amis respectifs, je pourrais comprendre.

– Non. En fait, je crois que Jeannette aurait besoin de quelqu’un dans sa vie.

Nous finissons pensivement notre café. Est-ce qu’il y a la moindre chance ? Je ne connais pas ce Jeff mais peut-être qu’un homme aimant les défis et ayant une endurance hors norme est ce qu’il faut à mon amie. Un mec qui n’aurait pas peur de courir jusqu’au bout du monde pour elle, de repousser les préjugés et d’éloigner tous ses fantômes, encore et encore.

– Tu es libre ce week-end ? me demande Joey.

– Mon contrat le passe avec sa femme, donc oui.

– C’est bon à savoir. Réserve-moi ton samedi.

– Je vais y réfléchir.

Il affiche une expression moqueuse et se penche pour embrasser la commissure de mes lèvres.

– Bien sûr, dit-il avec un sourire dans la voix.

Il part et je rassemble les affaires dont j’ai besoin avant de faire de même. Je fonce dans le quartier de Broken Arrow sans perdre une seconde. Au moment où je me gare, il est huit heures et

demie, je noue mes cheveux en queue de cheval basse avant d'ouvrir le coffre de ma voiture. Les hommes que j'ai vus entrer dans ce bâtiment ont tendance à arriver vers neuf heures et quart. J'ai grosso modo une demi-heure pour inspecter les lieux avant de devoir partir.

Je longe le bâtiment, comme la première fois, et fais le tour d'un pas assuré. Je pousse la poubelle toujours aussi odorante avant de m'accroupir et de faire tourner dans ma main le pied-de-biche que j'ai dissimulé le long de mon corps. Je le glisse doucement dans la petite fente que j'ai repérée, forçant légèrement, avant que la fenêtre rectangulaire ne s'ouvre. Je pose l'outil derrière la poubelle, pousse la vitre entièrement, jette un coup d'œil à la ronde et passe ma tête dans l'ouverture. Je me tortille pour glisser mes épaules et ma poitrine – remerciant le ciel de ne pas avoir le généreux bonnet de A. – puis je laisse glisser le haut de mon corps à l'intérieur. Mon postérieur arrête momentanément mon entrée et je gigote comme un ver avant de plonger vers le sol, mains en avant.

Je me redresse sans grâce et regarde autour de moi. Le sous-sol est gris et froid avec une vieille tuyauterie apparente. Quelques bouts de tissu sont noués régulièrement aux tubes grisâtres. Il y a un petit lavabo ainsi qu'une grande armoire sur pied. Je sors mon portable de ma poche et prends un plan large de la pièce en me mettant dans un coin. Avec précaution, je me dirige vers la porte métallisée et l'ouvre tout doucement en tendant l'oreille. Je retiens ma respiration mais pas un bruit ne me parvient. Je monte les marches en bois en me collant au mur puis lance un rapide regard à la pièce suivante avant de me découvrir totalement.

Il s'agit du hall d'accueil que j'ai à peine vu à cause des vitres fumées. Je prends un nouveau cliché de l'ensemble avant de me diriger vers le comptoir pour fouiner. L'ordinateur est éteint et je ne veux pas prendre le risque de l'allumer. Je soulève méthodiquement les documents qui traînent en tentant de ne rien déplacer. Il y a un tableau sur plusieurs pages. La colonne gauche numérote les lignes, la colonne suivante contient un nom, la troisième a généralement une destination, la dernière une somme. Une très grosse somme. Je photographie une page avant de me tourner vers les autres documents. Je m'arrête sur une pile de magazines *Belles Exotiques*. Une jeune femme pose lascivement sur la couverture, assise sur un tabouret et tenant un balai entre ses jambes ouvertes. Après un instant d'hésitation, je prends l'un d'entre eux, le roule et le mets dans la poche arrière de mon jean. Après tout, ils ne doivent pas compter tous leurs magazines !

Je vérifie ma montre et me dépêche de pousser la porte sur le mur à droite de l'entrée. Quelques fauteuils sont installés, comme pour une salle d'attente. Dans un coin, il y a une estrade avec des spots qui l'entourent. Au fond de la pièce, à mon plus grand étonnement, se trouve une nouvelle porte. J'entre et me fige en observant le grand lit à baldaquin qui trône dans la pièce. Il occupe presque tout l'espace. Le seul autre élément est un trépied d'appareils photo dans le coin opposé au lit. Mon cerveau essaye de donner un sens à la scène. Cela doit être pour des séances de shooting. Mais pourquoi un lit ? D'autant plus qu'il y a une scène dans l'autre pièce... À moins que l'agence de mannequinat soit spécialisée dans des magazines pornographiques ? Ce qui pourrait expliquer la photographie en couverture de leur magazine.

Je referme derrière moi et, au moment où je repasse par la salle d'entrée, j'entends des voix étouffées me parvenir. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je saute inutilement en l'air avant

de me précipiter sous le comptoir. C'est au moment où je me blottis sous celui-ci et que la porte s'ouvre que je me rends compte que ce n'est pas le meilleur choix possible en matière de cachette. Ma montre indique huit heures cinquante-sept. Ils sont sacrément en avance !

– Je vérifie seulement que tout soit prêt pour Ramirez, tu sais comment il est.

La voix n'est pas désagréable, un peu comme de la mousse qui grésille sur la peau.

– Neuf heures et quart, c'est neuf heures et quart, pas une minute de plus ni de moins. Ces bureaucrates...

Je serre un peu plus mes genoux contre moi alors que l'homme qui vient de parler ricane. J'aurais préféré ne plus jamais l'entendre mais, visiblement, l'agence ne tourne pas sans l'homme insecte !

– En fait, comment s'est déroulée la livraison de la cargaison ? demande « monsieur Mousse ».

– On l'a fait passer par Paris avec Vanderborgth avant d'envoyer les paquets séparément via nos différents contacts. C'est passé comme une lettre à la poste. Nos clients sont plutôt satisfaits.

Je me mords la langue et enfonce mes ongles dans mes bras pour ne pas faire de bruit. J'ai envie de m'agiter, de me rouler par terre en couinant. Monsieur Mousse ricane mais sa voix me paraît plus lointaine. Il doit se trouver dans la pièce d'à côté.

– Tu connais Zefir, dit-il, il s'en lassera aussi vite que les autres et nous repassera commande d'ici un mois.

– Mais qui peut lui en vouloir ? répond l'autre avec un rire gras. On va se réapprovisionner la semaine prochaine, de toute façon.

Je me force à rester calme et ferme les paupières pour me concentrer sur ma respiration silencieuse. C'est ça ou bondir de ma cachette, insecticide en main pour les asperger avant de m'enfuir en courant. Et, bon, je n'ai pas d'insecticide sur moi...

– Tout à l'air en place. J'ai installé l'appareil photo. Sûr que Ramirez voudra un petit cliché.

– Comme à chaque séance. Manque plus que 21 et lui. On devrait les attendre dehors.

Je les entends repasser par le hall d'entrée et je me fige un peu plus. Au moment où ils ouvrent la porte, mon portable vibre dans ma poche. J'appuie sur le téléphone à travers mon jean, espérant atteindre un bouton, la porte n'est toujours pas refermée. Je me crispe, les dents tellement serrées que ma mâchoire me fait mal, mais la vibration ne se reproduit pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demande monsieur Mousse.

Le silence s'installe quelques secondes alors que l'homme insecte ne répond pas. Mon cœur se met à battre si fort que j'ai peur qu'ils puissent l'entendre.

– Rien, répond-il finalement, ça doit être la circulation.

La porte se ferme enfin et leurs voix étouffées me parviennent. Je crois défaillir de soulagement. Mon corps se détend d'un seul coup et j'essaie de garder le contrôle de ma vessie qui s'est étrangement remplie au cours des dernières minutes. Pourquoi la peur donne-t-elle envie de faire pipi ? Voilà matière à dissertation.

Je m'accroupis en tremblant légèrement sur mes jambes et jette un coup d'œil à la pièce. Personne. Ils sont dehors, dos aux vitres fumées. Je déglutis, prends mon courage à deux mains, et commence à marcher en crabe tout en restant aussi basse que possible jusqu'à la porte du sous-sol. Je l'ouvre en ne les lâchant pas du regard puis referme doucement avant de me précipiter comme une dératée dans les escaliers. Je bondis vers la fenêtre et l'adrénaline me donne assez de force pour attraper le cadre de celle-ci et me soulever. Je m'aide de mes pieds en poussant contre le mur alors que je passe le haut de mon corps dans l'ouverture. Mes doigts crispés me font mal mais je ne lâche rien et remonte tant bien que mal jusqu'à être entièrement sortie. Je reprends mon pied-de-biche et réfléchis.

Je ne peux pas passer devant eux en arrivant de derrière le bâtiment. L'homme insecte m'a déjà vue rôder et cela aurait l'air louche. Je ne peux pas non plus rester à découvert ici même. Il faut que je trouve une solution et vite.

Mon regard se pose sur la grosse poubelle à roulettes et je grimace en soulevant le couvercle. Ça va être une très longue journée...

Je viens de finir le magazine *Belles Exotiques* et je me suis presque habituée à l'odeur nauséabonde de ma cachette insolite. Le magazine est étrange. Chaque page contient une image d'une jeune femme différente. Les poses sont toujours très aguicheuses, dévoilant habilement les courbes et les mettant en valeur. L'idée d'une agence de mannequinat spécialisée dans les images pornographiques me paraît plus si saugrenue. Un numéro est inscrit en bas de page, en gras et rose, et, si j'ai cru qu'il s'agissait au début de la numérotation des pages, je commence sérieusement à en douter. Notamment parce que les derniers numéros sont accompagnés d'astérisques qui déclarent : « Exceptionnellement américaine ! »

Ça ne sent pas bon. Et je ne parle pas seulement de la poubelle. Il faut que je passe voir A. pour lui confier cette revue.

Avec réticence, je sors finalement mon portable de ma poche. Je suis horrifiée par tous les germes que je dois y déposer mais je me promets de le nettoyer avec du désinfectant dès que je sortirai d'ici. J'ouvre mes messages et lis le texto que j'ai reçu et qui a failli causer ma perte.

[Est-ce que tu t'es servi de moi pour faire du mal à Iris ? Kevin]

Je sourcille avant d'y répondre. Si j'ai fait du mal à quelqu'un, ce n'est certainement pas à Iris Teller ! Seul son père est sur ma liste de contrat.

[Quoi ? Pourquoi est-ce que tu dis ça ?]

[Elle n'est pas venue en cours aujourd'hui.]

[Je ne lui ai pas fait de mal, Kevin.
Je me renseigne et je te tiens au courant.]

Iris pouvait tout simplement avoir la grippe ! Mais pour avoir la conscience tranquille, j'allais quand même vérifier auprès de A. comment s'était passé l'entretien avec M^{me} Teller. Il ne me reste plus qu'à sortir de cette poubelle. J'ai juste à tenir encore quelques heures...

À seize heures, après avoir entendu des voix et des claquements de portières, je soulève légèrement le couvercle et mes yeux balayent les alentours par la fente. Je suis sûre que, vu de l'extérieur, ma situation doit sembler comique. Très cartoon. Je repousse finalement le chapeau de la poubelle et saute à l'extérieur. Je longe le bâtiment, jette un coup d'œil vers la façade et ne détecte personne. Alors, aussi nonchalamment que possible, je pars et traverse la route pour rejoindre ma voiture, garée un peu plus loin. Je la démarre sans attendre, trop contente de pouvoir filer d'ici. Comme A. habite également à Norman, il me faut deux heures pour rejoindre son appartement. Je me présente à dix-huit heures à sa porte, comme une fleur, sans l'avoir prévenue. Après un remue-ménage de tous les diables, elle m'ouvre enfin.

– Vanessa ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Et, nom d'un petit tonnerre, qu'est-ce que tu sens ?

Elle fronce le nez de dégoût et je grimace avant de forcer le passage. J'aurais aimé que le rouleau d'eau que je me suis pris en pleine figure au son de sa voix soit réel.

– Longue histoire, soupiré-je. Ne t'inquiète pas, je compte bien me plonger dans un bain en rentrant et utiliser toutes les lotions disponibles.

Son appartement est en désordre, ce qui est tout à fait normal lorsque l'on connaît A.

– Inutile de te dire d'ignorer le bazar, n'est-ce pas ? Athéna a encore fait des siennes.

– Athéna ?

– Ma main !

– Tu as donné un nom à ta main ? Un nom tiré de la même mythologie que ton prénom que tu détestes ? dis-je, totalement amusée.

– Il lui fallait un nom, réplique-t-elle. C'est une entité complètement indépendante qui vient d'anéantir ma tablette ! Le nom de la déesse de la guerre lui va à merveille ! Mon prénom, c'est une autre histoire : il est ridicule. Doublement ridicule quand on sait qu'Aphrodite est la déesse de l'amour alors que je ne suis pas fichue d'avoir une véritable relation amoureuse !

Je glousse sans pouvoir m'en empêcher et elle étrécit les yeux d'un air menaçant. Je tente de reprendre mon souffle et, courageuse mais pas téméraire, décide de revenir sur le sujet de ma visite.

– J'ai besoin que tu me fasses des recherches sur ces filles, dis-je en agitant le magazine sous son nez.

Elle le prend et j'ajoute :

– Oh, et tu devrais peut-être le désinfecter aussi.

– Pourquoi ? demande-t-elle d'un air alarmé. Ne me dis pas que tu l'as pris à la banque de sperme ou quelque chose comme ça !

J'ai l'impression d'avoir bu la tasse et, vu les propos qu'elle vient de tenir, ça me semble tout à fait déplacé.

– Regarde le titre. *Belles Exotiques* comme l'agence référencée par le loueur du car.

A. écarquille les yeux.

– Comment as-tu réussi à avoir ça ?

Je fais un geste de la main pour balayer sa question et elle fronce de nouveau le nez. Bordel ! Je dois sérieusement empester !

– Tu crois que tu pourras trouver des choses sur ces filles ?

– Je peux toujours essayer, dit-elle en haussant les épaules. Croiser leurs photos avec quelques bases de données.

– Tu sais faire ça ?

Elle agite à son tour la main d'un geste vague et je n'insiste pas. Peut-être qu'il vaut mieux ne pas savoir.

– Comment ça s'est passé hier avec M^{me} Teller ? demandé-je en changeant de sujet.

Sa main incontrôlable s'agite et balance le magazine que je lui ai donné au bout de la pièce. Elle regarde un instant la revue tomber par terre avant de se retourner vers moi sans la ramasser. Après tout, elle ne pourra pas tomber plus bas.

– Avec M^{me} et M. Teller, tu veux dire ?

– Elle a emmené son mari au rendez-vous ?

Je couine en faisant des yeux ronds. Cette femme a plus de culot que je ne le pensais !

– Oui, elle voulait qu’il soit là, peu importe ce que l’on avait trouvé. J’ai eu le droit à toute la confession en direct. Tu sais : un classique. L’enterrement de vie de garçon de Monsieur un mois avant son mariage, l’alcool qui coule à flots, l’ivresse et puis le crac crac boum boum.

Je ris malgré moi devant cette expression si enfantine alors qu’elle hausse les épaules pour conclure son histoire.

– Et pour Iris ? dis-je en calmant mon hilarité.

– M^{me} Teller a dit qu’elle ne voulait pas foutre son mariage en l’air pour une erreur datant de dix-neuf ans. Elle a dit à M. Teller de nous faire un chèque pour nous payer, comme si ça effaçait sa dette en quelque sorte. Et elle a affirmé vouloir rencontrer la gamine. Ils devaient se voir aujourd’hui.

Je hoche la tête, soulagée. A. me fiche à la porte après quelques banalités et me conseille de me faire un gommage du corps non pas une mais deux fois. Je monte dans ma voiture et prends le temps de taper un SMS à Kevin pour le rassurer, lui affirmant que son amie avait seulement du temps à rattraper avec sa famille. Puis je mets le contact et fais une prière pour ne pas croiser Joey sur la route de mon appartement avant d’avoir pris ce fameux bain.

Joey

– Tu es sérieux, mon vieux ? lâche Jeff, complètement abasourdi. Merde, ça fait un peu futuriste. Le genre de truc qu'on pourrait lire dans un livre de science-fiction.

– Parce que tu lis des livres, toi ? demande Jayden avec un petit air condescendant et ironique.

Je souris tandis que l'on se saisit de nos plateaux et que l'on se dirige vers une table. Jeff grogne un « va te faire foutre » pendant que l'on s'assoit.

– Je suis sérieux, dis-je. Elle est synesthète. Elle ne fait pas qu'entendre nos voix, elle les ressent.

J'ai besoin d'en parler, comme pour rendre le fait plus réel. Non pas que ça me gêne mais j'ai aussi besoin d'assimiler les choses une par une. Je sais que Jeff et Jayden sont des personnes de confiance. Ce sont les seuls à qui je peux confier ce que Vanessa a si longtemps caché.

– Dis comme ça, ça a l'air plutôt sympa. Une sorte de superpouvoir, fait remarquer Jeff.

– Bah oui, bien sûr, mon pote, c'est sûr que ça doit être super-cool d'avoir l'impression que l'autre te touche à chaque instant, qu'il rentre dans ta bulle personnelle sans en demander la permission. Pas du tout une agression, ironise Jayden.

Jeff et moi le dévisageons, étonnés par sa réaction. Non qu'il ait tort. Simplement, il est généralement le plus détaché de nous trois. Il paraît toujours être le moins sensible aux autres et à leur vie. Il met une distance avec les gens. On est un peu l'exception qui confirme la règle pour lui et, même avec nous, il a besoin de se frotter à la compétition, de se mesurer. C'est dans une moindre mesure, l'amitié nous protège, mais il porte généralement un masque qui dissimule ses émotions aux autres. Le voir réagir de la sorte est pour le moins étonnant.

– C'est vrai, tu as raison, acquiesce Jeff.

– Tu connaissais déjà cette particularité ? demandé-je.

– Non.

Il répond si vite que cela sonne faux. J'échange un regard avec Jeff, tout aussi interloqué que moi, et je décide de ne pas le pousser. C'est mon ami, s'il veut m'en parler, il le fera. Garry, Seb et Ulrich passent près de nous au même moment, nous offrant un changement de sujet bienvenu.

– Alors, les triplettes, nous interpelle Garry. On papote ? De vraies pipelettes, ces trois-là, pire

que ma femme avec ses vieilles folles de copines.

– Parce que vous avez une femme, vous ? réplique Jeff d'un ton sarcastique. Je veux dire, une vraie, pas seulement votre gymnase ?

– Regarde-le, celui-là, dit Seb avec un soupir, toujours en train de faire le mariole.

– Je ne sais pas comment tu peux le supporter à longueur de temps, grogne Garry. Et, oui, j'ai une femme. Qui joue au bridge tous les samedis avec ses deux sorcières aux bigoudis. J'ai l'impression de les voir en vous regardant.

– Le samedi, Garry ? relevé-je. Alors qu'elle pourrait le faire toute la semaine lorsque tu es ici ? N'essayerait-elle pas de t'éviter ?

Ulrich éclate de rire et penche son grand corps maigre en arrière.

– Croyez-moi, tous les trois, vous ne pouvez pas donner de leçon en matière de femme avant d'en avoir une. Et, je peux vous le dire, toutes les femmes finissent par essayer d'éviter leur mari.

Les deux autres coachs approuvent en grognant puis Garry regarde nos plateaux avant de sourire.

– Eh bien, ça a l'air délicieux dites-moi, ironise-t-il. Qu'est-ce que c'est à ton avis Seb ?

– Je dirais une salade d'avocat mais, à l'aspect, c'est dur à dire.

– Ouais c'est bien ce que je pensais. Eh bien régalez-vous les triplettes, nous, on va manger nos cheese-burgers.

On grimace en cœur alors qu'ils s'éloignent. Jayden soupire en retournant un morceau d'avocat dans son assiette.

– Va falloir qu'on se fasse un fast-food prochainement, grince Jeff. J'ai besoin de manger quelque chose de gras.

– Tout à fait d'accord, approuve Jayden. Et je sais déjà ce que je veux faire quand mon corps sera trop usé pour le sport : coach. C'est un super plan : tu t'en mets plein le ventre et, ensuite, tu restes dans un coin à regarder ceux qui triment et à leur hurler des ordres.

Je glousse en piquant dans mon assiette et Jeff me donne un coup de coude.

– Voilà les emmerdes qui arrivent, mon vieux.

Je redresse la tête et suis son regard. Jayden se retourne aussi et nous observons avec méfiance Amya et Ivanka avancer vers nous en souriant.

– Salut, lâche Amya.

Ivanka s'appuie nonchalamment sur le dossier de la chaise de Jayden, lui offrant une vue imprenable sur sa poitrine. On se contente de hocher la tête en guise de salutation et Amya sourit de plus belle.

– Je voulais te féliciter pour ta réussite, Joey. J'étais là mardi, jusqu'au bout. Tu étais vraiment au top.

– Je suis toujours « au top », Amya.

– C'est vrai, répond-elle en ronronnant, j'ai pu le constater dimanche dernier.

Je pose bruyamment ma fourchette en soupirant et la regarde droit dans les yeux.

– Je ne sais pas ce que tu essayes de faire, mais arrête tout de suite, dis-je en haussant un peu le ton pour que les oreilles indiscretes puissent entendre mes propos. Il ne s'est jamais rien passé entre nous, Amya, tu le sais pertinemment.

Elle me fusille du regard mais je ne cille pas. Sanna a raison, j'ai besoin de mettre fin à tout ça au plus vite. Amya est une vraie mante religieuse. Si je lui concède les ragots, elle finira par viser encore plus haut jusqu'à m'engloutir totalement. Et – putain ! – la seule nana par qui j'aimerais bien me faire engloutir c'est Vanessa. Rien que d'y songer, ça provoque un véritable brasier dans mon corps.

– Oui, répond-elle avec un petit rire forcé, tu étais bien trop occupé avec cette fille qui traînait encore à poil dans ton appartement. D'ailleurs, est-ce qu'elle était bourrée mardi ou c'est juste sa manière d'être ? Elle est partie avant même que tu commences, mon cœur.

Je grince des dents et je sens mon corps se tendre. J'ai toujours essayé de me montrer gentil avec elle malgré le fait qu'elle me déplaît. Mes valeurs m'ont dicté ma conduite alors que je sais pertinemment qu'Amya est une garce. Mais, là, je dois user de toute ma volonté pour ne pas lui mettre mon poing sur la figure. Ça ne me ressemble pas. Je ne suis pas violent et surtout pas envers les femmes.

– Tu ne l'as pas vue nue, Amya, grondé-je en prenant conscience que le silence s'était fait dans la salle, je suis le seul à en avoir eu l'honneur et, crois-moi, je compte bien renouveler l'expérience aussi souvent que possible.

– Si tu aimes les filles bizarres, c'est ton droit, pouffe-t-elle en me coupant.

– Être humaine n'est pas une bizarrerie, Amya, seulement une qualité que tu n'auras jamais.

Jayden sourit sous cape mais Jeff ne s'embarrasse pas des convenances et ricane allégrement. Amya pâlit d'indignation et Ivanka lui jette un coup d'œil inquiet en se redressant.

– Et si vous alliez jouer dans l'eau, maintenant ? dit Jeff affichant un sourire carnassier. Avec un

peu de chance, vous rencontrerez des requins.

Ivanka prend son amie par le bras et la tire en arrière. Elles tournent les talons en faisant voler leur chevelure et je roule des yeux. Les gens reprennent leur repas et leurs discussions alors que Jeff se tourne vers moi en haussant les sourcils.

– C’est la première fois que je te vois te battre pour une fille. Elle a un sacré pouvoir sur toi, cette Vanessa.

– Je n’ai fait qu’exprimer mon opinion et celle de beaucoup d’autres.

– Je n’ai pas dit que je n’étais pas d’accord avec toi. Je le suis à cent pour cent. Je dis seulement que c’est la première fois que tu défends une fille. Ça ne t’était jamais arrivé.

– Vanessa n’était pas là pour se défendre elle-même, rétorqué-je en faisant un mouvement d’épaules. Si ça avait été le cas, elle n’en aurait fait qu’une bouchée.

– Tu ne réponds pas vraiment à la question.

– Il n’y avait pas de questions dans tes propos, mon gars.

– C’est vrai. Alors en voici une : quelle relation entretiens-tu avec Vanessa exactement ?

Je lui jette un regard noir alors que Jayden observe l’échange avec intérêt.

– Tu sais très bien quelle relation j’entretiens avec elle.

– Non. Éclaire-moi.

Je serre les mâchoires et commence à ranger mon plateau. J’ai soudainement envie de me tirer d’ici. Vanessa et moi on est amants. On s’envoie en l’air, on prend du plaisir et on n’attend rien de plus l’un de l’autre. C’est simple. Pourtant, ça ne me semble pas correct de le dire à voix haute. Prononcer ces mots me gêne. C’est de la folie. Jamais je n’ai été mal à l’aise avec les relations sans histoire que je cultive.

– Vanessa est ma maîtresse, finis-je par dire en me levant.

Ils m’imitent en vitesse, me collant aux basques.

– C’est tout, hein ? persévère-t-il avec un sourire.

– Bien sûr que c’est tout, Jeff. Les bases sont très claires entre elle et moi. Je lui ai dit que je ne pouvais pas lui offrir une histoire et elle a dit qu’elle n’en voulait pas. Ensuite, on a couché ensemble et on s’est rendu compte qu’on avait une entente parfaite au lit. Et puis, qu’est-ce que ça peut bien te faire ? m’emporté-je. Est-ce que je me mêle de tes affaires et des filles que tu sautes ?

Jayden me pose une main sur le bras et je me rends compte que je me suis arrêté pour faire face à Jeff. Ce dernier pouffe sans se soucier de ma posture agressive.

– Tu devrais te calmer, mon pote, relax, souffle Jayden.

– Eh bah, mon vieux, dit Jeff en ignorant notre ami, tu es vachement susceptible dis-moi !

Je tourne les talons et pousse les portes pour sortir lorsqu'il me crie :

– Ne joue pas aux cons, Joey ! Épouse-la !

Vanessa

La fin de semaine ne s'est pas révélée très fructueuse. A. est toujours plongée dans les recherches et doit me tenir informée à la minute où elle a quelque chose. Suivre Vanderborgth ne m'a rien apporté de nouveau.

Je n'arrête pas de penser à la conversation que j'ai entendue entre l'homme insecte et l'homme de mousse. Ils ont parlé de « cargaison » et de « paquet » qu'ils ont fait passer par Paris avec Vanderborgth. Vanderborgth qui a pris le car où j'ai vu monter une femme. Vanderborgth qui est soi-disant dans une agence de publicité travaillant avec une agence de mannequinat. Mon cerveau tourne à cent à l'heure et surchauffe clairement. Pourtant, je ne vois pas trente-six mille solutions. L'agence de publicité et celle de mannequinat sont forcément une couverture pour autre chose qui verse plutôt dans l'illégalité. Ils ont beau avoir le matériel pour photographier, ainsi qu'une scène, il n'y a aucune publicité pour leur entreprise. Je n'ai jamais vu nulle part leur magazine avant d'entrer dans leur agence. J'ai même cherché depuis sur le Web. Peut-être embauchent-ils quelques filles pour protéger leur arrière pendant qu'ils trafiquent. Des hommes aux mains sales ne doivent pas rechigner à prendre des jeunes femmes en photos dans des poses suggestives. Mais quel trafic ? Quelle est la cargaison ? Quels paquets a transportés Vanderborgth ? Ça, c'est ma première hypothèse. La seconde est pire et me donne la nausée. Ils ont parlé d'un certain Ramirez, d'une heure fixe, d'une séance et d'un numéro. Ils en ont parlé en allant vérifier si tout était en place, là où trônait le grand lit. Est-ce qu'ils versent dans la prostitution ? Est-ce qu'ils élargissent leurs business à l'international ? Rien que de penser qu'ils louent peut-être des filles sous couvert d'avoir ouvert une agence de mannequinat m'écœure. Mais, ils ont attendu deux personnes, mercredi dernier, Ramirez et « 21 ». Le nombre paraît innocent à première vue mais, après avoir feuilleté leur magazine avec les étranges numéros que j'ai d'abord pris pour la numérotation des pages, je commence à douter. Et s'ils numérotent les filles ? Et si leur revue est en fait un catalogue ? Le client n'aurait plus qu'à choisir avant de se pointer. Fini le temps où l'on ralentissait près des trottoirs où l'on ne savait pas vraiment sur quoi on allait tomber. On passe dans une nouvelle ère. Ça tient la route. D'autant plus depuis que j'ai trouvé un Ramirez au consulat d'Uruguay. Ce même consulat où Vanderborgth s'est rendu, un magazine roulé dans la main.

Tant que je n'ai pas la confirmation de mes soupçons, je préfère me dire que ma première hypothèse est la meilleure. Je me mens. J'en ai parfaitement conscience. Mais, que sommes-nous sans espoir auquel nous raccrocher ? En attendant, je ne peux rien faire d'autres que collecter les informations.

Pour l'heure, cependant, j'ai réservé mon samedi à Joey. J'aurais bien aimé me vanter d'avoir longuement hésité mais ce n'est pas le cas. Les mots étaient à peine sortis de sa bouche qu'un rire diabolique avait retenti dans mon esprit. Je me suis presque fait peur. Le pauvre, s'il savait...

Je suis curieuse de découvrir ce qu'il a prévu mais, pour la première fois, je ne suis pas effrayée. Je lui fais confiance. Il sait qui je suis. Je lui ai confié mon corps et je ne l'ai pas regretté. Maintenant que j'ai entièrement dévoilé mon âme, je suis encore plus sûre de moi. Joey ne me fera pas de mal.

N'y tenant plus, je sors sur le palier et ferme derrière moi. J'en profite pour taper chez Jeannette qui m'enveloppe de sa voix apaisante.

– Vanessa ? Tout va bien ? Cul de vache ! Face de bouc !

J'attends que sa flopée de jurons se termine avant de lui offrir une expression à la fois rassurante et contrite.

– Hey ! Oui, ça va, ne t'inquiète pas. Je... J'avais deux minutes alors, tu sais, je voulais juste m'excuser pour mardi. En personne. C'est quand même mieux qu'un SMS.

– Il n'y a pas de mal, Van. Est-ce que vous avez pu parler, tous les deux ? demande-t-elle d'un air sincèrement inquiet.

– Oui. Il sait pour ma synesthésie. D'ailleurs, il ne devrait plus tarder, on a rendez-vous.

– Rendez-vous ? Vous êtes passés à la vitesse supérieure sans que je le sache ?

– Oh, non ! C'est juste une expression tu sais. On traîne ensemble...

– Et vous couchez ensemble...

– Mais ça s'arrête là, affirmé-je. En parlant du loup.

Joey vient de tourner à l'angle du couloir et m'offre un sourire en coin dangereux pour ma petite culotte. Son regard se pose ensuite sur Jeannette et il me semble qu'un échange silencieux passe entre eux. Je vois même les lèvres de Joey frémir, comme s'il retenait un rire.

– Jeannette, dit-il en arrivant à notre hauteur.

Comme à son habitude, il se penche vers moi et m'embrasse à la commissure des lèvres et un petit pic électrique me traverse. Le geste me paraît juste. Il m'embrasse passionnément quand nous nous glissons sous la couette mais, en dehors de nos galipettes, il dépose plutôt un baiser sur le coin de ma bouche. Ce n'est ni un baiser, ce qui aurait pu prêter à confusion avec une relation de couple, ni une bise puisque nous sommes plus que de simples amis.

– Tu es prête ? me demande-t-il.

– Bien sûr ! Que fait-on ?

– Tu verras. Jeannette, j'ai été ravi de te revoir, dit-il en se tournant vers elle. Peut-être que l'on devrait organiser des soirées à l'occasion : toutes les deux avec votre autre amie et mes potes et moi.

Elle écarquille les yeux, ce qui attise ma curiosité, avant de marmonner que son fils va bientôt arriver et qu'elle doit nous laisser. Y aurait-il vraiment quelque chose entre elle et Jeff ? Nous nous mettons en marche vers l'ascenseur.

– Elle a un fils ? demande Joey.

– Oui, Tom. Il a 8 ans. Il est plutôt adorable pour un gamin. Même avec sa voix aiguë qui me

donne toujours envie de glousser.

Il hausse un sourcil et je précise :

– J’ai l’impression qu’il me chatouille quand il parle.

– Oh, je vois. Elle est mère célibataire alors ?

– Oui. Pourquoi, tu comptes te faire toutes les filles de l’immeuble ? demandé-je d’un ton pince-sans-rire.

– Pour devoir déménager ensuite ? Certainement pas ! Je fais juste une collecte d’informations au cas où un certain ami serait intéressé, répond-il en souriant.

Je souris à mon tour, le cœur léger et plein d’espoir. Il me fait monter dans sa voiture et ce n’est qu’à ce moment-là que je réalise que nous n’évoluons pas exactement dans le même monde. Son appartement aurait pu me mettre la puce à l’oreille. Mais sa voiture coupée sport a l’air si luxueuse comparée à la mienne ! Mon métier me permet de vivre convenablement mais sans excès. J’ai l’impression qu’être sportif professionnel paye plutôt bien et ça me surprend quelque peu.

– Les sponsors, dit-il comme s’il avait lu dans mon esprit. Je signe des contrats avec des sponsors pour plusieurs années. Ils s’appuient sur mes performances et s’ils croient que je peux leur rapporter de l’argent, alors ils me sponsorisent. Je fais de la pub pour leur marque, en portant leurs fringues par exemple, et ça paye plutôt bien. Certaines grosses compétitions donnent également un revenu ponctuel.

– Tu portes leurs fringues en étant torse nu la moitié du temps ? demandé-je dubitativement avec un sourire.

Il rit alors qu’il ralentit la voiture. Je remarque à mon grand étonnement que l’on se gare sur le parking – complètement vide – du complexe. Qu’est-ce qu’on fiche là ?

– Il n’y a pas que les tee-shirts qui comptent. Et j’en porte de temps à autre, rassure-toi.

– Ça ne me rassure pas du tout, dis-je d’un ton mi-sérieux mi-horrifié. Tes abdominaux seraient hors de ma vue et que diable pourraient-ils faire, livrés à eux-mêmes, sans ma surveillance ?

– Que diable, en effet ? s’amuse-t-il. Retirons-nous tout de suite cette terrible angoisse !

D’un mouvement souple, il fait passer son haut par-dessus sa tête, révélant ses pectoraux, son ventre à croquer et le V de son bas-ventre qui me fait saliver. Je reste bloquée sur la vue qu’il m’offre pendant plusieurs secondes, incapable de détourner les yeux alors que mon désir grimpe en flèche.

Sa main s’emmêle dans mes cheveux et il rapproche mon visage du sien, m’arrachant à ma contemplation.

– Quand tu me regardes comme ça, j’ai l’impression que je vais totalement perdre les pédales, Vanessa.

Je ne retiens pas le gémissement que sa phrase provoque. Il sait ce que je ressens quand il ouvre la

bouche et il en joue. Il appuie sur les nuances de sa voix, adoptant notamment des tons plus bas et graves qui sont diablement sexy et sensuels. Au lit, notamment, il me murmure à l'oreille, m'offre les caresses de sa voix alors même que son corps ravit le mien, faisant monter la tension érotique et mon plaisir. C'est fou de penser à quelle vitesse il a appris à moduler sa voix pour me contenter plus encore. Il m'a dit entre deux rounds, le soir où je lui ai parlé de ma synesthésie, qu'il n'y a aucun mal à tirer avantage de la situation. Il compte user de tout son pouvoir sur moi tant que celui-ci sert à me faire basculer du côté obscur de l'orgasme.

Il pose son front contre le mien et ferme les yeux, comme s'il s'efforçait de se calmer.

– Viens. Il faut qu'on sorte de là avant que j'oublie ce que j'étais venu te montrer.

Je hoche la tête, le souffle court, et je cherche la poignée d'une main tremblante. On se dirige vers le complexe qui a l'air totalement fermé.

– Ça m'a l'air vide, dis-je.

– C'est le cas, acquiesce-t-il. Je me suis dit que, puisque tu n'avais pas pu assister à ma sélection, j'allais te faire une petite représentation privée.

Mon cœur rate un battement et je le scrute pour savoir s'il plaisante. Il me sourit alors qu'il ouvre la porte et me fait signe de passer.

– C'est vrai ?

– Bien sûr. À part si tu n'en as pas envie.

L'émotion me serre la gorge et je reflue les larmes qui me montent aux yeux. L'attention est si touchante qu'elle me souffle complètement. Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse faire ça pour moi. Ni même qu'il y songe. Il m'offre la possibilité de le voir en action, de comprendre son sport et, par conséquent, sa personne. Je me suis révélée à lui mais il en fait de même. C'est plus que je n'avais osé espérer. C'est plus que ce dont la plupart des gens sont capables de faire pour autrui.

– Si, j'en ai vraiment envie. Merci, soufflé-je.

Il me conduit jusqu'au gymnase, enlève ses chaussures et ses chaussettes puis se tourne vers moi.

– Je vais devoir m'échauffer un peu avant de commencer. Tu veux te joindre à moi ? demande-t-il avec un sourire lubrique.

Je m'appuie contre un mur en souriant également et décide de rentrer dans son jeu. Je le détaille minutieusement et me mords la lèvre inférieure avant de dire d'une voix plus rauque :

– J'aime aussi beaucoup observer, Joey...

Son pantalon blanc de sport se déforme lentement sous la ceinture et je sens une chaleur m'envahir à la vue de ce spectacle. Il prend une grande inspiration avant de me tourner le dos et de commencer

un rapide échauffement.

– Là, ça devrait aller, dit-il au bout de cinq minutes.

– Tu es plutôt du genre rapide, le taquiné-je.

Il glousse et me lance un regard chargé de promesse.

– Crois bien que je me souviendrai de ces mots lorsque tu me supplieras de te prendre.

L'humidité naît entre mes cuisses et mon excitation grimpe en flèche. Ses préliminaires sont toujours d'une habileté sans faille, jouant entre les limites du délice et de la torture. Un sourire arrogant danse sur ses lèvres alors qu'il jauge ma réaction puis il se concentre sur sa tâche.

Après s'être recouvert les mains de poudre blanche, il se place entre les barres parallèles. Je le regarde avec fascination sauter, s'accrocher aux barres et soulever son corps au-dessus de celles-ci. Il exécute les figures avec agilité, se soutenant en l'air avec les jambes en équerre, se redressant pour faire des équilibres, tournoyant sur un bras pour changer de côté et m'offrir tour à tour une vue sur son dos musclé et son ventre ferme. Je suis complètement hypnotisée alors qu'il passe ensuite à une barre fixe. Celle-ci demande bien plus d'élan : il ne s'arrête pas de tourner autour de la barre tout en exécutant ses mouvements avec concentration, lâchant de temps à autre la barre pour mieux se rattraper après l'exécution de sa figure. C'est beau et époustouflant. Je n'aurais jamais pensé être aussi fascinée par la gymnastique masculine mais, de toute évidence, j'ai grandement sous-estimé son attrait. Et les capacités phénoménales qu'elle demande. J'ai un pic d'adrénaline lorsque, après s'être élancé en ligne droite, il saute sur un petit tremplin, ses mains touchant l'agrès devant lui pour mieux le propulser en l'air alors qu'il tourne sur lui-même avant de se réceptionner. Tout est allé si vite ! Il enchaîne avec des mouvements au sol, ce qui ressemble pour moi à la fois à un ninja et un danseur de hip-hop. Je crois que mon désir va me tuer lorsque je l'observe se hisser aux anneaux. Tout son corps est contracté, ses muscles roulent délicieusement et, malgré toute la difficulté de la tâche, il reste maître de la situation avec ce qui ressemble à une facilité déconcertante. Je suis presque sûre que mes fesses pèsent bien trop lourd pour que je puisse me soulever ainsi. Il se dirige alors vers le dernier agrès alors que je ne tiens plus en place. Cependant, je ne vais pas me priver d'une dernière démonstration. Le voir en action est un préliminaire doux et épicé dont je ne compte pas me priver !

Il me jette un coup d'œil alors qu'il se tient derrière le cheval d'arçons puis il pose ses mains sur les poignées en ferraille et soulève son corps. Force, agilité, équilibre, vitesse. Tout est réuni en un. Il fait tourner son corps sur le cheval d'arçons avec une vitesse stupéfiante, faisant passer ses jambes au-dessus par rotation, soulevant une main après l'autre pour poursuivre le mouvement, tout en réussissant la prouesse de ne pas tomber. Le mouvement de ses hanches, la contraction de ses abdominaux, le roulement de ses biceps, les perles d'eau roulant sur sa peau bronzée... Je m'approche de lui à pas lent, totalement subjuguée et il fait sa sortie puis se retourne pour me scruter. Il a un sourire en coin ravageur alors qu'il passe son poignet sur son front en sueur.

– Ça t'a plu ?

– C'était génial ! Je veux te voir faire ça plus souvent. En tout cas, je comprends pourquoi tu n'as

jamais eu de mal à avoir une fille par soir... Te regarder bouger, t'approprier les lois de la physique c'est... C'est une expérience torride.

– Ah oui ? dit-il en m'accrochant la taille. Et, qu'est-ce que tu aurais envie de faire ?

– Pour commencer, ça...

J'incline la tête et fais passer la pointe de ma langue sur son cou, goûtant sa peau recouverte d'une fine pellicule d'eau. Je soupire d'aise avant de mordre doucement l'un de ses pectoraux alors que mes mains courent sur ses abdominaux à se damner. D'un mouvement vif, il nous fait tourner et me hisse sur le cheval d'arçons avant de se placer entre mes jambes, se collant contre moi. Il m'embrasse, dévore ma bouche, et je gémiss contre ses lèvres en me frottant contre lui, impatiente.

– La vache ! s'exclame une voix féminine en me faisant sursauter. Je suis bien contente de ne pas utiliser le cheval d'arçons dans la gymnastique féminine !

Elle ricane tout en traversant la salle alors que Joey soupire dans mon cou avant de se retourner vers la nouvelle arrivante. Celle-ci a une voix qui claque sur ma peau, comme si je me prenais une fessée en direct. Super...

– Qu'est-ce que tu fiches ici, Sanna ? demande-t-il.

– Je pourrais te dire « la même chose que toi » mais, en fait, moi je viens m'entraîner, répond-elle avec un sourire diabolique.

Elle est petite et fine, avec une peau blanche fascinante où vient se déposer sur ses joues et son nez quelques taches de rousseur adorables. Ses cheveux sont courts et attachés en une minuscule queue de cheval. Son corps est si ferme et si féminin à la fois que j'aurais pu en ressentir une forme de jalousie.

– Garry t'a aussi filé les clés ?

– Tu n'es pas le seul à avoir songé à venir lorsqu'il n'y a personne.

– Pour ta gouverne, je me suis entraîné. J'ai montré à Vanessa ce qu'était la gymnastique masculine.

Elle m'examine avec intérêt avant de s'approcher et de me tendre la main. Je rougis un peu, toujours perchée sur mon cheval d'arçons. J'aurais préféré en descendre, il aurait été plus facile de jouer les femmes froides et distantes.

– Ravie de te rencontrer, dit-elle en me fixant avec intensité.

Je hoche la tête et lui serre poliment la main alors qu'elle reprend la parole.

– Je constate que la démonstration t'a plu. Et que Joey voulait certainement te faire découvrir de plus près le cheval d'arçons, dit-elle d'un ton moqueur. Tu es chanceuse, c'est plutôt rare qu'il lie les femmes et la gym. Le bougre a tendance à séparer les deux.

Je me crispe et saute au sol pour le dissimuler. Puis je me force à sourire. Elle n'a pas l'air

méchante – même si sa voix prend un malin plaisir à gifler mes fesses – et ses paroles ne me paraissent pas menaçantes, au contraire. Elle essaye de sous-entendre que notre relation sort de l'ordinaire par rapport aux autres relations de Joey. Le seul problème est qu'elle le connaît visiblement très bien. Pour une raison inconnue, cette proximité m'agace.

– C'est noté, je suis une exception.

– Ne t'inquiète pas, je te le surveillerai pendant les trois jours de compétition.

Elle me fait un clin d'œil puis s'éloigne alors que je me tourne vers Joey.

– Tu as une compétition ?

Il hoche la tête et pose une main sur mes reins pour me conduire à la sortie.

– J'allais te le dire après la séance, dit-il. Ils ont étalé les épreuves alors elle dure de lundi à mercredi matin. Je pars dimanche soir pour le Kansas et je serai de retour mercredi soir.

– Sanna sera avec toi.

– Oui, tous les gymnastes de l'État d'Oklahoma qui ont été sélectionnés partent. On sera logés dans le même hôtel, dit-il en me fixant.

Je me focalise sur le fait qu'il ne tente pas de me cacher ce dernier détail alors que nous sommes immobilisés à côté de sa voiture. Je n'ai pas le droit de râler, nous ne sommes pas un couple. Mais, savoir qu'il sera avec d'autres femmes dans le même hôtel, dont la jolie Sanna, me lacère la poitrine. Je ne compte pas lui faire une scène. Il connaît les règles que je lui ai imposées. Je dois lui faire confiance sur l'exclusivité. Ce n'en est pas moins douloureux pour autant.

– Tu as couché avec elle, dis-je.

– Je ne vais pas te mentir. Je ne le ferai jamais et c'est pour ça que tu peux me croire si je te dis que je n'ai pas couché avec Amya lorsqu'elle est venue frapper à ma porte. Et ça n'arrivera jamais. Mais, oui, j'ai eu des relations sexuelles avec Sanna. Elle recherchait la même chose que moi : combler un besoin naturel sans prise de tête. Mais c'est fini depuis longtemps. Et je t'ai promis l'exclusivité, Vanessa. Je ne l'ai pas fait à la légère.

Je ressens un brusque soulagement. Il n'a pas couché avec Amya et ça m'enlève un poids dont je n'avais pas eu vraiment conscience. Puis, j'ai l'impression d'avoir reçu un direct : il n'a pas couché qu'une seule fois avec Sanna. Pas comme la plupart des femmes qu'il a pu avoir. C'était différent. C'était...

– Tu avais un peu la même relation avec elle que celle que nous avons...

Il m'observe un long moment. Il plonge ses yeux dans les miens. Je le vois tergiverser, comme s'il ne savait pas quoi répondre. Il hésite. Pourquoi ? Finalement, il soupire et baisse les yeux, m'empêchant de lire en lui.

– Oui, dit-il enfin. Un peu comme nous...

Alors, pour la première fois, la caresse vocale et sensuelle de Joey me fait un mal de chien.

Vanessa

Les journées sont lentes et déchirantes. Pourtant Joey a, semble-t-il, voulu laisser son empreinte sur mon corps en me faisant l'amour encore et encore jusqu'au dernier moment. Il m'a quittée le dimanche à midi, pour préparer sa valise, et je me suis écroulée de fatigue jusqu'au lendemain matin, éprouvée par nos folies érotiques.

En me réveillant, j'ai saisi mon portable. Joey y a entré son numéro en ajoutant qu'il ne pourrait probablement pas répondre. Il a ri lorsque je lui ai dit fièrement qu'il était mon sixième contact. J'ai envie de savoir s'il est bien arrivé. S'il va bien. Mais je n'ai pas envie de passer pour cette fille accro à son amant. J'aime ce que nous avons et je ne veux pas perdre ces moments. J'ai pris sur moi et ai reposé mon téléphone. On se reverra lorsqu'il rentrera. Jusque-là, je peux me passer de lui, non ? Il a sa gymnastique et j'ai mon boulot. Pas de quoi en faire un plat. Chacun est occupé. Chacun a une vie. Joey va pouvoir se concentrer pleinement sur son sport sans que je le déconcentre. Je suis cette femme qui lui laisse tout l'espace qu'il veut. Je suis cette femme tellement indépendante qu'elle peut se passer de savoir si l'avion a bien atterri. Ouais...

Le lundi et le mardi sont passés. Et, chaque jour, une faille se creuse en moi. Un trou que j'ignore consciencieusement. Un organe qui me crie que Joey me manque et que je somme de se taire. Mais le fourbe bombarde en réponse mon cerveau d'images de Sanna et Joey. Ensemble. Dans un hôtel. Au Kansas. J'ai confiance en Joey. Étrangement, je n'ai pas non plus l'impression que Sanna s'intéresse à lui. Elle a essayé de m'être sympathique. Toutefois leur relation passée en tant que *sex friends* me pèse malgré moi et me fait grimacer. La jalousie me pique. Je suis sûre que Joey ne rompra pas sa promesse et qu'il ne tombera pas dans les bras d'une fille. Il n'est pas comme ça. Il a des valeurs qu'il respecte et les serments en font partie. Il a, certes, déjà mis une fille chaque soir dans son lit mais il ne leur avait rien promis. Il avait été clair. Comme avec moi...

La compétition se termine ce mercredi matin. Ou plutôt, les épreuves se sont terminées la veille au soir et ce matin est consacré à la remise des médailles. De mon côté, j'ai décidé de suivre ce fameux Ramirez. Le site du consulat est minutieusement mis à jour avec de jolies photographies de chaque membre. J'en imprime une et je file me garer non loin du bâtiment, mais pas trop près non plus pour ne pas me faire repérer par le service de sécurité. J'ai apporté ma paire de jumelles et je joue donc à la voyeuse, attendant sagement qu'il se montre. D'après ce que j'ai compris, Ramirez est plutôt strict et ponctuel à la minute près. Je suis sûre que son agenda est rigoureusement planifié et que ses escapades à Broken Arrow sont réglées comme du papier à musique.

Ma surveillance paye : Ramirez sort à sept heures treize, accompagné par quelques gardes du corps et monte dans sa voiture de fonction noire. Je prends plusieurs clichés avant de les suivre. Lorsque j'ai la certitude qu'il se dirige vers Broken Arrow, je le dépasse pour prendre de l'avance et

pouvoir immortaliser son arrivée. Il descend, le dos droit, ouvre sa veste de costume d'une main alors qu'il tend l'autre à l'homme insecte puis à un autre. Peut-être monsieur Mousse ? Vanderborgth n'est pas en vue. Je prends autant de photographies que possible jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'intérieur. Puis j'attends pendant une heure, les paupières lourdes, soudain une fille ressort du bâtiment. Elle n'a pas l'air très heureuse. Un homme grand et baraqué l'accompagne et l'emmène jusqu'à une voiture qui démarre sans plus attendre. Ramirez sort quelques minutes plus tard, l'air bien plus radieux qu'à l'arrivée. Je le suis jusqu'au consulat pour être sûre qu'il ne fasse pas d'autres détours puis pars en quête d'un déjeuner. Si je continue à sauter ce repas, Jeannette va finir par me nourrir à la becquée !

Mon portable vibre pile au moment où ma commande arrive à ma voiture et mon cœur bondit dans ma poitrine. J'attrape fébrilement mon téléphone et je ressens une petite déception lorsque la lettre « A. » s'affiche. Elle choisit toujours ces moments ! À croire qu'elle s'est greffée une antenne qui se met à sonner dès que je m'arrête quelques instants.

[L'agence Rent & Rest m'a finalement envoyé les dossiers.]

[Qui ? Quoi ?]

[L'agence de location de cars !]

[Oh ! Alors ?]

[Point d'arrivée roues à louer plusieurs fois dans les agences.]

Je fronce les sourcils, pour une fois incapable de déchiffrer correctement son message. Moins d'une minute après, A. m'en renvoie un autre, bien plus compréhensible, avec un smiley en colère entre parenthèses, visiblement agacée par son logiciel.

[Juan Rivero a loué plusieurs fois dans leur agence. Une fois par mois en fait.]

Il me faut un moment pour me rappeler que Juan Rivero est l'homme insecte. Il faut que je me concentre !

[Une fois par mois ? Tu es sûre ?
Quel trajet ?]

[Une fois par mois, sûre.
À moins que quelqu'un d'autre à *Belles Exotiques* ne s'occupe des locations. Toujours le même trajet.
Départ de ton bâtiment sur W. Houston Street

Arrivée à l'aéroport.]

Je me pince les lèvres avant de fourrer un maki dans ma bouche. Je me retiens de pousser un lourd soupir de contentement alors que les saveurs explosent dans mon palais. Je mâche, une main devant ma bouche, l'autre toujours sur mon portable. Ce restaurant coréen ne plaisante pas : leurs makis sont tellement gros que ce n'est pas une mince affaire de les manger. Tant pis, si je ne suis pas élégante ! Je ne compte pas en louper une miette !

Je réfléchis en trempant un autre maki dans la sauce soja mélangée au wasabi que j'ai installée sur mon tableau de bord. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de trajet retour aéroport / agence de mannequinat ? Est-ce qu'ils reviennent séparément ? Bonjour les frais de taxi ! Il y a deux autres possibilités. Je sais qu'une femme est montée à coup sûr dans le car mais je ne suis pas arrivée à temps pour constater s'il y en avait d'autres. Peut-être que la location du car est un leurre tout comme l'agence de mannequinat est une couverture. Un leurre pour faire quoi cependant ? Pour tromper qui ? Autre possibilité, ces personnes – que je pense être toutes des femmes – ne reviennent pas. Mais pourquoi ? Que font-elles alors ? Peut-être que je me trompe, qu'il ne s'agit pas vraiment de trafic ou de prostitution. Peut-être est-ce plutôt une fabrique de faux papiers et de nouvelles vies. Ce qui n'explique pas complètement ce que j'ai entendu, ni ces étranges numéros et la participation de Ramirez.

[Tu as trouvé quelque chose sur ces filles
dans leur magazine ?]

[Rien pour l'instant. J'y travaille toujours.
Ce genre de choses prend du temps
quand tu n'es pas agent du FBI
ou de la CIA. Je te tiens au courant.]

Je finis rapidement mon repas et redémarre.

Je passe mon après-midi à imprimer en plusieurs exemplaires les photographies que j'ai prises depuis le début du contrat ainsi que les différentes informations que j'ai relevées. Je mets le tout dans plusieurs dossiers dont un étiqueté « police ». J'ai le sentiment que je vais avoir besoin d'eux.

On frappe à ma porte vers seize heures et je bondis de mon canapé. Jeannette m'examine rapidement d'un coup d'œil expert.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je t'apporte ta tenue du mois.

– Déjà ? Tu es en avance, non ?

– Eh bien, j'ai fait cette pièce il y a quelques jours et je me suis dit qu'elle t'irait parfaitement.

Elle me montre une robe d'un rose nacré absolument ravissant. Elle semble légère à porter, fluide et douce.

– Je crois que tu t'es encore surpassée, Jeannette. Merci.

Je la serre rapidement dans mes bras et elle en passe un autour de moi, son autre bras en l'air pour ne pas froisser sa petite merveille de création.

– Et puis, c'est bien ce soir que Joey rentre, non ?

– Oui mais...

– Tu devrais la porter. Trois jours d'abstinence sexuelle de la part de cet homme demande une récompense, ajoute-t-elle d'un ton pince-sans-rire.

Je souris et je me saisis du cintre.

– Merci. Je vais la mettre mais je ne suis même pas sûre qu'il passe par mon appartement ce soir.

Elle pousse un petit rire sarcastique tout en se dirigeant vers la porte de son appartement.

– Allons, Van, c'est comme demander si le soleil se lèvera demain !

Elle claque la porte derrière elle alors que je souris bêtement, une petite boule de lumière et de chaleur lovée dans ma poitrine.

Joey

Mercredi à onze heures, on passe trois médailles autour de mon cou. L'une en or, pour le cheval-d'arçons en individuel, une troisième en bronze pour les anneaux en individuel et, enfin, une autre en bronze en équipe. En plus du Kansas et d'Oklahoma, il y avait en compétition les équipes de l'Arkansas et du Nouveau-Mexique.

Les deux derniers jours ont été intenses et ont défilé à une vitesse faramineuse. Quand je n'étais pas en train de concourir, je prenais conseil ou je me faisais masser pour détendre mes muscles endoloris par l'effort. Mais, même allongé sur une table en laissant le kiné jouer au marionnettiste, j'avais toujours l'esprit en ébullition. J'étais toujours concentré sur l'épreuve suivante. Je ne sortais pas du feu de l'action. C'était une expérience particulière, totalement euphorisante.

Je sais que Vanessa n'aurait pas pu assister à cette compétition. Cependant, j'aurais aimé la retrouver le soir dans ma chambre et lui transmettre toute une partie de l'énergie que le public me faisait emmagasiner. J'aurais voulu partager ces moments grisants avec elle en l'enlaçant passionnément. C'est comme si j'étais persuadé que toutes ces sensations auraient été encore décuplées avec elle. Ce qui aurait peut-être été le cas. Vanessa a tendance à me faire perdre la tête.

Je range mes affaires dans mon sac. J'ai un vol dans l'après-midi et je suis impatient de rentrer. Habituellement, je serais allé boire une bière avec Jeff et Jayden. Ils ont toujours été les seules personnes avec qui j'ai eu envie de partager une victoire. On se comprend. On est des athlètes. On ressent l'importance de ce genre d'événement. Et on est amis. On se soutient. On se félicite. Pourtant, cette fois-ci, j'ai envie d'aller la voir, elle, de lui dire que j'ai remporté des médailles, de voir ses yeux briller et d'enrouler son corps autour du mien. Jeff et Jayden peuvent bien attendre le lendemain.

– Je peux entrer ?

La voix de Sanna retentit en même temps que les petits coups qu'elle donne contre ma porte. Je tourne la tête vers elle et hausse un sourcil.

– Normalement, on frappe, on attend que l'on vienne ouvrir et ensuite on demande si on peut entrer.

– Une vraie perte de temps !

– Félicitations pour ton classement.

– Tu t'es bien débrouillé aussi, dit-elle avec un sourire. Pressé de rentrer ?

Je hausse une épaule alors qu'elle regarde mon sac. J'ai encore plusieurs heures avant l'avion et je n'ai pas pris beaucoup d'affaires. Mais j'ai besoin de préparer ma valise.

Elle avance dans la pièce et fronce les sourcils d'un air mortellement sérieux. J'arrête de ranger pour la scruter d'un air prudent.

– Je sais que tu vas penser que ce ne sont pas mes oignons, commence-t-elle. Mais je vais te le dire quand même, Joey, parce que je te considère comme mon ami et, qu'il n'y a pas si longtemps, je pensais comme toi.

Elle fait une pause et je ne romps pas le silence, sur mes gardes.

– Je sais que tu penses que tu n'as pas le choix. Notre sport a tellement d'importance, il prend toute la place. Mais, Joey, trouver un équilibre est possible avec la bonne personne.

Je prends d'abord le parti d'en rire pour désamorcer la situation. Je tourne le tout à la dérision.

– Allons, Sanna, toi et moi ça n'aurait jamais fonctionné, tu le sais très bien.

Elle se pince les lèvres et pose les poings sur ses hanches. Je retiens une grimace en me demandant ce qu'ils ont tous à vouloir fourrer leur nez dans ma vie privée.

– Arrête de faire l'idiot ! Que tu le veuilles ou non, Vanessa et toi...

– Basons notre relation sur un accord commun qui nous convient à tous les deux, la coupé-je avec obstination.

– Tu comptes te mentir jusqu'à ce qu'il soit trop tard ?

– Non, dis-je entre mes dents serrées. Je suis réaliste, Sanna. Honnête avec moi-même et avec elle. Mon sport prend trop de place dans ma vie. Regarde ! Je suis toujours à l'entraînement, même lorsqu'il n'y en a pas, je m'entraîne de mon côté ! Il y a les sélections, les compétitions comme celles-ci et que dire de celles qui demandent plus que trois jours ? Des stages de plusieurs semaines dans d'autres pays ? Toi et moi, nous savons parfaitement que vivre de notre passion n'est pas compatible avec une relation de couple.

Elle me regarde droit dans les yeux avec un calme olympien et une patience infinie.

– Je suis en couple, Joey.

Le choc me renverse. Je sens mes yeux s'écarquiller et devenir aussi ronds que des soucoupes. Je la fixe comme si elle était une extraterrestre. Sanna en couple ? Cela me semble tout à fait grotesque ! Elle est comme moi ! On est semblables. Toujours à faire passer notre sport en première position. Et puis, elle n'en a jamais parlé. Je ne l'ai jamais vue avec quelqu'un. Elle me laisse le temps de digérer l'information avant de reprendre.

– Ce n’était pas longtemps après la fin de notre... accord. J’avais recommencé ma routine : une ou deux fois par semaine, j’allais dans un bar où j’avais mes habitudes, je prenais un Coca et je ne rentrais pas seule. C’est facile. Une fille seule dans un bar, tu peux être sûr qu’une tripotée de mecs aura envie de la sauter dans la soirée. C’était un soir comme les autres, pour moi, je suis rentrée avec un jeune homme en costume, tout à fait charmant et à mon goût, qui était de passage dans ce bar avec des collègues après le boulot. On est allés chez lui et le lendemain, lorsque j’ai voulu m’éclipser, il m’a demandé de prendre le petit déjeuner avec lui. J’ai trouvé ça très mignon mais j’ai refusé et je suis partie. Alors il est revenu chaque soir dans le même bar jusqu’à ce que je réapparaisse, quelques jours plus tard. Il m’a de nouveau abordée, offert à boire et je me suis laissé guider chez lui une deuxième fois. Il m’a proposé de nouveau le petit déjeuner et comme la première fois, j’ai refusé et je suis partie. Il a recommencé son manège, encore et encore. On s’est vus plusieurs soirs par semaine pendant un mois, jusqu’à ce que je prenne ce petit déjeuner avec lui. Puis, j’ai fini un jour par passer le dimanche matin en entier avec lui. Puis tout le dimanche. Petit à petit, notre relation s’est consolidée jusqu’à ce que, en douceur, on soit un couple. Grâce à lui. Il ne m’a jamais brusquée. Il voulait juste une place dans ma vie. Il était là, toujours. Il me laissait la place dont j’avais besoin. Il savait que mon sport faisait partie de moi et il me voulait moi, entièrement, pas une autre. Et ça a marché. Nous sommes ensemble depuis un an et demi maintenant. J’ai emménagé avec lui il y a six mois.

Je reste totalement scotché. Pour ne pas l’avoir vue venir celle-là... Sanna en couple. Sanna partageant son quotidien avec une autre personne. J’ai presque envie de m’asseoir pour m’en remettre.

– Euh... Eh bien... Félicitations, je suppose. Est-ce que c’est ce qu’on est censé dire ? Ou c’est juste pour les fiançailles et ce genre de truc ?

Elle me prend doucement le bras et me sourit avec indulgence. C’est tellement étrange que je dois résister à l’envie de reculer. Sanna est une fille forte, au caractère de feu. Elle n’a jamais été douce, sage et patiente. J’ai l’impression d’avoir basculé dans une réalité parallèle.

– L’équilibre est possible, Joey, avec la bonne personne. Et je crois que tu l’as trouvée.

– Qu’est-ce que tu en sais ? demandé-je durement.

Sa phrase me percute de plein fouet et j’ai un réflexe instinctif : attaquer pour mieux me protéger. Quelque chose remue en moi. Je n’ai pas envie que Sanna fiche le bordel dans ma vie.

– Je le sais parce que tu es déjà en train de faire ton sac, alors que notre vol est dans plusieurs heures, parce que tu meurs d’envie de la revoir. Avant, tu aurais juste profité de ta gloire au bar de l’hôtel avec les autres. Je le sais parce que tu l’as invitée à ta sélection, ce que tu n’avais jamais fait avec personne avant elle. Je le sais parce que tu l’as invitée à voir ton entraînement. Je le sais parce que je t’ai vu avec elle, cette fois-ci, j’ai vu comment tu te comportais, comment tu la regardais. C’était différent, Joey. Que tu l’admettes ou pas, c’était totalement différent. Cela fait maintenant trois semaines que tu es avec elle et tu ne t’en lasses pas, au contraire.

Je ne réponds rien. Je ne sais pas quoi dire. Tout ce qu'elle vient de dire est vrai. C'est différent, je le sais depuis le début. Vanessa est différente. Unique. Et, oui, je n'ai pas fait que coucher avec elle. Je lui ai aussi montré mon sport, ma vie. Je n'ai pas envie d'arrêter notre relation. Elle m'a manqué pendant ces trois jours.

Sanna laisse tomber sa main et reprend la parole.

– Ce que vous avez là, ce que vous êtes en train de faire, ce que vous construisez là, c'est une histoire. Vous êtes déjà en train de l'écrire même si vous n'en êtes pas conscients. Arrêtez de vous bander les yeux, prenez franchement la plume et laissez-vous porter. Vous avez déjà trouvé un mode de fonctionnement, vous avez déjà écrit votre premier chapitre. Il ne vous reste plus qu'à affûter votre relation et à écrire de nouvelles pages.

Elle fait demi-tour, avance jusqu'à la porte et pose une main sur celle-ci avant de s'arrêter de nouveau.

– Ne la laisse pas filer, Joey. Essaie.

Elle sort et ferme la porte derrière elle. Je me laisse tomber sur mon lit, déboussolé. Tout ce qu'elle a dit est juste. Mes mains frottent mon visage et je soupire. Et si c'était vraiment possible ? J'ai toujours pensé qu'il me fallait faire un choix. Il avait été facile : mon sport est toute ma vie. Mais depuis qu'elle est là, la perspective de pouvoir conjuguer les deux me tente. J'aime passer du temps avec elle. J'aime apprendre à la connaître. J'aime lui faire découvrir ma vie. J'aime simplement partager des moments avec elle. Cela ne m'était jamais arrivé. C'est exceptionnel. Alors, peut-être faut-il que je me jette à l'eau. Même si c'est loin d'être mon domaine de prédilection... Pour elle, je peux bien tenter quelque chose. Peut-être, d'ailleurs, ai-je déjà commencé...

Vanessa

Mon cœur fait un bond lorsque j’entends toquer à dix-huit heures trente. Un sourire étire mes lèvres et je me précipite pour ouvrir. Je n’ai même pas le temps d’apercevoir mon visiteur. Des lèvres chaudes et exigeantes s’abattent sur ma bouche et un corps volcanique me plaque contre la porte. Une odeur épicée que j’aurais reconnue entre mille me chatouille les narines et je me laisse aller contre Joey, trop heureuse de le retrouver.

– Je n’ai pensé qu’à ce moment depuis que je suis monté dans l’avion, chuchote-t-il à mon oreille.

Sa voix caresse mon intimité de la manière la plus délicieuse qu’il soit et je me cambre contre lui.

– On devrait fermer cette porte si on ne veut pas recevoir une plainte de nos voisins pour exhibition à caractère sexuel, dis-je, pantelante.

Il sourit, me faisant complètement fondre, mais me libère à mon grand étonnement.

– Plus tard, dit-il. Nous avons quelque chose à faire et je vois que Jeannette a respecté sa part du marché.

Il me détaille avec appréciation et j’entrouvre la bouche, surprise. Joey a demandé à Jeannette de me procurer une tenue ? Pourquoi ? Comment ? Quand ? Il passe ses doigts sur la clavicule que laisse apparaître ma robe.

– Ce rose nacré te va à ravir, souffle-t-il, il fait scintiller ta peau blanche.

– Quand est-ce que tu lui as demandé de me procurer cette tenue ?

– J’avais juste demandé quelque chose d’élégant. Jeannette a fait le reste. Et, pour répondre à ta question, c’était mercredi dernier.

Je réfléchis. Une semaine pile poil et... Le lendemain de ma petite révélation sur ma synesthésie. La curiosité m’envahit. Qu’a-t-il en tête ? Qu’est-ce qu’il a pu prévoir ? Pourquoi Jeannette ne m’a-t-elle rien dit ?

J’oublie toutes mes questions lorsqu’il pose ses mains sur mes fesses à travers le tissu de ma robe et me tire de nouveau jusqu’à lui. Il m’oblige à me pencher en arrière, les yeux pétillants et ses lèvres si proches des miennes...

– Tu devrais prendre ton sac. Je t’attends.

Il me relâche et je m'exécute rapidement, accentuant son expression radieuse. Après avoir verrouillé mon appartement, je le suis et sa main attrape la mienne. Son contact crée une décharge électrique qui remonte le long de mon bras. C'est la première fois qu'il me prend la main. Je le regarde du coin de l'œil. Il a l'air si nonchalant. Naturel. Il ne se rend probablement pas compte de ce qu'il fait et du petit feu d'artifice qu'il génère en moi.

– Comment s'est passée la compétition ? demandé-je alors que nous nous installions dans sa voiture.

– Je suis arrivé premier au cheval-d'arçons et troisième aux anneaux. Il y avait vraiment des bons compétiteurs en face de nous. Mais mon équipe s'en est sortie pour cette fois : on a eu la troisième place du podium.

– Wouah ! C'est vraiment super ! Et deux médailles juste pour toi ? C'est quand même assez incroyable !

Je suis vraiment emplie de joie et de fierté en l'entendant me raconter son palmarès. Je veux qu'il réussisse. Je l'ai vu en action : Joey le mérite. Bordel ! Il n'a pas d'autres choix que de gagner !

– La plupart des gymnastes ont un agrès de prédilection, dit-il. Mais, c'est vrai que j'excelle dans ces deux disciplines. Je ne suis pas le seul à être bon dans plusieurs exercices cependant.

– Tu seras toujours meilleur que les autres pour moi, lâché-je sans réfléchir.

Je ne dis plus un mot et n'ose pas regarder dans sa direction. Je ne veux pas qu'il pense que je m'attache à lui. Est-ce le cas ? Je ne veux même pas y songer ! Je veux garder ce que nous avons intact.

Il fait ralentir la voiture et j'observe les alentours. Mon cœur se précipite dans ma poitrine et le stress monte en flèche. Est-ce qu'il a oublié ? Est-ce que je n'ai pas été assez claire lorsque je lui ai expliqué ma synesthésie ? Est-ce que je me suis trompée lorsque j'ai eu l'impression qu'il comprenait ? Il doit sentir mon angoisse parce qu'il se tourne vers moi à l'instant où il coupe le moteur.

– Fais-moi confiance.

Il passe une main dans mes cheveux et je hoche la tête. J'ai confiance en Joey. Je sais qu'il ne me ferait pas de mal. Je ne peux pas m'être trompée. Je suis sûre de moi. La panique est seulement une mauvaise habitude.

Je descends et il fait le tour de la voiture pour venir me prendre la main. C'est rassurant. Un contact qui me donne de la force et le sentiment d'être capable de tout. Je me sens protégée.

J'entre dans le restaurant à sa suite et me prépare instinctivement à l'impact. Rien ne se produit. Aucune voix ne me percute de plein fouet. Pas un frémissement ne me secoue. C'est le silence le plus

complet. Les restaurateurs nous saluent en souriant d'un signe de tête et Joey lève la main à leur attention. Un serveur nous conduit sans piper jusqu'à une table qu'il désigne d'un geste de la main gracieux puis dépose des menus devant nous avant de repartir.

Je reste immobile sur ma chaise. Notre table est au milieu du restaurant. Il n'y a pas un seul client. Personne. La salle entière est vide. Qu'est-ce qui se passe ici ? Et pourquoi le personnel n'a-t-il pas dit un mot ?

– Quand tu m'as parlé de ta synesthésie, tu m'as dit que tu évitais les lieux publics. Je suppose que tu n'es jamais allée au restaurant ?

– Je mange chez moi ou je passe prendre un drive que je mange en voiture. Ça m'évite de me retrouver dans une mer de conversations.

– J'avais envie que tu puisses y manger une fois. Avec moi.

– Tu as réservé le restaurant pour nous et tu as demandé au personnel de se taire ? demandé-je, éberluée.

– L'offre s'adapte à la demande. Ils ont l'habitude des exigences particulières et n'ont aucun problème à y accéder.

Il a la délicatesse de taire que cela a dû lui coûter un bras. Joey a réservé un restaurant pour nous, pour moi. Je n'arrive pas à y croire. Qui fait cela ? Comment a-t-il pu avoir cette idée ? Qu'il m'emmène au complexe sportif pour le regarder s'entraîner pendant qu'il n'y a personne m'a déjà secouée. Mais là... C'est complètement fou. Il me fait voir de lui une facette nouvelle, attentionnée et craquante. C'est un homme incroyable, il n'y a aucun doute possible. Et la vitesse à laquelle lui est venue l'idée me sidère. Il a donc réservé ce restaurant mercredi dernier après avoir appris ma particularité. Il n'a pas seulement compris sa signification : il l'a acceptée, embrassée et en a fait un atout. Quelque chose d'unique qui nous fait faire des choses folles et merveilleuses. Des moments irremplaçables.

– Tu devrais te concentrer sur la carte plutôt que sur moi.

– Mais, si c'est toi qui me fais envie ? demandé-je d'une voix rauque.

Un sourire moqueur danse sur ses lèvres.

– Je ne suis pas sûr que la peau grillée soit parfaitement à mon avantage.

Je roule des yeux et me concentre finalement sur le choix de la carte. Le serveur revient, carnet à la main mais ne prononce pas un mot. Il attend simplement que nous lui dictions notre commande. Joey demande deux verres de vin rouge pour nous puis des lasagnes pour lui. J'opte pour une polenta à la sauce tomate.

Être ici avec Joey, à discuter en attendant nos plats, a quelque chose de spécial. Une petite magie parsème l'air. On pourrait nous prendre pour un couple et je dois me souvenir que nous n'en sommes pas un. Je dois également me rappeler que je suis d'accord avec cette situation. Comment ne pas l'être ? Je n'ai jamais été si heureuse.

On dépose nos assiettes devant nous et je salive. Je m'empresse de fourrer une portion dans ma bouche et je ferme les yeux de plaisir en gémissant d'extase. Bordel ! C'est renversant ! Vraiment divin ! La sauce vient ajouter cette touche de douceur à la polenta, se mélange avec harmonie, la complète avec habileté. Le tout fond en bouche. C'est succulent.

Lorsque j'ouvre de nouveau les paupières, Joey m'observe avec un désir évident. Il délaisse son plat et me dévore du regard.

– Tu devrais éviter de faire ça, dit-il d'une voix vibrante qui grise mes sens et affole ma peau.

Je bois une gorgée de vin pour cacher mon sourire. J'ai envie de jouer. J'avale puis passe délicatement la langue sur mes lèvres avant de mordiller ma lèvre inférieure.

– Pourquoi ? demandé-je innocemment.

Son expression brûlante s'assombrit davantage et il respire longuement avant de me répondre, une lueur de défi dans les yeux.

– Parce que, sinon, je demanderai à tout le personnel d'aller inspecter la cuisine puis je glisserai sous la table pour aller fourrer ma tête entre tes cuisses.

Sa voix ferme et ses propos indécents allument un incendie entre mes jambes. Je déglutis et reprends mes couverts en tremblant légèrement. Il m'adresse un sourire narquois alors que je lutte contre le désir qui m'assaille violemment et je me promets de me venger de la seule manière convenable. En lui faisant perdre complètement la raison comme il me fait perdre la mienne.

Joey

Elle est belle. Ses cheveux en vagues sauvages la rendent sensuelle. Sa peau blanche la fait paraître délicate. Ses yeux bleus et cerclés de noir sont hypnotiques. Sa bouche a un érotisme fou.

Assise dans la salle du restaurant que j'ai fait réserver pour nous, elle rayonne littéralement. J'aime la voir déguster son plat avec une satisfaction évidente. J'adore voir ses yeux briller et son sourire détendre ses traits.

Je peux sentir la tension entre nous. Elle s'accumule à chaque regard, chaque mot, chaque geste. Elle me parle tranquillement, de tout et de rien, faisant mine de faire la conversation tout en me charmant discrètement. Elle fait courir le bout de ses doigts sur le haut de sa poitrine, elle penche la tête, me fixe avec intensité... Je peux sentir son amusement et son désir. Elle aime ce petit jeu. Et, moi, je peux sentir l'excitation de ce moment faire durcir mon sexe.

Cependant, pour la première fois, j'analyse vraiment ce que je ressens et pas seulement mon désir pour Vanessa. Je sais déjà que ce dernier est insatiable et irrationnel. Mais qu'en est-il de moi ? De mes émotions ? Je suis subjugué par sa présence. Je suis fier d'être celui qui l'emmène au restaurant pour la première fois. Je suis heureux d'être là, avec elle, de l'observer, de l'écouter, de lui parler. Je n'aurais voulu être nulle part ailleurs. Je chéris cet instant.

Dans ma poitrine, je peux sentir une légèreté nouvelle. Comme une plénitude sans fin. Mon cœur bat, oui, mais il semble presque en suspension. Des petits éclairs zigzaguent sur ma peau dès que je sens ses jambes effleurer les miennes. Il y a également cette envie, cet espoir de ressentir de nouveau tout ce mélange d'émotions une nouvelle fois avec elle. Je veux que ces heures s'allongent. J'ai besoin que les secondes ralentissent, nous laissant tous deux en dehors du monde encore un peu. Juste elle et moi. Dans le même temps, j'ai envie de la ramener et de lui faire l'amour.

Pas juste s'envoyer en l'air. Pas seulement prendre du plaisir. Je veux que chaque centimètre carré de sa peau soit mien. Je veux l'observer, la découvrir, comprendre ce qu'elle veut et ce qu'elle aime, la faire jouir, voir le plaisir s'emparer de son corps, l'emmener jusqu'à l'orgasme en sachant que j'en suis responsable. La couvrir, la dorloter, l'embrasser, caresser ses cheveux, sentir son parfum floral et léger, dormir avec elle, ne pas la quitter.

La surprise me laisse sans voix. Ce que je ressens, c'est une émotion pure, un sentiment nouveau. Sanna a raison. J'ai commencé à construire une histoire avec Vanessa et je ne veux pas que cela cesse. Ce n'est pas seulement l'irrésistible attirance de nos corps. C'est également la fusion de nos êtres. Elle m'a charmée dès le premier jour. J'ai aimé sa personnalité, ses réactions, ses gestes et ses répliques. Dès lors, j'ai voulu la conquérir. Alors, j'ai agi comme j'en avais l'habitude : par le sexe.

Mais ça va au-delà. Je la veux, elle.

En la regardant prendre son sac alors que j'attends de payer au comptoir, je comprends qu'elle vient de changer ma vie, de la faire basculer irrémédiablement. Parce qu'elle est faite pour moi. Je la connais seulement depuis trois semaines, mais je n'ai aucun doute. C'est l'évidence même et j'ai dû me mettre des œillères pour ne pas m'en apercevoir plus tôt. Même Jeff, ce fonceur toujours dans l'excès, a pris le temps de le remarquer.

Mais qu'en est-il de Vanessa ? Nous nous sommes mis d'accord pour une relation sans attaches. Et si c'est ce qu'elle désire ? Si elle ne veut pas plus ? Si le lien est à sens unique ? Si, un jour, elle s'éloigne de moi ? Non, cela ne peut pas se produire. Je dois la faire changer d'avis. Je dois la conquérir. Je dois la faire mienne. Rapidement.

Nous sortons du restaurant alors que la nuit tombe. Le parking est désert. Nous marchons jusqu'à ma voiture, au milieu du parking, en silence mais j'ai une conscience aiguë de sa présence. Elle me jette un regard malicieux et j'ouvre la portière en fronçant les sourcils. À quoi pense-t-elle ? Elle s'engouffre dans la voiture et je fais de même. Je mets les clés dans le contact, impatient de rentrer pour la savourer, et m'apprête à attraper ma ceinture lorsqu'elle m'arrête d'un geste. Elle se penche sur moi pour m'embrasser et je la laisse faire, appréciant l'initiative. Vanessa ne se contente pas d'un baiser. Elle glisse sa langue dans ma bouche, m'allume avec subtilité. Elle pousse des petits gémissements qui m'excitent, comme si elle savait parfaitement l'effet qu'elle me fait, tout en me dévorant, mordillant légèrement mes lèvres de temps à autre. Je passe mes mains dans ses cheveux et essaye de reprendre le contrôle du baiser lorsqu'elle se met à suçoter ma langue. Un cri rauque et étranglé m'échappe alors qu'une décharge électrique descend droit vers ma verge qui tressaute, grandissant et durcissant à vitesse grand V. Avant que je n'aie le temps de me reprendre, elle fait descendre sa main en une caresse douce sur mon tee-shirt puis la pose sur la bosse qui déforme mon pantalon. Je m'écarte légèrement en prenant une inspiration sifflante alors qu'elle sourit de plus belle. Je crispe une de mes mains dans ses cheveux quand je sens ses doigts défaire le bouton de mon jean.

– Qu'est-ce que tu fais ? dis-je en arrêtant son geste de ma main libre.

– Je me venge, chuchote-t-elle en descendant ma braguette.

Je fronce les sourcils, un peu perdu alors qu'elle glisse sa main dans mon boxer pour sortir mon sexe en érection. Mon esprit tournoie, mes pensées filent vers le néant alors qu'elle resserre sa prise et commence un lent mouvement de va-et-vient.

– Tu... Tu devrais arrêter, articulé-je difficilement, le souffle court. Ou je ne vais pas... réussir à attendre jusqu'à l'appartement...

– Alors que tu m'as menacée de « fourrer ta tête » entre mes jambes en plein restaurant ? répond-elle avec un ton moqueur. Tu peux rêver.

Je tends la main, prêt à faire basculer son siège en arrière, lorsqu'elle baisse subitement la tête. Sa

main s'arrête sur la base de mon sexe alors que sa bouche ne se trouve qu'à quelques centimètres. Je peux sentir son souffle sur mon gland et tout mon corps se crispe d'une anticipation délicieuse alors que la pression s'accumule douloureusement sous ma ceinture. Mes yeux se révulsent lorsque ses lèvres se posent sur ma verge tendue. Elle fait passer sa langue sur mon frein, me faisant haleter, puis m'aspire doucement. Ma main droite, toujours emmêlée dans ses cheveux, se resserre sur sa tignasse alors que le plaisir me vrille. Je pose ma main gauche sur le volant, le serrant de toutes mes forces, contenant la pression dans ce bras-ci plutôt que dans l'autre, évitant de lui faire mal. Elle commence des mouvements assurés, faisant tourner de temps à autre sa langue, et je renverse ma tête en arrière. Ma respiration devient laborieuse à mesure que mon extase augmente. Sentir sa bouche autour de moi, me prendre, me dominer, me diriger... Sentir la chaleur, l'humidité, la sensualité... Savoir que c'est elle...

Mon orgasme approche et je serre les dents alors que je sens mes hanches bouger toutes seules. Ma jouissance m'écartèle. Je suis écrasé par la délectation, possédé par les délices qu'elle me fait ressentir alors qu'elle accélère le mouvement.

– Oh, Vanessa...

Elle gémit contre mon sexe, ne s'arrêtant pas, et la vibration de ce son se répercute tout le long de mon érection. La digue lâche, le plaisir me ravage et mon orgasme me secoue jusqu'au plus profond de mon être.

Je reste un moment dans le vague, l'esprit égaré loin de mon corps frissonnant, alors qu'elle se redresse avec une fierté évidente sur ses traits. Elle hausse un sourcil alors que je reprends ma respiration. Je secoue la tête, essayant de chasser la brume de satisfaction et de bien-être qui rend mon esprit flou et endormi.

– Tu devrais peut-être démarrer, dit-elle avec un sourire dans la voix.

Je ris brièvement, me penche pour l'embrasser puis mets le contact en l'observant du coin de l'œil. Elle a gagné ce premier round mais j'ai tout le trajet pour imaginer ce que je vais lui faire. Je souris d'un air diabolique :

– Crois-moi : tu vas adorer le regretter.

Vanessa

Me réveiller à côté de Joey me plaît. Prendre une douche avec lui me ravit. Manger mon petit déjeuner en sa compagnie m'est doux. Son sourire, ses clins d'œil, son rire, sa voix qui cascade sur mon corps, son humour, ses attentions... J'en suis droguée. Dès la première dose, je n'ai cessé d'en vouloir plus. Maintenant, j'ai l'impression d'en avoir une injection brute dès le petit matin et je ne m'en lasse pas. Je deviens de plus en plus accro. Cela me fait peur. Serais-je réduite à l'état de loque lorsqu'il se détournera pour passer du bon temps avec une autre ?

– Tu as une longue journée ? demande-t-il.

– Tout dépend de ce que tu sous-entends par « longue ». Je doute qu'elle soit très palpitante. Je piétine un peu avec mon contrat en ce moment. Et toi ?

– Je vais aller au complexe. Garry aura envie de nous parler, de raconter aux autres gymnastes ce qui s'est passé. Il faut aussi que je voie Jeff et Jayden. On fête toujours nos victoires ensemble. Mais je n'ai pas d'entraînement aujourd'hui. On doit, de temps en temps, laisser nos corps récupérer.

– Je ne suis pas sûre de t'avoir laissé récupérer correctement, rétorqué-je sans le moindre remords.

La nuit a été intense. Nos corps ont été tellement sollicités... Il me sourit et m'enlace. Le geste me surprend mais je décide d'en profiter et de ne pas le gâcher.

– Il n'y a qu'avec toi que je peux régénérer. À quelle heure finis-tu ?

– Tout dépend : c'est pour « régénérer » ? me moqué-je gentiment.

– Plus ou moins, dit-il avec un sourire énigmatique. Alors ?

– Je pense arriver pour dix-neuf heures.

– Alors, je serai là.

Il se penche, les mains croisées dans le creux de mon dos, et dépose un baiser tendre et léger sur mes lèvres.

– À ce soir, murmure-t-il en me relâchant.

Il sort et je reste là, les bras ballants, interdite. Joey vient de m'embrasser pour me dire au revoir.

Il m'a déjà embrassée bien sûr mais toujours lors des élans passionnels. Pour le reste, il me salue en déposant un baiser sur la commissure de mes lèvres. Lorsqu'il m'a plaquée contre la porte hier et embrassée comme si sa vie en dépendait alors qu'il n'a pas été plus loin, j'ai pensé qu'il avait eu envie de moi comme j'avais eu envie de lui et qu'il s'était contenu au dernier moment. Là, c'est différent. Rien à voir avec le sexe. Rien à voir avec un feu dévorant. C'est doux, délicat, presque... amoureux. C'est ce que j'imagine comme un geste tendre dans un couple. Mais qu'est-ce que j'en sais ? Je n'ai aucune référence personnelle en la matière. Peut-être que Joey considère ça comme un baiser chaste qu'il aurait pu reproduire avec une amie. Après tout, n'est-ce pas de lui que Jeannette m'a demandé de me méfier au tout début ? N'est-ce pas lui qui a une réputation d'étalon ? Lui qui m'a clairement expliqué qu'il n'y aurait jamais d'histoire entre nous ? Joey ne va pas changer. Je ne dois pas me montrer fragile et naïve. Je risque de mettre en péril notre relation. Je ne dois pas m'interroger sur mon manque à chaque fois qu'il me quitte. Je ne dois pas me questionner sur les étranges réactions de mon cœur.

Je sors de mon appartement et me résigne à une nouvelle planque. C'est frustrant. À l'origine, mon contrat a été établi par M^{me} Vanderborgh pour une durée d'un mois maximum. Je suis presque au terme de celui-ci. Mais si je n'obtiens rien d'ici là, il me sera impossible de raccrocher cette « enquête ». Pas alors que les mots « illégal » et « dangereux » clignotent dans ma tête.

Mon portable vibre et j'ouvre le message de A.

[Il faut que tu viennes immédiatement.]

[Tout va bien ?]

[Moi oui... Dépêche-toi.]

Je fronce les sourcils, ne prends pas le temps de répondre au dernier message et démarre en trombe. De qui s'agit-il si ce n'est pas elle ? Un petit ami qu'elle a encore giflé non intentionnellement ? Jeannette ? Mon cœur se serre dans ma poitrine : Joey ? Je ne vois pas comment Joey aurait pu avoir quoi que ce soit avec ce message mais y avoir songé me fait appuyer davantage sur l'accélérateur.

J'arrive devant chez elle en une heure et demie au lieu de deux. Je sors en courant de ma voiture et donne des coups sur sa porte comme une désespérée, complètement hors d'haleine. Elle ouvre et j'attrape son bras au vol pour ne pas me recevoir un coup dans la figure, puis elle me tire à l'intérieur.

– Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai réussi à faire correspondre les photos des filles du magazine à une base de données.

Je laisse la vague de sa voix balayer temporairement mon inquiétude. Ce n'est pas à propos de Joey. Ni de Jeannette. Je soupire brièvement avant que mon cerveau se remette en état d'alerte. Elle a réussi à retrouver les filles de *Belles Exotiques* ? Et c'est tellement urgent qu'elle m'a demandé de

venir ici ? Bordel ! Cela ne sent rien de bon !

– Dis-moi, exigé-je alors qu'elle se dirige vers son ordinateur.

J'ai arrêté de sourciller à la vue de l'engin à l'épaisse coque noire. On ne peut pas prévoir ce que va faire sa main, autant prendre des précautions même si l'apparence blindée semble un peu comique.

– Elles font toutes parties d'une même base de données, Vanessa : celle de personnes disparues. Regarde.

Elle fait défiler des images sur l'écran de son ordinateur. Deux clichés côte à côte à chaque fois : à gauche, l'image tirée du magazine, à droite, celle de l'alerte pour disparition. Mon cœur me remonte dans la gorge. Ces filles ne sont clairement pas consentantes. Ils ont dû les attirer, les enlever ou je ne sais quoi d'autre. Ils doivent ensuite les tenir à l'œil, les faire chanter, les retenir en captivité, les menacer... La fille que j'ai vue avec Ramirez n'est pas venue seule et n'est pas repartie seule non plus.

– Ce sont toutes des étrangères si on exclut les trois Américaines. Ces dernières venaient de foyer, pas de famille.

– Oh mon Dieu...

– J'ai aussi trouvé ceci : Louna Peña. Mexicaine. Disparue depuis deux ans. Il y a six mois, on l'a retrouvée au Canada, enceinte jusqu'aux yeux. Elle a été reconnue dans un supermarché et emmenée chez les flics. Elle a affirmé qu'elle allait bien et qu'elle était mariée. L'homme est riche et a trente ans de plus qu'elle mais les papiers étaient en règle : ils se sont mariés trois mois après sa disparition. Il est venu la chercher et l'a ramenée chez lui. Ça n'a pas été plus loin. Une semaine plus tard, elle a perdu son bébé.

Une boule grossit dans ma gorge au fur et à mesure qu'elle parle, pas seulement parce que sa voix ressemble à une mer violente et agitée. Elle me jette le magazine sur une page ouverte, la dernière. C'est plein de petites cases avec plusieurs photographies de filles. En haut, le titre annonce : « Dans votre numéro précédent ». Elle pointe une photographie et je reconnais la jeune femme qu'elle a affichée à l'écran. Louna Peña.

– Les femmes sont leur cargaison, murmuré-je. Ces salauds les fournissent comme du bétail. Ils trempent dans le mariage forcé.

La nausée me coupe le souffle et je m'accroche au fauteuil de A. Elles sont toutes tellement jeunes ! Elles ont l'air d'avoir entre 16 et 20 ans. La tête me tourne alors que les pièces du puzzle s'assemblent. L'agence de mannequinat doit attirer les filles venues en quête de reconnaissance sur le sol américain. D'où le manque de publicité : ils ne veulent pas être connus, l'information doit passer par le bouche-à-oreille dans un réseau rudement organisé pour atteindre leur cible. L'agence leur donne la couverture parfaite pour attirer des filles qui entrent dans leurs critères : belles et isolées. Cette enflure de Vanderborgh a dû vouloir garder celle qui est aujourd'hui sa femme et lui a servi un

mensonge pour que son empire ne s'écroule pas. Mais il ne la considère pas moins comme un objet : il la prive de moyen de communication, la cloître à l'intérieur, la manipule... Pour les autres, les malheureuses, ils doivent probablement organiser leurs opérations en discrétion. D'abord en sélectionnant assez de filles qu'ils photographient pour leur magazine en leur faisant croire que c'est pour leur photobook. Puis, une fois le choix des clients effectué, le sort est scellé. Le tableau que j'ai photographié en entrant dans le local doit être un résumé de ce qui arrive à ces filles. La colonne que j'ai prise pour une numérotation des lignes est sûrement en lien avec les numéros qu'ils leur attribuent. En face de chaque numéro qui correspond à une fille se trouve le nom, sûrement un pseudo, du client qui l'a choisie, puis la destination du pays vers laquelle ils vont l'expédier pour être mariée de force dans le meilleur des cas. La dernière ligne est la somme que les clients ont déboursée pour ces femmes. Comme si elles étaient du bétail. Bordel ! Quelle horreur ! Quant aux lignes dénuées de destination, je suppose qu'elles restent sur le sol américain sous surveillance pour une seule chose, la même que vient probablement chercher Ramirez : le sexe. La prostitution. Il faut que j'arrête ces atrocités. Il faut que je sauve les prochaines et celles qui sont encore sous leur coupe ici même.

– Imprime tes recherches, prends le magazine et viens avec moi, dis-je à A. d'une voix blanche.

Elle s'exécute rapidement alors que je sors à l'air libre. J'inspire profondément, essayant de me purifier de cette vision abominable. Il faut que je sorte ces femmes de là.

J'arrête la voiture devant le commissariat, tendue. Je n'ai pas voulu perdre du temps à retourner vers Broken Arrow et j'ai décidé d'aller au bureau de police le plus proche. Après tout, ils peuvent communiquer entre eux, non ? J'ai rassemblé le dossier que j'ai réalisé sur ce contrat et j'ai ajouté les nouvelles pièces que A. m'a fournies. Les alertes de disparition ne créeront pas de problème : elles ont été diffusées publiquement à un moment ou à un autre. A. ne sera pas inquiétée pour piratage.

Je lui ai demandé de venir avec moi parce que je ne sais pas comment mon corps va réagir à ce nouveau challenge. Est-ce qu'un commissariat est bruyant ? Je suppose qu'il y a forcément de l'agitation. Mais il ne s'agit pas que de moi. D'autres vies sont en jeu.

Je jette un regard à mon amie qui acquiesce solennellement avant de sortir de la voiture. Je ne tergiverse pas, ne ralentis pas. Je n'ai pas le temps d'hésiter ou de me préparer. Je tranche l'air, fonce vers le bureau de police et ouvre la porte.

Dans le coin gauche, un gros téléphone blanc et fixe sonne. Sur une table en face, quelques personnes rédigent des documents en silence. Il y a trois policiers derrière l'accueil dont deux qui parlent entre eux pendant que le troisième tape consciencieusement sur un ordinateur. L'homme et la femme qui discutent ont des voix bien différentes qui me percutent. Le premier me donne la sensation qu'un portable vibre sur mon avant-bras. Quant à la jeune femme, j'ai l'impression que quelqu'un me souffle sur le visage, ce qui me fait cligner des yeux un peu plus souvent que la moyenne. De temps à autre, au loin, alors que je m'avance vers l'accueil, j'entends une voix s'élever mais jamais très longtemps. Elle touche un point précis de mon corps avant de disparaître.

– J’ai besoin de faire un signalement, annoncé-je en coupant court à la conversation des deux flics.

Ils me regardent de travers et je me crispe un peu plus. Bordel ! On n’a pas le temps de jouer aux cow-boys !

– Et à quel propos, madame ? demande l’homme.

Cette fois, les vibrations m’atteignent droit sur la paume. Je serre et desserre le poing pour éviter que ma main ne s’engourdisse. Ils me dévisagent encore plus étrangement. Derrière moi, la main incontrôlable de A. claque mes fesses et je sursaute alors qu’elle s’excuse. Les deux membres de l’ordre échangent un regard et se reculent un peu. L’un pose la main sur son flingue et je retiens à grand-peine mes dents de grincer entre elles. Du coin de l’œil, je vois A. serrer son bras fou contre sa poitrine grâce à son autre bras, celui sous contrôle.

– Je suis détective privé, dis-je en montrant ma licence. On m’a embauchée pour enquêter sur un certain Vanderborgth. (Je sors la photo de celui-ci et ils l’examinent à peine.) Je crois que lui et plusieurs autres hommes sont impliqués dans une affaire de prostitution et de mariages forcés.

Je sors le magazine *Belles Exotiques* et les signalements des disparitions que je mets côte à côte.

– Ce magazine appartient à leur pseudo-agence de mannequinat mais vous ne trouverez rien sur cette agence. Il n’y a aucune information parce que c’est une couverture. Maintenant, regardez ces filles. Ce sont les mêmes que sur les affiches de signalement. J’ai également ce tableau avec des noms, des sommes et des destinations pour certaines filles qui sont répertoriées par numéro. Sur les photographies que j’ai prises, on peut également voir Vanderborgth monter dans un car et aller à l’aéroport. J’ai pris des clichés des hommes qui dirigent tout ce trafic mais aussi de clients, notamment un membre du consulat d’Uruguay qui s’accorde un plaisir une fois par semaine...

Je continue mon monologue sous leurs regards sceptiques et prudents. Le type à l’ordinateur a cessé de taper pour m’écouter mais il ne me regarde pas. Ses deux collègues, devant moi, me laissent clairement parler dans le vide et je sens la colère bouillir en moi, prête à se déverser. Il faut que je me contienne si je ne veux pas passer la journée en cellule.

– Ce n’est pas suffisant, finit par me couper la femme.

– Comment ? dis-je en clignant plusieurs fois des yeux. Vous avez tout le dossier ici !

– Tout ce que vous nous montrez ne constitue pas des preuves, intervient son collègue. La seule chose que nous pourrions utiliser, ce sont vos photographies des différentes personnes traitant ensemble mais cela ne prouve rien. Ce magazine est, selon vos dires, introuvable même sur le Net. Alors comment l’avez-vous eu ? Soit vous êtes complices, soit vous avez commis une infraction, soit vous l’avez créé de toutes pièces pour ce que nous pouvons en savoir.

J’ouvre la bouche, outrée au possible, alors que la vibration de sa voix commence sérieusement à me taper sur le système. Je sens A. s’agiter près de moi et je suppose qu’elle se débat pour contenir

sa main. Les deux zigotos en uniforme la dévisagent aussi pendant quelques secondes avant de balayer la réponse que je m'apprête à leur donner d'un geste.

– Pareil pour le tableau. Comment vous l'avez eu, hein ? Ils ne vous l'ont pas envoyé je suppose. Toutes pièces obtenues illégalement ne seront pas valables.

– Vous ne comptez rien faire ? m'exclamé-je complètement hallucinée.

– Revenez avec des preuves solides, dit la femme en haussant les épaules.

– Vous pouvez au moins ouvrir une enquête ! protesté-je vivement.

– Il n'y a aucune plainte contre eux. Pas de plainte, pas d'enquête.

– Et ces femmes ? Elles ont disparu ! Une enquête est forcément ouverte !

– C'est le cas. On ira voir, mais à moins qu'elles ne se promènent devant le bâtiment, on ne pourra pas faire grand-chose.

Le dégoût et la rage brouillent ma vision. J'ai envie de les secouer comme des pruniers et de leur dire de faire leur fichu boulot. Je reprends mes documents d'un geste brusque et tourne les talons. Je bouillonne littéralement. Je marche jusqu'à ma voiture avec A. et donne un coup de pied dans mes pneus. Cela ne sert strictement à rien mais je ressens le besoin de me défouler sur n'importe quoi.

– Attendez !

Je m'immobilise alors que j'allais ouvrir ma portière puis je me tourne vers la voix qui m'a hélée. Elle me donne l'impression d'avoir pris un bain de miel et que les filaments sucrés coulent encore sur mon corps. C'est sacrément étrange.

Je reconnais le flic qui était à son poste, tapant à l'ordinateur. Il est métis, le crâne rasé, une barbe de trois jours et il est bien plus grand et baraqué que je ne l'aurais jamais soupçonné.

– Donnez-moi votre dossier. Mes collègues ont raison, je ne pourrai pas utiliser la plupart de vos pièces. Mais... Disons que l'on peut toujours trouver une autre issue. Un tuyau anonyme assez solide ou un indic imaginaire devrait convenir. J'utiliserai les pièces que je peux prendre pour ne pas foirer toute l'affaire, le reste me sera simplement utile pour moi.

Je ressens une pointe de soulagement et je lui tends le dossier que j'ai monté avec reconnaissance.

– Merci.

– Je fais juste mon travail, madame. Si des personnes sont en danger, c'est le moins que je puisse faire. Je transmettrai l'information aux autres postes. Au moins, si l'on reçoit une alerte ou un autre signalement dessus, on pourra réagir très vite.

Je hoche la tête et il me tend une carte avec son nom, *Lonan Birgand*, ainsi que ses coordonnées, regardant tour à tour A. et moi.

– En cas de besoin, dit-il. En attendant, restez prudentes et n’allez pas vous fourrer dans des situations inextricables.

– Jamais.

Il recule avec un dernier regard qui crie « laissez-moi faire mon travail et restez tranquillement chez vous » puis tourne les talons. J’entre dans ma voiture avec A. et soupire un grand coup.

– Ça va ? demande-t-elle en provoquant une petite vaguelette sur mes pieds.

– Ouais, soufflé-je. Un peu mieux depuis qu’un policier fait son job. Mais je ne suis toujours pas sereine. Je n’ai pas l’impression qu’ils vont arrêter ce merdier.

– Laisse-leur quelques jours, sinon on trouvera un autre moyen.

Je me retiens de demander combien il va en coûter à ces pauvres femmes d’attendre quelques jours. Je n’ai pas le choix pour l’instant. Je lui tends la carte du gentil flic.

– Garde-la précieusement, lui dis-je.

Elle ricane, la prend et la range dans son sac.

– Crois-moi, ma chérie, je vais même en faire une copie !

Vanessa

Je ronge mon frein le reste de la journée du jeudi et celle du vendredi. Je retiens ma frustration et ma colère en observant Vanderborgth sans voir un seul uniforme de police débarquer. J'ai envie de prévenir M^{me} Vanderborgth pour qu'elle s'éloigne en vitesse de son mari. Seulement cette démarche pourrait condamner toutes les autres filles. Et puis, peut-être est-elle au courant de ce qui se passe. Elle vit avec cet homme, elle a dû se rendre compte qu'il est un monstre, non ?

Je suis sûre que Lonan Birgand, le flic, fait de son mieux mais ce n'est pas suffisant pour moi. S'il ne se dépêche pas très vite, je vais devoir agir. Lundi est le dernier délai que je peux lui accorder.

Joey supporte mon humeur morose à mon grand étonnement. Il sait qu'une affaire me tracasse même si je ne lui ai pas livré les détails. Je pensais que me voir aussi peu enthousiaste l'aurait refroidi et qu'il se serait éclipsé chez lui le temps que je m'apaise. Mais il reste avec moi chaque soir et chaque début de matinée, m'offre un massage des épaules qui me fait friser l'orgasme et dort à mes côtés sans même essayer de coucher avec moi. Il est simplement là, présent, et cela me touche plus que jamais. Le sentir près de moi, rassurant, fort, protecteur et attentionné est un vrai baume, une lumière dans les ténèbres que je vois apparaître devant moi, une source de chaleur et d'humanité qui me fait du bien et m'empêche de couler.

Après un saut au complexe pour s'entraîner le samedi matin, il passe le reste de la journée avec moi. Il dispose des tapis chez lui et m'apprend quelques rudiments de gymnastique. Je suis sûre que l'on apprend ce genre de choses à l'école mais, comme j'ai suivi des cours à distance, je n'ai aucune notion de base. Il me fait réaliser l'équilibre, la roue, le poirier, le pont, une main posée sur mon ventre et l'autre sur mon dos. Il garde sa patience, sourit, me chatouille de temps à autre et nous finissons couverts de sueur mais détendus. Il partage à la fois son monde tout en étant avec moi, me changeant les idées et me permettant de déverser ma tension dans une activité physique. Plus je passe du temps avec lui, plus il me surprend et me charme. La dynamique de notre relation a évolué sans que je ne sache exactement vers quoi elle tend. Nous ne partageons plus seulement des moments torrides : Joey me donne sans rien attendre en retour. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Je pourrais tout simplement le lui demander, mais je sens le courage m'abandonner à chaque fois que j'y songe. Avoir une conversation sur notre relation serait comme l'agiter par les pieds au-dessus du vide.

Joey m'apporte un café au lit, le dimanche matin, alors que je suis encore tout emmitouflée sous la couette. J'ai cessé de me préoccuper de mes cheveux en pétard au réveil et je n'essaye même plus de les aplatir. S'il a pu accepter ma synesthésie, que sont mes mèches rebelles à côté ? Elles doivent ajouter une touche sauvage, une note sensuelle. Évidemment...

Il est joyeux comme un enfant alors qu'il me presse dans la salle de bains puis il me traîne à sa suite vers l'extérieur. Je le suis avec curiosité : qu'a-t-il bien prévu un dimanche matin ? Il est neuf heures et la plupart des gens profitent d'une grasse matinée, encore au fond de leur lit. Nous croisons Tim en allant jusqu'à la voiture de Joey, obligé de sortir son chien de bon matin, et Joey me lance un coup d'œil amusé avant de saluer notre voisin d'un signe de main. Au bout de quelques secondes, après avoir pris une longue inspiration, je l'imites. Je lève une main dans sa direction tout en ouvrant la portière de l'autre, prête à m'engouffrer avant qu'il ne puisse ouvrir la bouche. Je claque la portière après m'être assise alors que notre voisin reste sous le choc. Il lève finalement la main en s'arrêtant un instant devant la voiture de Joey puis reprend sa route, visiblement sonné.

Joey glousse en faisant démarrer la voiture et je fais la moue. Le pauvre garçon semble presque traumatisé.

– Tu l'as salué, constate Joey.

– Bien vu, approuvé-je exagérément avec ironie avant de soupirer. J'ai repensé à notre conversation. C'est vrai que Tim n'y est pour rien... S'il arrive à garder la bouche fermée, je devrais pouvoir me montrer cordiale.

– Tu veux que je lui en parle ?

Je réfléchis pendant une longue minute. Tim est probablement la personne avec qui je me suis montrée la plus dure. Il ne sait pas pourquoi. Quelques semaines auparavant, cela n'aurait pas eu d'importance. Et puis, je me suis révélée à Joey. Je sais aussi qu'il a parlé de ma synesthésie à ses deux amis, Jeff et Jayden. Il me l'a dit, refusant de me cacher quelque chose qui me concernait directement. Ils ont compris, eux aussi, d'après ce que m'a dit Joey.

– Tu le connais bien ?

– Assez pour savoir que ce n'est pas un idiot.

– Alors pourquoi pas, dis-je en haussant les épaules.

Sa main droite se pose sur ma cuisse, sa chaleur traversant mon jean, et me caresse lentement en signe d'approbation et d'encouragement. Son geste me fait du bien. C'est comme dire qu'il est là, avec moi, quoi qu'il arrive. Mais les démonstrations qui se privent de paroles, comme à cet instant, sont encore meilleures. Elles ont un goût d'intimité, de complicité, de compréhension mutuelle. Elles marquent un lien plus fort.

– Est-ce que tu es prête pour une nouvelle expérience ? me demande-t-il en se garant.

Je scrute l'environnement. Nous sommes dans une petite rue avec quelques commerces de proximité. Je ne reconnais rien et je me demande ce que l'on va bien pouvoir faire.

– Est-ce que ça va me plaire ? le taquiné-je.

– Est-ce qu’une activité avec moi pourrait ne pas te plaire ? rétorque-t-il.

Je souris alors qu’il lève un sourcil arrogant, l’air tout à fait sûr de lui. Je fais mine de réfléchir et me tapote le menton d’un doigt.

– Hmm... Je crois que même toi tu n’arriverais pas à me faire aimer la pénétration anale.

Il se penche vers moi avec son petit sourire en coin et caresse ma lèvre inférieure de son pouce. Il baisse la voix, la rendant encore plus sensuelle et coquine dans ses caresses.

– Est-ce que tu en es sûre ? Est-ce que tu n’aimerais pas m’avoir dans ton dos, mon sexe pressé contre tes fesses ? Me sentir sans me voir pendant que mes mains parcourront ton corps ? Mes doigts titillant ton clitoris et plongeant dans ton intimité chaude pendant que je pousserai doucement en toi, te remplissant complètement ? Est-ce que tu n’aimerais pas que je te possède totalement ? Me sentir partout en toi ?

La chaleur fait rosir mes joues alors qu’il murmure indécentement à mon oreille. Bordel ! Cet homme est capable de me faire vendre mon âme ! Me damner pour lui me paraît une excellente affaire !

– Bon, et cette activité alors ? dis-je, légèrement troublée.

Il sourit d’un air entendu tout en se reculant et nous sortons de la voiture. Il me prend la main et me conduit vers un petit bâtiment aux portes vitrées. Il me fait attendre sur le seuil alors qu’il parle à voix basse à un homme puis me fait signe de le suivre, tickets en main. Je fronce les sourcils alors que nous descendons des marches. Il ouvre une porte noire et je m’enfonce dans une atmosphère feutrée. Moquette et mur noirs, un écran géant et quatre lignes de dix sièges rouges.

– Tu m’as emmené au cinéma ? chuchoté-je incrédule.

Il m’emmène vers la dernière rangée et nous nous asseyons en silence. Il n’y a que deux autres personnes dans la salle, chacune sur une des premières rangées, feuilletant un journal en patientant. Joey se tourne vers moi et colle sa bouche à mon oreille pour ne pas faire de bruit.

– J’avais envie que tu découvres aussi cette ambiance, souffle-t-il. Ce n’est pas un gros cinéma, c’est un petit indépendant qui repasse quelques vieux films. Pas de blockbuster ici mais pas non plus grand monde. Surtout un dimanche matin.

– Mais le film... commencé-je.

– Un muet en noir et blanc.

Je me recule, une fois de plus impressionnée par son ingéniosité et son altruisme. Je ne suis bien sûr jamais allée au cinéma. Mes parents m’ont collée quelques fois devant la télévision, même si cela finissait toujours mal, mais j’étais enfant et mes références se limitent donc aux dessins animés.

La salle nous plonge dans le noir et l'écran s'allume. Le film commence directement, sans pub, en noir et blanc et sans paroles. Je tourne de nouveau la tête vers Joey qui n'a pas lâché ma main et dessine des petits cercles sur ma peau. L'émotion me prend aux tripes et me serre la gorge en l'observant. Je vais foutre notre relation en l'air. Parce que je suis en train de tomber amoureuse de lui. Non. Je suis déjà amoureuse de lui.

Totalement et irrévocablement.

Joey

– Est-ce que tu as peur ? demande Jayden d'un air surpris.

On est dans les vestiaires, prêts à commencer cette nouvelle semaine.

– Moi ? Tu rigoles !

Les gars m'examinent des pieds à la tête d'un air circonspect. Visiblement, je donne mal le change.

– Écoute, je ne comprends pas vraiment pourquoi tu l'as choisie elle, tu t'es tapé des filles avec des jambes interminables après tout, mais ce qui me laisse franchement perplexe, c'est que tu restes comme un idiot.

L'agacement monte en moi alors que je retire mes chaussures. Facile à dire ! Est-ce qu'il a déjà essayé d'avoir une discussion à cœur ouvert sur ses sentiments ?

– Ce n'est pas dans ma nature, d'accord ? Je ne sais pas comment faire. Je n'ai jamais eu de relation de couple, putain !

– Pas besoin de préparation, intervient Jeff en haussant les épaules. Ouvre juste la bouche et vois ce qui en sort. À ta place, je n'hésiterais pas.

– Tu fonces tête baissée partout où tu passes, râlé-je.

– Peut-être mais au moins je ne perds pas de temps inutilement. Quand on sait ce que l'on veut, je ne vois pas pourquoi attendre.

– Et puis, tu passes déjà tout ton temps libre avec elle, renchérit Jayden. Et pas seulement pour la mettre dans un lit. Ce n'est pas déjà une relation de couple ?

– C'est exactement ce que Sanna a dit...

– Eh bien, écoute-la parce qu'elle a raison.

– Grand Dieu, qu'elle ne t'entende pas le dire, elle serait insupportable pendant des mois, répliqué-je en roulant des yeux.

– Est-ce que... Est-ce que Vanessa a l'air de tenir à toi ? demande Jeff.

Je prends une seconde de réflexion. On s'entend bien. On passe du temps ensemble et elle ne m'a pas encore demandé de lui laisser un peu d'air. Elle me regarde avec douceur quand elle pense que je ne la vois pas, baissant sa garde. Elle semble aussi s'épanouir, s'accepter, être heureuse.

Hier, lorsque la séance s'est achevée et que les lumières se sont rallumées dans la petite salle de cinéma, elle m'a serré contre elle pendant longtemps. Une étreinte sincère et vibrante qui m'a complètement remué. Je veux vivre encore des moments comme ceux-là. Avec elle. Elle m'a embrassé doucement la joue puis a plongé ses yeux électriques dans les miens. Elle n'a rien dit. Tout s'est passé en silence. J'ai cru, pendant un instant, que mon cœur allait s'arrêter pour elle. J'étais presque prêt à m'élancer pour lui dire des mots que je n'ai jamais dits à une femme. Mais elle s'est levée, rompant l'instant, et elle m'a observé, songeuse, le reste de la journée.

Ce matin, avant de partir, elle m'a embrassé langoureusement comme si c'était notre dernier baiser. L'angoisse m'a saisie et je lui ai demandé si tout allait bien. Elle m'a dit qu'elle répondrait à cette question ce soir et, depuis, je ne peux empêcher mes poumons de s'atrophier par le stress qui les ronge. Qu'est-ce que cela veut dire, putain ? Je n'ai même pas eu le temps de lui dire quoi que ce soit, elle a filé en me demandant de fermer derrière moi.

Je secoue la tête et fixe Jeff.

– J'en ai eu l'impression certaines fois, oui.

– C'est tout ce que tu as besoin de savoir, mon vieux. Si tu sais qu'elle tient à toi, si tu es convaincu que vous pouvez vous rendre la vie meilleure... Alors bats-toi. Même si c'est contre toi-même. Surmonte ta pudeur, tes doutes et ses angoisses. Parle-lui et mets-lui une bague au doigt.

Je ne peux m'empêcher de rire en me levant de mon banc.

– Tu ne fais jamais dans la demi-mesure, toi, pas vrai ?

Il sourit, revêtant son masque moqueur qu'il avait brièvement enlevé pour cette conversation.

– Tu devrais peut-être essayer, pour une fois, d'y aller à fond, c'est peut-être ce qui manque à ta copine.

Jayden pouffe et ils se tapent le poing l'un contre l'autre. Je croise les bras et les toise en souriant.

– On en reparlera quand ton tour sera venu, mon gars.

– Ne parle pas de malheur, couine Jayden en faisant la grimace. Il me faut un pote de débauche !

– Quoi qu'il en soit, je serai toujours meilleur que vous deux réunis, qu'importe le domaine, rétorque Jeff.

Nous sortons en nous bousculant un peu puis je me dirige seul vers ma salle de gymnastique avec

une détermination nouvelle.

C'est là que je les vois : Sanna et son homme en costume. Elle minaude pour lui, touche son élégante veste noire et parle à voix basse. Il a les mains croisées sur ses reins, un sourire aux lèvres. Il est confiant. Il dégage une aura de bien-être alors qu'il tient une Sanna qui n'a pas peur de montrer ses émotions et sa vulnérabilité. Jamais je ne l'ai vue aussi à découvert et pourtant aussi puissante. Comme si l'amour et la protection de son compagnon la rendaient reine de l'univers. Il se penche pour l'embrasser et je me détourne. C'est trop intime et fort pour être contemplé. Surtout, je ne veux pas observer cette scène. Je veux la vivre avec Vanessa, à notre manière bien à nous.

Jeff a raison : je ne veux plus attendre.

Vanessa

Je me gare sur le trottoir face au bâtiment de W. Houston Street sans prendre la peine de cacher mon véhicule. Il est neuf heures et demie et je remarque toute de suite l'homme insecte, Vanderborgth et un autre homme. Lonan Birgand a sûrement fait ce qu'il a pu mais en vain. Si je n'agis pas maintenant, qui sait combien de temps cela prendra encore ? Combien de femmes se retrouveront en danger ? Pour combien d'entre elles il sera trop tard ?

J'ai pris ma décision et établi un plan. C'est tout simple : ils ne peuvent pas intervenir parce qu'ils n'ont aucune raison valable pour le faire. Mais Lonan Birgand a quand même ouvert une enquête et a dit qu'ils interviendraient plus vite en cas de signalement ou de preuves rejoignant le dossier. Je vais leur fournir une raison de se bouger les fesses. Je vais jouer le rôle de victime et témoin.

Je prends mon portable pour envoyer le message à A.

[Je suis prête. Appelle Birgand dans cinq minutes.]

[Fais attention à toi, Van.]

Je prends une inspiration pleine de courage avant de descendre de la voiture et de me diriger en souriant vers le bâtiment. Je roule exagérément des hanches et me pavane comme un top-modèle en tranchant l'air dans leur direction. Les hommes s'arrêtent pour me regarder. Vanderborgth et l'homme que je ne reconnais pas avec une certaine appréciation. En revanche, l'homme insecte plisse les yeux avec méfiance. Apparemment, il n'a pas oublié notre rencontre. Moi non plus. Je fais seulement semblant de l'avoir oubliée en sachant pertinemment qu'il ne rentrera pas dans le jeu que je fais mine de jouer. J'ai déjà un coup d'avance sur lui sans qu'il le sache. J'espère seulement que ça sera à mon avantage. Et aussi que l'homme insecte ne me jettera pas au fond d'une poubelle avant que je n'aie eu le temps d'ouvrir la bouche.

– Salut, dis-je en penchant la tête sur le côté. Je suis modèle et on m'a dit qu'une agence ici pourrait m'aider à me faire connaître...

Vanderborgth cille. Je m'y suis visiblement mal prise. En même temps, je dois aller droit au but. Avant qu'il puisse ouvrir la bouche, l'homme insecte pose une main sur son épaule pour le faire taire.

– Entrez, nous allons voir ce que nous pouvons faire pour vous.

Je souris de manière crispée alors que des milliers d'insectes se mettent à ramper sur mon corps. C'est ce qui va être le plus difficile. Supporter les voix. La sienne en particulier.

Je force mes jambes à avancer et ils se placent derrière moi. Je résiste à l'envie de tourner la tête vers eux avant d'entrer dans le bâtiment où j'attends sagement que l'on me désigne la porte en face. Super. Le sous-sol. Ça commence fort. Je descends sans protester puis tourne sur moi-même comme une parfaite ingénue alors qu'ils me bloquent l'escalier.

– Qu'est-ce qu'on fait ici ? demandé-je en clignant des yeux.

– Je vais la fouiller, annonce l'homme insecte en me donnant envie de m'enfuir en hurlant.

– Me... me fouiller ? bégayé-je alors qu'il avance à grands pas vers moi.

Il me saisit le bras, me pousse violemment vers l'armoire en aplatissant ma joue droite contre celle-ci. Il passe méticuleusement mon corps au peigne fin, ses mains me donnant la nausée alors qu'il me fouille. Puis il me retourne tout aussi violemment avant de faire un pas en arrière pour mieux m'observer.

– Elle n'a pas de micro sur elle, dit-il. Mais je l'ai vue rôder il n'y a pas longtemps. Elle a dit qu'elle cherchait un coiffeur.

– Il pourrait être caché dans ses boutons. Ça ou une caméra, dit le troisième homme que je reconnais comme étant monsieur Mousse.

Je me mets à haleter et à m'agiter nerveusement, ce qui ne me demande pas beaucoup d'efforts. Ils me mettent les nerfs en pelote.

– Écoutez, dis-je, je crois qu'il y a erreur... J'étais juste venue pour trouver un job, pour ma carrière... Je ne veux pas d'ennuis...

– Enlève ton haut et ton pantalon.

Je cligne des yeux, surprise, et l'homme insecte attrape une poignée de mes cheveux, me faisant monter les larmes aux yeux.

– Tu as entendu ce qu'on t'a dit ? Déshabille-toi ou je le fais à ta place !

Il me relâche brutalement et je tangué, sonnée, alors que j'ai l'impression de grouiller d'un tas de bestioles. Mes mains tremblantes ne sont pas simulées mais c'est peut-être à mon avantage. Me voir si flageolante les rassure. Ils me pensent fragile, facilement impressionnable et probablement idiot. Ils ne peuvent pas savoir que c'est simplement l'effet secondaire de leurs voix et que, sous mon apparente fragilité, se cachent une colère et une détermination accrue. Je vais les faire tomber.

Je retire mon débardeur que je laisse tomber à côté de moi avant d'attaquer le bouton de mon pantalon. Bientôt, je me retrouve en sous-vêtements face à trois détraqués qui m'observent avec un sourire aux lèvres. Je retiens un ricanement et croise plutôt les bras sur mon corps dénudé, comme si je me sentais vulnérable. En vérité, montrer un peu de peau me donne un autre avantage. Ils pensent

être maîtres de la situation et leurs vices prennent le pas sur leur réflexion. Ils relâchent leur vigilance en me scrutant comme leur prochain repas.

– Joli morceau, lâche Vanderborgth. On pourra peut-être en faire quelque chose si elle s'avère inoffensive. J'ai quelques clients qui me demandent toujours des Américaines menues et blondes.

C'est la première fois que je l'entends parler et il me donne l'impression de me rouler sur des clous. Je repousse la douleur et me concentre de toutes mes forces. Je peux le faire. Je dois croire en moi. Pour ces filles.

Si je sais très bien ce qu'il veut dire par là, je fais comme si j'étais à côté de la plaque.

– Je veux bien poser en sous-vêtements sans problème, mais je ne fais pas de nu.

Il glousse et même l'homme insecte sourit légèrement. L'homme mousse avance, fier comme un coq.

– Le nu devrait être le dernier de tes soucis, ma petite. Comment t'appelles-tu ?

– Tilda MacCarthy.

L'homme insecte hausse les épaules lorsque l'homme mousse lui jette un regard.

– Elle n'a aucun papier sur elle.

– Tiens. Comme c'est arrangeant... Et comment as-tu eu vent de notre agence ?

– Dans un bar, répondis-je aussi vaguement que possible. Est-ce que je peux remettre mes vêtements ?

– Tu es très bien à poil.

Il caresse mon épaule du dos de sa main, m'effleurant à peine mais suffisamment pour me tirer une grimace et un frisson de répulsion.

– Frappe-la.

Rivero, alias l'homme insecte, ne se fait pas prier. La gifle m'atteint en plein visage et ma tête tourne violemment. Bordel ! J'espère qu'il ne m'a pas déplacé quelques vertèbres ! Monsieur Mousse saisit délicatement mon visage qui pulse douloureusement.

– Je n'aime pas les menteuses. Il y a deux manières de faire : une douce où tu me dis directement ce que tu me caches. Une violente où tu me diras tout ce que je veux savoir lorsque mon collègue t'aura brisé les os.

Pour faire bonne mesure, il s'écarte et Rivero me cogne entre les côtes avec son poing serré. Je

tombe à genoux, à bout de souffle, et laisse les larmes couler sur mes joues sans les retenir.

– Je vous en prie, haleté-je en tenant mon ventre. Je... Je vais parler, je vous le jure.

Monsieur Mousse s'agenouille devant moi et me regarde droit dans les yeux, en attente. Je bats des cils rapidement et fixe le sol pour fuir son regard. Je déglutis en espérant qu'aucun d'eux n'ait la brillante idée d'exploser ma boîte crânienne.

– Je n'ai pas entendu parler de vous dans un bar, commencé-je d'une voix tremblante. C'est une copine qui m'a parlé de vous. Elle devait aller vous voir pour tenter sa chance. Après son arrivée aux États-Unis, elle était vraiment contente d'avoir trouvé un contrat aussi vite. Mais elle ne m'a plus jamais parlé après. Je voulais juste savoir si elle m'avait oubliée ou s'il lui était arrivé quelque chose.

– Son nom, exige-t-il.

Je mâchouille ma lèvre avec hésitation tout en relevant les yeux vers lui. Je n'ai pas envie de lui donner un nom. J'en ai mémorisé quelques-uns du dossier mais je ne sais plus lesquelles sont parties vers d'autres pays et lesquelles sont restées ici. Et si je donne un nom et qu'ils vont lui faire du mal ?

Il soupire comme agacé mon silence puis fait un petit signe de main. Un coup de pied atterrit dans mon dos et j'ouvre la bouche alors que mon cri reste bloqué dans ma gorge.

– Adela, dis-je précipitamment d'une voix étranglée. Je ne connais que son prénom, on ne se connaissait pas depuis longtemps. Elle venait du Mexique.

Il se redresse, l'air de réfléchir, et se tourne vers ses acolytes.

– C'est possible ?

– On vérifie bien qu'elles sont seules ici, sans famille. On ne peut pas vérifier les copines, dit Vanderborgth d'une voix tendue. Surtout aussi récentes. En même temps, qui penserait qu'elles puissent connaître quelqu'un aussi vite en étant étrangères dans ce pays ?

– Est-ce que tu as prévenu quelqu'un de ta destination ? me demande l'homme à la voix moussante.

– Non.

L'homme insecte reprend une poignée de mes cheveux et tire vers le haut, m'obligeant à me relever.

– Je repose la question : est-ce que tu as averti les flics ou qui que ce soit d'autre que tu avais des soupçons et que tu venais ici ?

– Non, non ! haleté-je. Qu'est-ce que j'aurais bien pu dire de toute façon ? Que ma copine ne m'envoyait plus de textos ? Ils m'auraient ri au nez ! Je vous en prie, je ne dirai rien ! Laissez-moi

partir ! S'il vous plaît !

Il fait un signe de tête et monsieur Bestioles me traîne par les cheveux jusqu'à l'autre bout de la pièce. Il prend l'un des bouts de tissu qui sont noués à la tuyauterie et m'attache les poignets. Je me demande combien de filles avant moi ont été attachées ainsi, face à eux, et je donne des coups de pied à mon bourreau qui hausse un sourcil, l'air parfaitement immunisé contre mes ruades furieuses.

– Va chercher s'il existe bien une Adela dans nos registres. Si c'est le cas, passe chez elle pour lui donner une correction. On ne peut pas se permettre qu'elle nous cache autre chose, le boss ne serait pas content.

L'homme insecte hoche la tête, me lance un dernier coup d'œil méprisant et se dirige vers l'escalier. Vanderborgth et son acolyte sont tournés vers moi. Ils ne voient pas sur le mur à notre droite, par la petite fenêtre rectangulaire au fond de la pièce par laquelle je suis rentrée quelque temps plus tôt, un tube noir glisser silencieusement dans la pièce. J'essaye de ne rien laisser paraître alors même que j'ai envie de battre frénétiquement des mains. La cavalerie est là et l'équipe d'intervention a glissé une caméra micro par la fenêtre que A. a dû leur décrire. Il était temps ! Je dois avouer que je commençai légèrement à avoir la trouille.

– Quant à toi, reprend-il en s'agenouillant de nouveau, nous ne pouvons pas te laisser partir.

J'écarquille les yeux alors qu'il pose ses doigts sur mon mollet.

– Ton intervention n'a pas été terrible mais tu vas pouvoir te rattraper... Est-ce que tu entends ce bruit ?

Il pointe l'index vers le plafond et je m'immobilise complètement en retenant mon souffle. A-t-il entendu les renforts arrivés ? Bordel ! Si c'est le cas, je vais probablement y rester ! Mais ce n'est pas le bruit d'une intervention qui me parvient aux oreilles. Ce sont des sons que j'ai tout à fait occultés, trop concentrée sur le moment présent. Un grincement. Des bruits lourds, comme si on bougeait un meuble par à-coups. Et des grognements masculins. Avant même que mon cerveau fasse l'association, il me donne la réponse.

– Ils baisent. Et bientôt, tu vas satisfaire les moindres désirs de nos clients sur le sol américain. Mais ne t'inquiète pas, tu ne t'attarderas pas longtemps ici. On ne voudrait pas qu'une petite pute *made in USA* reste trop longtemps sur son sol de naissance. Trop de risques. Je te trouverai un acheteur rapidement. Peut-être même que le boss te prendra dans son domaine. Il aime bien varier les genres...

Des cris explosent au-dessus de nous et il lève vivement la tête d'un air affolé. Dans le même temps, la porte du sous-sol valse et des hommes armés descendent en pointant les armes sur la tête des deux hommes. Ils lèvent les mains, visiblement pas pressés de mourir, et je pose ma tête contre le mur en soupirant de soulagement.

C'est fini.

Vanessa

Après avoir été détachée, je suis prise en charge par les ambulanciers. Je refuse de partir avec eux pour quelques bleus et ils me laissent aux mains des policiers, bien trop contents de laisser une mégère derrière eux. Pour ma défense, beaucoup trop de gens sont autour de moi, et j'ai de plus en plus de mal à ne pas tomber dans les pommes – ou à hurler – sous l'effet de cette agitation oppressante. Mes sens ont déjà été mis à rude épreuve avec les voix de ces trois-là sans même parler de l'angoisse des derniers instants. Être assaillie par des dizaines de personnes par la suite n'a rien d'agréable ou de gérable. Les ambulanciers ont eu le bon sens de m'installer dans leur camionnette, à l'abri de la plupart des gens, mais cela ne suffit pas.

Lonan Birgand arrive à ce moment-là et se précipite d'un air furieux vers moi.

– Ne vous avais-je pas prévenue de ne pas vous fourrer dans les ennuis ?

– Ce sont les ennuis qui m'ont sauté dessus, dis-je d'un ton cassant.

– Vous avez de la chance que je sois en bons termes avec les bureaux de police de Broken Arrow ! Dans le cas contraire, je ne serais jamais arrivé à temps avec ma patrouille.

– Est-ce que je peux rentrer chez moi ? demandé-je avec agacement.

Il faut que je m'éloigne le plus vite possible. Même sa voix de miel me tape sur le système, brouillée par tous les bruits de voix plus lointaines. Dans la cave, avec l'adrénaline et la colère, j'ai réussi à en faire un atout. Je me suis servie de ce qui peut être considéré comme ma plus grande faiblesse pour leur renvoyer l'image exacte qu'ils ont envie de voir. J'en ai fait une force. À présent, je suis fatiguée, éprouvée.

– Il faut que vous fassiez une déposition. L'équipe en a assez entendu pour les inculper et faire tomber tout le réseau, même si cela prendra du temps. Mais il faut que vous nous racontiez tout depuis le début. Vous pouvez conduire ?

Je hoche la tête, trop heureuse de pouvoir m'enfermer dans mon véhicule et de profiter de deux heures de silence. Je comprends d'ailleurs que Lonan a sûrement profité des avantages de sa sirène et mettre les gaz à fond car il a raccourci la durée du trajet de moitié. Je crois que c'est un bon gars. Je pourrais peut-être l'apprécier. Cette conviction se renforce lorsqu'il nous isole dans un bureau et m'aide dans ma déclaration pour ne pas me mettre dans le pétrin. J'ai fait couler toute une branche de criminels après tout, je mérite bien un peu de sollicitude. Je me promets de faire conserver sa carte à A. même si je suis sûre qu'elle a déjà dû l'encadrer. Lonan a eu le bon sens de l'appeler pour la rassurer et, avec son cœur d'artichaut en manque d'amour, elle est sûrement conquise.

Je sors vers seize heures mais ce n'est pas encore terminé. J'accompagne Lonan à la maison des Vanderborgth et je frappe à la porte. Lise m'ouvre et la surprise se peint sur ses traits, très vite remplacée par un mélange d'émotions troublantes. Espoir, peur, soulagement et culpabilité dansent sur ses traits alors qu'elle fixe tour à tour son attention sur Lonan et moi.

– Est-ce que vous vous souvenez de moi ? Vanessa Brown, je suis...

– Est-ce que vous l'avez arrêté ? demande-t-elle d'une voix chevrotante comme si elle n'y tenait plus.

Mon cœur se serre et j'acquiesce doucement pour ne pas la brusquer davantage. Elle s'effondre en larmes dans mes bras et ses sanglots sont autant de glaçons sur ma chair.

Je la tiens un moment dans mes bras avant de la confier à Lonan. Elle explique d'une voix tremblante le cauchemar de ces derniers mois. L'isolement, les humiliations, la violence... Elle ne sait vraiment pas ce que faisait son mari. Seules des bribes d'éléments lui sont parvenus au cours de leur courte vie commune mais elle se doute qu'il profitait de certaines femmes. Comme il le faisait avec elle, jour après jour. Elle avait lancé un appel à l'aide sans avoir l'air de le faire au cas où son mari le découvrirait. Un appel au secours sous couvert de jalousie. Elle en avait vraiment peur... Elle est courageuse, c'est indéniable.

Je pars finalement après avoir dit à Lonan d'appeler A. en cas de besoin avec Lise. Je suis courbaturée, j'ai faim, je suis fatiguée et je ne ressemble probablement à rien. Mais plus que tout, j'ai besoin d'accomplir une dernière chose aujourd'hui. Une chose qui pourrait me briser complètement.

Je dois prendre le risque. Après tout ce que cette affaire m'a fait voir, en songeant à toute la force que vont devoir faire preuve ces filles, je ne peux pas me montrer lâche. Surtout, fermer les yeux plus longtemps ne ferait que me faire souffrir davantage.

Je prends l'ascenseur de mon immeuble et laisse tous les souvenirs m'assaillir, me donner du courage et de l'espoir. Il paraît que ce dernier fait vivre... Jeannette sort en trombe de son appartement lorsque j'approche du mien. Elle me serre dans ses bras et je retiens ma grimace. Elle me relâche, tire sans s'arrêter sur son tee-shirt et déverse une flopée de jurons, visiblement à bout de nerfs.

– Tête de bœuf ! Bourrique ! Vieille chouette !

Elle ne prend pas le temps de me servir ses excuses habituelles et non nécessaires.

– A. m'a appelée en panique en m'expliquant ce que tu étais en train de faire. Elle s'en voulait de ne pas t'en avoir empêché. Tu te rends compte ? Ça aurait pu très mal se terminer ! C'est toujours ainsi avec ces gens-là, Vanessa ! Tu ne peux pas foncer tête baissée vers l'obscurité ! Ça finit toujours par te rattraper, Van. Crois-moi : tu penses que tu fais les choses bien, tu dénonces ton propre mec, le seul qui croit en toi et te fait du bien, et tu finis quand même avec une mort sur la conscience et la perte de la garde de ton fils !

Elle se tait brusquement, comme si elle réalisait qu'elle en avait trop dit. Mon cœur se serre. Jeannette est une bonne personne. Le fait de savoir qu'elle a essayé de toutes ses forces de faire le bien, en se séparant d'une personne qu'elle aimait visiblement, et que les conséquences de ce sombre passé la poursuivent encore aujourd'hui me révolte. Elle me resserre dans ses bras, gardant une nouvelle fois ses fantômes avec elle, et je l'enlace avec force en retour.

– Je suis désolée, chuchoté-je plus pour son histoire que pour la peur que j'ai provoqué à mes amies.

Elle repousse les mèches folles de son visage et me sourit en ravalant ses larmes. Même si elle rentre dans sa coquille, je sens de l'espoir pour elle. Elle finira par s'ouvrir. Son histoire ne demande qu'à sortir, se révéler pour être enfin en paix. Il suffit de trouver la bonne personne et, avec un petit peu de chance, Jeannette l'a déjà rencontrée.

– Je suis contente que tu ailles bien, finit-elle par dire.

– Tu le dis seulement parce que tu n'aurais plus eu personne pour photographier tes fringues, répliqué-je en essayant d'alléger l'atmosphère.

– Évidemment !

Elle sourit et je la regarde retourner dans son appartement puis refermer la porte derrière elle avant de me tourner vers la mienne. Elle n'est pas fermée à clé. Je pousse la porte et Joey se retourne vers moi. Sans tee-shirt, bien sûr. Je ferme la porte sans me détourner de son torse à tomber, profitant de la vue alors qu'il se précipite vers moi.

– Putain ! Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– La conclusion d'un contrat, répondis-je en haussant les épaules. Rassure-toi, ils ne se terminent pas toujours de cette façon.

Il considère encore une fois ma joue légèrement enflée puis m'examine sous toutes les coutures malgré mes protestations. Il faut au moins une quinzaine de minutes, le temps que je lui raconte l'affaire et que je le rassure un nombre de fois incalculable, avant qu'il ne se calme et plonge ses yeux marron aux cercles d'or dans les miens.

– Il faut qu'on parle, dit-il.

Je fronce les sourcils alors que mon cœur fait un bond. Je ne suis pas certaine que cette phrase soit de très bon augure. J'acquiesce pourtant.

– De quoi ? Ton entraînement ? Ta prochaine compétition ? demandé-je d'un ton que je veux détaché.

– Il y aura toujours des entraînements et des compétitions pour moi, Vanessa. C'est toute une partie

de ma vie. Ce dont je veux parler, c'est de l'autre partie. De nous.

Je ferme les paupières quelques secondes alors que les dernières caresses de sa voix s'attardent sur mes reins. Est-ce la dernière fois que je ressens cette sensualité ? Joey a probablement senti que mon regard et mes sentiments évoluaient avant même que je n'ose lui dire. Il va probablement rompre. Je vais donc finir totalement brisée, ce soir...

– Je suis désolée, Joey, dis-je en secouant la tête avant de le fixer. Je sais que ce n'était pas ce qui était convenu entre toi et moi. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de tomber amoureuse de toi. Comment aurait-il pu en être autrement ? Tu es un homme exceptionnel. Tu m'as tellement apporté en quelques semaines... Je t'aime et je ne peux pas faire autrement. Mais je comprends... Tu ne voulais pas de ça. Je te souhaite de briser un nombre incalculable de cœurs, Joey. Parce que tu mérites d'être aimé.

Il garde le silence pendant une minute qui s'étire infiniment entre nous. Cherche-t-il ses mots pour me plaquer correctement ? Puis, il glousse soudainement en rejetant la gorge en arrière.

– Tu viens de foutre en l'air toute ma déclaration, dit-il entre deux rires.

Je le regarde, perdue, et fronce les sourcils avant de faire un pas vers lui.

– Quoi ?

– Mais j'aurais dû m'en douter, n'est-ce pas ? Tu m'as claqué la porte au nez le premier soir alors que d'autres m'auraient attiré dans leur appartement, tu m'as rabroué plus d'une fois, tu m'as tenu tête, tu m'as rendu complètement obsessionnel... Pourquoi m'aurais-tu facilité la tâche aujourd'hui ?

Ses yeux pétillent alors que j'essaye d'arrêter le monde qui tourne autour de moi. Les paroles de Joey se précipitent sur moi en un millier de caresses que je tente de saisir.

Il m'attrape délicatement par la taille, enroule mes jambes autour de ses hanches et pose doucement mon dos sur le revêtement froid de la porte. Puis, tendrement, il enroule ses doigts autour des miens et relève nos mains, les plaçant de part et d'autre de ma tête.

– Tu m'as fait trouver mon équilibre, Vanessa. On est fait l'un pour l'autre, toi et moi. Je ne veux pas vivre sans toi. En fait, je ne le peux pas. Je ne croyais pas en l'amour et encore moins au coup de foudre mais... Si ce n'est pas un coup de foudre, je ne sais pas ce que c'est. À la première seconde où je t'ai vu, j'ai su que tu étais différente. Que tu avais quelque chose de particulier. Il a fallu du temps pour que je comprenne que c'était ce lien qui reliait mon cœur au tien. Cette petite chose fragile qui a pourtant plus de force que n'importe quoi d'autre. Je t'aime, Vanessa.

Mon cœur se transforme soudainement en confettis pendant que mes artères s'occupent du tintamarre. Je ris en posant mon front contre le sien. Je ne peux décemment pas lui montrer qu'il détient à lui seul le centre de mon bonheur, si ?

– Il faut vraiment que tu t'habitues à porter des tee-shirts, le sermonné-je d'un ton que je n'arrive

même pas à rendre faussement sévère.

– Je n’ai pas encore reçu tes fameuses lettres de plainte, dit-il en souriant.

– Je dois les avoir quelque part par là...

– Laisse-moi t’aider à les chercher.

Sa main passe sous mon débardeur avec douceur et ses lèvres se posent dans mon cou. Je m’abandonne totalement à lui alors qu’il me fait l’amour, sa voix chuchotant pour moi à mon oreille.

Épilogue

Vanessa

– Tu es sûr qu'on peut faire ça ?

Joey me regarde, amusé, et prend ma main dans la sienne. Je tremble d'excitation et de nervosité.

– Pour la millième fois : oui, dit-il avec un sourire tendre.

– Ce n'est pas très poli !

– Depuis quand te soucies-tu d'être polie ? me taquine-t-il. Je me fiche d'être poli, Vanessa. Tout ce qui compte, c'est toi.

Je me mords la lèvre inférieure et me retiens de l'embrasser. Partout. Joey a souvent cet effet dévastateur sur ma raison et mes hormones. Et c'est pire depuis qu'il m'a avoué qu'il m'aimait deux semaines plus tôt. Mon désir semble décuplé et ne cesse d'augmenter à chaque fois qu'il me le répète.

– Tu sais que Jeff me tanne pour que l'on organise cette soirée avec eux et tes copines ? continue-t-il pour changer de sujet. Je ne sais pas ce que lui a fait Jeannette dans cette voiture mais il s'est lancé à ses troussees !

– Il ne faut pas moins d'un décathlonien pour venir à bout des résistances de Jeannette, dis-je avec un sourire. J'espère qu'il remportera la mise. Qu'ils la remporteront tous les deux.

– Oh, je n'en doute pas ! Jayden va être désespéré d'être le seul célibataire dépravé de notre bande, ajoute-t-il avec un gloussement.

Je ricane également et glisse :

– A. aussi mais ils ne sont pas du tout assortis. C'est une grande rêveuse, il lui faut un prince. Quelqu'un de gentil, attentionné et résistant.

– Elle ne sort pas avec Lonan Birgand ? Le flic ?

Je hausse les épaules :

– Disons que ça a été du rapide. Ils ont eu quelques rendez-vous et il n'y a pas eu l'étincelle qu'elle recherche. Elle dit qu'ils sont trop similaires. Elle se bat contre sa main et il se bat contre les méchants. Mais je ne fais pas de soucis pour elle. Après tout, elle porte le prénom de la déesse de

l'amour, elle finira bien par le trouver.

– Peut-être que tu devrais la présenter à ton petit jeune.

– Kevin ? Je crois que je préfère qu'il reste « chaussette man » pendant un petit moment encore, dis-je en secouant la tête. Ce gamin est bien trop gentil, une fille aurait tôt fait de lui briser le cœur !

Joey dépose un baiser sur ma main qu'il tient toujours puis jette un coup d'œil à sa montre avant de sourire.

– C'est le moment d'y aller !

Je sautille en sortant de la voiture et m'accroche au bras de Joey alors que nous nous dirigeons vers le bâtiment. Il tend nos places à l'entrée et on nous laisse poliment passer sans nous rabrouer pour notre retard. L'avantage des places VIP, je suppose.

La musique résonne et inonde mon corps de vibrations enchantées avant même que nous soyons dans la salle. Celle-ci est immense, toutes en dorure et miroirs, avec des lustres de cristal qui pendent au-dessus des spectateurs. Nous passons devant plusieurs rangées de sièges pour atteindre le premier rang, sous le regard réprobateur des personnes déjà assises et attentives depuis plusieurs minutes. Mais je m'en fiche. Toute mon attention est tournée vers la scène alors que Joey me guide vers nos places. Les artistes jouent comme si leur vie en dépendait. Violons, contrebasse, flûtes, trompettes... Les instruments jouent leur partie, s'harmonisent, se croisent et se mêlent dans une beauté à couper le souffle. Je sens tout mon corps se mettre au diapason de la mélodie, vivant avec elle. Les yeux me piquent en ressentant cette merveille musicale.

Je me tourne vers Joey pour lui montrer ma joie et ma gratitude. Il a eu raison d'insister pour y aller même si cela impliquait forcément d'arriver en retard et de gêner les autres spectateurs pour que je n'aie pas à subir leurs voix. Joey est toujours aussi attentionné et plein de ruse lorsqu'il s'agit de me faire découvrir de nouvelles choses. Je sais qu'il ne s'arrêtera pas avant de m'avoir fait expérimenter tout ce que je pensais ne pas pouvoir faire.

J'articule silencieusement un « je t'aime », le corps vibrant d'émotions, et il se penche lentement vers moi. J'ai le temps de voir ses yeux pétiller avant qu'il ne colle sa bouche à mon oreille et chuchote :

– Sois totalement mienne, Vanessa. Épouse-moi.

Mon cœur bondit et mon corps est secoué d'extase pure. La musique, sa voix, sa demande... Tout se combine et me fait exploser. Je me jette à son cou et l'entoure de mes bras alors que la musique monte crescendo. Je l'embrasse avec une passion dévorante, des larmes de bonheur roulant sur mes joues.

– Oui, dis-je contre sa bouche, oui ! Je n'ai toujours été qu'à toi, Joey.

La première composition cesse, la dernière note résonnant dans l'air, et un tonnerre d'applaudissements retentit. Joey me garde dans ses bras, une main sur ma joue, une émotion évidente dans ses yeux.

– Et je ne suis qu'à toi.

Nous nous embrassons sur la première note d'une nouvelle mélodie, jusqu'à ce que le souffle nous manque et que d'ardentes étincelles crépitent entre nos corps, seulement visibles pour nos yeux amoureux.

FIN

MY STEPBROTHER – L'INITIATION

Extrait premiers chapitres

ZHOT_001

Prologue

Carl

Dix ans plus tôt.

Je pensais cette compétition de surf vouée à l'échec depuis que j'avais proposé à Rick de faire partie du voyage. Et j'avais à moitié raison, ce con a failli tout faire foirer sur la dernière étape du tour. Pourtant il faut dire que nous avons tout pour gagner : notre planche, une endurance poussée à l'extrême, et les vagues de Supertubos, au Portugal, étaient parfaites. Heureusement pour nous, notre performance sportive n'a jamais été remise en question, mais notre maturité - ou immaturité - nous a presque coûté une disqualification la veille de la dernière épreuve. Un taux d'alcool pétant tous les records pour Rick, et être surpris au lit avec la fille d'un des juges de qualification pour moi, ça ne pardonne pas, et encore plus lorsque celle-ci est mineure : 20 ans et 9 mois... Finalement, nous sommes qualifiés pour le championnat du monde, mais nous écopons d'une pénalité de deux épreuves, soit un retard de points considérable pour la victoire.

J'observe les maisons défraîchies défiler à travers la vitre de la Jeep de Rick. Mon quartier n'a pas changé en quelques semaines. Rien ne change ici. Pourtant, tout le monde se bat pour la même chose : sortir de là et tenter d'avoir un avenir plus brillant. J'ai entendu dire qu'un des gars de mon quartier est sorti premier de sa promo et a pu dégoter une bourse pour l'université d'Harvard. Ça ne sera jamais mon cas ! Moi, je ne peux compter que sur une chose : ma planche. L'école, c'est pas pour moi. « Dommage » disait mon prof de sport. J'ai essayé, maintes et maintes fois. Ma mère aussi, en me payant des cours particuliers avec nos maigres économies, mais je n'y arrivais pas. Je n'ai même pas terminé le lycée.

- Détends-toi ! me hèle Rick, joueur.

Je pivote ma tête vers lui et roule des yeux avant de m'enfoncer dans mon siège. Je n'arrive même pas à le détester ! Ça fait quoi ? Dix ans qu'il partage ma vie ? C'est mon meilleur ami, et ce même s'il est le fils du gars le plus riche de Miami.

- Facile à dire pour toi, mec. Tu ne manques de rien.

Il soupire, incapable de trouver de meilleure réplique. Ça n'est pas de la jalousie. Disons plutôt que ma niaque, ma motivation à devenir surfeur professionnel est plus importante que la sienne. Qu'il échoue ou qu'il réussisse, il devra prendre la suite des affaires de son père, gagner le championnat n'est qu'un jeu pour lui. Pour moi, c'est différent. Je voudrais sortir ma mère d'ici. De ce minable quartier. De cette maison où elle a essayé les coups de mon connard de paternel.

Finalement, je me reçois une tape sur la tête.

- Eh ! Je ne t'ai pas forcé à tremper ton biscuit n'importe où !

Biscuit ? Plutôt pain de campagne. Et pas n'importe où, mais dans un bol de lait de 20 ans et 9 mois.

- Non, mais tu ne m'as pas empêché de boire ! Tu m'as même incité à boire, alors que tu connais mes règles. Pas d'alcool, pas de sexe pendant les compétitions.

Ça fait relâcher la pression, et Dieu sait à quel point la pression permet d'aller

loin.

- Est-ce que je dois te rappeler de l'état dans lequel j'étais ? me demande-t-il.

Je grimace tout en secouant la tête. Je l'ai retrouvé la lèvre ouverte sur la cuvette des toilettes de notre chambre d'hôtel, la bite à l'air. Surtout la bite à l'air...

Il s'arrête devant la maison de ma mère. Retour violent à la réalité. Je prends une grande inspiration. Si je sors parmi les meilleurs du championnat du monde dans un mois, je gagnerai assez d'argent pour lui offrir mieux. Et ça ne sera que le début.

- On est les meilleurs. Tu l'auras, ta victoire, me rassure Rick.

- Ouais. Mais en attendant le début du championnat, je vais devoir retourner bosser à l'usine.

- Vois le bon côté des choses, ta mère va avoir la surprise de te revoir plus tôt.

Double surprise même, ma qualification et mon retour après trois mois d'absence. Je ferai bien entendu l'impasse sur mon histoire de gonzesse, et sur ce que j'ai vu traîner entre les jambes de mon pote.

- Elle avait quelque chose à m'annoncer. J'espère une promotion. Elle le mérite.

- Je croise les doigts. Je passe te prendre demain, neuf heures ?

Je hoche la tête et saute de sa Jeep. Je récupère mon gros sac de voyage et ma planche dans la benne. Malgré l'heure tardive, la lumière du salon est allumée. Je grimpe les marches du ponton et, sans me défaire de mon attirail, tente d'abaisser la poignée de la porte fermée à clé. Je sonne plusieurs coups avant qu'elle ne s'ouvre sur une ridicule petite chose haute comme trois pommes et ensevelie sous un monticule de poils roux. Des cheveux ?

- T'es qui, toi ?

- T'es qui, toi ? répète-t-elle.

Ça n'est pas une chose, c'est une fille.

- C'est une blague, maman ?

Finalement ça n'est pas une fille, c'est une emmerdeuse.

- Eh, la morveuse, c'est chez moi ici, grogné-je.

Elle fronce les sourcils au-dessus de ses grands yeux verts.

- Je ne suis pas une morveuse. J'ai 11 ans aujourd'hui ! Et ça n'est pas chez toi, c'est chez Martha.

- Waouh ! Tu es super grande. Je suis impressionné. Martha est ma mère, alors tu vas peut-être pouvoir m'expliquer ce que, toi, tu fous ici ?

- Comment tu t'appelles ?

Je prends une grande inspiration, je vais craquer.

- Carl.

- Non. Carl est joli et très gentil. C'est Martha qui me l'a dit.

Dois-je comprendre que ce soir je suis moche ? Ça n'est pas ce que disait la fille du juge de qualification il y a deux nuits. Si ma mémoire est bonne, elle hurlait : *Apollon, vas-y !*

Je pose ma planche contre le mur du porche et laisse tomber mon bagage à mes pieds. Je me penche vers elle. Je me penche beaucoup car son nez doit m'arriver au nombril. Ses joues clairsemées de taches de rousseur rosissent. Pour l'impressionner, j'articule :

- Donc qui crois-tu que je suis ?

- Si je te le disais, je me ferais disputer par mon père. Il ne veut pas que je dise des gros mots.

OK. Cette gamine n'a peur de rien sauf peut-être de son père. Je tente :

- Et que dirait-il s'il savait que tu ouvres la porte à des inconnus ?

Elle m'adresse un sourire espiègle avant de me claquer la porte au nez.

- Elle n'est plus ouverte maintenant ! crie-t-elle.

Je cligne des yeux plusieurs fois avant de me redresser. Vient-elle réellement de me claquer la porte au nez ?

- Va chercher Martha, petite fille de 11 ans !

- Tu n'as pas dit le mot magique. En plus d'être grossier, tu es malpoli. Mon père te filerait une sacrée correction !

C'est la goutte d'eau !

- Quand je rentrerai dans cette maison c'est à toi que je filerai une correction ! Bordel de m...

La porte s'ouvre sur un tas de muscles. Ou du moins c'est ce que je vois en premier lieu, avant que mes yeux ne remontent, lentement, jusqu'à sa tête. Un chauve, un sourcil roux en l'air au-dessus de grands yeux verts. Les mêmes que la merdeuse. Finalement je l'aime bien la merdeuse... Je déglutis tandis qu'il me dévisage, sa grosse main en appui sur l'épaule de sa fille. Est-ce que je me suis trompé de maison ? Je jette un coup d'œil au quartier comme pour me rassurer. Non. La vieille Ford de ma mère est garée devant le garage et le nom au-dessus de la sonnette indique toujours ALLEN.

- Martha ! appelle-t-il.

Ouais, c'est ça, appelle ma mère qu'elle m'explique un peu...

La voilà justement. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se fige le temps de faire naviguer ses yeux du géant à moi. J'ai un mauvais pressentiment. Très mauvais. Ça pue, cette histoire. Un homme, une petite fille et ma mère chez moi. Chez nous. Et j'ai raison de le sentir mal. Elle n'a pas besoin de me dire quoi que ce soit. Je viens de comprendre de quoi elle voulait me parler pour mon retour d'Europe. De ça.

- Carl ? interroge-t-elle.

Elle parcourt les derniers mètres qui nous séparent en une enjambée pour m'étreindre.

- Je suis rentré plus tôt.

Mon ton en dit long sur mon état. Agacé. Ma mère se recule et lisse son tablier de cuisine dans un grattement de gorge. La dernière fois que j'ai vu ma mère mal à l'aise, c'était devant un ambulancier, lorsqu'elle tentait désespérément de les convaincre d'une mauvaise chute dans les escaliers.

- Eh bien, je te présente James, c'est mon ami.

Un long frisson me saisit. *Ami*. Je ne peux me retenir de penser au mal que lui a infligé mon paternel, qu'il nous a infligé. Qu'importe si ce type fait deux têtes de plus que moi, je n'hésiterais pas une seule seconde à le mettre dehors et à le laisser pour mort sur le pas de la porte s'il venait à toucher le moindre cheveu de ma mère. Il me tend la main pour me saluer. Un instant, j'ai envie de l'ignorer, mais Martha me supplie du regard. Je l'empoigne, aussi fermement que mes muscles me le permettent.

- Et voici Casse, sa fille, reprend-elle, soulagée.
- Non. Pour lui ça sera Cassie. Je ne l'aime pas, proclame la merdeuse.

Moi non plus. Et ça ne sera pas Cassie mais casse-couilles ! Parce que je le sais. Cette fille va me les briser toute ma vie. Bordel, j'ai une demi-sœur et un beau-père maintenant ! Il faut vraiment que je termine vainqueur de ce championnat.

Carl

Neuf ans plus tôt.

Je l'ai fait. Je détiens entre mes doigts ce pour quoi je me suis battu pendant toutes ces années : une coupe, un chèque de cent mille dollars et un contrat avec un sponsor. Pas n'importe quelle coupe, celle de l'US Open de Surf. La Californie avait tout à m'offrir, je lui ai tout pris, hormis les filles. Pendant les compétitions je n'y touche pas. C'est *ma* règle. Je m'y tiens et je ne m'y ferai plus reprendre. Et sitôt ma victoire en poche, ça n'a pas été non plus ma lubie. J'ai pris le premier vol en partance pour Miami et j'ai regagné mon foyer. La seule personne à laquelle j'ai pensé pendant tout le trajet fut ma mère.

La vieille Ford n'est pas devant le garage, Martha n'est pas encore rentrée. J'ai jeté mon sac de sport sur le bitume et je me suis assis sur le trottoir d'en face de la maison pour l'attendre. Le soleil d'août est pesant, je sue comme un porc, mais je n'ai pas la force de bouger. Je repense à ce que nous avons vécu, aux coups que nous avons essuyés de mon paternel, elle plus que moi. Je l'entends encore crier de douleur, l'implorer de ne pas me toucher, de la détruire elle, mais pas moi. Je me rappelle des soirs où il rentrait bourré, puant un âpre mélange de whisky et de vomi, et qu'il n'était même pas capable de monter les escaliers. Je me souviens de ce jour où j'ai eu le courage de dire STOP à cette vie, de me rebeller contre lui et de le frapper si fort qu'il a fallu le réanimer sur cette pelouse. Il aurait dû y rester, je le voulais. C'est ce que je pensais jusqu'à aujourd'hui. Maintenant, je suis rempli d'une force incommensurable qui me donne l'impression d'être une sorte de surhomme : il va savoir ce que je suis, ce que j'ai fait et ce que je suis devenu. Il ne m'a pas détruit. Il ne nous a pas détruits.

James veille sur ma mère. Même si je n'ai aucune affinité avec lui, je sais qu'il l'aime et qu'il m'aime aussi d'une certaine manière. Pour preuve, cette année, il me défend sans cesse, empêche ma mère de me disputer, me trouve toujours une excuse. Je pensais qu'il essayait de m'apprivoiser, qu'il faisait le lèche-bottes, jusqu'à surprendre une discussion avec ma mère, un soir : « Ce gamin a besoin de liberté, de s'évader, de vivre ailleurs. Tu sais, Martha, que cette maison n'est pas seulement remplie de bons souvenirs pour lui. Laisse-le faire. » Il m'a bien cerné et a participé sans le savoir à ma victoire. Je suis parti l'esprit tranquille, je savais qu'avec lui elle ne craindrait rien. Il a même refusé d'acheter un télescope à sa merdeuse pour participer aux frais du championnat.

Un télescope à 12 ans ! Cette fille est vraiment hors norme. À cet âge-là, je me cachais pour lire *Playmate* et fixais perversement des miroirs aux lacets de mes baskets pour regarder sous les jupes des filles. Elle, elle passe son temps libre dans une bibliothèque, finit première au concours de *spelling* de Miami, et invente un système d'arrosage pour les fleurs de ma mère ! N'est-elle pas en âge de se demander si elle doit mettre des chaussettes dans ses soutifs ou si elle pourra rencontrer un jour son chanteur préféré ? Non. Pas Cassie.

Et le pire, c'est que même si elle me saoule constamment en reprenant mes phrases et en cafardant toutes mes conneries, je n'arrive pas à la détester. Elle est seulement la fille de James, qui fait la grimace quand elle me voit réparer la toiture, qui pince son nez quand je rentre de l'usine, qui secoue la tête quand je sors en douce, et qui roule

des yeux quand je lui offre un clin d'œil pour la taquiner.

Elle l'aura, son télescope. Mais hors de question qu'elle sache qu'il vient de moi.

La voilà justement. La tête dans un livre, elle remonte la rue. Je reconnais sa chevelure rousse et ses pinces roses dans ses cheveux. Elle avance sans regarder devant elle, pourtant ses pieds esquivent chaque embûche sur son chemin : un nid-de-poule, une poubelle, une racine d'arbre. Elle se déporte, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec adresse et anticipation. En revanche la trottinette du voisin, ça, elle ne l'a pas anticipée. Elle se prend les pieds dedans et s'étale de tout son long sur le goudron.

Avant même de le décider, je suis debout devant elle. Je l'attrape par la seule force d'un bras et la soulève aisément pour la remettre sur pieds. Des jeunes de son âge se mettent à rire. Ses yeux se chargent de larmes mais aucune n'en sort. Elle me fixe, le regard sévère.

- Tu es revenu, me reproche-t-elle en époussetant ses genoux.

Je ramasse son livre, un manuel de biologie.

- Pas pour longtemps.

Elle jette un coup d'œil à mes affaires avant de m'arracher son bouquin.

- J'en déduis que tu as gagné ?

Je hoche la tête.

- Pas bien difficile.

Je fourrage ses cheveux de mes doigts. Elle me jette un regard assassin alors que les rires reprennent de plus belle. Je plisse les yeux sur les gamins, deux garçons et deux filles assis sur un muret. Ils font la moitié de ma taille, je ne vais quand même pas leur foutre une raclée ?

- Ils ne valent pas la peine qu'on les remarque, me dit Cassie.

Les deux filles me font un signe de la main. Je reconnais l'une d'elles, j'ai embrassé sa grande sœur dans leur salon il y a quelques années. Je reporte mon regard sur Cassie, qui me jauge.

- Maintenant que tu es là, toutes les filles de ma classe vont vouloir que je leur donne des cours, s'exaspère-t-elle.

Je remonte les épaules avec désinvolture.

- On s'en fout, non ? Je ne vais plus vivre ici, elles ne viendront plus t'ennuyer.

Non, je n'habiterai plus ici. J'ai une check-list dans ma tête : acheter un télescope pour Cassie, un appartement pour moi, et donner le reste de l'argent à ma mère.

Elle se redresse et rouvre son livre. Avant d'y plonger la tête, elle me sourit. Fait extrêmement rare chez Cassie, hormis lorsqu'elle est prise dans l'histoire d'un roman.

- Je suis contente pour toi, dit-elle finalement.

Cassie

De nos jours.

L'âge du premier rapport sexuel, aux États-Unis, est de 19 ans, contre 17 ans en France.

J'entre pour la deuxième fois de ma vie dans les bureaux du *Miami News*. Aujourd'hui est le début d'une longue carrière. J'aurais pu choisir un journal international, commencer par assistante et servir des cafés, mais ce petit journal local est le seul à posséder une rubrique scientifique dans son hebdomadaire et surtout, un poste vacant. Et je ne vais pas mentir, j'avais très, très, très envie de revenir vivre à Miami pour me rapprocher de ma famille. Mes quatre années à l'université de Plattsburgh à New York m'ont semblé à la fois filer à vive allure et en même temps durer une éternité. J'ai raté toutes les premières fois de Jamie, mon petit frère de presque cinq ans, je n'ai pas été là pour le cancer de la prostate de mon père, pour le soutenir lui et Martha, ma maman de cœur. Mais maintenant je suis ici. Il y aura d'autres premières pour Jamie, et mon père en a fini avec son cancer.

Le temps est contre moi, je traverse les couloirs du journal rapidement, je dois encore récupérer mon badge, signer quelques papiers au bureau du personnel avant de rejoindre le patron M. Karist pour finaliser mon embauche.

La semaine d'avant, son assistante, Maddie, une jeune fille sans artifices et sympathique m'avait fait visiter les locaux. *Donnée utile*. Si j'avais été comme le commun des mortels, me retrouver dans cet enchevêtrement de couloirs m'aurait filé mal à la tête. J'aurais dû demander mon chemin à au moins trois employés. Mais je ne suis pas comme tout le monde. J'ai une mémoire eidétique implacable. Ou mémoire photographique dans le langage courant. Ainsi, je me rappelle que mon bureau se trouve à six pas des toilettes, huit de la salle de pause, un du bureau d'un certain Ted, cent vingt-neuf de la sortie. Ouais. Ça fait peur. Il me suffit de voir les choses une fois pour m'en souvenir. Mais il y a un hic. Il y a toujours un hic.

Cette mémoire demande à être alimentée en permanence. J'ai soif d'apprendre, j'ai besoin de connaître tout sur tout. Il n'y a que trois choses qui me résistent : la cuisine, les contacts humains et le sport. *Surtout* les relations humaines.

Je récupère mon badge qui me servira de pièce d'identité, de passe-droit, de carte de parking, et de carte de self, puis fonce dans le bureau de M. Karist à une trentaine de pas du mien. Ceux-là, je ne les compte pas, je sais d'ores et déjà que je vais les faire des milliers de fois, précipitamment, à reculons, lentement. Bref, le nombre de pas changera constamment. Maddie m'annonce, puis m'autorise à rentrer.

– Bonjour Camille ! S'exclame-t-il.

Voilà. Le commun des mortels se résume à mon patron. Il n'a même pas été capable de se souvenir de mon prénom, dit il y a à peine trente secondes au téléphone par son assistante. Ou bien il s'en fout.

– Cassie, je le reprends avec un calme olympien.

Il me sourit et me montre le siège devant lui. J'y prends place tandis qu'il me souhaite la bienvenue, entonne les louanges de son journal, résume sa popularité en quelques chiffres, sa croissance grandissante, le nombre d'articles publiés. Bref, beaucoup d'informations inutiles dont mon cerveau a du mal à se dépêtrer. Je dois aussi faire face à ce que je vois : des amas de journaux dans tous les recoins de la pièce, un store cassé sur une des trois fenêtres, un bureau de style napoléonien, des diplômes épinglés au mur et une odeur de cigare. Quant à M. Karist, la cinquantaine, bedonnant, des cheveux gris et une moustache de la même couleur, il souffre d'un ptôsis. En bref, il a les paupières supérieures qui tombent exagérément sur ses yeux. Je connais même des choses inutiles.

Je ne me défais pas de mon sourire jusqu'à sa remarque :

– Est-ce que je dois vous faire parvenir une autorisation parentale, Camille ?

Cassie !

– Une autorisation parentale ? J'ai 21 ans monsieur.

Aujourd'hui !

– Oh mon Dieu, vous faites si jeune.

Il ne s'excuse pas et me détaille. Pas besoin de me regarder je sais ce que je porte : un vieux jeans et une chemise large noire. *Très* large, pour me donner l'illusion d'avoir une poitrine. Il grimace sur ma natte qui longe mon épaule. Et je me crispe. Ça aurait pu être pire j'aurais pu faire des couettes. Non pas que ça m'arrive.

– Bon ! entonne-t-il. Je suis rassuré de vous savoir majeure ! J'ai lu vos notes, et j'ai reçu une lettre de votre doyen. Vous avez l'air d'être quelqu'un d'irréprochable. Ted sera plus que ravi d'avoir une assistante telle que vous à ses côtés.

Ted ? Ah le type au bureau à un pas du mien. Assistante ?

– Assistante ?

– Oui Camille ! Faites vos preuves et vous deviendrez son bras droit !

Faire mes preuves, aucun problème. J'exagère un sourire pour ne pas lui signifier ma déception.

Il me congédie en prétextant un appel urgent. Ça m'arrange quelque peu, je ne suis plus certaine de

pouvoir garder mon calme. Je travaillerai donc avec Ted. Coup dur. Ça va être difficile.

La journée entière est difficile. J'ai pris l'habitude que personne ne me calcule. Sauf qu'ici, tout le monde me regarde et me parle. Pas pour me demander mon prénom ou aller boire un verre en sortant du boulot, non le bon mot serait par pitié ou par affliction. Je ne suis pas la nouvelle, je suis l'intruse. La pire question a été : « vous êtes perdue jeune fille ? ». Là, je me suis vraiment regardée. Qui sait, peut-être que ce matin j'ai gardé mon vieux pyjama rose bonbon ? Résultat, j'ai défait ma natte. Ça n'a pas empêché Ted, un type plutôt charmant de me dorloter comme s'il avait peur de me voir partir aux toilettes en pleurant, pour m'avoir demandé d'aller au photocopieur. J'apprends que mon minipatron est célibataire. Il a un chien, un labrador, d'après le cadre photo sur son bureau, il passe son temps à mettre et démettre un crayon gris au-dessus de son oreille. Il boit un café toutes les trente-huit minutes, approximativement. Je me demande à quoi ressemble son estomac ?

Pourquoi je me pose ce genre de question ? Je devrais plutôt me demander si les muscles saillants de ses bras auraient la force de me soulever sur son bureau, sauf que ce n'est pas la première idée qui me vient. C'est plutôt : sa masse musculaire est impressionnante, mais qu'en est-il de sa force ? Est-ce seulement un trompe-l'œil ? Je vois, j'analyse, je conclus en tant que scientifique. Pas en tant que femme qui n'a jamais eu de relation sexuelle de sa vie, qui a 21 ans et qui devrait avoir la culotte trempée dès qu'elle aperçoit un beau gosse.

Je me force, parfois. À tenter d'avoir des relations humaines... pas pour avoir enfin une relation sexuelle. Pour moi l'envie chez les femmes, n'est qu'une composante chimique et hormonale. J'essaie de communiquer. Mais bizarrement je suis incapable de parler de quelque chose sans aborder la science. Exemple : si un type me demande si sa voix me plaît, je ne vais pas lui dire que son timbre me fait vibrer, mais certainement que son larynx n'est pas assez musclé pour permettre à ses cordes vocales de produire des sons plus aigus.

Oui. Je suis flippante, alors j'évite de parler et d'avoir des relations humaines.

Finalement, cette première journée au *Miami News* touche à sa fin. Maddie me propose de me ramener puisque pour mon premier jour, n'ayant pas mon badge, j'ai usé des transports en commun. J'accepte avec joie. Saviez-vous qu'une barre dans un bus peut abriter jusqu'à six cents espèces de bactéries différentes ? Et je ne parle pas des traces de flores vaginale et anale...

Maddie me dépose à l'entrée de mon quartier. Martha m'a demandé d'aller récupérer un paquet chez une de ses amies à quelques pâtés de maisons de la nôtre. Il est un peu plus de dix-huit heures et le soleil est loin d'être couché. La chaleur est toujours aussi écrasante en cette fin de mois d'octobre. Quant au taux d'humidité, il n'y a qu'à regarder les frisottis qui bordent ma nuque. Ils sont nombreux.

J'arrive enfin chez M^{me} Perez et sonne. C'est son fils Eduardo qui m'ouvre. Je ne peux pas m'empêcher de reculer, non pas que je sois surprise par la masse imposante de muscle qui me surplombe, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit *lui* qui ouvre.

Ce mec, c'est *le* mec dont toutes les filles du lycée raffolaient, après Carl, mon demi-frère. Même

celles de ma classe qui avaient comme moi deux ans de moins que lui.

Vêtu d'un simple short, il est en nage. À sa serviette sur ses épaules, je comprends que je le dérange en pleine séance de sport. Je me ressaisis en voyant ses sourcils gravir son front d'étonnement.

– Salut !

Mon ton paraît un peu trop enjoué à mon goût.

– Salut.

– Désolée de te déranger mais ta mère a un paquet pour moi.

Il me dévisage de sa hauteur à m'en faire rougir. Quoi ? Vous me pensiez frigide ? Je vous l'ai dit, tout est une question de composants chimiques, de neurotransmetteurs et d'hormones, entre autres la dopamine et la sérotonine.

– Tu es Cassie ?

Eduardo connaît mon prénom ! Je souris de toutes mes dents.

– Je suis Cassie.

– Ma mère m'a prévenu que tu passerais. Elle est partie faire des courses. Attends deux secondes.

Il s'échappe dans la maison. Bien entendu qu'il ne connaissait pas mon prénom ! Je ne sais pas pourquoi, mais savoir que je suis la fille dont personne ne se souvient m'affecte. Sans doute parce que toute cette journée a tourné autour de mon apparence trop juvénile.

Il revient un carton dans les bras et me le tend. Je le récupère. Ce truc pèse une tonne ! Pour être franche, au moins dix kilos.

– Merci. Tu passeras le bonjour à ta mère de ma part.

Je lui souris en guise d'au revoir, mais il plisse les yeux sur moi, intrigué.

– Je me souviens de toi maintenant. Tu n'as pas changé !

Bizarrement au lieu de me sentir soulagée, la colère me gagne. Son « tu n'as pas changé » manque de précision. Je n'ai pas pris une ride ? Je porte les mêmes habits qu'il y a quatre ans ?

– Je. N'ai. Pas. Changé, répété-je avec martellement.

– C'est une bonne chose, dans dix ans tu en paraîtras toujours dix de moins. La jeunesse éternelle, c'est ce dont rêvent toutes les femmes...

Décidément cette journée est de pire en pire ! Je prends une grande inspiration et papillonne des yeux pour éviter de les lever au ciel.

– Sans doute. À plus Eduardo.

Je tourne les talons mais il me rattrape :

– Attends ! Tu veux que je t'aide à porter ce carton jusque chez toi ?

Je lui coule un regard désabusé. Je suis certainement moins forte que lui, plus jeune, plus petite, mais je ne suis pas une gamine. Cinq cents mètres à pieds, ce n'est pas la mer à boire.

– Merci, c'est gentil, mais ça n'est pas très lourd.

Cette fois-ci, je ne lui laisse pas le temps de réfléchir et me précipite jusqu'au chemin.

– Très bien, à la prochaine Cassie !

Oui, c'est ça, à la prochaine ! L'idée serait tentante, si je n'étais pas certaine de tout foutre en l'air avec mes conversations loufoques.

Je remonte la ruelle rapidement. Ce carton est plus lourd qu'il n'y paraît et j'ai hâte d'être chez mes parents pour m'en débarrasser. Je sais déjà ce qui m'attend. C'est mon anniversaire. Mon père a dû allumer un barbecue et Martha a dû faire mon gâteau préféré : le crumble aux pommes. Pour ce qui est des cadeaux, j'ai été catégorique sur ce point, je ne veux rien. Mes parents ont sacrifié une bonne partie de leurs économies pour mes études, c'est déjà bien assez. Même si je me suis toujours promis de leur rendre leur argent, ils n'en voudront jamais. Martha refuse l'argent de son fils Carl, qui gagne en un mois ce qu'elle gagne en cinq ans. Je n'exagère rien.

Il est là. Bon sang cette journée va m'achever ! Pourquoi fallait-il que Carl soit là pour mon anniversaire ? Je prie seulement pour que ça ne soit qu'une simple visite ! Le fils de Martha, que je n'ai jamais considéré comme mon demi-frère est tout ce que je déteste chez un homme. Parce que là où moi je suis une brêle, lui, il excelle. Il collectionne les relations humaines et encore plus lorsque celles-ci possèdent deux trous et un clitoris.

Il n'a pas besoin de trop forcer, Carl est le beau mec par définition. Même moi, je ne serais pas insensible à son charme s'il n'avait pas dix ans de plus que moi et s'il n'avait pas été le fils de Martha. La dernière fois que je l'ai vu, il y a presque deux ans, il revenait d'un championnat de surf, vainqueur. J'ai été forcée d'écouter ses aventures en Australie pendant tout un repas et de le regarder jusqu'à le connaître dans les moindres détails. *Erreur*. Son image m'a hantée pendant des jours : des cheveux mi-longs noirs et soyeux, une de ses mèches qui tombait régulièrement devant ses yeux noisette. Cette mèche me saoulait ! Parce qu'il ne la disciplinait pas, il soufflait dessus. Je voulais la remettre à sa place ! Comme je voulais réajuster sa foutue chemise en soie blanche. Qui porte une chemise à cinq cents dollars de cette façon : manches retroussées négligemment, col ouvert ? Carl, bien sûr.

Je me donne de la force pour franchir les derniers mètres qui me séparent de la maison. C'est mon anniversaire, je n'ai pas passé une journée minable à me poser des tonnes de questions sur mon

apparence et ce que je devais dire ou taire, j'ai un boulot, bientôt un appart' et j'ai 21 ans ! Voilà !

Mon minimum d'entrain s'étirole lorsque je tente d'ouvrir la porte d'entrée. Fermée à clefs. Bien entendu, Jamie pourrait s'échapper. D'un doigt frêle, je sonne puis prends appui contre le mur de la maison. C'est Carl qui ouvre.

– Casse ! hurle Jamie dans ses bras.

Il ne m'a jamais paru aussi petit qu'à cet instant. Carl est impressionnant. Et il ne s'agit pas seulement de masse mais aussi de force. Il soulève des tonnes de femmes sur les bureaux, contre les murs, dans le vide... bref à bout de bras. Bordel, je divague, j'ai chaud. Mes hormones sont en ébullition. Pourquoi j'arrive à comprendre, aujourd'hui, que toutes ces filles peuvent être à ses pieds ? Est-ce son T-shirt porté près du corps ? Sa peau bronzée ? Ce jean moulant ? Ou bien cette bouche au sourire invulnérable ?

– Hey ! Petit monstre ! je chantonne à Jamie.

– Joyeux anniversaire sœurette, lance Carl.

Je roule des yeux tout en le poussant pour rentrer.

– Ne m'appelle pas comme ça.

– C'est pourtant ce que tu es. *Petite. Sœur*, hache-t-il.

Je me déleste de mon chargement tout en scindant.

– Waouh ! Carl se souvient de ce qu'est l'étymologie !

– Pourquoi faut-il que tu ramènes constamment ta science avec moi ?

Pour la première fois en dix ans, je crois percevoir de la peine chez lui. Malheureusement, ce qu'il ne sait pas c'est que je ramène ma science avec tout le monde. Je soupire dans un microsourire mais ne m'excuse pas. Plutôt crever. Je récupère Jamie qui blottit sa tête dans mon cou. Il est épuisé de sa journée, il ne tiendra pas longtemps ce soir.

Carl me dévisage comme si c'était la première fois qu'il me voyait. C'est déstabilisant. Carl ne me regarde jamais. Je fronce les sourcils et il se ressaisit.

– Bon ! Et si on allait prendre cette douche avant de manger ? demande-t-il à Jamie.

Celui-ci hoche la tête et saute de mes bras pour partir en courant dans les escaliers qui mènent à l'étage.

Je tique doublement. Un, c'est Carl qui va donner le bain à Jamie comme si c'était leur rituel. Deux, il sera là toute la soirée.

– Tu restes ?

- Bien sûr Cassie, c'est ton anniversaire, non ?
- Tu n'as jamais été là pour les derniers...

Mon ton sonne comme un reproche alors que c'est seulement un constat. Sitôt un pied dans le championnat de surf, il n'en est jamais sorti. À son premier gros salaire, un peu après ses 22 ans, il s'est payé le luxe d'un appart' à Miami Beach et ne revenait ici que la veille de ses départs et à ses retours. Il soupire.

– Seulement parce que tu étais à New York. Écoute merdeuse, j'ai passé l'âge de me disputer avec toi !

Il n'a pas tort...

Il chiffonne ma tête rousse comme lorsque j'étais en âge prépubère, avant de rejoindre Jamie. Je fusille son dos du regard. Mais merde, je ne suis plus une enfant ! Martha me surprend :

– Ça ne va pas ma chérie ?

Elle essuie grossièrement ses mains sur son tablier avant de me rejoindre au pied des escaliers. Je lui souris.

– Je suppose que c'est l'effet que doit donner une première journée dans le monde des adultes !

Elle embrasse le sommet de mon crâne et je me blottis contre elle pour la serrer. Martha est la maman que je n'ai jamais eue avant mes 11 ans. Notre relation ne s'est pas construite avec les années, elle a été inhérente, évidente. Comme si mon cœur avait déjà préparé sa venue et y avait laissé une place avant même de la connaître. Elle ne remplace personne, ma mère biologique est décédée à ma naissance, et mon père a toujours fait en sorte que je ne manque de rien, elle *est* ma maman.

– Tu es passée chez M^{me} Lopez ? demande-t-elle.

Je hoche la tête et lui désigne le carton à l'entrée.

– Ce sont des vieux jouets pour Jamie. En réalité, je les mènerai au dispensaire, ton frère ne manque de rien, Carl passe son temps à le gâter.

Ça, je le sais et ça ne m'étonne même pas. S'il y a bien une chose qu'on ne peut pas lui reprocher, c'est qu'il est loin d'être radin.

- Bon ! reprend-elle. Et si tu allais te rafraîchir un peu. Ton père en a bientôt fini avec la viande.
- La salle de bains est occupée...
- Eh bien ça incitera ton petit frère à sortir plus vite ! Ça dure toujours une éternité avec Carl !

Cette vérité manque de me faire faillir. Depuis que Carl a arrêté les compétitions il y a bientôt

deux ans, il passe beaucoup plus de temps ici qu'avant. Est-ce que je suis jalouse? Oui, et je suis certainement beaucoup trop fière pour l'avouer. Il a vu toutes les premières fois de Jamie, alors que j'étais à New York pour étudier.

Je ne laisse rien paraître à mon malaise et colle un bisou sur la joue de Martha avant de rejoindre ma chambre à l'étage. J'entends les rires de mes deux frères dans la salle de bains. J'attrape de quoi me changer et les rejoins.

Je me fige à l'entrée, les yeux rivés sur le dos de Carl penché en avant dans la baignoire. Il a ôté son T-shirt pour donner le bain à Jamie. Bien au-delà de sa musculature parfaite, ce sont ses cicatrices qui me glacent. Longues d'au moins quinze centimètres, elles s'étalent de ses trapèzes à ses obliques. Je sais seulement ce qu'on m'a laissé entendre sur son passé : son père les battait, lui et sa mère. Lui ne m'en a jamais parlé. Il me conseillait seulement de ne jamais me laisser marcher sur les pieds.

– Casse ! hurle Jamie en m'apercevant.

Carl se redresse. Je tente de reprendre forme humaine et force mes yeux à fixer mon petit frère. Et pas la nouvelle vue qui s'offre à moi : des pectoraux, des abdominaux et tout un tas de trucs qui me donnent... *chaud*. Je déraille encore. Est-ce que j'ai oublié de parler des gouttelettes qui glissent sur sa peau ? Un nombre incalculable, sauf si je m'autorisais à y penser encore.

– Vous avez bientôt fini ? demandé-je.

Carl attrape une serviette et s'essuie grossièrement le torse avant d'enrouler Jamie.

– Ouais.

Il le sort du bain, puis s'attelle à remettre son T-shirt. Jamie se faufile en courant entre mes jambes pour rejoindre sa chambre. Bon sang, j'ai du mal à regarder autre chose que ses biceps, ses avant-bras tendus et sa peau bronzée. Je déglutis. J'ai vu Carl de nombreuses fois mais jamais avec ces yeux-là. Je me souviens lorsqu'il peignait la clôture et que la voisine lui apportait toutes les dix minutes de la limonade, de la fois où il a réparé le moteur de la vieille Ford de Martha, de cette partie de basket avec mon père. Bref, je l'ai déjà vu.

Je réalise soudainement que je dois être aussi transparente qu'une vitre. Carl me dévisage, presque amusé. Est-ce qu'il a compris que je le regardais différemment ? Je croise les doigts pour que ce ne soit pas la vue de mes sous-vêtements qui pendent dans mes bras.

– J'aimerais prendre une douche. Vite fait. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il soulève les épaules.

– Prends ton temps, j'ai promis à Jamie de l'aider à terminer sa construction de Lego.

Il m'offre un clin d'œil joueur.

– Hey ! C'était ma mission !

Son rire emplit la salle de bains.

– Tu as changé, petite sœur !

Grand Dieu ! Au moins quelqu'un qui l'a remarqué ! Mais pourquoi fallait-il que ce soit lui !

Carl

– As-tu eu le temps de chercher un appart aujourd’hui ? demande James à sa fille.

Cassie répond par la négative et qu’elle se penchera sur la question ce week-end. J’essaie de me souvenir de la dernière fois où je l’ai vue et aussi à quel moment elle est passée de l’adolescente à la jeune fille épanouie. C’est le néant. À croire que la transformation a eu lieu du jour au lendemain. Même lorsque son père m’a demandé de lui apprendre à conduire, il y a quelques années, elle ne m’avait pas paru aussi mature.

Je n’ai pas assez vécu avec elle pour prétendre la connaître par cœur. À l’époque, je n’avais que deux choses dans la tête : le surf et les filles. Et elle ne rentrait dans aucune de ces deux catégories. Cassie, c’était l’emmerdeuse qui, lorsqu’elle ne passait pas son temps la tête dans un livre, reprenait sans cesse mes phrases. Je ne l’ai jamais regardée, je n’ai jamais fait attention à elle, sauf lorsqu’elle se faisait emmerder par les voisins. Parce qu’elle n’était pas assez jolie ? Parce que nous avions dix ans d’écart ? Je ne sais pas.

Depuis que je ne pars plus aux quatre coins du monde, cela fait presque deux ans, je rends visite à ma mère au moins une fois par semaine. Le lundi, plus exactement. C’est devenu un rituel. Je récupère Jamie à l’école, passe du temps avec James, mon beau-père, et nous finissons tous les trois à table. Mais il semblerait qu’avec le retour de Cassie, nous serons quatre dorénavant.

Au départ, je le faisais pour ma mère et Jamie, mais je dois dire que voir mon beau-père dans un état lamentable chaque fois qu’il revenait d’une séance de radiothérapie pour son cancer de la prostate m’a indéniablement rapproché de lui. Il a eu besoin de moi. Ils ont tous eu besoin de moi. Je me demande même parfois si James n’a pas vécu ce cancer comme un don de Dieu. Grâce à lui, nous nous sommes trouvés, alors que pendant tant d’années, il avait tenté en vain de lier quelque chose avec moi.

Mais sa fille, jusqu’alors à New York, restait pour moi la petite chose rousse, complètement perchée et innocente, à la crinière éparse et au nez enseveli sous une couche de taches de rousseur qui me repoussaient.

Sauf que ce n’est plus une gamine aujourd’hui, c’est une femme. Elle n’est plus étudiante et compte même avoir son propre chez soi. Je l’ai observée toute la soirée, un peu trop d’ailleurs. Des jambes fines et longues qui s’échappent sous sa robe à fleurs, une poitrine enfermée dans un soutien-gorge – bon sang, ma casse-couilles de demi-sœur porte un soutien-gorge – des cheveux disciplinés et longs, une bouche pulpeuse d’un léger rose, et des yeux aussi verts et expressifs que son père – hormis sa chevelure, ce sont les seules choses qu’elle tienne de lui. Et elle n’est pas uniquement femme, c’est

une femme qui a du charme.

– Dans quel coin tu cherches ? je demande avant de boire d’un trait le reste de mon verre de vin rouge.

Sa tête virevolte vers moi. Elle écarquille les yeux, éberluée, puis son nez se retrousse et ses mains s’agitent sur la table en teck du jardin. Elle joue avec une serviette en papier. Des origamis ? Est-ce que je l’indispose ?

– Je n’ai pas de préférence, je sais seulement où je ne veux pas et où je ne *peux* pas habiter.

Comme un peu plus tôt dans la salle de bains, son regard me met mal à l’aise. Il est différent, tout comme elle.

– Je peux t’aider si tu veux ?

– Je n’ai pas besoin de ton argent Carl.

Sa réplique pourrait me piquer mais il n’en est rien. Mon argent, je l’ai gagné tout seul, sans personne. Ça n’est pas une honte, c’est une fierté, et je n’oublierai jamais d’où je viens. Cassie ne sait rien de ma vie, elle ne sait pas ce que je fais de mon fric, ni comment je le dépense. Je préfère jouer l’arrogance et me penche sur la table pour me rapprocher d’elle.

– Qui te dit qu’il est question d’argent ? J’ai des connaissances dans l’immobilier.

Elle déglutit tout en fuyant mon regard.

– Merci, j’essayerai de m’en souvenir.

Ma mère arrive sur la terrasse, les bras encombrés d’un gâteau. Dessus, une bougie « 21 » est allumée. Elle se met à chanter joyeux anniversaire, Jamie et James la rejoignent en cœur. Cassie souffle sur sa bougie et tout le monde applaudit.

Je sors de ma poche son cadeau d’anniversaire, et le pose devant elle. Encore une fois, elle me coule un regard médusé. Je marmonne :

– C’est ma mère qui m’a prévenu.

Elle ouvre délicatement l’écrit et fronce les sourcils tout en disant d’un ton glacial :

– Des petits cœurs.

Je crois que mes boucles d’oreilles ne lui plaisent pas. Elle cligne des yeux.

– Comme c’est mignon ! chantonne ma mère.

Cassie blêmit.

– J’ai besoin de m’isoler, veuillez m’excuser.

Elle se lève précipitamment. James interroge ma mère du regard. Moi, je ne prends pas le temps de me poser de questions, je repousse ma chaise et la suis à l’intérieur. La seule fois où je l’ai vue dans cet état, elle rentrait du lycée et des filles de sa classe l’accusaient de bécoter avec le prof de mathématiques. Il n’en était rien, Cassie ne devait ses résultats scolaires et l’intérêt du prof qu’à ses capacités intellectuelles.

– Hey ! Cassie ! Attends ! hurlé-je à sa poursuite.

Aucune réponse, elle grimpe les escaliers au pas de course. Je fais de même, marche dans ses pas jusqu’à sa chambre. Elle me claque la porte au nez.

– Si c’est à cause des boucles d’oreilles, tu peux toujours les échanger, j’ai le ticket de caisse, hurlé-je sur la boiserie.

– Barre-toi Carl !

– Je peux savoir ce qui ne tourne pas rond dans ta tête, *gamine* ?

J’articule sciemment sur le dernier mot. La porte s’ouvre sur une Cassie furibonde. J’essaie de ne pas sourire, ma ruse a fonctionné. Elle a toujours fonctionné.

– Je ne suis plus une gamine, affirme-t-elle.

– Tu n’es plus une gamine.

– Alors pourquoi tout le monde le pense encore ?

Elle part s’installer en tailleur sur son lit une place. Je rentre dans sa chambre et m’installe à côté d’elle.

– Tout le monde ? répété-je.

Sa chambre est rangée, propre, impeccable. Est-ce que je suis déjà rentré dans cette pièce ? Une petite armoire blanche, un bureau d’au moins deux mètres fait d’une planche et de tréteaux, une énorme bibliothèque, un télescope pointé vers le ciel et son lit une place. Pas de déco sur les murs, ni de posters. Sa chambre est l’exact opposé de ce qu’était la mienne.

– Au travail. Le voisinage. Toi !

Moi ? Sûrement pour les boucles d’oreilles. Mais du plus loin que je me souviens, elle a toujours porté des barrettes dans les cheveux. Plus maintenant. Maintenant, putain, elle porte des soutiens-gorge !

– Je suis désolé Cassie, mais on ne s’est pas vu depuis si longtemps que je n’ai pas imaginé...

– Que j’ai pu grandir ? Me coupe-t-elle acerbe.

Je prends une grande inspiration et réfléchis très vite, notre conversation est sur une pente

glissante. Je n'aime pas me disputer avec elle. J'avoue, uniquement parce que c'est la seule fille qui réussit à me faire clouer le bec.

– C'est quoi ton problème au boulot ?

Elle roule des yeux et se réinstalle en tailleur pour mieux me faire face. Elle décoince sa robe de dessous ses fesses et la tire sur ses cuisses.

– Le problème ça n'est pas le boulot. Je sais déjà que ma vie *va* devenir le boulot. Parce que je n'ai rien d'autre et que je ne sais rien faire d'autre.

Elle baisse la tête, le regard sur ses doigts qui tripotent un jonc en or sur son poignet. C'est celui de ma mère, je le reconnais et je suis content que ce soit elle qui en hérite.

– J'ai du mal à tout saisir.

Ses yeux verts me reviennent, remplis d'une mélancolie que je ne lui connais pas.

– Dans dix ans, est-ce que je vais me demander ce que c'est que de vivre autrement ? Je ne veux pas me réveiller avec des regrets. Je ne veux pas me retourner et me dire : « merde, j'ai un poisson rouge parce que lui ne pourra pas me dire de me taire, et je suis encore vierge parce que je suis incapable d'avoir une conversation avec un mec. »

J'ai un mouvement de recul.

– Wow, wow, wow ! Je n'ai rien entendu !

Elle retient un rire sur ma mine déconfite. Merde, c'est vraiment la discussion la plus intime que j'ai eue avec elle. Cassie est hors du commun. Aucune fille ne lâcherait ce genre de bombe.

– Quoi ? Est-ce que Carl, le roi des petites culottes, aurait peur d'entendre le mot *vierge* ?

– Hey ! Ça n'est pas le mot vierge qui me pose souci mais d'associer ce mot à ma demi-sœur.

– Tu préférerais peut-être m'entendre dire que j'ai déjà tenu un ithyphalle entre les doigts ?

Elle brandit sa main devant elle et mime d'emprisonner quelque chose dedans.

– Un quoi ?

Sa main retombe sur sa robe en hamac entre ses jambes.

– Une bite, Carl.

Oh mon Dieu, est-ce que je rêve ? je cligne des yeux plusieurs fois et m'étouffe. C'était quoi son mot ? Un *ithymachin* est une bite. Je revois la scène de sa main devant mes yeux. J'ai la nausée. L'image de Cassie, la main dans le pantalon d'un type et une lèvre coincée entre ses dents, s'interpose dans ma tête. Putain, c'est violent.

– C’est de pire en pire.

Elle se fout de mon malaise et continue, perdue dans ses pensées :

– Comment fais-tu pour avoir autant de facilités avec les femmes, pour qu’elles soient toutes à tes pieds en un battement de cils ? Pourquoi lorsque les hommes disent des grossièretés, ça fait rougir et lorsque les femmes le font, on les traite de salopes.

Éberlué, je la fixe. Je serais curieux de savoir quelle définition elle donne au mot salope. Cassie est Wikipédia.

– J’ai des amies qui disent des grossièretés et ça n’en fait pas des salopes pour autant.

– Tu as couché avec elles ?

Est-ce que c’est une question piège ? Tout le monde sait qu’il n’existe pas une seule amie avec qui je n’ai pas couché. Hormis Oceana, la femme de Rick, mais là, c’est encore une autre histoire. Hésitant, je balbutie finalement :

– Euhhh... oui.

– Ton argument est irrecevable. Alors comment fais-tu ?

Je m’entretiens, je fais en sorte de penser que je suis beau, irrésistible et que je peux leur offrir ce qu’elles recherchent. Je ne sais pas pourquoi, mais les femmes aiment les hommes arrogants et inaccessibles. Je fais en sorte d’être les deux, tout en leur laissant miroiter qu’elles peuvent accéder à un minimum de moi.

– Je n’en sais rien.

– Moi, je vais te le dire : tu donnes envie. Je veux donner envie. Apprends-moi.

Elle est folle ! Elle ne se rend pas compte une seule seconde de ce qu’elle me demande. Pourquoi ? parce que Cassie n’est pas ma vraie sœur, qu’elle donne déjà envie, et que je ne veux pas en avoir envie. Je joue la carte de l’incompréhension :

– À devenir une salope ?

– Non ! À sortir, à vivre autre chose, à avoir des amis.

– Tu dois bien avoir des amis.

– Tous des geeks, qui, comme moi, préfèrent passer des heures dans une bibliothèque à une partie de jambes en l’air. Si je leur parle de soutiens-gorge, ils m’en donneront une définition, en déclineront les catégories sans pour autant me dire lequel m’irait le mieux.

Un push-up. Inconsciemment, mes yeux dérivent vers son décolleté, sur sa peau laiteuse, parfaite, aux allures douces et soyeuses. Elle claque sa langue et je me ressaisis :

– Pourquoi moi ?

– Parce que tu es le seul mec à femmes que je connaisse. Je veux seulement que tu m’orientes, que

tu m'empêches de dire des trucs inutiles, que tu m'apprennes à me comporter avec un homme.

Se comporter avec un homme ? Je me lève de son lit. Pourquoi est-ce qu'il a fallu que je la suive ? Je fouille ma poche à la recherche du ticket de caisse. Vide. Enfin presque. Il y a toujours un préservatif.

– Bordel, Cassie, tu es ma demi-sœur !

– Justement. Tu ne peux pas me laisser tomber sur ce coup-là. J'ai besoin de toi.

Elle se lève à son tour et se place devant moi. Quand je disais que Cassie avait toujours le dernier mot avec moi. Elle a toujours su me manipuler à la perfection. La dernière fois, c'était pour savoir qui prendrait Jamie en premier dans ses bras à la maternité.

– Pourquoi maintenant ?

– Parce que j'ai mis un pied dans le monde des adultes. Je vais devoir me mélanger à tout le monde sans pour autant entrer dans un moule précis. À la fac, ça m'importait peu, parce que nous étions tous pareils, nous voulions tous la même chose : réussir, relever des défis, avoir notre diplôme. Ici, je ne suis pas avec ce genre de personnes. Au self, ça ne parle pas de molécules ou de calculs différentiels, ça parle de résultats sportifs d'un côté, de pâtisserie de l'autre, et ça parle de sexe ! Je ne sais pas faire ça.

– Enfin, Cassie, tu as 21 ans, tu as tout le temps devant toi ! Ça n'était qu'un premier jour !

– Ils seront tous pareils si tu ne m'aides pas.

– Pourquoi *moi* ?

– Parce que tu es le seul en qui j'ai assez confiance. Je sais que tu ne me trahiras pas et que tu as bien trop peur de mon père...

Elle m'offre un clin d'œil avant de reprendre :

– Est-ce que tu as toujours été porté sur la chose ? Je veux dire, tu t'es dit un matin : « Eh ! Tiens ! Si j'essayais de baiser, aujourd'hui ? »

– Bien sûr que non.

– Eh bien moi, c'est ce que je veux. Je voudrais devenir une femme désirable au point de me dire que passer à l'acte m'est vital !

Ma mâchoire m'en tombe.

– Ne me regarde pas comme ça. Je ne suis pas coincée pour autant. J'ai déjà eu des flirts sur le campus. Tous de minables échecs. Parce qu'il n'y avait pas de désir. Je veux explorer mes désirs. Je veux avoir des pensées obscènes !

Mais je suis son putain de demi-frère !

– Tu es une scientifique, tu dois bien avoir une autre solution que de me le demander à *moi* !

– Oh bien sûr, je peux toujours voir avec le fils de M^{me} Lopez, en bas de la rue. Eduardo. Tu connais Eduardo ?

Je la dévisage les yeux plissés. Je ne le connais pas. Mais le ton qu'elle emploie, désinvolte et arrogant à la fois, lui, je le connais. J'ai en face de moi, Cassie, la pro de l'argumentaire. Elle passe ses doigts sur ma poitrine et remonte jusqu'à mes épaules. Je frémis sous sa délicatesse. Elle réajuste la bordure de mon débardeur tout en expliquant :

– C'est un mec à femmes, lui aussi. Le seul hic, c'est qu'il avait refile la syphilis à une fille de ma classe : *Megan*. Je m'en souviens comme si c'était hier. La pauvre, elle a passé plus de quinze jours avec des démangeaisons génitales et je ne te parle pas de l'antibiothérapie qu'elle a dû suivre... Est-ce que tu penses que je peux avoir confiance en lui ?

Elle grimace avec ruse. Bien sûr que non ! Mais la question n'est pas de savoir si je suis assez fou pour la laisser entre les mains d'un mec que je ne connais pas, mais de savoir si je suis assez fou pour accepter ce qu'elle me demande.

Je chope ses mains qui s'acharnent sur une couture retournée.

– Donc en gros, tu veux que je devienne une sorte de prof de sexe ?

Elle déglutit, les yeux figés sur ses doigts prisonniers des miens. À quoi pense-t-elle ? Elle les retire précipitamment et reprend contenance dans un sourire.

– Entremetteur serait plutôt le terme exact. Alors ? Tu es partant ?

Je soupire.

– OK.

Un sourire fend son visage puis elle saute à mon cou. Ça ne dure pas longtemps. Mais assez pour que son shampoing envahisse mes narines, une odeur de barbecue aussi. Celle qui me rappelle à la raison : le barbecue de son père, mon beau-père. Je mets fin à son étreinte. Oui, Cassie n'est plus une enfant. Je sens encore sa poitrine collée à mon torse et une douce chaleur inonder mes veines. C'est immoral et flippant.

Je recule d'un pas vers la sortie tout en pensant bien fort à Eduardo et à sa syphilis. Si je reviens sur ma décision, je m'en voudrais à mort. Elle mérite un type bien, qui prendra soin de sa... *virginité*. Je soupire une nouvelle fois et me vois obligé de lui donner une première leçon :

– Oh, et ne parle plus jamais de ta virginité avec un type, sauf s'il a déjà mis sa tête entre tes jambes.

Elle ne grimace pas, n'est pas choquée de mes propos. Son visage s'illumine un peu plus. Cette fille est vraiment hors norme !

Cassie

Selon les scientifiques, Florence Colgate, jeune Londonienne, a le visage le plus parfait du monde. Le visage parfait est jugé sur des calculs de proportions, d'angles et de symétries.

Le soleil est au zénith, la chaleur assommante. J'ai perdu l'habitude de bosser dans ces conditions : les cheveux humides, le front trempé, une sueur poisseuse coulant dans le dos. À New York, en début d'automne, il fait encore bon, la nature change de couleurs, arbore des tons ocre et orangé. Je pouvais aisément m'allonger sur l'herbe dans un parc et lire pendant des heures sous une brise légère. Ici, à Miami, avoir la climatisation est presque une nécessité. Malheureusement, les moyens financiers de mes parents ne nous le permettent pas, et je dois me contenter d'un ventilateur de table qui ne suffit pas à brasser l'air de ma chambre, si petite soit-elle ! Je n'abandonne pas pour autant : je continue à bosser quoiqu'il m'en coûte parce que la finalité sera merveilleuse. Ça sera *mon* premier article pour le journal. Mon nom sera inscrit juste après celui de Ted en bas de paragraphes.

Nous avons bossé toute la semaine dessus. Il est fin prêt mais je le relis pour la soixante et onzième fois depuis ce matin, reprends certaines tournures de phrases, réécoute les interviews des chercheurs interrogés. Emporter du travail à la maison ne me pose aucun problème, ça m'a permis de ne pas penser à Carl et à notre rendez-vous en début d'après-midi : « Samedi à quatorze heures à la boutique ». C'est ce que disait son message de la veille, en plus d'un message automatique de mon vieux téléphone à touches, m'indiquant qu'il ne prenait pas en charge la totalité des caractères.

Un téléphone ça sert à téléphoner, non ? Moi, je n'y trouvais jusqu'alors aucune autre utilité. Pas de compte Facebook ou Tweeter, aucun petit ami à qui envoyer des selfies, ni de recettes de cuisine à récupérer sur le Net. Il va falloir que ça change. Si je veux avoir des amis, échanger avec des collègues de travail, ce vieux machin va devoir prendre sa retraite.

Je m'en occuperai la semaine prochaine. Si j'y pense. Car bien évidemment, ces quatre derniers jours me l'ont prouvé, je suis une travailleuse acharnée. Sitôt la tête dans un article, seule ma vessie me force à en sortir cinq minutes. Rappelez-vous : seulement six pas pour me rendre jusqu'aux toilettes.

Malgré mes maigres réponses, qui ressemblent plus à des onomatopées, mon miniboss me regarde toujours aussi bizarrement. Je suis certaine qu'il me croit venue d'une autre planète. La situation pourrait faire rire, moi, elle m'agace. Jeudi midi, alors que nous revenions d'un laboratoire pharmaceutique, un repas s'est improvisé dans un petit restaurant de Wynwood. Même si les murs exagérément colorés, comme tout le reste du quartier, sollicitaient mon attention, j'ai été distraite et ma langue s'est déliée quand Ted s'est fait piquer par une guêpe dans la nuque. Je me suis précipitée

à son secours. Par chance nous étions dans un restaurant ! J'avais tout à portée de mains pour le soulager : mon badge en plastique *Miami News* pour lui retirer le dard, puis du vinaigre, du sel et une serviette pour détruire le reste de venin et le soulager. C'est lorsqu'il m'a dit merci avec un regard... *particulier*, que ça a dégénéré. Mal à l'aise, je me suis retranchée dans la seule chose de sûre que je possède : mes connaissances... J'ai déblaté en me rasseyant précipitamment sur ma chaise :

– Vous pouvez aussi utiliser du miel, une fleur de figuier ou de coquelicot. L'urine n'est à utiliser qu'en cas de dernier recours. Je ne sais pas tellement pourquoi, puisque c'est un liquide normalement stérile. Moi, ça ne me poserait aucun souci que vous m'uriniez dessus tant que je ne finis pas avec un œdème de Quincke !

Voilà, le tableau. J'ai ouvertement laissé entendre à mon miniboss que je pouvais faire dans la scatophilie. Et maintenant, ses yeux exorbités sont à jamais gravés dans ma tête. Derrière lui, les couleurs jaunes, rouges et bleu turquoise du street-art semblaient fades.

J'entends déjà Carl se foutre de moi, ou me donner une autre leçon. Est-ce qu'il pourrait me dire « ne pas parler de pipi tant que le type n'a pas sa tête entre tes jambes ? » Je doute qu'il y ait une situation qui s'y prêterait !

Je n'ai aucune honte à lui avoir demandé d'être mon « prof de sexe » comme il dit. Ce que je crains c'est de finir addict de Carl et de vouloir laisser ma culotte devant son lit comme toutes les autres. Même si la situation devenait plausible, en oubliant que c'est le fils de Martha, qu'il a dix ans de plus que moi, que je ne suis pas son style de filles – parfaites, accomplies et ravissantes – je ne dois y voir qu'un apprentissage. Il ne s'agira jamais d'autre chose. *Jamais*. Je ne pouvais pas trouver mieux que lui. Même si nous n'avons pas vécu ensemble longtemps, il est le seul homme – hormis mon père – à me connaître assez pour me comprendre. L'idée s'est imposée d'elle-même. Carl, roi des petites culottes, s'est servi tout seul sur un plateau d'argent. Il l'a dit : j'ai changé. Mais comment lui, peut-il l'avoir remarqué ?

Quelqu'un tape à la porte de ma chambre. Je referme mon ordinateur portable et me retourne. C'est mon père.

– Je mène Jamie à un match de basket, tu te joins à nous ?

Je grimace de déception tout en secouant la tête.

– Je dois rejoindre Carl à son club de sport pour quatorze heures.

– Carl ? s'étonne-t-il.

Ouais. C'est à marquer dans les annales ! Les rapports entre eux ont radicalement changé en mon absence, néanmoins, mon père m'enfermerait à double tour dans ma chambre s'il savait ce que je lui avais demandé.

– Il a un truc à me montrer. C'est pour le journal.

C'est en partie vrai. Et comme pour Carl et mon baratin sur Eduardo, mon père n'y voit que du feu. Sans doute parce que je ne mens jamais. Mais les choses peuvent vraisemblablement changer. C'est ce que je veux, non ?

– Nous sommes samedi Casse, s'exaspère-t-il en levant les yeux au ciel. Tu ne crois pas qu'il faudrait que tu lâches un peu du lest ? Sortir, voir des amis !

Il ne croit pas si bien dire. Je lui souris et affirme :

– Ça ne durera pas longtemps. Je me suis dit que j'irais certainement faire les boutiques après. Est-ce que tu peux me déposer ?

À treize heures quarante-sept précisément, je suis devant la boutique de sports nautiques et aquatiques de Carl, *Between Board and Sea*. Lorsque j'étais à New York, mon père m'avait parlé de l'affaire que Carl avait montée avec son meilleur ami Rick. Ils ont ouvert en parallèle deux entreprises : cette boutique et un club de sport, dont la principale clientèle est issue du tourisme de l'hôtel du père de Rick. En clair, un club de riches.

Beaucoup de femmes riches et séduisantes.

Une cloche sonne mon arrivée lorsque je franchis le seuil de la porte. Je suis épatée. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi chaleureux, je pensais plutôt Carl branché design et art contemporain. J'ai l'impression de me retrouver dans une cabane au bord de l'eau. Du sol au plafond, tout est en bois de chêne clair. Même les étagères et les portiques où sont rangés à la perfection, du matériel de plongée, des maillots, des combinaisons en Néoprène, des habits et même des harpons. J'avance à tâtons jusqu'au comptoir d'accueil. Personne. Je tends le cou, à la recherche de Carl. Au-dessus de ma tête, une mezzanine révèle des planches de surf. Un bateau gonflable est suspendu au plafond.

– Je peux vous aider ?

Je sursaute, la main sur le cœur et me retourne vers la voix. C'est une jeune fille brune, au teint hâlé par le soleil et aux yeux aussi bleus que la mer des Caraïbes. Un homme dirait de cette fille que c'est un canon. Moi, je rajouterais idyllique. Son visage, aux proportions parfaites se rapproche du modèle « scientifique » de la beauté. Je pince des lèvres pour ne pas lui dire que son visage peut être divisé horizontalement en tiers égaux.

– Désolée, je ne voulais pas vous faire peur, s'excuse-t-elle avant de passer derrière le comptoir.

Je joue avec mon jonc tout en répondant :

– Simple réponse chimique de mon complexe amygdalien. Ne vous inquiétez pas, mon rythme cardiaque est redevenu normal et mon taux d'adrénaline n'est plus à son paroxysme, je vais survivre.

Elle fronce les sourcils dans une grimace. OK, elle n'a rien compris. Je me gratte la gorge et reprends plus simplement :

– Je cherche Carl.

Elle me dévisage mais finit par répondre :

– Elles le cherchent toutes !

– J'ai rendez-vous avec lui.

– C'est aussi ce qu'elles disent toutes !

– Je ne suis pas comme ces filles. C'est mon demi-frère...

– Oh. Je ne savais pas que Carl avait une sœur.

Demi-sœur. Habituellement, j'aurais émis l'envie pressante de le préciser. Mais bizarrement, je ressens tout autre chose. L'amertume ? Pourquoi le fait de savoir qu'il n'a jamais parlé de moi à une fille qui a l'air de bien le connaître, me blesse ?

Je reprends contenance :

– Sans doute parce que nous n'avons pas beaucoup de points communs et surtout dix ans d'écart.

Au moment où elle s'apprête à parler, la cloche de la porte de la boutique tinte. Elle se redresse et sa bouche s'étend dans un sourire extatique. Je me retourne. Carl est là, dans l'entrée, un sac de sport sur l'épaule, un T-shirt jaune floqué *Between Board and Sea* et un short de bains noir. Je comprends le sourire extatique et un peu plus les filles qui le veulent toutes. Il est à tomber. Ça fait des années que je ne l'ai pas vu dans cette tenue. C'est troublant, car je n'ai aucun souvenir précis. Ses yeux passent rapidement de la brune à moi.

– Salut Cassie.

– Salut.

Il reste droit comme un piquet, la porte maintenue de tout son dos. Je le rejoins comprenant que notre journée ne se passera pas ici. Je ne suis pas soulagée pour autant. Où compte-t-il me mener et faire quoi ? Pourquoi je suis avec lui déjà ? Pour rencontrer du monde, me faire des amis, baiser ! Pas avec lui, ça va sans dire.

– Béné, je ne serais pas là cet aprèm, mais tu m'appelles au moindre souci.

– C'est réellement ta sœur ? S'enquit Béné.

Il me jette un coup d'œil à la dérobee.

– Demi-sœur. Oui.

Le visage parfait me sert un sourire niais. Je lui avais pourtant dit que je n'étais pas l'une de ses groupies. Je lui souris à mon tour avant de passer devant Carl et de m'évanouir dans l'avenue.

Dehors, le soleil me fait plisser les yeux et la chaleur me plombe. Carl me rejoint, il me dévisage, me regarde de haut en bas, lentement, de mon T-shirt, dont une épaule s'échappe de l'encolure, à mon short en jeans, jusqu'à mes pieds dans mes sandales. Il me revient subitement, ses billes marron figées sur ma bouche. Mon cœur accélère, mon corps se tend délicieusement. Mais je dois rêver, mal interpréter les choses. Je n'oublie pas que Carl est le roi des petites culottes. C'est le danger. Même si je n'étais pas sa demi-sœur, il ne me remarquerait pas parmi des centaines de filles. Je suis invisible.

– On y va ? Je demande.

Il cligne des yeux et réajuste son sac au-dessus de son épaule.

– Ouais. Suis-moi.

Nous longeons les vitrines de la boutique et nous nous arrêtons rapidement devant une porte. Carl sort des clés de sa poche et l'ouvre. Elle donne accès directement sur un escalier. Nous le montons.

– Comment s'est passée ta semaine ? demande-t-il.

Je sens une pointe d'hésitation dans sa voix. Me pensait-il capable de revenir sur ma décision ? Je compte les marches par automatisme. Vingt-huit pour arriver tout en haut, sur l'unique palier. Vingt-huit marches et cinquante-six déhanchés de Carl devant mes yeux. J'en salive. Légèrement essoufflée, j'énonce :

– On me demande encore si je ne me suis pas perdue dans les couloirs. Personne ne m'a proposé d'aller boire un verre. Je me suis couchée tous les soirs à plus de vingt-deux heures. J'ai suggéré à mon supérieur de me pisser dessus. Mardi, j'aurai mon nom en bas d'article dans le...

– Tu as suggéré quoi ? Me coupe-t-il avec les mêmes yeux que Ted.

Je grimace et balaye l'air devant moi d'une main. Je veux oublier ces deux images.

– Laisse tomber, c'est trop long et bien trop humiliant pour en parler. Et toi, comment s'est passée ta semaine ?

Il hausse les épaules et ouvre l'unique porte de l'étage.

– Identique aux précédentes.

– Waouh ! Soit ta vie t'ennuie, soit tu n'as pas envie de m'en parler.

C'est un appartement. Nous entrons directement dans la pièce principale. Une cuisine entièrement équipée sous une énorme verrière en face de nous, la salle à manger sur la droite et un peu plus loin, le coin salon. Sur la gauche, je dénombre trois portes.

– Je dirais que ma vie est simple et que je ne cherche plus à la pimenter.

– Plus ?

Il lève les yeux au ciel et laisse tomber son sac sur la table de la salle à manger. Je marche dans ses pas. L'air frais d'un climatiseur me fait frémir. Ça fait du bien.

– Tout est planifié et ordonné. La journée, j'oscille entre le club et la boutique. Le lundi soir, je suis chez les parents, le mardi soir chez Oceana et Rick, un mercredi sur deux je m'occupe de Jamie, le jeudi et le vendredi, je...

Il hésite, marque une pause en clignant des yeux pour finalement reprendre :

– Je ne fais pas grand-chose. Et il semblerait que j'ai trouvé une nouvelle occupation pour mes week-ends.

Il rejoint la cuisine, je le suis.

– Tu n'as pas de petite amie ?

Merde. Qu'est-ce que je viens de demander ? C'est sorti tout seul.

Il se retourne, désarçonné et passe une main dans ses cheveux noirs. Son biceps se contracte, c'est déstabilisant. Je le vois encore quelques années en arrière, les mains dans le cambouis de la vieille Ford. Ouais, j'ai grandi. Et mes ovaires ont mûri, mes hormones embrouillent mon cerveau. Alors que je qualifiais cette image de dégoûtante, je la range aujourd'hui dans la case sexy.

– C'est un peu comme toi. C'est un peu trop long et bien trop humiliant pour en parler.

Avait-il besoin de réfléchir pour répondre ce genre de choses ?

– Dans mes souvenirs, tu avais toujours un plan cul. Un plan cul, par définition, c'est le non-engagement et l'absence de prise de tête ! Est-ce que tu es en train de me faire comprendre que les choses ont changé ?

Il secoue la tête.

– Une autre leçon, Cassie. Quand un homme évite une question, n'insiste pas, sinon tu vas passer pour une emmerdeuse.

– Oh ! Les mecs et leur foutu jardin secret ! C'est complètement puéril.

Il ouvre un placard et en sort deux verres. Il les remplit d'eau du robinet.

– Vous aussi les femmes vous aimez garder certaines choses pour vous.

Mon seul secret jusqu'à maintenant, c'est de lui avoir demandé d'être mon entremetteur. Et encore, je m'en cache seulement aux yeux de nos parents qui trouveraient certainement la situation tordue.
Est-ce que c'est tordu ?

Il me jauge de derrière son verre, j'y vois un défi. Ses yeux s'illuminent avec malice. Par brides,

des souvenirs de notre seule et unique année sous le même toit me reviennent. Je le surprénais souvent à sortir en douce dans la nuit. Il mettait un doigt sur mes lèvres pour me demander de garder le silence, puis ébouriffait mes cheveux avant de longer le couloir sur la pointe des pieds jusqu'aux escaliers. Je cafardais à chaque fois. Il ne se faisait jamais gronder.

– Je n'ai aucun secret, j'affirme en croisant les bras sous ma poitrine. Tu pourrais me demander n'importe quoi, j'y répondrais sans hésitation.

À l'instant où ses yeux plongent sur mes seins, je relâche mes bras le long de mon corps et enfourne mes mains dans les poches avant de mon short. A-t-il eu le temps de voir qu'ils étaient trop petits ?

– OK. T'es-tu déjà masturbée ?

Je cligne des yeux. Où est passé le Carl qui avait peur de savoir que sa demi-sœur était vierge ? À moins qu'il ne me croie pas capable de répondre. Je glousse.

– Tu viens réellement de me poser cette question ?

Pourquoi la masturbation serait réservée aux hommes. Je ne suis pas féministe mais je n'aime pas les différences qu'impose notre société. Pour moi, il n'y a pas de code en matière de besoins. Carl arque un sourcil. Si je ne réponds pas, je risque de lui donner raison.

– Je suis peut-être vierge avec les hommes mais je connais la profondeur de mon vagin ! Un peu plus de dix centimètres, je suis dans les normes.

Ses yeux exultent et il s'enquit :

– Il y a des normes ?

Bien sûr, m'entendre insinuer que je me suis déjà masturbée, ne le choque pas. J'opine.

– C'est important pour les chirurgies reconstructrices. D'ailleurs, il semblerait que la longueur d'un vagin peut s'étendre en fonction de l'excitation de la femme et de ses pratiques sexuelles. Heureusement quand on sait que la taille moyenne d'un pénis en érection est d'un peu plus de treize centimètres.

Un instant je crois voir sa tête se baisser vers son short de bains. Est-ce que je dois y proposer une règle ? Il se met à rire.

– Tu es marrante.

– Marrante ? Mes connaissances te font rire ? J'aimerais justement être un peu moins *marrante*. Quand ils m'entendent, les mecs cherchent toujours une excuse pour décamper.

– Simplement parce que tu les surpasses, ou peut-être que tu ne cherches pas à parler avec les bonnes personnes.

– Dis-moi la vérité Carl : toi, tu les évites les bonnes personnes ?

– Je ne cherche pas, c'est différent.

Ses sourcils se froncent et ses yeux se portent une nouvelle fois sur ma bouche. Je me répète sa phrase en boucle et en trouve une approximation : il ne veut pas se caser. Réaction en chaîne à ma conclusion et à son regard voilé : mes veines se dilatent, ma tension grimpe en flèche et je rougis. Mon vagin, je le fais taire en resserrant mes cuisses entre elles. *Du calme, ça n'est que Carl, mon demi-frère.*

– Bon ! Passons aux choses sérieuses, s'exclame-t-il.

Je récupère le deuxième verre d'eau sur le plan de travail et en bois une gorgée pour me rafraîchir. J'en ai terriblement besoin.

– Tu es ici chez toi, proclame-t-il.

Je recrache mon gosier sur la crédence puis le fusille du regard. Elle est en marbre blanc moucheté de doré.

– Je ne me rappelle pas t'avoir demandé de me trouver un appart.

– OK. Donc tu comptes t'envoyer en l'air dans ton lit une place, dans la chambre à côté de ton père ? Un homme n'acceptera jamais de venir te chercher chez tes parents.

Quel est le problème avec les lits *une* place ? Quant à mon père, je ne suis pas stupide, et lui, loin d'être sourd, je me vois mal lui proposer des bouchons tympaniques.

– Laisse-moi deviner, c'est une règle d'or chez vous ? On peut très bien aller chez lui.

– Sérieux ? Cassie, un homme te mène chez lui s'il veut te voir uniquement dans son lit, ou après plusieurs rendez-vous. Le premier cas n'est pas celui qu'il te faut, le deuxième suggère que tu te sois envoyée en l'air dans « ton lit une place dans la chambre à côté de ton père... » Tu *dois* avoir ton appartement.

Il n'a pas tort. Je plisse les yeux sur lui et argue :

– Cet appart est largement au-dessus de mes moyens. Miami Beach est un des lieux que je ne *peux* pas me payer.

– C'est cinq cents dollars à chaque début de mois.

– Il en vaut largement le double.

Il soupire puis avance jusqu'à son sac de sport. Il l'ouvre, fouille dedans, sort des affaires qu'il pose sur la table tout en expliquant :

– Quand avec Rick nous avons fait l'acquisition de la boutique, nous avons acheté le bâtiment entier. Soit cet appart *et* la boutique.

Il m'offre un clin d'œil qu'il accompagne d'un :

– Il est à nous.

Une facette de Carl qui m'exaspérait : l'arrogance. Pourtant je dois bien le reconnaître, là, ça m'émoustille.

– Je ne veux pas avoir de privilèges.

– Tu n'en as aucun. Les cinq cents dollars sont pour Rick. Moi, en échange, je peux en profiter librement la journée puisque tu n'y seras pas.

– Donc en gros, j'ai des horaires de restriction ?

Ses yeux se teintent de malice.

– Non, mais tu dois t'attendre à me voir débarquer sans prévenir la journée.

– Je dois y voir un message subliminal ? Du style : ne pas me promener en petite culotte la journée.

– Je doute que ça t'arrive souvent ! Et j'espère que tu ne portes plus de culottes, je me vois mal te faire faire les boutiques de lingerie.

Je porte des culottes. J'ouvre la bouche au moins dix fois avant de parler :

– Quelle est l'utilité du string, à part ne laisser aucune trace sous un pantalon ?

– C'est bien plus sexy qu'une grosse culotte style « parachute ».

– Donc en gros, tu es en train de me dire que lorsque tu déshabilles une fille, tu prends le temps d'observer ses sous-vêtements, de lui faire la conversation en caleçon pour finalement la baiser cinq minutes ?

Il arque un sourcil et me coule un regard condescendant. C'est moi qu'il regarde comme ça ?

– Cinq minutes ? Oh, Cassie je te certifie que cinq minutes ça n'est pas assez...

Il n'a pas répondu à ma question et maintenant je m'imagine passer des heures au lit avec lui. Je frémis malgré moi. J'y vois presque un autre message subliminal. Je n'en laisse rien paraître et affirme :

– OK. Je tâcherai de m'en souvenir.

– Parfait ! Je te laisse faire le tour du propriétaire, j'ai une douche à prendre.

Il attrape son T-shirt par la couture, l'ôte et le fourre dans son sac. Oh merde, c'est encore plus beau que dans la salle de bains l'autre soir. Ses abdominaux se profilent et se tendent devant mes yeux. Chaque partie de muscle équivaut au pendule d'un hypnotiseur. Je suis pendue... non, perdue. Le soleil ne laisse aucun coin sombre, ma mémoire eidétique, loin d'être saturée, en redemande. Il se retourne. Mes yeux descendent jusqu'à ses fesses puis passent l'ancrage de son short de bains sous ses fossettes sacro-iliaques. Je déglutis et me répète en boucle : c'est le fils de Martha ET le type le

plus dangereux de Miami. Au moment où il me revient, je me ressaisis.

– Je n’ai pas encore accepté, le nargué-je.

Il récupère son attirail et me rejoint en une enjambée, un sourire ravageur sur les lèvres.

– Non, mais tu vas le faire. Parce que tu es une fille marrante et intelligente.

Je n’ai pas le temps d’anticiper, sa main libre est déjà dans mes cheveux pour les fourrager. Je déteste quand il fait ça, et je lui fais comprendre d’un regard noir. Mais ça lui est égal, il prend son temps pour retirer sa main, ne se défait pas de son sourire et m’offre un clin d’œil pour me narguer.

Carl

– Bon sang ! J'ai hâte qu'Oceana rentre pour lui raconter ça ! s'éclate Rick avant de s'échapper dans sa cuisine.

Je m'enfonce dans le canapé, dépité. Déjà, la semaine dernière, quand je lui avais fait part de la demande de Cassie, il s'était foutu de ma gueule. Quels sont ses mots déjà ? *Toi, parler de sexe avec une fille, sans pouvoir en faire avec ?* Ouais. Ça résume assez bien la situation. Et aujourd'hui je lui annonce que j'ai accepté. En réalité, j'avais accepté dès la première minute, mais ce con se serait foutu de ma gueule si je lui avais dit la semaine dernière. *Comme maintenant, direz-vous.*

– Je ne vois pas en quoi ça pourrait intéresser Oceana, répliqué-je finalement.

Il revient de la cuisine avec un pack de bières bien fraîches.

– Tu rigoles ? Oceana s'inquiète toujours pour toi. Elle passe son temps à chercher des filles qui pourraient te plaire, que je dois me taper pendant tout un repas avec toi, puis une autre soirée sans toi parce que tu ne les rappelles jamais. Au moins, nous serons tranquilles un bon moment !

Je récupère d'un geste brusque la bière qu'il me tend. Il s'installe dans le fauteuil d'en face. Il n'y a pas eu tant de filles que ça cette année, moins de dix, j'en suis certain. Ou plutôt, seulement deux se sont prêtées au jeu du « uniquement pour le sexe ».

– Je ne lui ai rien demandé, et mon affaire avec Cassie n'a rien à voir avec ses copines de l'hôpital. Je ne vais pas cesser de m'envoyer en l'air, je ne vais pas arrêter d'être ce que je suis.

C'est ma demi-sœur ! Il me pointe avec sa bière et soulève judicieusement :

– Rappelle-moi la dernière fois où tu as été ami avec une fille sans la baiser ?

Ta femme, connard. Bien entendu, je me tais. Je bois une longue gorgée. Oceana aurait pu être *la* fille. J'aurais pu être à la place de mon meilleur ami dans cette villa. J'aurais pu m'occuper de son fils, Ethan, aussi bien qu'il le fait.

– Béné, j'affirme. Je n'ai jamais couché avec Béné.

– Seulement parce que c'est notre employée. Mais tu viens de te planter une sacrée épine dans le pied, mec. Maintenant que ta sœur va vivre dans l'appart au-dessus de la boutique, où comptes-tu emmener tes conquêtes ?

Jamais chez moi, ça, il le sait. Je n'avais pas pensé à ça. La journée ne posera pas de problème en

soi : Cassie ne sera pas là et je pourrai disposer de l'appartement. Le soir, ce sera autre chose, mais à dire vrai, ces derniers temps, je me contente d'Emy, et dormir chez elle n'est pas un interdit.

– Je trouverai bien.

– Elle aménage quand ?

– Samedi. D'ailleurs à ce propos, elle croit que l'appart nous appartient à tous les deux. Tu es censé encaisser cinq cents dollars à chaque début de mois. Elle n'aurait jamais accepté quoi que ce soit de ma part, car Cassie est une emmerdeuse. Son cerveau ne fonctionne pas comme celui des autres femmes.

– C'est bien ce que je dis ! Oceana ne va pas en croire ses oreilles ! Tu étais prêt à tout pour qu'elle prenne cet appart !

– Je n'allais quand même pas la laisser prendre un piteux appartement, dans je ne sais quel quartier de Miami ?!

– Le dire devrait te faire réaliser certaines choses. Cassie n'a jamais été *ton* problème. Combien de fois l'as-tu appelée lorsqu'elle était à New York ? Lui as-tu déjà souhaité joyeux Noël ? C'était seulement la fille de ton beau-père. Tu ne parlais jamais d'elle parce qu'elle n'avait pas d'importance à tes yeux, mec !

Il a raison. Jusqu'à la semaine dernière Cassie était la photo épinglée au frigo de ma mère. Et maintenant, je *quoi* ? Je me fais du souci pour elle ? Je vais lui apprendre à rencontrer des mecs ? Je lui loue mon appartement pour mieux surveiller ce qu'elle y fait et qui elle compte y amener ? Ça n'a aucun sens. Je ne suis pas ce genre de type, qui souhaite connaître une femme par cœur. Je suis simplement le connard qui aime les combler orgasmiquement parlant. Je ne m'intéresse à rien d'autre qu'à ce qu'elles pourraient me faire ou faire avec moi dans un lit. Il n'y a qu'à voir ma relation avec Emy : je la vois toutes les semaines, depuis plus d'un an, et je ne connais rien de sa vie, sauf qu'elle a un chat et qu'elle travaille dans une banque. Est-ce qu'elle a des frères et sœurs ? Niet. Est-ce qu'elle voit d'autres types ? Niet. Sa couleur préférée, ce qu'elle rêve de faire, ce qu'elle déjeune le matin ? Encore niet.

Alors pourquoi ai-je envie de connaître tout ça avec Cassie ? La réalité est difficile à digérer. Pour la première fois depuis Oceana, j'ai envie de connaître une fille. J'ai l'impression à la fois de vivre l'adolescence que je n'ai jamais eue et de mettre un pied dans l'inconnu des premiers jours d'une drague. C'est déstabilisant parce que tout ce que je m'étais refusé de vivre me fait défaut aujourd'hui avec Cassie. J'ai envie d'en savoir plus et j'ai envie de passer du temps avec elle. Pourtant Cassie, bien que jolie, est l'exacte opposée de toutes les femmes qui côtoient mon oreiller. Elle est négligée, ne fait rien pour me plaire, n'a aucune retenue quand elle me parle. Est-ce que c'est ça qui m'attire chez elle ? Son innocence et sa folie incontrôlée ? Je n'en sais rien.

– Comment comptes-tu t'y prendre pour... *l'initier* ? demande Rick.

Il porte le goulot de sa bière à la bouche pour étouffer un rire. Connard.

– Je ne vais pas *l'initier*. On parle de Cassie, bordel.

Et elle est vierge !

– C’est ce qu’elle t’a demandé non ?

– Non. Elle veut que je la rende désirable, que je l’aide à penser comme un mec. Cassie est une scientifique. Elle analyse puis elle déduit. Elle parle sans réfléchir et est persuadée que ça lui porte défaut.

– C’est le cas ?

Moi ça ne me gêne pas, elle me fait rire.

– Je n’en sais rien. Je ne le perçois pas comme ça sans doute parce que je n’imagine rien avec elle.

Ma réponse sonne faux, je m’en rends compte immédiatement. N’importe qui regarderait ses yeux émeraude, ses taches de rousseur ou ce pli rose au-dessus de son nez en parlant avec elle, moi, je ne fixe que sa bouche généreuse et sa minuscule fossette sur son menton.

– La première étape serait de refaire sa garde-robe. Elle a plus de jeans que toi et moi réunis, affirmé-je.

– Tu comptes faire les magasins avec elle ?

Il rit encore.

– Je voyais plutôt Oceana faire ça...

– Faire quoi ?

L’intéressée arrive à point nommé. Je ne me retourne pas tout de suite. J’attends. Dans l’ordre, c’est un rituel : que la porte claque, que mon meilleur ami s’extasie avec un regard dégoulinant d’amour devant sa femme, de prendre une respiration suffisante à faire taire mon cœur. C’est tous les mardis soir la même rengaine. Je n’ai pas choisi le mardi pour notre soirée mecs au hasard. Je l’ai fait pour deux choses. Un, Oceana n’est pas à la maison mais à un cours de yoga, ça m’évite de trop rester dans la même pièce qu’elle. Deux, ça m’épargne la vision que m’offre leur vie parfaite et tant désirée. Parce que si je me refuse à avoir une petite amie, étiquetée comme telle, je ne l’aurais pas refusée *pour* elle.

J’ai dépassé le stade de la jalousie, Rick est mon meilleur ami, et du plus loin que je me souviens, la seule et unique personne qui connaît toute ma vie et qui ait su être présente dans les moments difficiles. J’ai peut-être gagné bien plus de championnats de surf que lui, mais j’ai perdu le meilleur combat : Oceana. Et je ne lui en tiens pas rigueur. Après ce qu’il a eu, elle est la seule chose de bien qui pouvait lui arriver.

Mais voir Oceana est toujours difficile. Surtout le mardi soir. Je la vois peut-être moins longtemps, mais sa tenue de yoga est incroyablement bandante. Est-ce que j’ai le droit de bander sur la femme de mon pote ? Non, mais n’oublions pas que quelquefois je suis un connard...

Alors que Rick lui explique la situation, je me retourne. Elle a mis le legging noir ce soir : celui dont les coutures font remonter ses fesses jusqu'à ses reins. Elle ôte ses chaussures de sport tout en pouffant. Je lève les yeux au ciel et chope une deuxième bière, plus pour détourner le regard que par réel agacement.

– Tu te démerdes sur ce coup-là, Carl. Je veux bien l'amener avec moi à des cours de yoga, aller boire un verre avec elle après le boulot, mais tu ne me feras pas faire les boutiques.

Elle nous rejoint et vient s'asseoir directement sur les genoux de Rick, comme lorsqu'il était cloué dans son fauteuil roulant, c'est une habitude.

– Où est le problème ? Tu aimes faire les boutiques, non ?

– En effet, et il n'y a aucun problème, mais je veux juste t'y voir.

Rick enroule ses bras autour de son ventre. Je détourne les yeux trente secondes et soulève les épaules avec désinvolture.

– Ça ne doit pas être bien compliqué.

Rick se marre :

– Tu vas passer du temps avec une fille. Ça n'a rien de compliqué pour le commun des mortels. Moi, je parie que tu ne tiendras pas plus de deux minutes devant une cabine d'essayage.

– N'importe quoi ! Il me suffira de dire : oui ou non en fonction des tenues.

– Et quand viendra la lingerie ? relève-t-il.

– Je ne vais pas l'aider à choisir sa dentelle ! (Je tique en me souvenant de son amertume pour les strings et cligne des yeux sur Oceana) Je devrais ? C'est ma demi-sœur.

Je grimace mais intérieurement la question fait son chemin. De mémoire, je n'ai jamais vu de Cassie autre chose que ses jambes et ses bras. Porte-t-elle vraiment des grosses culottes ?

– Ça ne l'a jamais été, Carl. Ne te voile pas la face. Peut-être que Cassie est ton élément perturbateur. Ça fait des mois que tu te plains de ta vie passive et calculée au millimètre près.

Bordel, Rick a raison. Ma vie est un long fleuve tranquille et ce que je n'arrivais pas à toucher du doigt depuis quelques jours avec Cassie, s'appelle : l'excitation. C'est malsain et immoral. Mais il est trop tard pour reculer.

Alors qu'Oceana nous quitte pour aller prendre sa douche, mon téléphone indique l'arrivée d'un message. C'est une photo de Cassie, ou plutôt d'une partie d'un article de journal sur la biodiversité et les changements climatiques. C'est *son* article. Je le sais pour l'avoir écoutée m'en parler pendant près d'une heure samedi dernier. Je ne lui ai pas dit mais je n'ai rien compris. Je souris en voyant son commentaire :

[Mon nouveau téléphone peut prendre des photos !]

Comme quoi elle n'a pas réellement besoin de moi. Changer de téléphone est son initiative. Mais plutôt que le lui dire, je me prête à ce jeu *malsain* et *immoral*. Pourquoi ? Parce que j'en ai envie.

Comme le samedi précédent, passer du temps avec Cassie est plaisant. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai eu envie de rire. Elle jacasse sans arrêt, mais pas pour rien, comme elle le pense. Tout est ramené à quelque chose qu'elle a vu, lu ou entendu. Elle est impressionnante. *Elle* m'impressionne et c'est déstabilisant. Pas pour mon ego surdimensionné, comme Oceana a l'habitude de le faire remarquer, mais parce qu'elle arrive à remettre en question toute mon existence. Rick avait raison, je me faisais chier jusqu'à ce qu'elle me demande de lui faire rencontrer du monde. Et cette semaine a été la preuve de ma remise en question : j'ai dîné deux soirs chez ma mère, j'ai laissé Cassie jouer à Star Wars avec Jamie et moi, je n'ai pas donné de cours particuliers de jet à une seule cliente de l'hôtel, et... j'ai zappé mon rendez-vous avec Emy. Pourquoi ? Parce que je préparais le déménagement de Cassie : faire des cartons, faire du tri dans ses livres, descendre le plus gros dans mon pick-up.

Ce soir-là, je suis rentré chez moi, les couilles pleines et la tête remplie d'images obscènes de Cassie. Cassie, la tête dans un carton, les fesses en l'air. Cassie, un chignon sur la tête, la nuque fine et dégagée. Cassie, les joues rougies par l'effort de porter des tonnes de livres. Cassie éreintée, étalée de tout son long sur son lit les membres écartés.

Je croise les doigts pour qu'aujourd'hui soit différent. Il est bientôt midi et nous montons les deux derniers cartons dans son nouvel appartement. *Ça n'est pas différent*. Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai vu son cul bouger dans les escaliers. Je me concentre sur autre chose que sur ce minuscule short, autre chose que sur sa respiration sommaire, autre chose que sur sa bouche entrouverte à chaque fois qu'on arrive en haut. C'est difficile. J'imagine des tas de trucs. Moi en elle, essoufflée par mes assauts, mes mains cramponnées à ses fesses. Ouais, j'aurais dû me souvenir de ce putain de rendez-vous avec Emy.

– Je ne déménagerai plus jamais ! se plaint-elle en déchargeant ses bras sur une pile de cartons.

Je ris.

– Ton problème, c'est que tu n'as pas d'endurance.

Elle se retourne et essuie son front du revers de sa main.

– Je déteste le sport. *Tous* les sports. Mon corps n'est pas fait pour ça. Ce qui est stupide, puisque je ne souffre d'aucune maladie qui pourrait me handicaper. Mais disons plutôt qu'il n'a jamais été entraîné.

Je me dois de lui enseigner quelque chose :

– Le sexe *est* un sport.

Je me retiens de rire sur sa grimace, et nous sers deux verres d'eau. Une bière aurait été amplement méritée, mais le frigo est vide. Elle récupère son verre, pensive.

– Je n'avais pas pris en compte cette donnée. Faut-il avoir de l'endurance pour faire du sexe ?

Elle boit son eau lentement. Ses bras, en l'air, emportent son T-shirt et je ne peux m'empêcher de regarder ce qu'il dévoile. Sa peau est plus laiteuse que sur ses bras, son ventre est parfaitement plat et de fins bourrelets dessinent ses hanches. Cassie n'est pas parfaite, mais ça me plaît. J'y vois ma langue s'y glisser, remonter jusqu'à son nombril, goûter sa peau et apprécier une chair de poule.

Elle repose le verre. Vide. Son T-shirt reprend sa position initiale et je regagne mes esprits.

– Ça dépend de quel côté tu te situes, au-dessus, en dessous, mais je dirais un minimum.

Elle plisse ses yeux sur moi et ça me met mal à l'aise. Voit-elle en moi comme dans un livre ouvert ? Pense-t-elle comme moi ? Je me dérobe derrière mon verre.

– Les filles, dans les films pornos n'ont pas l'air très essouffées.

Je manque de m'étouffer avec une gorgée d'eau. Bordel, qu'est-ce qu'elle a dit ? Ça a le don de la faire rire à chaque fois que ses répliques me prennent au dépourvu. Sauf que là, ça n'est pas tellement ce qu'elle m'avoue qui me choque mais l'image qui s'interpose dans ma tête : Cassie les yeux vitreux sur la télévision, un T-shirt remonté sur ses hanches généreuses, la main glissée dans sa culotte et une bouche en cœur. Je m'enquiers :

– Tu as déjà regardé un film porno ?

– L'année dernière, après un de ces échecs amoureux qui m'ont fait bannir le sexe. C'était simplement par curiosité.

Bien entendu, avec qui je pense parler !

Elle s'assoit sur la table, croise ses jambes, et fixe ses mains de part et d'autre de ses cuisses sur le bois. Elle est maladroitement sexy. Les lèvres luisantes, des mèches rousses éparses sur son visage rougi, sa fossette plus prononcée que d'habitude.

– Si je me rappelle bien, j'y ai trouvé des incohérences, reprend-elle.

Sa main n'est plus dans sa culotte, mais griffonne des notes sur un calepin. C'est beaucoup moins torride.

– Les films X ne sont pas des documentaires Cassie ! Ils sont créés pour provoquer l'excitation.

– Merci, je ne suis pas stupide. Je sais très bien qu'aucun homme n'irait se branler devant la reproduction des chimpanzés ! Ce que je voulais dire par là, c'est que les scènes sont obligatoirement coupées. J'ai trouvé le temps long, et je doute qu'un homme puisse réellement tenir plus de

45 minutes entre la pénétration et l'éjaculation.

Est-ce que je m'habituerai un jour à l'entendre parler comme ça quand mon dernier souvenir d'elle remonte au jour où elle pleurait en lisant un livre ?

– Et quel serait le *temps* idéal d'après toi ?

Elle plisse les yeux et tord sa bouche en pleine réflexion. Je doute qu'elle puisse y répondre sans avoir pratiqué. Mais en même temps Cassie m'étonne de jour en jour.

– Il n'y en a pas, tranche-t-elle finalement. Je pense que c'est subjectif. La femme ne doit pas être obnubilée par la performance de son partenaire pendant l'acte. En tout cas, j'espère ne pas l'être le jour où viendra mon tour ! Est-ce qu'une fille a déjà regardé son téléphone avant et après avoir baisé avec toi ?

Je secoue la tête, c'était plutôt mon genre pendant ma phase pubère, pour me chronométrer... *ça se passe de commentaires.*

– Non. Mais elles sont toujours essoufflées !

Elle se redresse dans un frisson et se précipite :

– Bon sang ! S'il devait se passer quoi que ce soit entre nous, je devrais me mettre au sport pour tenir le rythme !

Elle blêmit, tandis que mon cœur loupe un battement. Une règle d'or chez Cassie, c'est qu'elle dit tout ce qui lui passe par la tête. Qu'importe que ce soit cru, déplacé ou incorrect, il faut que ça sorte.

– Ça n'est pas ce que je voulais dire, reprend-elle. Je... Je n'ai pas pensé... Je... Et merde ! Je vais à la douche, je suis trempée.

Elle se dérobe, les joues si rouges qu'il ne subsiste plus une seule tache de rousseur. Je m'en amuse, pour une fois, ça n'est pas moi *l'indisposé*. Et savoir qu'elle peut penser à nous deux, comme je me l'imagine moi aussi, me donne des ailes. Je lui coule un regard condescendant et articule :

– Tu es trempée ?

Elle rougit d'autant plus et réajuste sa position.

– À cause des allers-retours, se défend-elle.

C'est encore pire, je recommence :

– Des allers-retours ?

Cette fois-ci, elle sourit tout en sautant de la table.

– Hey ! Arrête ça tout de suite ! Je reformule : monter les cartons m’a fait transpirer, je vais me doucher !

Tandis qu’elle prend précipitamment la direction de la salle de bains, je lance :

– Très bien, j’irai après toi puis nous irons déjeuner dehors à midi, juste pour être certain que tu ne puisses pas prendre de douche si tu viens à être trempée...

J’accepte ma sentence : de l’embrasure de la porte, elle me tire la langue. Cette fille va me tuer !

J’ai de plus en plus de mal à concevoir que Cassie ne s’en sorte pas avec un homme. Certes, elle ne dit pas toujours ce qu’il faut au moment propice, mais les conversations avec elle sont d’une facilité déconcertante. Il n’y a pas de prise de tête. Je pourrais dire le mot bite au moins dix fois dans une phrase qu’elle trouverait un sujet de discussion pour chacun.

Est-ce facile parce que c’est moi ? J’aimerais comprendre. Alors qu’elle s’éclipse dans les toilettes du snack à la fin du repas, j’envoie un message à Rick pour savoir s’ils peuvent faire garder Ethan ce soir et se joindre à nous. En moins de cinq minutes j’ai ma réponse et Cassie est de retour. Je l’observe du coin de l’œil tout en indiquant l’heure et le lieu de rendez-vous à Rick. Elle a refait sa queue-de-cheval, son front, et certaines mèches de ses cheveux sont humides. Aucune fille ne ferait ça maquillée. Là, alors qu’elle observe les passants dans la rue à travers la baie vitrée, elle me paraît si candide. C’est *la* Cassie de mes souvenirs, pas celle qui me parle de sexe sans tabou. Cette image d’elle me fait douter mais au « OK » de Rick, je me redresse sur ma banquette et lui annonce que nous sortons ce soir tout en précisant :

– Tenue correcte exigée.

Elle se retourne dans une grimace et répète :

– Correcte...

Je me retiens de rire. Bon sang Cassie n’as-tu jamais rien lu sur la mode dans tous tes livres ?

– Oui, correcte. Ce qui banni, le T-shirt extralarge et le short en jeans.

Elle se regarde.

– As-tu quelque chose contre mes T-shirts extralarges et mes shorts en jeans ?

Son short m’a nargué plus d’une fois quand elle montait les escaliers. Je n’en dis rien.

– Disons qu’ils ne sont pas appropriés pour ce soir.

Elle me pointe du doigt pour appuyer son avertissement :

– Ne t’attends pas à me voir habillée en pétasse, ça n’est pas mon genre et ni ce que je souhaite.

Je serais curieux de voir ça...

– J’ai dit correcte. Donc on va faire un deal, je te laisse carte blanche pour ce soir, mais la prochaine sortie, c’est moi qui choisis tes habits.

Elle étouffe un rire.

– Tu comptes m’emmener faire les boutiques ?

Quel est leur problème à me voir faire les boutiques avec elle ? Est-ce si drôle que ça ?

– Tu trouverais ça bizarre ?

– Seulement si tu choisissais aussi ma lingerie !

– Jamais ! Tu es...

Je me tais, cherche mes mots, les yeux tremblants sur ses pupilles. C’est ma demi-sœur, ce serait malsain et immoral. Que dirait James si j’avais conseillé à sa fille de mettre un tanga ? Son regard se fait noir et elle scinde :

– Ta demi-sœur ?

Pourquoi quand je le dis moi, ce mot me fait moins mal ? Je ne veux pas être son demi-frère dans sa tête. Ça m’impose des limites à ne pas dépasser, et j’ai l’impression d’en avoir déjà franchi. L’imaginer *était* une limite à ne pas franchir.

– Non. J’allais dire que tu es une fille.

Ma réponse est complètement débile. Comme si je pouvais accompagner Rick acheter ses caleçons !

– Une fille avec qui tu ne baises pas.

Tout juste ! Cassie a une machine de guerre à la place du cerveau. Si Emy me proposait une virée chez Aubade, j’y verrais une autre façon de se voir et j’aurai refusé. Alors que pour Cassie, je prendrais le temps de réfléchir. Parce qu’elle me fait rire, parce que passer du temps avec elle n’est pas si dérangentant que je le pensais.

– Cassie, il faut que tu comprennes que c’est nouveau pour moi. Ce genre de relation.

– Ça s’appelle de l’amitié. Parce que soyons francs, un frère et une sœur ne parleraient pas de sexe aussi facilement.

Sa réponse me frustre. Je n’aime pas l’idée d’être ami avec elle, comme je n’aime pas celle d’être

son demi-frère.

– Appelle ça comme tu veux. Ce que je veux te dire c'est que je n'ai pas deux catégories de femmes dans ma vie. Il n'y a que des filles pour mon lit et uniquement pour mon lit. Hormis Oceana la femme de Rick, je n'ai pas d'amies avec un E.

Et là encore, Oceana ne rentre pas dans cette catégorie mais c'est seulement par dépit. Je n'en dis rien, Cassie n'a pas besoin de savoir ce que j'ai pu ressentir pour Oceana. Comme à chaque fois, je suis pris d'un semblant de malaise en y pensant. Un mélange de frustration et de colère me gagne. Cassie ne semble pas le remarquer.

– Et je suis où, moi ? Si je ne suis ni ta demi-sœur, ni une fille qui partage ton lit ?

Sa question chasse mon mal-être rapidement pour un sourire. Je n'en sais fichtre rien !

– Je tente de créer une autre catégorie, suggéré-je avec amusement.

Elle semble rassurée.

– Finalement, c'est un échange de bons procédés. Toi, tu m'aides à devenir désirable, et moi, je t'aide à devenir plus sage.

Certainement pas plus sage !

– Sauf que moi, je ne t'ai rien demandé !

Je me lève et glisse mes doigts dans ses cheveux pour défaire sa queue. Je la préfère plus brouillon, plus imparfaite, parce qu'elle se rapproche plus de la Cassie que je connais réellement. Celle qui me fait créer une autre catégorie de femmes, mais qui ne sera ni celle qui partage uniquement mon lit, ni celle qui sera simplement mon amie.

Cassie

« On ne retrouve pas moins de 14 traces d'urines différentes dans les bols de cacahuètes proposés dans les bars, d'après le Dr. Frédéric Saldmann.

Un téléphone portable abrite 500 fois plus de bactéries que la cuvette des toilettes, d'après Le Parisien. »

Déballer les cartons était nettement moins épuisant que de les faire. Mon cerveau m'a beaucoup aidé : sur chaque emplacement vide d'une étagère, dans chaque placard inoccupé, il y a quelque chose à visualiser, tel un film en accéléré. Puis je me suis exécutée. Si bien qu'en quelques heures, tout était à sa place. Les étagères remplies de mes livres, les placards encombrés de mes vêtements, j'ai même pu dégager un coin pour mon bureau dans le salon.

Transpirante, décoiffée et les mains poussiéreuses, je regarde avec fierté mon appartement. C'est ordonné, limpide et propre. Il ne reste que les cartons vidés et dépliés dans l'entrée. J'essaie de ne pas penser que Carl risque d'y foutre le bordel dès lundi. Je me souviens de l'état de sa chambre lorsqu'il logeait encore chez nous : une vraie garçonnière. Martha s'en tirait souvent les cheveux. Mais comme pour ses sorties nocturnes, personne, pas même mon père – trop accablé pour tisser des liens avec lui – ne le disputait. Moi, je ne me gênerai pas. Qu'importe s'il dit se servir d'ici pour y prendre une douche et se reposer dans la deuxième chambre de temps à autre, qu'il ne compte pas sur moi pour ranger *son* bordel.

OK. J'avoue surtout ne pas vouloir rentrer dans sa chambre parce que je suis loin d'être stupide et que je sais à quoi elle lui sert réellement. À baiser *de temps à autre*. C'est Carl, je ne dois pas m'attendre à mieux, et je ne veux pas tenter de foutre mon nez dans ses draps et penser que des tonnes d'autres filles le font aussi.

J'en ai déjà eu un aperçu le jour où je lui ai sauté dans les bras, et tout à l'heure dans la salle de bains alors que je plaçais mes accessoires de toilettes. Un parfum fort de muscade. Et je vais devoir subir ça à chaque fois qu'il prendra sa douche ici ? Bordel...

Mon nouveau téléphone portable sonne. C'est mon père. Je décroche :

– Ne me dis pas que tu comptes m'appeler tous les soirs pour savoir si tout va bien, me moqué-je.

Il rit à l'autre bout du fil.

– Je voulais seulement m'assurer que tu n'avais rien oublié.

– Non, je n'ai rien oublié.

– Tu es certaine de ne pas vouloir la Ford ?

– Martha en a plus besoin que moi. D’ici, je suis à seulement à dix minutes en transports en commun et trente minutes à pieds du *Miami News*.

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, n’hésite pas à appeler Carl, il n’habite pas très loin.

Il ne croit pas si bien dire, je lui certifie :

– J’appellerai Carl, c’est promis.

– Je suis heureux que vous vous entendiez enfin aussi bien tous les deux !

– Tu veux dire que c’était inespéré ?

Je l’imagine lever les yeux au ciel.

– Plus de dix ans pour vous rendre compte qu’il est préférable de vous considérer comme frère et sœur que comme ennemi, ça n’est pas trop tôt !

– Papa, je...

Je ferme la bouche avec hargne. Est-ce que ça vaut réellement la peine de lui dire qu’il ne sera jamais mon frère ? Je soupire et reprends :

– Oui tu as raison, mieux vaut tard que jamais.

– Il n’a peut-être pas toujours eu la tête sur les épaules, mais c’est un bon gars, je lui fais confiance. Il m’a promis de passer te voir régulièrement, juste au cas où tu oublierais de manger pour bosser.

Il lui fait confiance... S’il savait ! Je pouffe.

– Rien que ça ! Lorsque j’étais à New York...

– Tu partageais une chambre étudiante avec une autre fille de ta promo, me coupe-t-il. Ne crois pas qu’on ne se soit pas fait du souci pour toi.

Mais ils avaient d’autres soucis bien plus importants. Son cancer, Jamie, entre autres. Une vague d’amertume me saisit. Je ferme les yeux un instant.

– Je te laisse ma chérie. Jamie réclame son histoire.

Son histoire ? Mais bon sang, quelle heure est-il ? Je rouvre les paupières précipitamment et me retourne vers une fenêtre, il fait nuit noire dans le ciel. Je dis au revoir à mon père et lui promets de manger. Pas ce soir, le frigo est vide, et je suis à la bourre pour sortir avec ma nouvelle baby-sitter !

Étrangement, je suis plutôt détendue à l’idée de sortir. Sûrement parce que Carl ne souffre pas de maux de crâne face à ma diarrhée verbale. Il semble même en redemander. C’est rassurant. Seulement Carl n’est pas mon objectif. Je veux uniquement me faire des amis, parce que la vie ne se résume pas à des articles dans un journal. Je pourrais m’en contenter, mais plus les jours passent et plus j’ai envie d’imprévisibilité.

C'est ce que je veux.

Je rejoins Carl dans un bar cubain de la Little Havana. Le *Tiempo Libre*. J'arrive en retard mais, pour ma défense, j'ai eu un mal fou à trouver un taxi. Je balaye rapidement des yeux l'intérieur de l'établissement. Haute en couleur, bruyante mais pas désagréable, une musique cubaine en fond sonore. Je me hisse sur la pointe des pieds pour voir au-delà de la foule qui se dresse devant moi. Je dénombre une vingtaine de personnes au comptoir d'un bar qui s'étend sur toute la longueur de la pièce.

Comme à chaque fois que je sortais à New York, mon premier réflexe est de trouver les toilettes. Juste au cas où je devrais m'enfuir pour vomir ou me cacher. Elles sont sur ma droite, de l'autre côté du bar. Je me faufile entre les clients à la recherche de Carl. Plus j'avance et plus je me sens complètement hors du lot, en décalage total avec toutes les filles qui m'entourent. Elles ont moitié moins de tissu que moi sur leur peau et deux fois plus de talons sous leurs chaussures ! Ma tenue correcte est beaucoup trop *correcte*. Je défais rapidement mon chignon, fourre mon élastique dans ma pochette et fourrage mes cheveux pour me donner un style plus décomplexé. Pour le reste, c'est rédhibitoire. Mon top blanc ne peut pas descendre plus bas sur mes épaules et mon pantalon noir est si serré qu'il me donne l'effet d'une seconde peau. Je ne peux pas faire mieux. Je prends une grande inspiration et reprends mes recherches, je longe le bar et l'aperçois enfin. Je ne suis pas soulagée et j'hésite à rebrousser chemin jusqu'aux toilettes. *Il n'est pas seul*. Deux autres personnes sont avec lui. Je le déteste. C'est un coup bas.

Assis depuis sa banquette, il m'aperçoit et me fait signe. *Adieu toilettes*. Je suis grillée. Je m'arme d'un sourire et le rejoins. Il est craquant à en tomber, comme d'habitude. Mais peut-être que la lumière tamisée le rend d'autant plus charmant ? Sa peau me paraît plus foncée, sa mâchoire plus prononcée. Sa chemise est ajustée à la perfection. Bon sang, j'aurais préféré la voir légèrement froissée et une manche retournée. Ses yeux brillent et il me dévisage longuement. Il se lèche les lèvres. Penser que ma tenue pourrait lui convenir me fait rougir. Mais je suis moi, Carl est lui... vous savez le type aux tonnes de petites culottes ?

- Tu as eu du mal à trouver une place ? me demande-t-il finalement.
- On peut dire ça...
- Tu connais Rick ?

Je me retourne vers l'intéressé un sourire forcé sur les lèvres.

Carl et Rick, le duo infernal de Miami. La dernière fois que je l'ai vu, il tentait de faire tenir debout Carl qui avait trop bu. Je hoche la tête tandis que Carl continue les présentations avec la jeune fille blonde blottie dans les bras de son ami.

- Et Oceana, sa femme.

Et la seule fille de son entourage qui n'a pas partagé son lit. Je sais aussi qu'elle a été l'infirmière de Rick pendant sa convalescence. Martha m'a raconté leur histoire.

Elle me sourit tout en faisant osciller ses yeux de Carl à moi. C'est d'autant plus déstabilisant parce que ça me rappelle le constat que je viens de me faire : je suis en totale inadéquation avec le lieu et les personnes qui y sont. Il va me falloir beaucoup d'alcool et beaucoup d'allers-retours dans les toilettes !

Carl me chope par le bras pour m'inciter à m'asseoir à ses côtés. Suis-je restée figée devant leur table avec un sourire niais ? je pense.

– Tiens, je t'ai commandé un jus d'orange, me dit-il.

Je lui jette un regard noir et lui murmure :

– Étant donné que Rick n'a jamais mis sa tête entre mes jambes et que j'ai intégré la première règle, je vais faire simple. Carl, j'ai un aveu à te faire. Figure-toi que je bois de l'alcool !

J'entends Rick pouffer.

– Et moi, je ne veux pas te voir rentrer en titubant.

– Je connais mes limites, *grand frère*.

Sa réaction ne se fait pas attendre, il serre des dents et tend le bras pour héler une serveuse. Parfait. En réalité, je ne connais pas mes limites et je rentrerai en taxi. Mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

En presque une heure, j'ai compris qu'Oceana, même si très sage et simple en apparence, est aussi celle qui tire les ficelles. Personne ne la contredit, aussi bien Rick que Carl. Tout dans la délicatesse, elle arriverait à leur faire gober un cafard en les persuadant que c'est un carré de chocolat. Parler avec elle était un jeu d'enfant. Mais je ne suis pas dupe. Carl les a mis au parfum. Elle ne rentre pas dans les détails et se contente de mes brèves réponses. Je récite mes fiches imaginaires par cœur :

« Carl nous a dit que tu étais journaliste ? » *Journaliste, oui*. Je ne rajoute pas spécialisée dans la science et la recherche, je ne dis pas assistante d'un mec qui mâchouille toute la journée un crayon et qui boit plus de café que d'eau.

« Est-ce que tu es contente d'être revenue à Miami ? » *Oui, très contente*. Je ne parle pas de la chaleur assommante, du cancer de la prostate de mon père et de Jamie.

« Ton déménagement s'est bien passé ? » *Je ne pouvais pas rêver mieux !* Et non pas : je regrette déjà mes talons de ce soir, je vais mettre deux jours à récupérer mon dos, mes cartons sont déjà défaits et j'ai fantasmé sur le torse nu de Carl toute la matinée.

« Est-ce que tu veux te joindre à moi, mardi soir, pour une séance de yoga ? » *J'en serais ravie !* Mais bordel qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? Moi, Cassie Collins, je vais faire du yoga !

En réalité, boire deux daiquiris, n'était pas une bonne idée. L'alcool agit comme mon pire ennemi.

Mes neurones carburent à plein tube et je dois faire preuve d'une force surhumaine pour ne pas m'immiscer sans arrêt dans leur conversation. J'y étais presque. Il est quasiment une heure du matin et Oceana et Rick sont sur le départ.

- On doit libérer M^{me} Thomas, m'explique-t-elle.
- Le dragon, rajoute Carl dans un clin d'œil.

Mes cellules s'échauffent.

- Ma mère n'est pas un dragon ! Se défend Rick.
- Tu as raison, c'est une maniaque du contrôle. Elle n'a confiance en aucune nounou donc elle insiste pour garder Ethan elle-même.
- Seulement pour passer du temps avec lui, soupire Rick.
- Si tu l'avais laissé aller dormir chez elle nous n'aurions pas cette conversation.
- Je... rhhh.

Rick se renfrogne et Oceana jubile.

- En quoi M^{me} Thomas est un dragon ? demandé-je.

Toutes les têtes convergent vers moi. Et oui, la rouquine de 21 ans sait dire autre chose que oui et non ! Ça a l'air de ravir Carl.

- Elle pense avoir un mot à dire sur tout ce qui les concerne, m'explique-t-il en se penchant sur moi.

Je cesse de respirer. J'ai dû louper l'étape où il est parti remettre du parfum. Fini les daïquiris. Tous mes sens sont décuplés. Ma peau frémit à chaque fois qu'il me frôle et l'entendre parler fait vibrer ma cage thoracique. Il ne manquerait plus que je le goûte !

- Elle voudrait que j'arrête de travailler, qu'Ethan aille dans une école privée, que nous passions tous les dimanches avec eux et que mon utérus se transforme en nid douillet pour le futur Thomas. Ce sont ses mots.

- Tu pourrais lui proposer de s'y nicher elle-même, je doute qu'elle trouve l'endroit douillet ! Après tout, l'endomètre est un amas de vaisseaux sanguins, donc à moins d'être un vampire, je ne qualifierais pas l'utérus en ces termes !

Oceana grimace, les garçons explosent de rire. Merde, qu'est-ce que j'ai dit ?

- Cassie, ne t'empêche pas de parler, tu es marrante ! me conseille Rick.

Je me promets de faire bouffer ses couilles au prochain type qui me trouve *marrante*. Je l'ignore dans un sourire et rajoute à l'intention d'Oceana :

- Je pense que ta belle-mère est juste possessive. Heureusement pour Carl et moi, Martha ne nous

posera jamais ce genre de problèmes. Elle n'est pas du style intrusif. Mon père, par contre, c'est une autre histoire...

Je sens Carl se tendre à mes côtés. Alors qu'il jouait jusqu'à présent avec le parasol de son cocktail, ses doigts se figent. Qu'est-ce que j'ai encore dit ? Pas le temps d'y réfléchir, Oceana et Rick se lèvent pour partir. Ils nous disent au revoir, et j'en profite pour rejoindre les toilettes.

Je me rafraîchis rapidement. J'ai terriblement chaud. Pour preuve, mes joues sont si rouges que je peine à trouver des taches de rousseur. Je récupère mon élastique et attache grossièrement mes cheveux en une queue. Puis, je rebrousse chemin jusqu'à Carl. Mes pieds me figent sur le parquet à cinq pas de la table. Il a recommandé un cocktail pour chacun de nous. Une serveuse minaude devant lui. Il se balance en arrière, charmeur, et place son bras le long du dossier de la banquette. Son sourire ferait fondre n'importe quelle fille. Alors c'est à ça qu'il ressemble lorsqu'il drague ? Je grimace fugacement et me donne du courage pour parcourir les derniers mètres. À mon arrivée, la serveuse me coule un regard déconcerté, s'agite et file maladroitement, son plateau sous le bras. Carl, lui, ne semble pas troublé pour un sou.

Je m'assieds en face de lui et chope mon daïquiri.

- Donne-moi tes clés de voiture, dit-il en tendant sa main grande ouverte devant moi.
- Je ne les ai pas, je suis venue en taxi.

J'attrape la paille entre mes lèvres et prends une gorgée en papillonnant des yeux. Il tressaille et son bras tombe de la banquette. Soit mon cocktail me joue des tours, soit Carl est réellement indisposé. Qu'importe, il m'observe, la bouche entrouverte et la mine soucieuse. Je lâche la paille et il se secoue :

- Tu as dit que tu avais eu du mal à trouver une place de parking.
- Non. C'est toi qui l'as dit. Je ne t'ai pas contredit pour éviter de me perdre en parole.

Il enrage :

- C'est complètement stupide. Tu t'es entravée toute la soirée ! Tu es ce que tu es, tu n'as pas de rôle à te donner. Ne dit-on pas que la nature des gens revient toujours au galop ?
- En réalité c'est : chassez le naturel, il revient au galop.

Il roule des yeux un demi-rictus sur les lèvres.

Pourquoi ce que je tente vainement de dompter chez moi, lui, met un point d'honneur à le laisser s'épandre. Est-ce qu'il apprécie toutes mes conneries ?

- J'ai passé une bonne soirée Carl, merci.
- Tu veux rentrer maintenant ? s'étonne-t-il.

Pas tellement. Mais je me rappelle sa vraie nature : tombeur de petites culottes, et le rôle que je

l'oblige à prendre : baby-sitter.

Je soupire :

– Tu veux vraiment connaître le fond de ma pensée ? Je sais que, *toi* , tu voudrais partir avec la serveuse.

Il hausse les sourcils, l'air autant étonné qu'amusé.

– Laquelle ? Il y en a plusieurs ce soir et aucune d'elle ne m'intéresse. Mais j'aimerais connaître la raison qui te ferait penser le contraire.

– Il n'y en a pas plusieurs, il n'y en a que deux qui t'ont fait de l'œil toute la soirée.

Je me penche sur la table et sans me retourner vers elles, les yeux figés dans les pupilles noires de Carl, je continue :

– La brune nous a servi la première, elle a un ras-de-cou en velours noir, un rouge à lèvres cerise qu'elle cache dans la poche de son tablier et qu'elle applique toutes les heures. La blonde, qui nous a servis les deux autres fois parce qu'elle a gagné à pile ou face avec la brune, passe son temps à réajuster son débardeur blanc, juste au cas où tous les mâles de la salle ne verraient pas ses nichons. Elle place ses pourboires dans la poche droite de son tablier, se sert d'un crayon rose pour tenir ses cheveux, et a un chat noir qui l'attend chez elle.

– Comment le sais-tu ?

– Les poils sur son débardeur.

– Ça pourrait être un chien.

– Elle a des griffures sur son épaule gauche.

Il mime un « waouh » silencieux de la bouche, tout en ouvrant grand les yeux. Me dire que je l'impressionne, moi, la petite rouquine me donne des ailes. Je souris de fierté.

– Et donc tu dis que je suis intéressé ?

Je retrouve la place au fond de la banquette et affirme :

– Par miss gros nichons. Tous les mecs aiment ça.

Il plisse les yeux et secoue la tête comme si j'avais dit la plus grosse connerie de ma vie.

– Elle s'appelle Stacy et pas particulièrement tous les mecs... Petits, standards, gros, ça n'a pas d'importance. C'est un peu comme les tailles des... *ithymachins* . Il faut juste savoir s'en servir.

Ithyphalles ! Au lieu de le reprendre, une autre idée me traverse l'esprit. Ce que l'on peut faire avec des seins : leur trouver une autre activité que leur fonction première. Je raille :

– Tu ne peux pas baiser des petits seins !

– Tu crois ?

J'ai surtout du mal à le concevoir. Non. Maintenant que j'y pense et que le daïquiri agit comme de la taurine dans mon cerveau, des images se profilent dans ma tête. Moi, allongée dans un lit, Carl me surplombant et faisant glisser son membre entre mes *petits* seins.

Mon cœur s'emballe. J'ai chaud. Très chaud, mais aucune envie de retourner dans les toilettes me rafraîchir

Son regard dévie lentement sur ma poitrine, je me gratte la gorge et me penche vers la table pour me faire plus petite.

– Tu as déjà essayé ? demandé-je.

– Oui. Et je ne me vois pas baiser les seins de Stacy. Juste par amour-propre.

Je glousse.

– Tu aurais peur de te faire engloutir ?!

– C'est un peu plus compliqué que ça. Disons que je ne voudrais pas complexer en voyant ses pastèques plus grosses que ma saucisse.

Je ne peux pas m'empêcher de rire aux éclats.

– Mais tu avais l'air intéressé tout à l'heure.

Il me contemple comme si c'était la première fois qu'il m'entendait rire de cette manière, avec autant de liberté. C'est faux, j'ai ri de la même façon le soir où il s'est vautré dans les escaliers, tout autant le jour où il a voulu jouer à celui qui mangerait le plus de piment avec mon père, et bien d'autres fois encore.

– Si j'avais été intéressé, je lui aurais donné mon prénom quand elle s'est présentée et je n'aurais pas pris la peine de commander *deux* cocktails.

Il me sourit avec indécence. C'est moi qui suis en incandescence ! Je me gratte la gorge.

– Tu lui as ouvertement laissé entendre qu'elle avait quand même une chance.

Je prends la position dans laquelle je l'ai surpris : un bras le long de la banquette et les jambes écartées, et balance ma tête en arquant un sourcil avec assurance. Je lance d'une voix rauque :

– Bonsoir, un daïquiri et un Get, *Stacy*.

Il part en fou rire.

– Bien sûr que non, Cassie ! C'est simplement ma façon d'être !

Je me replace correctement.

– Carl, tu ne te rends même pas compte de l’attraction naturelle que tu as sur les femmes. Que tu le veuilles ou non, toutes ont envie que tu les baisses !

Son rire cesse et ses traits se durcissent, il me jette un regard noir. OK, je l’ai blessé. J’ouvre la bouche au moins dix fois, mais rien ne me vient en tête pour lui faire comprendre que ça n’est pas un reproche.

– On rentre ? Je te ramène.

Il se lève sans attendre ma réponse. Je me redresse aussi rapidement. Pourquoi est-ce que j’ai l’impression d’avoir reculé de dix pas d’un seul coup avec lui ? Et surtout en quoi cette vérité le dérange alors qu’il en a toujours joué jusqu’à maintenant ?

Alors qu’il m’emboîte le pas, je le retiens par le bras.

– Carl, c’est ce que j’aime chez toi. Si tu n’étais pas ce que tu es, je n’arriverais pas à te parler avec autant de facilité.

Il me jauge, de derrière ses longs cils. J’ai le cœur au bord des lèvres à l’idée de me disputer avec lui. Je n’ai pas envie que la case qu’il a créée pour moi se brise pour quelque chose d’aussi stupide. J’aime passer du temps avec lui. Finalement, il soupire et tous mes muscles se relâchent. À l’instant où sa main se lève en l’air et s’approche de mes cheveux, je fais un pas en arrière pour l’esquiver.

– Ne t’avise surtout pas de me faire ce truc dans un lieu public ! l’avertis-je.

**À suivre,
dans l’intégrale du roman.**

Également disponible :

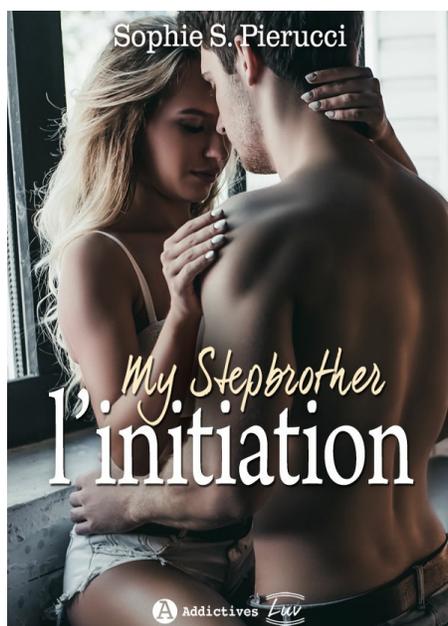
My Stepbrother – L'initiation

Cassie est une jeune femme très intelligente... Trop ! Elle effraie tout autant qu'elle intrigue, et ce n'est pas Carl, le fils de la seconde épouse de son père, qui dira le contraire !

Carl est son exact opposé : joueur, tombeur, il n'a peur de rien ni de personne. Sauf quand Cassie lui demande de l'initier aux plaisirs de la chair, elle qui n'a jamais eu de relation durable.

Mais quand l'exercice dérape, il est déjà trop tard, et les deux amants se jettent à corps perdu dans une passion... interdite.

Interdite aux yeux de tous, de la société, de leurs parents, de leurs amis. Mais comment résister au désir qui les consume ?



Également disponible :

Jeux imprudents

« Il avait juré de ne jamais m'abandonner. Pourquoi a-t-il brisé notre pacte d'enfants ? »
Petits, June et Harry ont partagé leur solitude et joué à ne pas avoir peur. Aujourd'hui, leur passé les rattrape et, pour sauver leur peau, ils vont devoir s'apprivoiser à nouveau, s'unir enfin, se tendre la main... et ne plus jamais se lâcher.



**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Janvier 2018

ISBN 9791025741566

ZHOT_001